

La Revue ⁸⁵⁶⁴² Populaire

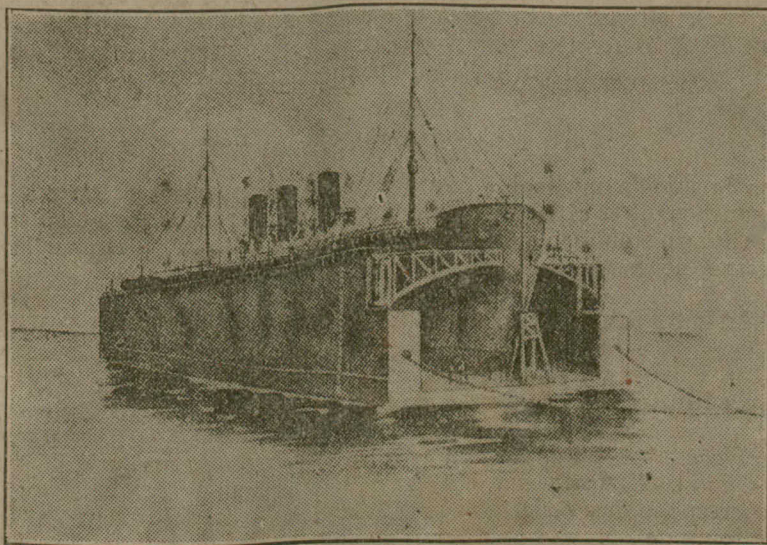
Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

11e Année, No 7

JUILLET 1918

PRIX : 15 CENTS



Un dock flottant moderne. (Voir intérieur)

— **GRATIS** — Pour vous Mesdames! — **GRATIS** —

Embellissez votre Poitrine en 25 Jours

Toutes les Femmes doivent être Belles et Toutes peuvent l'être Grâce
au Réformateur Myrriam Dubreuil.

Avoir une Belle poitrine, être Grasse, Rétablir vos Nerfs, cela en
25 Jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le



REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la Santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développées. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. — Envoyez 3 cents en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*.

Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de
2 heures à 5 heures P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL,

DEPT. 8, BOITE POSTALE 2353.

250 Parc Lafontaine

MONTRÉAL, CAN.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

religieux
classiques
français
canadiens



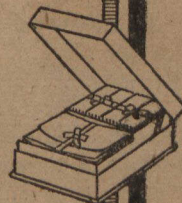
FOURNITURES

de classes
de bureaux
de dessin



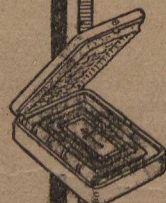
ARTICLES

religieux
et de fantaisie

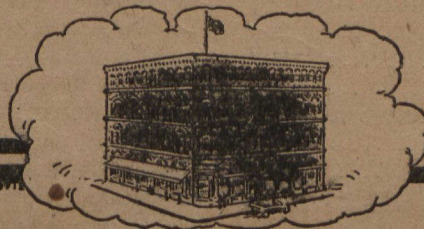


PAPIERS PEINTS

Tapisseries



Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal



SOMMAIRE DU NUMERO DE JUILLET 1918

	Pages		Pages
Calendrier	6	A propos de Bismarck	151
A nos lecteurs et lectrices (Carnet)	7	Sur un volcan	151
Le jour du Vendredi-Saint (Poésie)	8	Souverains français qui ont été cap- tifs	152
Pages Canadiennes: Ce que fut Jacques Cartier	9	Messieurs Janvier, Février, etc.	152
Production des céréales 1916-17	14	Cautionnement d'un genre singulier.	152
Salaire moyen de la main-d'oeuvre..	14	L'horloge de Flore	152
Le port de l'épée devant le Conseil Supérieur	15	Distractions	153
Population de Montréal	15	Nain remarquable	153
Population catholique en Ontario ..	15	Signes de l'approche de la pluie ...	153
Petits trucs de braconniers	16	Pêcheuses de perles	154
Un peu de Tourisme: Les catacombes d'Alexandrie	17	Louis XVI serrurier	154
Un pont bizarre	18	Echos du Concert Européen:	
Le pilier du Serapeion à Alexandrie.	18	Le coup de la pipe	155
Les grandes pyramides	18	Barum	156
Une course de chevaux dans un théâtre.	20	Bilan de la guerre	157
Petits travaux d'amateurs: Un nécessaire de pêche	21	Histoire d'un cadavre qui n'est pas mort	158
Pour suspendre les cadres	22	Deux sortes de "Sammies"	158
Le téléphéage	23	Femmes vétérinaires	159
Les vieilles Chansons Canadiennes:		La Brabaçonne	159
C'est dans Paris y a t'une brune.	24	Le grenadier manqué	160
La selle de la reine	26	Guillaume et la Suisse	161
Les enfants de tous les Pays:		La plus ancienne royauté d'Europe.	161
Suède et Norvège	27	Baïonnette et biscaïen	162
L'élevage du faisan en Chine	29	Un peu exagéré	162
Médecins canonisés	29	Cours Populaire: L'autruche	163
Le bon petit jambon	29	Le Secrétaire	164
L'ancre	30	Le basilic	165
La Magie en Famille: La pièce de mon- naie et l'anneau de papier	31	Jamais de nuit	165
Le toton dessinateur	32	Le tourniquet aéroplane	166
Un tour de ficelle	32	Revue Encyclopédique	167
Signal de secours pour aviateurs	33	La carte postale et son invention	168
Les songes	34	Ce que c'est qu'un dock flottant	169
Jalousie des Chinois	34	C'est un vendredi	170
Roman: LA GRIFFE DU MONSTRE		Le Cheval: (traité sur)	171
par Paul de Garros	35	Une école de garçons au XVIIIe siècle ..	175
Mosaïque: Histoire du tabac	148	Un arbre merveilleux	176
Origine des Concierges	149	Une éclipse en Chine	176
Les nains	149	Pour nager plus vite	180
Salaires—Rapports	149	La vie humaine	180
Les effets de la chaleur	149	Chemin de fer pour cycles	182
L'hameçon lectrique	150	Les larmes	184
Panique	150	Avilissement de l'or	186
Lettres historiques	150	Géants	186
Le gaillard centenaire	151	Pour attaquer les montagnes	188
		Pour nourrir les naufragés	190
		Mort de Napoléon Ier	192
		Ne pas se regarder dans une glace	192

La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis
près de 60 ans, de faire ce qu'il
y a de mieux en



BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,
De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

— CONSULTATIONS GRATUITES —

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL

7ième Mois

JUILLET

31 Jours

Astrologie.—Ce mois procure la santé et généralement une longue vie. Les personnes nées en juillet ont l'intelligence très active et ont l'ambition du pouvoir et des richesses, non pour gouverner despotiquement, mais avec sagesse et justice.

Pierre du mois: le Rubis (rouge) dont la vertu calme la colère et dissipe les tristesses de coeur.

Jrs de Sem.	FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR
1	Lundi Précieux Sang 182e jour
2	Mardi Visitation de la Ste Vierge 183e jour
3	Mercredi S. Irénée et ses comp., martyrs 184e jour
4	Jeudi Ste Berthe, veuve 185e jour
5	Vendredi S. Cyrille et S. Méthode, év., conf. 186e jour
6	Samedi S. Julien, solitaire 187e jour
7	DIMANCHE S. Sévère, évêque 188e jour
8	Lundi Ste Elizabeth de Portugal, veuve 189e jour
9	Mardi Ste Véronique 190e jour
10	Mercredi Ste Rufine et Ste-Seconde, vge et mant. 191e jour
11	Jeudi S. Pie Ier, pape, martyr 192e jour
12	Vendredi S. Jean Guilbert, abbé 193e jour
13	Samedi S. Anaclet, pape, martyr 194e jour
14	DIMANCHE S. Bonaventure, év., conf., doct. 195e jour
15	Lundi S. Henri, empereur, conf. 196e jour
16	Mardi Notre-Dame du Mont-Carmel 197e jour
17	Mercredi S. Alexis, conf. 198e jour
18	Jeudi S. Camille de Lellis, confesseur 199e jour
19	Vendredi S. Vincent de Paul 200e jour
20	Samedi S. Jérôme Emilien, conf. 201e jour
21	DIMANCHE Ste Praxède, vierge 202e jour
22	Lundi Ste Marie Madeleine, pénitente 203e jour
23	Mardi S. Apollinaire, év. et martyr 204e jour
24	Mercredi Ste Christine, vierge et martyre 205e jour
25	Jeudi S. Jacques le Majeur, apôtre 206e jour
26	Vendredi Ste Anne, mère de la B. V. M. 207e jour
27	Samedi S. Pantaléon, martyr 208e jour
28	DIMANCHE S. Victor, pape et martyr 209e jour
29	Lundi Ste Marthe, vierge 210e jour
30	Mardi Ste Julie 211e jour
31	Mercredi S. Ignace de Loyola, conf. 212e jour

PREVISION DU TEMPS

1 au 3. Orages électriques.
5 au 9. Frais.
10 au 13. Température idéale.
14 au 17. Chaleur suffocante.

18 au 23. Chaleur accablante.
24 au 27. Pluie.
28 au 31. Vague de fraîcheur.

La Revue Populaire

Vol. 11, No 7

Montréal, Juillet 1918

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

A NOS LECTEURS ET LECTRICES

LA REVUE POPULAIRE, tant appréciée par ses nombreux lecteurs dont le nombre va sans cesse en augmentant, paraît ce mois-ci sur 196 pages de texte au lieu de 164 qu'elle avait auparavant. Cette augmentation de volume qui exigera un surcroît de préparation de façon à la rendre plus intéressante et plus documentée et qui nécessitera un surplus de main-d'oeuvre, une quantité plus considérable d'encre et de papier par la crise qui sévit actuellement, nous a obligés de porter le prix de l'exemplaire à 15 cents au lieu de 10 cents. Nous sommes persuadés que cette minime augmentation de prix ne diminuera aucunement le nombre toujours croissant de nos lecteurs, mais qu'au contraire, par son volume plus considérable, la "Revue Populaire" se répandra, plus encore que par le passé, dans les foyers canadiens-français.

Par l'intérêt progressif de ses intéressants articles sur les moeurs des peuples peu connus, sur la vie des animaux que peu de privilégiés ont eu l'occasion d'observer, sur les monuments historiques remarquables et les faits curieux qui se passent dans le monde entier, puis par les nouvelles sentimentales et humoristiques qui sont toujours judicieusement choisies, ainsi que ses romans complets, sélectionnés avec un soin tout spécial, et ornementée de très jolies gravures, la "Revue Populaire" devrait être lue par toutes les familles canadiennes qui se créeraient ainsi, à peu de frais, une documentation sérieuse qui donnerait au niveau intellectuel actuel de notre race une sur-élévation de jugement se rapprochant beaucoup du summum de l'idéal artistique et littéraire que tout peuple bien pensant cherche à atteindre. Afin de plaire également à la jeunesse qui désire tant s'instruire, nous donnerons, dans chacun des prochains numéros de la "Revue Populaire", une chronique encyclopédique à la portée de tous, ce qui lui permettra d'acquérir des connaissances multiples en se récréant.

M. LAMBERT.



APRES LE MASSACRE DES INNOCENTS

Dans une église de Paris

LE JOUR DU VENDREDI SAINT

Kaiser, pieux bourreau, ton "vieux bon Dieu" féroce
 Epouvante le ciel, et son profil atroce
 Projette sur la terre où son ombre descend
 Un immense linceul éclaboussé de sang!

Les Jéhovas cruels et les Molochs infâmes,
 Sombres tueurs d'enfants, de vieillards et de femmes,
 Evoqués par ta voix, ressuscitent en lui,
 Et la Mort plane et règne où ton casque a relui!

Le beau rêve chrétien, terrassé par ton glaive,
 Râle sur les charniers où ton orgueil se lève,
 Et l'Enfer connaît seul ton âme de bandit,
 O sinistre tyran, esclave du Maudit!

Violant codes, lois, traités, honneur, morale,
 Tu cours au crime et, de clocher en cathédrale,
 Rasant bourgs et cités, destructeur à dessein,
 Tu changes ton épée en outil d'assassin!

Puis, fanfaron, vainqueur avec l'aide des traîtres,
 Tu mènes au butin ta nation de reîtres!
 Mais les taches de sang ne s'effaceront pas
 Et le châtimement monte en selle sur tes pas.

Tu soudoieras en vain les valets d'écrivoire
 Pour dorer tes forfaits des rayons de la Gloire!
 Implacable, debout sur le parvis sacré,
 L'Histoire au Pilon met ton nom exécré!

* * *

Car voici les Sauveurs qui dompteront la Bête!
 Bûcherons du Destin, abattez coeur et tête!
 Le vaincu sans secours et le faible accablé,
 La Justice en péril et le Droit violé
 Vous appellent: vengez les morts, brisez les chaînes!
 Décuplez votre force en redoublant vos haines,
 Vous, nos héros de France, et vous, nos Alliés:
 Anglais au fier vouloir, tenaces boucliers,
 Belges au coeur vaillant, Italiens sans reproche
 Qui luttez sur vos monts! La délivrance approche:
 Allez, frappez encor! Sauvez la Liberté
 Et que respire enfin la triste Humanité!
 Voici les légions sans peur du Nouveau Monde
 Pour asséner le dernier coup au monstre immonde:
 Frappez encor! Demain la victoire est à nous,
 Les kaisers sont à bas et la Prusse à genoux!

2 avril 1918.

FREDERIC BATAILLE.





PAGES CANADIENNES



Ce Que Fut Jacques Cartier

L'inauguration du monument de Jacques Cartier érigé, il y a quelques années, sur un des bastions de Saint-Malo; les fêtes inoubliables du Tricentenaire de la fondation de Québec, au cours desquelles furent reconstituées les scènes les plus marquantes de l'histoire du Canada et, la première de toutes, celle de l'apparition du *Découvreur* aux sauvages du Saint-Laurent; les nombreux articles consacrés dans la presse aux héros de l'épopée canadienne; tout cet ensemble de faits attire d'autant plus l'attention sur le hardi Malouin que, si son oeuvre est universellement connue, sa personnalité et, plus encore, sa physionomie, sont demeurées longtemps, et demeurent encore pour beaucoup, quelque peu obscures.

A cela deux raisons principales. De 1472 à 1494 (on admet aujourd'hui que la naissance de Cartier eut lieu en 1491) il manque nombre de pièces officielles aux archives de Saint-Malo, sa ville natale; d'où, malgré de récentes découvertes, certaines incertitudes persistent sur ses origines. Il n'existe de ce grand ancêtre aucun portrait d'après nature.

Donc l'oeuvre ne nous retiendra que le temps nécessaire à la résumer dans ses

grandes lignes. Quant à l'homme, nous nous efforcerons, faute de pouvoir retracer son image exacte, de donner à cette remarquable physionomie son caractère vrai ou, tout au moins, d'en écarter le masque d'emprunt qui l'a trop longtemps dénaturée aux yeux du public.

D'abord, avant l'oeuvre, ses germes. En 1532, dans la maturité de ses forces—il a quarante ans — Jacques Cartier se sent, plus que jamais, mordu au coeur par ce désir de l'inconnu qui, après Colomb, pousse vers l'Ouest mystérieux les navigateurs du monde entier: le Génois Cabotto; Cortereal, Cabral, tous deux Portugais; les Espagnols Cortez, Almagro, Pizarre et, à côté de ces hommes célèbres, tant et tant d'autres que leurs recherches stériles laissèrent inconnus.

Cartier prétend reprendre l'oeuvre ébauchée par le Florentin Verazzini qui, avec quatre navires battant pavillon du roi de France, a pris la mer, quelques années auparavant, "à ces fins d'aller en Amérique chercher par le Nord-Ouest un passage de l'Europe en la Chine dorée et prendre pays neufs et bons".

Il veut, à son tour, tenter la fortune, se répétant à part lui cette phrase échappée

à l'humour de François Ier, le rival de Charles-Quint: "Où est l'article du testament d'Adam qui légua l'Amérique aux seuls Espagnols?" Il le veut, et sa volonté est opiniâtre, car il est Breton et, ce qui plus est, Malouin. Et il veut encore autre chose que nous dirons tout à l'heure...

Enfin ses démarches ont abouti. A sa cause s'est intéressé Philippe de Chabot, seigneur de Bréon, grand amiral de France et, le 31 octobre 1533, Jacques Cartier reçoit de lui la permission d'armer des navires pour "voyager, découvrir et conquérir la Neuve-France, ainsi que trouver le passage au Cathay".

En 1534, le 20 avril, a lieu sa première expédition qui ne fut, à vrai dire, qu'un voyage de reconnaissance.

Quand il regagne son port natal, le 5 septembre de la même année, il a côtoyé une partie du Labrador. Terre-Neuve est une île: il le sait, l'ayant contournée toute. Mais, surtout, il a touché terre à Gaspé, une des pointes extrêmes du Saint-Laurent, il a pris le contact avec les habitants de cette contrée fertile; leurs récits lui ont fait soupçonner l'existence d'une grande voie fluviale... le chemin du Cathay, peut-être! Ses aspirations ont pris corps; désormais il a un but.

Son second voyage de 1535 à 1536, de beaucoup le plus important, marque l'exécution de ses projets.

Avec ses trois vaisseaux légendaires, la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Hémerillon*, le capitaine Jacques Cartier, pilote royal, a remis le cap sur Gaspé... mais un bon vent le pousse droit vers le Saint-Laurent.

Le fleuve de ses rêves est devenu, Dieu aidant, une réalité. Il sera bientôt le chemin de sa fortune. Bref, quand, pour la seconde fois, après des péripéties de tou-

tes sortes, après avoir été réduit à abandonner la *Petite Hermine*, il rentre à Saint-Malo, au printemps de 1536, il a touché à Québec et remonté le fleuve au-delà de Montréal jusqu'aux trois "saults d'eau" situés en amont. Il a découvert le *Canada*.

Ses troisième et quatrième voyages (1541 et 1543) tournent à l'aventure. Mort à tout jamais l'espoir d'une pénétration "plus outre": la ténacité du *Découvreur* n'a pu avoir raison du dernier rapide qui lui barre impitoyablement la voie.

Qu'importe désormais à Jacques Cartier d'être le capitaine général des vaisseaux du sire de Roberval, vice-roi des terres neuves du Canada et autres lieux!

La réalité a coupé les ailes à son rêve! Qu'importe à son cœur déçu un titre pompeux qui l'oblige à vivre au milieu d'un "ramas de gens sans aveu" les tristes compagnons d'un pseudo-colonisateur.

Une rancœur brusque lui vient de son entourage dont les excès dépassent toute mesure; spontanément il fausse compagnie à ces forbans et regagne la France.

S'il quitte une dernière fois sa terre natale, ce n'est plus que pour aller, sur l'ordre de François Ier quérir et rapatrier Roberval, ce vice-roi d'un jour et ce qui reste de sa bande.

A Champlain reviendra l'honneur de reprendre l'oeuvre ébauchée par Jacques Cartier et de faire du Canada, sous le règne d'Henri IV, une colonie française, bientôt florissante, mais dont les événements ne devaient, hélas! que nous des-saisir trop tôt.

N'importe, le *Découvreur* a marqué à tout jamais son empreinte sur la terre canadienne. Si notre sol est devenu anglais, le cœur des Canadiens—je n'en veux pour preuve que les échos des discours pronon-

cés aux Fêtes du Tricentenaire—a conservé vivace le culte de leur terre natale et le souvenir du grand Breton.

Ce que fut Jacques Cartier enfant, M. Edouard Pamprain, un Malouin lui aussi, et un érudit, va nous le dire.

Et, si je fais ici un emprunt à la brochure qu'il publia en 1904, c'est qu'elle

mer. Quand il est las de nager contre les lames, de grimper aux rochers, il détache un bateau, s'exerce à ramer dans le port, ou bien, hissant la voile, louvoye dans les eaux calmes... Souvent même, se mêlant à l'équipage d'une barque de pêche, Jacques n'ose s'asseoir au timon, filer l'écoute et manoeuvrer au large..."

A trenté ans, après avoir été mousse, novice et matelot, "bourlingué tout et plus à travers la mer océane, être devenu maître et capitaine de nef", s'il a pu prendre pour femme Catherine des Branches, une fille noble, c'est plus à son mérite, à sa réputation de "bon catholique, honorable et expert marin", qu'à sa naissance qu'il doit son bonheur; sa famille est notable, estimée de tous, mais non de haut rang.

Ce qu'il fit dix ans après, nous le savons, ce qu'il est: une âme généreuse, une nature énergique, trempée par un labeur quotidien, un esprit prompt et cultivé, car, s'il ne se soucie pas d'être un savant, il est un "sachant". "Outre un art nautique hors de pair", il possède une solide instruction, voire même un style personnel comme on ne peut en juger dans le "brief récit et succincte narration" qu'il fit de son second voyage.

Du loup de mer il n'a pas la rudesse: ce qui ne veut pas dire qu'il soit un raffiné. Il n'est ni l'un ni l'autre, il est un marin de métier, un de ces capitaines au long cours dont le type—énergie des traits sous une bonhomie souriante—se retrouve, à toute époque, sur nos côtes de France.

Nous voici loin de cette forme de pure convention, provenant d'une estampe de la Bibliothèque Nationale de Paris, sous laquelle s'est incarné longtemps, aux yeux du public, le Jacques Cartier, cet homme en habit de cour, qui rêve, inactif, accoude au bastingage d'un navire, ce n'est



Jacques Cartier.

nous offre, sous une forme aussi littéraire qu'originale, le résumé de tout ce qui a été écrit d'exact sur Cartier et spécialement de tout ce que contiennent à son sujet les archives de la Bibliothèque de Saint-Malo. Son style coloré fait revivre à nos yeux le héros.

"Sa jeunesse, comme celle des "gars" de Saint-Malo, se passe sur les grèves et la



Le monument de Cartier érigé à Saint-Malo.

notre maître pilote. Je préfère l'idée qu'émet de lui M. Prampain: "cheveux ras, traits énergiques, avec, sur le front, quelques boucles dures jetées par l'habitude du danger et les responsabilités du commandement,"—j'ajouterai: avec, sur la peau, les morsures profondes du hâle—"visage sévère, air profond".

N'était le costume—qui peut être vrai, mais qui n'est, à coup sûr, que son habit des grands jours, celui qu'il endossait quand il obtenait une audience du roi, "casaque de drap fourrée de panne et collet de maroquin noir",—le Jacques Cartier de M. Prampain serait le mien.

Je préfère, dans son ensemble, le *Découvreur* de la statue, la conception du sculpteur Georges Barreau.

Son Cartier "nouvelle manière", serais-je tenté de dire, est, à des nuances près, le marin tel que je me le figure dans sa vie ordinaire. Je sais bien qu'il n'est pas, lui non plus, le vrai Cartier, puisque ses traits réels nous sont demeurés inconnus, mais il est, à coup sûr, un Cartier vrai et cela nous suffit.

Le pilote de la statue est à la tâche, à son bord. De sa main gauche il tient fortement la barre, le corps en arrière, prêt, s'il en est besoin, à faire pesée de tout son poids. Arc-bouté sur ses deux jambes qui s'écartent pour mieux plier le corps au mouvement du flot, il porte la tête haute et son regard perçant voit loin. On sent, sous la plissure du front, le cerveau qui travaille pendant que l'être physique se dépense dans l'action.

Son costume, ample vêtement de mer, ne le gêne pas aux entournures: libres sont ses mouvements, libre son cou musclé dans l'échancre du col. A ses reins, une large ceinture et, passée dedans, la hache d'abordage. La tête est nue, la chevelure em-

broussaillée par le vent. C'est bien là un pilote, non un homme de cour: c'est Cartier enfin.

La physionomie du grand Malouin demeurerait incomplète si je n'y ajoutais un dernier trait. Il voulait "autre chose", ai-je dit au début, en parlant du *Découvreur*. Cette autre chose, c'était le triomphe de la cause du Christ. Jacques Cartier n'est pas un "bigot"—qu'on me pardonne ce mot trivial—ainsi qu'on l'a maintes fois prétendu, non; mais il a plus que la croyance, parfois superstitieuse, que mettent au coeur du marin les dangers d'une vie aventureuse entre toutes.

C'est un fervent, et sa foi éclate dans tous les actes de sa vie. Un exemple entre cent: prend-il possession d'un sol nouveau, au nom de la France, c'est la croix qu'il y plante: le Roi n'est que son second maître, le premier est Dieu. Et quand, plus tard, il renonce à naviguer et vit dans la retraite de son manoir de Limoilou, tout proche de Saint-Malo, ne le voit-on pas signer à cinquante-trois baptêmes et tenir lui-même vingt-sept filleuls sur les fonts baptismaux?

Il mourut à 66 ans, le crucifix aux lèvres. Son corps fut inhumé en l'église cathédrale de Saint-Malo.

En 1889, les Canadiens ont élevé un monument superbe à la gloire de Jacques Cartier à l'emplacement même du fort où jadis le *Découvreur* planta, le premier, la croix aux armes de France.

Tous ceux qui ont assisté à l'inauguration de la statue du *Découvreur* à Saint-Malo ont pu constater l'émotion vibrante de la foule qui se pressait au pied du monument. Foule dont les échos du bastion de la "cité de pierre" ont répercuté à travers la France entière les vivats prolongés saluant l'apparition du héros ma-

louis sur son socle de granit.

Désormais, sentinelle de bronze, au haut du bastion de Holiande, semblant scruter du regard sa grande amie la mer, Jacques Cartier le pilote monte sa garde au rempart entre Chateaubriand le penseur et Surcouf le vaillant.

Peut-être le moment n'est-il pas éloigné aujourd'hui où "l'entente cordiale" vient de resserrer plus étroitement encore les liens d'origine qui unissent le Dominion à la France; où l'art français pénètre chaque jour plus profondément au Canada; où, à Québec, non loin du Champlain de Chevré, va se dresser prochainement le Montcalm de L. Morice,—deux sculpteurs français,—peut-être le moment est-il proche où le Cartier de G. Barreau aura son double au Canada, comme celui de Montcalm va avoir, on le sait, son double dans le Gard où naquit le général français.

Puisse ce souhait avoir une prompte réalisation, car féconde doit être la communion artistique de deux peuples ayant même sang et parlant même langue!

— o —

Production des céréales en 1916-17

L'évaluation préliminaire de la récolte de blé, au Canada, cette année, donne un total de 249,164,700 boisseaux produits par 14,755,800 acresensemencés, au lieu de 262,781,000 boisseaux, récoltés sur 15,369,709 acresensemencés en 1916, soit une diminution dans la production de 13,616,300 boisseaux ou environ 5 pour cent. Le rendement moyen à l'acre est de 16-88 boisseaux en 1917 contre 17-10 boisseaux en 1916. La production de l'avoine, en 1917, est estimée atteindre 440,065,100 boisseaux, fruit de 13,159,700 acres, con-

tre 410,211,000 boisseaux récoltés en 1916 sur 10,996,487 acres, soit une augmentation dans la production de 29,854,100 boisseaux, ou environ 7 pour cent. Le rendement moyen à l'acre est de 33-44 boisseaux en 1917, au lieu de 37-30 boisseaux en 1916. En ce qui concerne le seigle, l'évaluation est de 4,194,950 boisseaux, produits par 211,870 acres, comparés avec 2,876,400 boisseaux, récoltés sur 148,400 acres en 1916, le rendement à l'acre atteignant presque 19-80 en 1917 au lieu de 19-38 boisseaux en 1916. L'orge a donné 59,318,400 boisseaux pour 2,392,200 acres en culture, au lieu de 42,770,000 boisseaux pour 1,802,996 acresensemencés en 1916, le rendement à l'acre étant 24 80 et 23 72 boisseaux respectivement. La production totale de la graine de lin est évaluée à 7,455,470 boisseaux, récoltés sur 919,500 acres en culture, au lieu de 8,259,800 boisseaux produits en 1916 par 657,781 acresensemencés, le rendement moyen à l'acre étant 8.11 boisseaux en 1917 et 12.56 boisseaux en 1916.

Salaires moyens de la main-d'oeuvre

Les salaires payés aux ouvriers agricoles et valets de ferme en 1917, dépassent substantiellement ceux de l'année 1916 et ont atteint le plus haut chiffre connu. En de nombreux cas, ils ont doublé depuis la guerre. Pour la totalité du Canada, les salaires mensuels des ouvriers agricoles, durant les mois d'été, pension comprise, se sont élevés à \$63.63 pour les hommes et à \$34.31 pour les femmes, au lieu de \$42.23 et \$22.46 en 1916. Pour l'année entière, pension comprise, les salaires des hommes donnent une moyenne de \$610.60 et ceux des femmes de \$364, au lieu de \$397 et \$228 en 1916. La pension mensuelle a coûté

té, en moyenne, \$19.44 pour les hommes et \$14.79 pour les femmes, au lieu de \$17 pour les hommes et \$13 pour les femmes en 1916. Par province, la moyenne des salaires mensuels, pour les deux sexes, pension comprise, durant la saison d'été, s'établit ainsi qu'il suit : Ile du Prince-Edouard, \$39.74 et \$22.64; Nouvelle-Ecosse, \$53.75 et \$36.43; Nouveau-Brunswick, \$57.19 et \$28.14; Québec, \$59.09 et \$28.98; Ontario, \$59 et \$31.96; Manitoba, \$67.97 et \$40.28; Saskatchewan, \$73.21 et \$41.09; Alberta, \$76.09 et \$44.44; Colombie Britannique, \$78.12 et \$48.30.

Le port de l'épée devant le Conseil Supérieur

Le 22 avril 1732, le comte de Maurepas écrivait à l'intendant Hocquart :

“M. le marquis de Beauharnois m'a représenté qu'on a voulu obliger les officiers des troupes de quitter l'épée à la porte du Conseil Supérieur de Québec lorsqu'ils sont obligés d'y entrer pour y plaider eux-mêmes leur cause. J'en ay rendu compte à Sa Majesté et elle m'a ordonné de vous dire que comme les officiers du Conseil Supérieur rendent actuellement la justice l'épée au costé elle veut que les officiers et les gentilhommes seulement puissent plaider leur cause sans estre obligés de quitter leur épée. Il est vray que dans les Cours Supérieures du Royaume, il est d'usage que lorsqu'un gentilhomme ou un officier plaide sa cause, il doit quitter l'épée et Sa Majesté ordonnera que cet usage s'observe aussy dans la colonie si dans la suite elle juge à propos de prescrire aux officiers du Conseil Supérieur de rendre la justice en robe. En attendant vous aurez soin de leur expliquer les intentions de Sa Majesté à

l'exécution desquelles vous tiendrez la main.”

La population de Montréal

Selon le nouvel almanach la population de Montréal est de 757,996 âmes. La population de la ville proprement dite est de 664,640 âmes, tandis que celle des municipalités suburbaines est donnée comme suit : Westmount, 18,500; Maisonneuve, 34,856; Outremont, 12,000 et Verdun, 28,000. Des statistiques pour la ville et les faubourgs donnent 9,400 maisons et logis; 1,207 magasins (contre 1,287 l'an dernier); 831 bureaux (contre 838 l'an dernier) comme tant inoccupés ou en voie de réparations. Dans 110 édifices contenant 3,930 locataires, 791 bureaux sont sans occupants.

En autant que cela pouvait se faire, les noms de ceux qui se sont enrôlés ont été insérés dans le volume, mais, spécialement dans le cas des célibataires, il y a plusieurs noms qu'on n'a pu se procurer.

La population catholique dans Ontario

La population catholique dans la province d'Ontario s'élève à 533,535. Voici comment elle se répartit dans les différents diocèses :

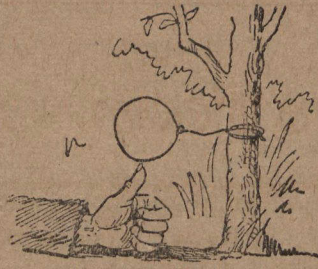
Kingston, 45,000 âmes; Ottawa, 130,000; Hamilton, 62,000; London, 65,000; Peterboro, 27,000; Alexandria, 21,000; Pembroke, 36,638; Sault Ste-Marie, 47,000, et Témiskaming, 25,000.

La capitale d'Ontario, Toronto, contient 75,000 catholiques.

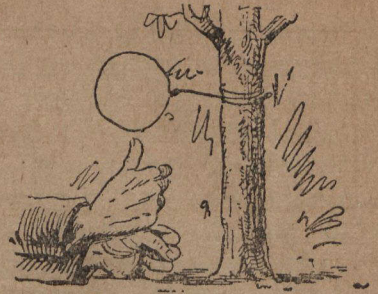
— o —

L'immigration totale du Canada en 1914, a été de 384,878.

PETITS TRUCS DE BRACONNIERS



Une main pour le lapin.



Les collets.

Deux mains pour le lièvre.

UN de leurs procédés favoris consiste à poser des collets. Ce sont des nœuds coulants, faits de fil métallique et disposés comme l'indique notre croquis. Le collet tendu à hauteur de main prend du lapin; quand on veut prendre du lièvre, on le tend à deux hauteurs de main. Naturellement, le collet ne se pose pas n'importe où, mais sur une piste suivie par le gibier. Cette remarque nous amène à faire une curieuse constatation. C'est, qu'à for-

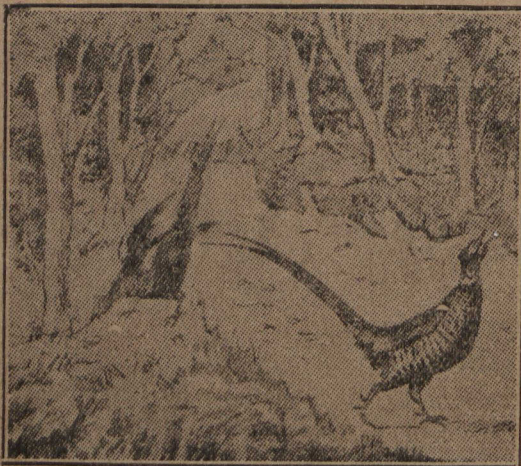
Lapins ou lièvres ne se risquent presque jamais en dehors des tracés qu'ils ont reconnus peu à peu, et avec la plus grande circonspection. Sous bois, dans les futaies, ces tracés constituent de véritables petits chemins dont les lièvres et les lapins connaissent tous les détails. Qu'une herbe soit froissée, que des marques de pas soient visibles, le lapin rebrousse chemin aussitôt.

Tout autour de leur gîte, ces animaux ont donc un réseau de "routes" bien déterminées, que les chasseurs appellent des *coulées*. Un braconnier devra les reconnaître avec soin, en approcher avec prudence. Il ne lui reste plus alors qu'à tendre le collet dans lequel l'animal, sans défiance, s'étranglera.

Le braconnier prend aussi des faisans au collet. Mais, plus souvent, il s'en empare à l'hameçon qu'il attache, par une mince cordelette, au pied d'un arbre. Les faisans courent dans toutes les directions au hasard. Mais ils ont leurs terrains de prédilection où le braconnier va déposer une vingtaine d'hameçons amorcés avec des chenilles, des vermisseaux, etc. Hameçons et collets ont bientôt fait, malgré la vigilance des gardes, de dépeupler une contrée giboyeuse.

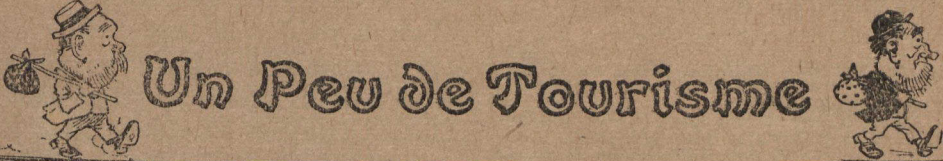
— o —

La folie est à peu près aussi répandue chez les animaux que chez les hommes.



Truc du braconnier.

ce d'être chassé, le gibier de nos contrées est devenu méfiant. A moins qu'il n'ait entièrement perdu la tête, il ne court pas au hasard à travers les bois ou les champs, comme vous seriez tenté de le croire.



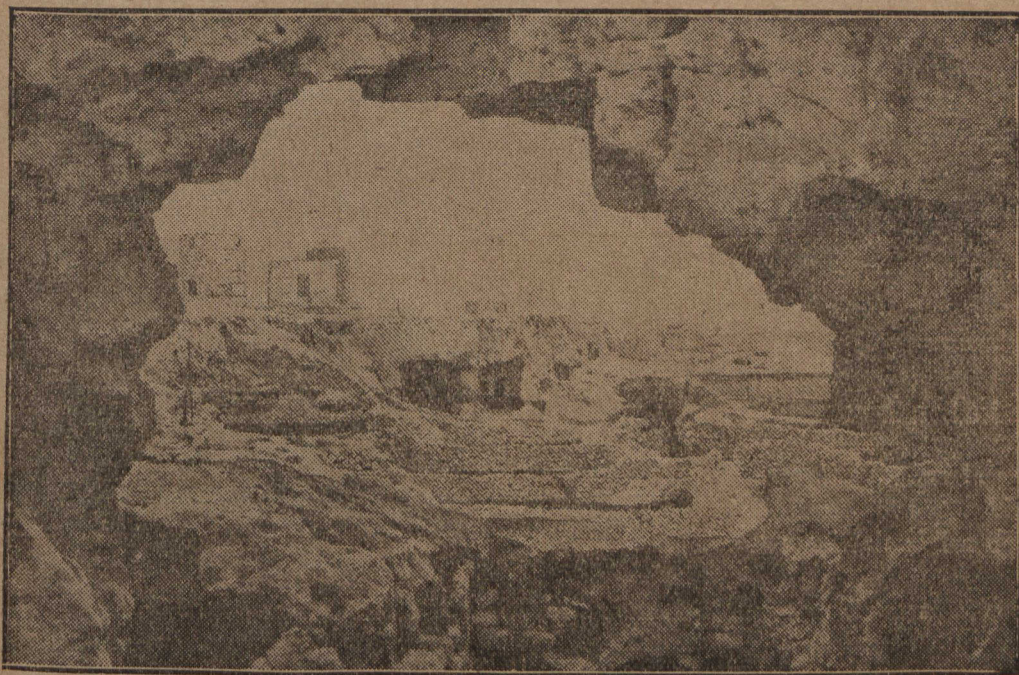
Un Peu de Tourisme

LES CATACOMBES D'ALEXANDRIE

Les catacombes d'Alexandrie furent sans doute, à l'origine, de vastes caves creusées par les sources souterraines ; mais, de très bonne heure, elles furent

creusée dans le roc en dehors des murs d'Alexandrie. Ces excavations étaient pratiquées suivant un plan très symétrique ; elles comprenaient sept chambres taillées dans la pierre avec un large passage central.

Il y avait probablement place pour



Ces énormes cavernes ont sans doute été creusées par des sources.

transformées en habitations et en refuges ; plus tard, surtout sous les Ptolémées et les Césars, elles devinrent des nécropoles.

Strabon, au 1er siècle de notre ère, décrit la vaste Cité des Morts qui avait été

trois rangées de cercueils le long de trois côtés de chacune des sept chambres souterraines, le quatrième côté ouvrant sur le corridor.

Dans les catacombes dont se servaient les Chrétiens, les parois étaient couvertes

d'emblèmes de leur foi, de portraits de morts ensevelis dans les cercueils.

Aujourd'hui, ces excavations sont abandonnées, ou servent tout au plus, ici et là, à loger des bestiaux.

La ville d'Alexandrie où l'on peut voir ces catacombes est, rappelons-le en passant, la ville qui possédait un célèbre phare classé parmi les sept merveilles du monde.

Avant la guerre, cette ville comptait une population d'environ 250,000 âmes et avait une grande prospérité commerciale; c'était l'entrepôt du commerce égyptien et de celui d'une grande partie de l'Arabie et de la Nubie.

De là, on exportait principalement le coton, le blé, l'orge, le maïs (blé-d'inde), le vin, le sucre, les peaux, les plumes d'autruche, la cire, les dattes, etc.

— o —

UN PONT BIZARRE

Les ponts sont peut-être les ouvrages auxquels l'homme a consacré son maximum d'ingéniosité et de labeur. Il y a des ponts en charpente en bois, d'autres en maçonnerie, d'autres encore en fonte, en fer ou en acier, il y a les ponts suspendus, les ponts tournants, ceux à bascule, les ponts tubulaires, les ponts en ciment armé, les ponts de bateaux et quantité d'autres.

Il y a même le "pont d'Avignon" qui a donné son nom, l'on ne sait pourquoi, à une vieille chanson d'origine incertaine (probablement du 18ème siècle) et à un jeu d'enfants dans lequel on chante cette chanson...

Toutefois, parmi ces différents ponts, aucun ne peut rivaliser, comme simplicité

de construction, avec celui dont nous donnons la description ci-dessous.

Fait de rondins de bois et de cordages, ce pont rudimentaire a plusieurs centaines de pieds de longueur; construit dans une plantation de café à Cordova, Mexique, il est en usage depuis plusieurs années et paraît devoir durer longtemps encore.

Il ne sert, naturellement, qu'aux piétons, car on comprend bien que les voitures et les chevaux risqueraient fort de compromettre son existence.

— o —

LE PILIER DU SERAPEION A ALEXANDRIE

ANCIEN obélisque en granit d'Assouan, taillé ultérieurement en colonne et surmonté d'un chapiteau de dessin grec, ce pilier est le plus haut monument d'Alexandrie: il atteint 120 pieds.

Il occupe le centre de Sérapeion, dont il reste à peine quelques vestiges. Des fouilles récentes ont démontré en outre qu'il s'élève sur les fondements d'un temple de granit qui doit remonter à l'époque de Sési Ier, 1300 ans avant J.ésus-Christ.

Et ainsi Alexandre, en fondant la ville qui porte son nom, ne fit que réédifier une cité qu'avait illustrée déjà la puissance des anciens Pharaons.

— o —

LES GRANDES PYRAMIDES

On compte, en Egypte, près de 80 pyramides de diverses grandeurs mais le groupe le plus important est celui de Gizeh qui en contient neuf parmi lesquelles se trouvent les monuments de ce genre les

plus célèbres: la pyramide de Chéops, celle de Chéphren et celle de Micerinus.

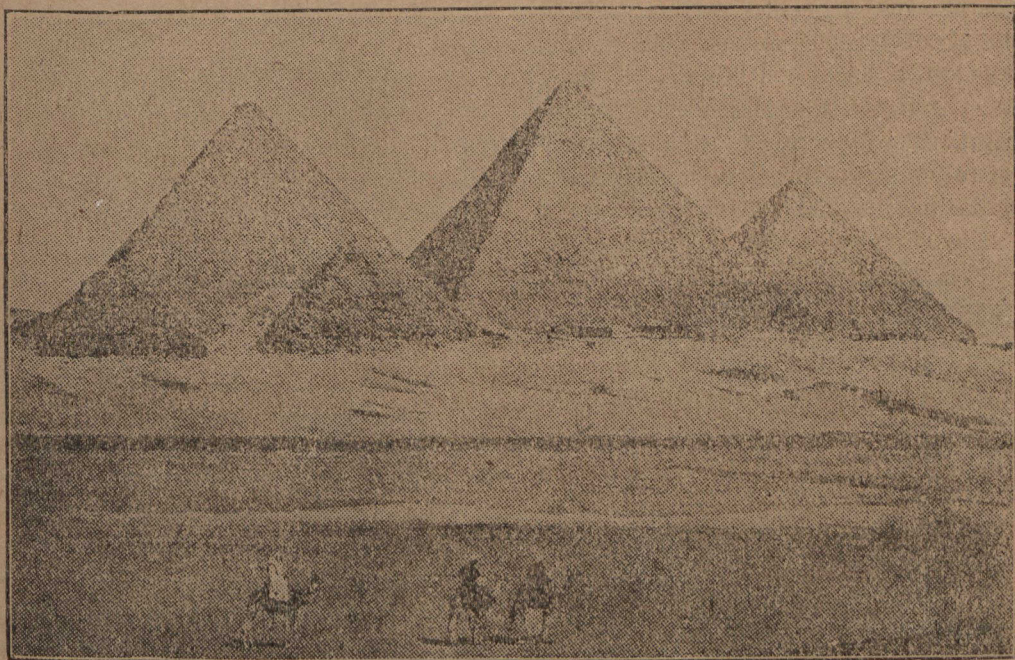
La plus grande, celle de Chéops, a les dimensions suivantes: hauteur, 455 pieds; largeur à la base: 738 pieds, longueur de l'arête ou côté allant du sommet à la base, 705 pieds.

Ces gigantesques monuments ont été construits à de lointaines époques — plusieurs milliers d'années — pour servir de tombeaux aux souverains ou "pharaons"

de là, on les a transportés à Gizeh sur des rouleaux formés de troncs de palmiers le long d'une route construite pour la circonstance.

Cette route était large de 85 pieds, longue de 3160; elle fut creusée dans le roc vif et il fallut dix ans pour la construire.

Quant à la grande pyramide, elle demanda le concours de cent mille ouvriers et esclaves et, d'après les évaluations les plus exactes, les dépenses montèrent à 42



Les pyramides de Gizeh, construites il y a 5,500 ans.

d'Egypte. Elles sont formées d'énormes blocs de pierre posés les uns sur les autres par assises régulières.

Les pierres qui sont entrées dans la construction de la grande pyramide ont été, croit-on, extraites des montagnes d'Arabie, peut-être du Sinaï. Aucun de ces blocs n'a moins de vingt-neuf pieds de longueur; on les a amenés de leurs carrières au moyen des barques du Nil puis,

millions et demi de dollars, ce qui est énorme vu la valeur de l'argent à cette époque et la quantité d'esclaves non salariés qui furent employés.

Tant de pierre, de travail et de frais pour la tombe d'un seul homme, on avouera que c'est tout de même un peu cher; heureusement, l'oeuvre était durable et fait aujourd'hui la curiosité de nombreux touristes.

UNE COURSE DE CHEVAUX DANS UN THEATRE

Nous allons assister à une course de chevaux dans un théâtre, sur une scène de quelques verges carrées. Et ce sont de vrais chevaux qui vont courir, montés par de vrais jockeys, et le paysage fuira sous nos yeux absolument comme si nous suivions les chevaux sur les différents points de leurs parcours. Il y a un "truc" naturellement. Et il est même très ingénieux. Vous allez pouvoir suivre notre explication sur la gravure.

horizontalement, en place du plancher ordinaire de la scène.

Ces tapis roulent à des vitesses différentes, et de *droite à gauche*, c'est-à-dire dans le sens opposé à la course des chevaux.

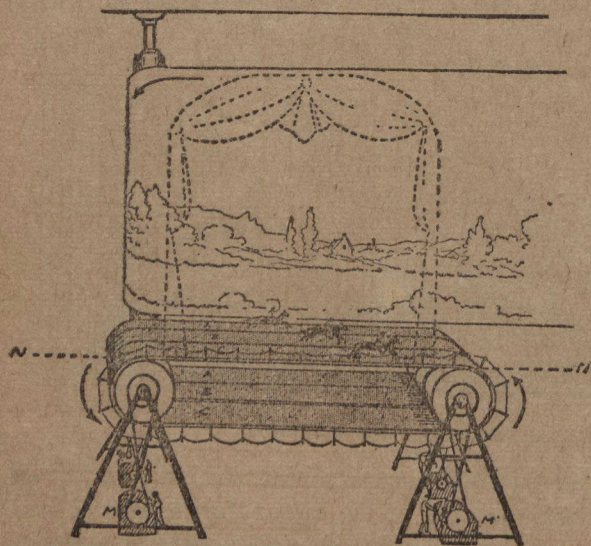
Au tapis qui se trouve sur le bord de la rampe, c'est-à-dire le plus près des spectateurs, est fixée une barrière sans fin, qui tourne avec le tapis. Cette barrière sert à illusionner le public. Car les chevaux,

bien qu'ils galopent ventre à terre, n'avancent presque pas, puisque le tapis recule sous leurs pas. Mais nous voyons fuir les piquets de la barrière du champ de courses, et nous croyons fermement que nous assistons à une course véritable.

La toile du fond sert aussi beaucoup à compléter l'illusion. Elle représente les paysages variant avec l'avancement apparent des chevaux. Elle s'enroule de droite à gauche sur un tambour commandé par un engrenage d'angle.

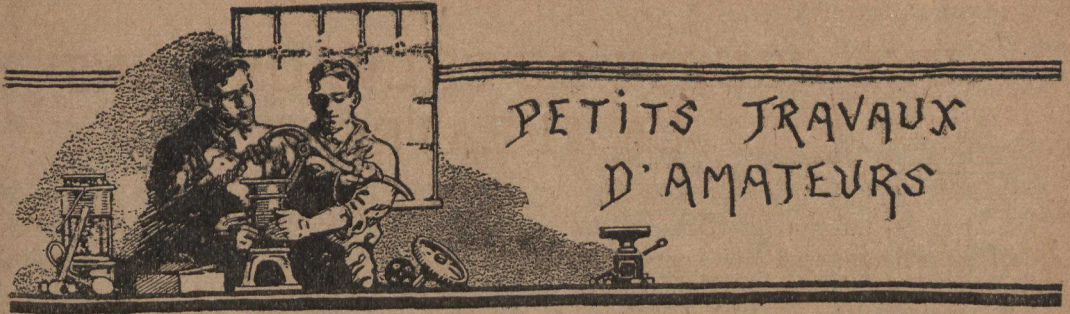
L'arrivée, à laquelle on va acclamer le cheval vainqueur, s'opère de la façon suivante. Ainsi que nous l'avons dit les tapis roulent à des vitesses différentes. Il se produit donc, au bout de quelque temps, que le cheval placé sur le tapis qui roule le moins vite finit par gagner du terrain

et par prendre une certaine avance sur les deux autres jusqu'à ce qu'il parvienne, enfin, au poteau et soit déclaré vainqueur de la course.



L'ouverture de la scène est indiquée en pointillé. N, N'. Niveau du plancher.—A, B, C. Les trois tapis roulants. M, M'. Moteurs transmettant le mouvement de rotation aux trois tapis.

Au-dessus du plancher de la scène, vous voyez la salle de travail des machinistes. Ils surveillent les moteurs qui mettent en mouvement trois tapis roulants disposés



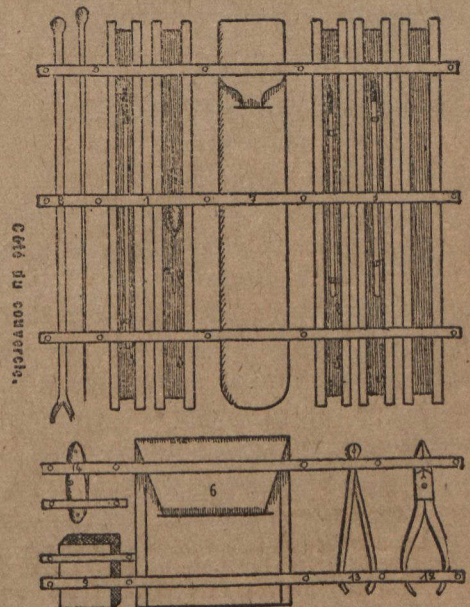
UN NECESSAIRE DE PECHE

Il n'est pas un véritable amateur de pêche qui ne possède ou regrette de ne pas avoir dans son sac une réserve d'engins qui le mette à l'abri de tout ennui au cours de ses expéditions; mais les troussees et nécessaires du commerce coûtent assez cher et on hésite à en faire l'acquisition, d'autant plus que si les cases et les divisions des lignes des hameçons, etc., y sont bien installées, il se produit toujours un ballottage désagréable.

Voici un nécessaire que l'on peut construire soi-même en une matinée et qui tiendra sa place sans encombre dans le sac de pêche; tous les objets y sont fixés et tenus immobiles.

Depuis onze ans que nous l'avons établi, il ne nous a coûté que le remplacement, par deux fois, de caoutchoucs, soit environ 16 cents de dépenses. En le fabriquant soi-même, on ne dépensera pas \$1.25. Le nôtre contient: 1° cinq lignes sur plioirs; 2° trois plioirs de réserve; 3° de la réserve de ligne; 4° des flottés de rechange; 5° une provision de racines sur deux grosseurs et des crins; 6° une réserve d'hameçons sur tous les numéros usuels non montés; 7° une réserve d'hameçons montés; 8° une aiguille à vif et un dégorgeoir; 9° une boîte contenant les sondes et un an-

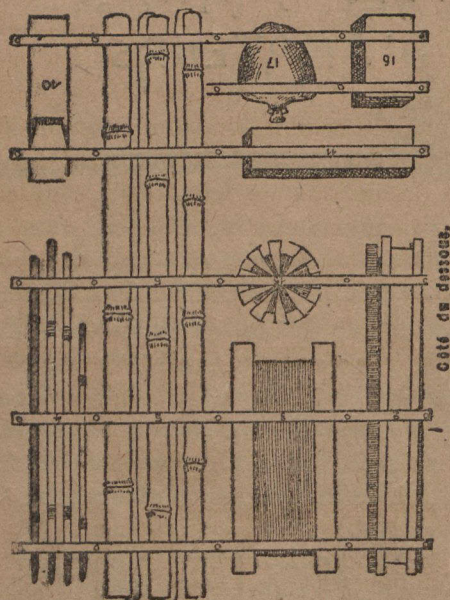
neau à décrocher; 10° une provision de plombs; 11° une boîte contenant des avancées ou bas de ligne tout prêts; 12° une pince plate; 13° des precelles ou brucelles; 14° une serpette-canif; 15° une carte de gros fil écru; 16° une petite boîte à pansement avec taffetas gommé et accessoires; 17° un petit flacon contenant du formol contre les piqûres de moustiques. On



voit que la réserve est aussi complète que possible.

La boîte qui la renferme est en hêtre de $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur. On trouve ce bois

scié finement, presque poli, chez tous les marchands d'articles pour découpages; il coûte \$1.25 la verge; comme les planches



ont en moyenne 10 pcs de large, la planche de 3 pieds de long coûte donc 20 cents.

Notre boîte a 13 pcs de long sur 10 pcs de large et seulement 3 pcs de hauteur. La partie formant couvercle a la même hauteur que celle du dessous, soit $1\frac{1}{2}$ pcs. Tout l'assemblage est fixé avec des vis de cuivre très rapprochées (huit sur les grands côtés et six sur les petits); le cuivre a sur le fer l'avantage de ne pas détériorer le bois, ne formant pas de rouille.

Pour l'ouverture de la boîte, il ne faut pas prendre des charnières isolées qui se disloquent à la longue, mais de la charnière à la verge en un seul morceau (\$1.00 la verge) avec laquelle aucune réparation n'est jamais nécessaire.

Comme on le voit sur les figures ci-contre, les fixateurs des engins se composent seulement de rubans élastiques fixés au-dessus et au fond de la boîte par des pu-

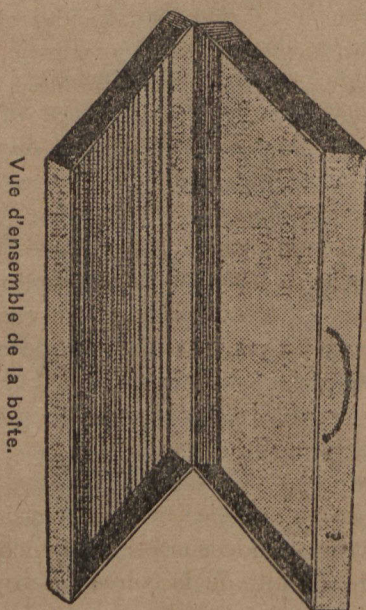
naises à dessin.

Prenez de préférence à tout autre du ruban élastique de coton noir croisé; il coûte peu cher; avec 3 verges il vous en restera.

Comme punaises, évitez celles en acier qui rouilleraient à la longue; celles en cuivre double, de $\frac{1}{8}$ de pc. de diamètre, sont excellentes; il en faut cinquante-six. Tendez très légèrement une première bande de ruban élastique et fixez les extrémités par deux punaises; coupez-le, enlevez et mesurez pour couper les dix bouts d'alignement pareils.

Pour les fixer dans le bois, piquez d'abord les punaises par pression du pouce et enfoncez-les ensuite à bloc avec le marteau.

Il vous faudra encore deux crochets contrariés pour la fermeture opposée aux charnières et, facultativement, une poignée en cuivre.



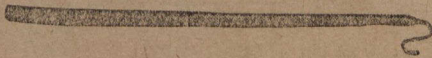
On remarquera dans les détails des pièces du nécessaire que tous les classeurs sont créés par le pêcheur et non achetés;

Les tubes en roseau fermés à chaque bout par des rondelles de bois contiennent les paquets de racines et de crins; il suffit d'en prendre un par un bout et, de l'autre main, tout le paquet à l'autre bout; en tirant, on enlève le brin sans mêler le reste; un gros étui à lunettes contient une plaque mince de liège au bout de laquelle sont piqués les hameçons montés; les enveloppes sont en papier bulle parcheminé très fort et collées à la colle forte; la grande (No 6) en contient une douzaine de petites avec les hameçons non montés; elle a 4 pcs carrés. On obtient ainsi un ensemble de rangement solide et qui n'a rien coûté.

POUR SUSPENDRE LES CADRES

Quiconque a jamais essayé de suspendre des cadres connaît l'ennui de monter sur un escabeau et de descendre pour remonter encore.

Le moyen de tourner la difficulté c'est de se servir d'une baguette comme celle que montre la figure. C'est magique.



Pour suspendre les cadres

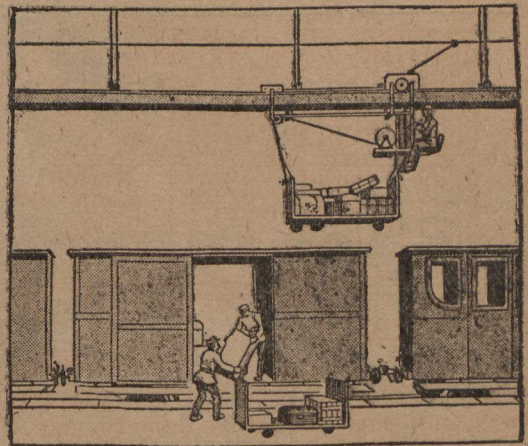
C'est tout simplement un manche de balai, auquel on a ajusté un bout de forte broche à une extrémité. Il faut dix minutes pour en fabriquer une.

LE TELEPHERAGE

DANS les gares dont le trafic est considérable, tout le monde souffre de l'encombrement qui résulte de la cohue des voyageurs et des chariots sur lesquels sont empilés les bagages extraits des fourgons. Vous avez tous remarqué cela, au moment des vacances ou de la rentrée des classes.

Diverses combinaisons ont donc été tentées par les ingénieurs pour procéder à l'enlèvement automatique des malles et des colis.

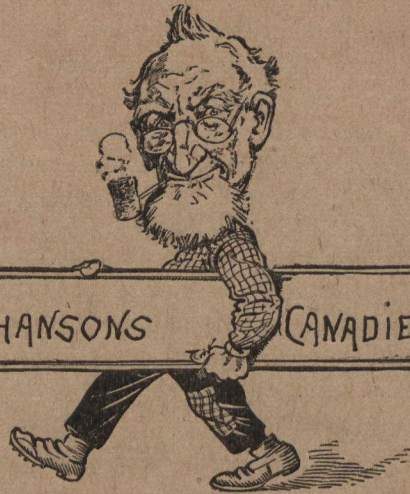
L'une d'elles consiste dans le tapis roulant qui constitue une des caractéristiques de la gare d'Orsay, à Paris. Une autre combinaison semble plus séduisante encore, à cause de sa simplicité: un regard sur notre dessin vous en fera saisir le mécanisme du premier coup.



Le long de chaque quai, courent, à 18 pieds de hauteur, des poutres munies de rails où circulent des petits chariots aériens électriques.

Au sortir du fourgon, les bagages sont empilés sur des plateaux. Le chariot électrique arrive, se place au-dessus du plateau à prendre, l'enlève au moyen de crochets, et va le déposer dans la salle de distribution des bagages. Ainsi, en quelques minutes, tous les fourgons d'un train sont vidés sans aucune bousculade sur les quais et sans accident.

C'est dans les gares de Boulogne-sur-Mer et de Calais que fut pratiqué pour la première fois ce système, en vue d'assurer le rapide fonctionnement des trains de marée. Il reçut de son inventeur le curieux nom de "telphéragé".



LES VIEILLES CHANSONS CANADIENNES-FRANÇAISES

C'est dans Paris ya-t-une
Brune



C'est dans Pa - - ris ya - t - u - ne brun'



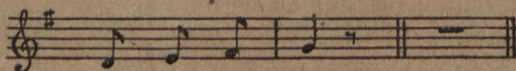
Qui est plus bel - le que le jour: Mais elle a



vait u - - ne ser - van - te Qu'au - - rait, qu'au - rait vou -



lu Être aus - si bell' que sa maî - tres - se :



Mais ell' n'a pu.

C'EST DANS PARIS YA-T-UNE BRUNE

C'est dans Paris ya-t-une brune
 Qui est plus belle que le jour. { bis
 Mais elle avait une servante
 Qu'aurait, qu'aurait voulu
 Etre aussi bell' que sa maîtresse:
 Mais ell' n'a pu.

Ell' s'en va chez l'apothicaire: {
 —Combien vendez-vous votre fard ? { bis
 —Nous le vendons par demi-onces :
 C'est deux, c'est deux écus.
 —Pesez-moi-z-en un demi-once:
 Voilà l'écu.

—Quand vous serez pour vous farder, {
 Prenez bien garde de vous mirer... { bis
 Vous éteindrez votre chandelle...
 Barbouil... barbouillez-vous ;
 Le lendemain vous serez belle
 Comme le jour.

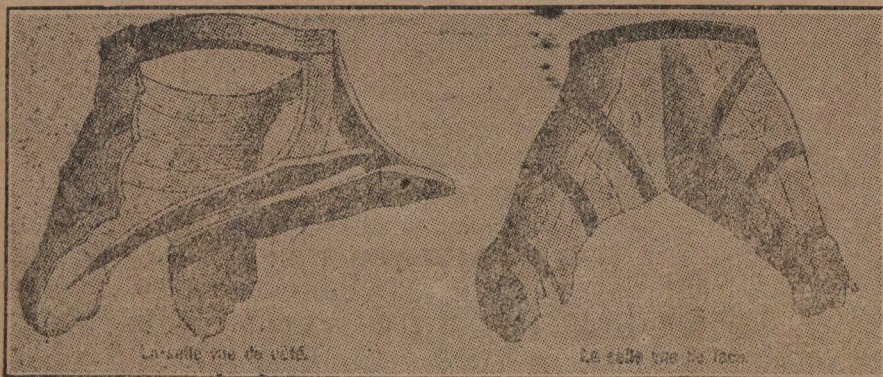
Le lendemain, au matin jour, {
 La belle a mis ses beaux atours; { bis
 Elle a mis son beau jupon vert,
 Son blanc, son blanc mantelet,
 Pour aller faire un tour en ville,
 S'y promener.

Dans son chemin, a rencontré {
 Son joli tendre cavalier. { bis
 —Où allez-vous, blanche coquette,
 Tout' noir' tout' barbouillée?
 Vous avez la figur' plus noire
 Que la ch'minée !

Ell' s'en r'tourne à l'apothicaire : {
 —Monsieur, que m'avez-vous vendu ? { bis
 —Je vous ai vendu du cirage
 Pour vos, pour vos souliers:
 C'appartient pas une servante
 De se farder.

VARIANTE :

—Je vous ai vendu, blanche coquette,
 Du noir, du noir à fumée:
 C'appartient pas une servante
 De se farder.



LA SELLE DE LA REINE

Vous avez remarqué que les amazones montent à cheval différemment des hommes. Elles sont assises, ce qui est plus gracieux mais moins pratique; un officier de cavalerie dirait qu'elles sont "moins solides en selle".

Cette mode est, relativement récente. C'est pourquoi le sculpteur qui représenterait Jeanne d'Arc montant en amazone commettrait une grosse faute. Toutes les femmes montaient jadis à cheval comme les hommes, chose que l'on ne voit plus que rarement, sauf au cinématographe, dans ces scènes de la vie des cowboys où les héroïnes enfourchent les chevaux de la prairie avec aisance.

On trouve à Payerne, en Suisse, une des plus anciennes selles qui aient été conservées et c'est la selle d'une bonne princesse qui vécut au XI^e siècle, la reine Berthe. La reine Berthe éttit si aimée de ses sujets que son souvenir s'est substitué dans l'imagination des habitants de l'âge d'or et c'est de là qu'est venu le proverbe que vous connaissez sans doute :

C'était au temps où la reine Berthe filait.

Notre dessin vous montre deux aspects

de la selle de la souveraine. Conservée comme une relique dans l'église paroissiale de Payerne, cette selle est faite en bois bardé de fer et en cuir. C'est un objet de curiosité pour tous les visiteurs. Suspendue à la droite de l'orgue, elle est confiée à un sacristain qui, pour quelques sous, tire la corde et fait descendre la selle comme un lustre pour qu'on puisse l'examiner de près.

Sa partie principale est surmontée de deux gaines qui ressemblent à des *cuis-sards*. C'est ainsi que l'on appelait les parties métalliques de l'armure des chevaliers qui protégeaient le haut des jambes. Une amusante particularité de cette selle est une petite ouverture qui était destinée à recevoir le bâton d'une quenouille.

Ce détail a son intérêt. A ces époques lointaines, en effet, les routes n'existaient pas dans ces régions montagneuses. Il fallait voyager à cheval et les femmes se distrayaient des longueurs du chemin en filant, absolument comme nos grand-mères tricotaient dans les diligences.

La façon dont cette selle était bâtie en faisait, en somme, une sorte de petit fauteuil, absolument sûr, et qui évitait tout danger de tomber de cheval.



LES ENFANTS DE TOUS LES PAYS

SUEDE ET NORVEGE



La Suède et la Norvège sont deux pays voisins, unis sous un même gouvernement, où les coutumes sont les mêmes dans la plupart de leurs détails.

Dans les deux pays, par exemple, les paysans ont l'habitude de suspendre les berceaux, qui sont en bois et très simples, à une spirale très solide en fer.

Quand l'enfant fait un mouvement, il se berce lui-même, de sorte que sa mère peut vaquer à d'autres soins.

Souvent aussi le bébé, chaudement emmaillotté, est assujéti à une planche suspendue à une forte baguette en bois dur très flexible, de sorte que, lui aussi, pour peu qu'il s'agite ou simplement remue, il s'imprime un mouvement qui, selon ses dispositions du moment, l'amuse ou l'endort.

Je suis persuadé que beaucoup de nos mamans si elles connaissaient ces ingénieuses inventions des paysans du Nord, s'empresseraient de les adopter pour leur tranquillité personnelle et peut-être ainsi en vue de la bonne éducation de leurs enfants, dont beaucoup sont, dès le berceau, volontaires, exigeants, portés à la colère.

Dans la Laponie suédoise et norvégienne, les mères, en se rendant au temple prennent avec elles leurs bébés. Avant de

franchir la porte du temple, elles creusent une cachette dans l'épaisse couche de neige, et y déposent leurs précieux fardeaux, en ayant soin de leur assurer une respiration facile.

Là, les enfants sont maintenus dans une douce chaleur, pendant que les grandes personnes, entre les quatre murs de la maison de prière, grelottent de froid.

Il n'est pas inutile, par exemple, qu'une sentinelle vigoureuse ait l'oeil sur les en-



En traîneau.

fants, en prévision d'une visite de loups ou même de quelques ours blancs.

S'il est un pays où les plaisirs de l'hiver ne sont pas dédaignés, et pour cause, c'est la Suède et la Norvège, où l'hiver dure cinq mois et même plus—quelquefois beaucoup plus.

Notre gravure présente trois jeunes garçons (on les appelle en suédois *pojke*) qui se livrent au jeu du traîneau, sur les flancs d'une montagne, avec beaucoup d'entrain.

On voit bien que dame nature leur a fourni l'occasion d'y acquérir une grande adresse.

Dans ces deux pays les villages sont rares et généralement fort éloignés les uns des autres. Les chemins, qui sont très rares (les bons, du moins ceux qui méritent ce nom), sont impraticables une grande partie de l'année.

Impossible d'envoyer les enfants à l'école; c'est tout au plus si, dans les bons mois, ils peuvent s'y rendre quand la maison paternelle n'est pas trop éloignée.

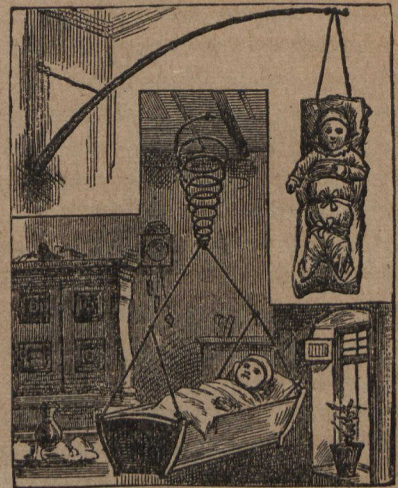
C'est pourquoi des instituteurs voyagent toute l'année dans le pays, se transportant d'un hameau à l'autre, d'une ferme à l'autre, donnant des leçons de religion, de lecture, d'écriture et de calcul à toute la petite jeunesse bloquée par les neiges, et recevant, pour prix de ces services, une hospitalité empressée et un très maigre salaire.

Les enfants habitant des centres, c'est-à-dire des bourgs et des villages, même petits, ont à leur porte une école et une église, et ils apprécient hautement ce bonheur, car il y a peu de pays où l'instruction soit plus en honneur.

On peut voir le pasteur protestant donnant un cours du dimanche aux "adultes" de sa paroisse. Les parents assistent à la leçon.

Bonnes et aimables figures, depuis le plus jeune de ces petits garçons jusqu'au plus vieux des papas, y compris le pasteur.

Ces braves gens sont de bien bonne foi dans l'erreur protestante; ce n'est pas leur faute, et comme les missions catholiques jouissent dans leurs pays d'une grande liberté, on peut déjà prévoir le moment où ces honnêtes, religieuses et vaillantes populations reviendront en masse à l'Eglise de leurs pères, de sorte que trois siècles d'hérésie ne seront plus, aux yeux de leurs descendants, qu'un mauvais rêve, trop long, hélas!



Berceaux norvégiens.

Le troisième pays habité par la race scandinave, le Danemark, ressemble beaucoup, au point de vue des mœurs, des traditions, des légendes, à ses deux voisins du Nord.

Il y a entre eux les mêmes différences qui existent, sous d'autres latitudes, entre les habitants des montagnes et ceux de la plaine. Le Danemark, formé de nombreuses îles danoises et de la presqu'île de Jutland, forme, en effet, une vaste plaine, in-

terrompue en cent endroits par des bras de mer plus ou moins larges.

Ses habitants sont des cultivateurs de premier ordre, quand ils ne sont pas d'excellents marins, car leurs préférences se partagent entre ces deux nobles professions.

Dans les trois pays scandinaves, désignés aussi par le nom de pays du Nord, les sentiments de famille se manifestent avec plus d'énergie que dans beaucoup d'autres régions plus peuplées, parce qu'elles jouissent d'un climat plus doux.

Là plus qu'ailleurs la vie de famille se développe et prend tout son épanouissement, loin de tous éléments étrangers. L'isolement rapproche les coeurs.

— o —

ELEVAGE DU FAISAN EN CHINE

DANS certains districts de la province méridionale de Yunnan, les Chinois ont entrepris, sur une grande échelle, l'élevage du faisan. Il existe, aux environs de Yunnanfou, au moins une douzaine d'établissements adonnés à cette spécialité.

Une de ces fermes élève, chaque année, jusqu'à 200,000 faisans; ces oiseaux, qui appartiennent aux espèces, doré et argenté, ont un entretien peu différent de celui des poules.

Les oeufs sont couvés, dans les grandes fermes, dans des incubateurs artificiels, de modèle chinois; dans les petites exploitations, on emploie des poules pour l'incubation.

La chair des faisans se vend sur les marchés locaux, où se rencontre, en tous temps, une demande suffisante. La peau, après stérilisation, et les plumes, sont envoyées à Hong-Kong, d'où elles sont expédiées en Europe et en Amérique.

Avant la guerre, ce commerce se trouvait presque exclusivement aux mains des Allemands, mais, par suite des circonstances actuelles, cette exploitation est passée à des commerçants français et danois.

— o —

MEDECINS CANONISES

DOM Fournier, bénédictin de Solesmes et docteur en médecine, s'est livré il y a quelques années à un travail curieux. Après de nombreuses recherches, il n'a pas catalogué moins de soixante-huit personnages canonisés ayant pratiqué l'art médical. Dans cette longue liste figurent plusieurs femmes.

La plupart de ces saints personnages vécurent dans les premiers siècles de l'Eglise et furent martyrisés pour leur foi. En tête vient St. Luc. Ensuite on peut citer parmi les plus remarquables, St. Césaire, en qui Julien l'apostat mettait toute sa confiance; St. Pantaléon, que des confrères, jaloux de sa science, dénoncèrent à la haine des persécuteurs; St. Blaise, qui était un remarquable guérisseur des maux de gorge; St. Alpham, qui fut évêque; St. Eusèbe, qui devint pape; enfin St. Cosme et St. Damien, qui soignaient les malades sans jamais accepter d'honoraires.

— o —

LE BON PETIT JAMBON

Les noms singuliers ont quelquefois produit, en se réunissant, des coïncidences piquantes. M. A. Jauffret raconte qu'il s'est trouvé à un dîner de gastronomes, où les noms des quatre convives, qui étaient devant lui, formaient une phrase. C'étaient MM. Mangeon, Lebon, Petit, Jambon.

L'ANCRE

BIEN des gens s'étonnent, en voyant de gros vaisseaux au mouillage, qu'une ou deux ancres suffisent à les maintenir en place malgré l'action des vagues, du courant ou de la marée, qui tendent à les pousser à la côte.

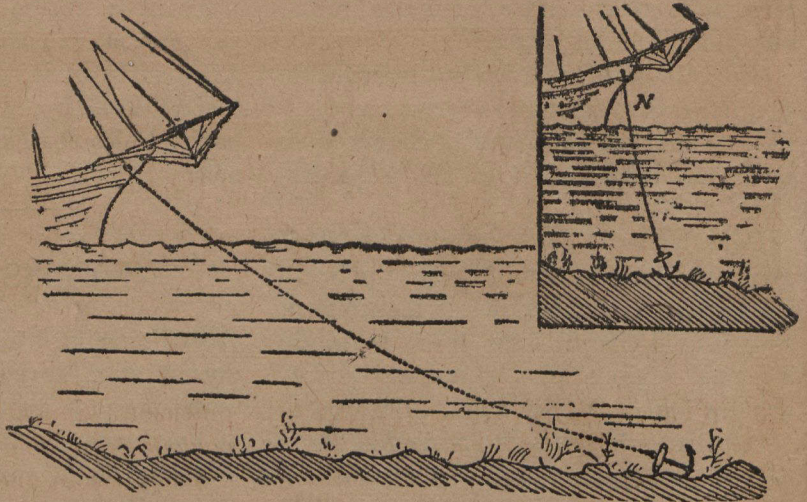
On a peine à comprendre l'effet de cette sorte de croix de fer, très lourde et sur laquelle repose le salut de l'équipage.

Or, il ne faut pas oublier que le navire n'est pas seulement retenu par le poids de l'ancre, mais aussi parce qu'elle s'enfonce dans le fond.

C'est ce que les marins appellent "faire crocher" l'ancre. Et c'est en quelque sorte une science. Vous en aurez une idée par notre gravure sur laquelle vous verrez que le moyen d'obtenir une résistance suffisante consiste à "filer du câble" en quantité convenable, c'est-à-dire d'augmenter la longueur de la chaîne qui tient l'ancre attachée au navire.

Si l'on se contentait d'ancrer comme cela a été fait dans le cas du bateau N de notre dessin, la tendance des câbles sous l'influence des vagues, serait de soulever l'ancre, de la faire pirouetter et sortir du sol où la patte a mordu. Le bateau s'en irait alors à la dérive, traînant à sa suite l'ancre qui raclerait le sol sans arriver à s'accrocher quelque part.

L'autre position, qui offre, selon l'expression maritime, une *longue trouée de*



hors, montre que le câble étant long, a moins de tendance à soulever l'ancre et à la faire pirouetter autour de sa patte. Ainsi, le bateau est en sûreté.

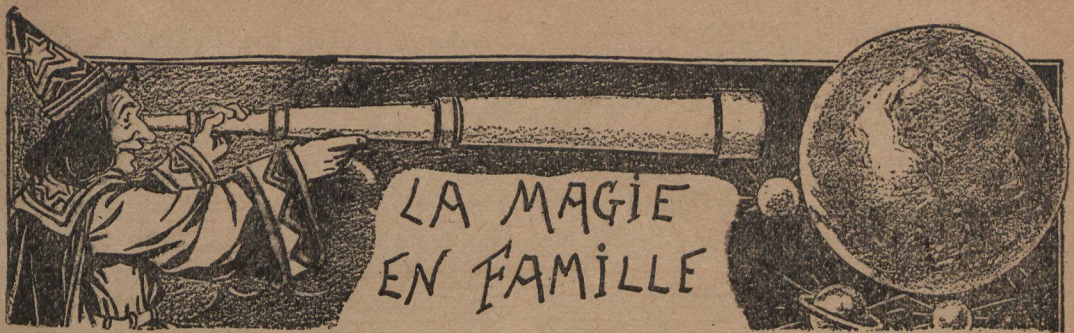
La manoeuvre de l'ancre est une des plus difficiles et des plus périlleuses qui soient. A bord des vapeurs, elle se fait aujourd'hui mécaniquement. Sur les voiliers, elle se pratique comme jadis au cabestan.

Rien n'était plus pittoresque, dans l'ancienne marine, que la manoeuvre du cabestan, à laquelle prenait part tout l'équipage. Le fifre marquait la mesure, pour activer l'effort cadencé des matelots, et les maîtres qui commandaient l'exercice, chantaient, sur un ton monotone, ces mots jadis célèbres :

Allons, gars! dérape, dérape,
Allons, mes fils, un bon coup pour finir.
Encore un coup, encore un autre.
Encore un... encore... Hourrah!

— o —

Il faut ordinairement les fleurs de mille rosiers pour obtenir deux onces d'essence de roses.



La PIÈCE de MONNAIE et L'ANNEAU DE PAPIER

Posez verticalement, sur le goulot d'une bouteille vide, un anneau de papier de 3 ou 4 pouces de diamètre environ, et mettez à plat, sur le haut de cet anneau, une pièce de 10 cents, exactement au-dessus de l'ouverture de la bouteille.

Introduisez, dans l'intérieur de l'anneau, l'extrémité d'une baguette, à laquelle vous donnerez horizontalement un fort coup contre l'anneau, celui-ci sera chassé latéralement, et la pièce, au lieu d'être entraînée avec lui, tombera verticalement dans l'ouverture de la bouteille.

En effet, par suite de la rapidité du choc, la pièce, en vertu du principe de l'inertie, n'a pas eu le temps de participer au mouvement imprimé au papier.

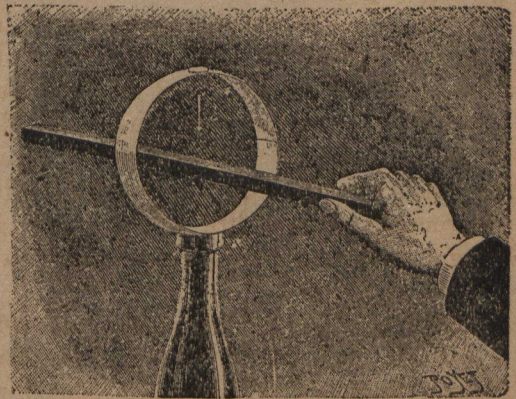
Il existe un grand nombre de petites expériences de ce genre, relatives à l'inertie de la matière. En voici une très simple.

Mettez horizontalement en équilibre, sur le bout de l'index de la main gauche, une carte de visite au centre de laquelle est posée à plat une pièce d'un dollar en argent; vous donnez bien horizontalement, avec la main droite, une vigoureuse chiquenaude sur l'un des coins de la carte; celle-ci s'envolera en tournoyant ra-

pidement, laissant la pièce posée sur le bout de votre doigt.

Voici encore une expérience sur l'inertie:

Sur le marbre de votre cheminée, posez verticalement, sur la tranche, une pièce d'un dollar en argent, en interposant, entre la cheminée et la pièce, une bande de papier dont l'extrémité dépasse un peu le bord de la plaque de marbre; donnez de



Une expérience sur l'inertie.

haut en bas avec une baguette un vigoureux coup sur la portion de la bande qui débordé la cheminée; la bande sera chassée et tombera par terre; quant à la pièce, elle restera posée sur sa tranche, dans sa position verticale.

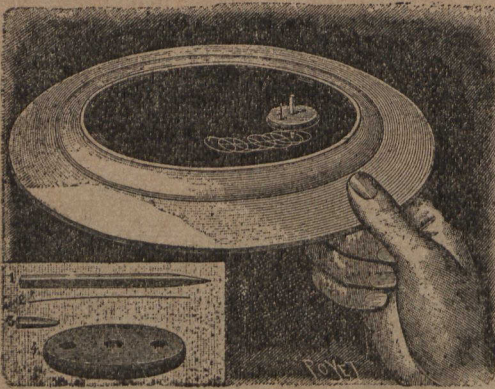
LE TOTON DESSINATEUR

Un petit disque plat traversé en son centre par une tige, voilà le toton, de forme bien connue. Une légère modification va le transformer en un instrument capable de tracer des dessins de la plus ravissante fantaisie.

Pour obtenir ce résultat, le disque doit être le plus lourd possible, et être percé de son bord, d'un trou supplémentaire.

Vous réaliserez ces deux conditions en prenant une de ces rondelles de plomb que les couturières placent pour les alourdir aux basques des corsages de dames.

Percez votre plomb d'un trou au centre, dans lequel vous passerez le bout d'al-



Le toton dessinateur.

lumette qui sera la tige; faites deux autres trous près du bord et de part et d'autre du trou central.

Ces trous se font très facilement dans le plomb avec la pointe du canif ou des ciseaux. L'un des trous n'est là que pour l'équilibre.

Dans l'autre trou placez un crin emprunté à votre brosse, et maintenez-le en place au moyen d'un petit bout d'allumette servant de cheville; la pointe du crin devra être un peu plus longue, au-

dessous du disque, que la pointe de la tige.

Quand vous aurez bien réglé la longueur, vous enfoncez fortement la cheville, et voilà l'instrument prêt à opérer.

Promenez le dos d'une assiette au-dessus d'une lampe fumeuse ou d'une bougie, afin de la recouvrir d'une belle couche de noir de fumée, et faites tourner, à la manière ordinaire, votre toton sur cette assiette renversée que vous tiendrez à la main.

Le petit crin, faisant office de style, y tracera les courbes les plus curieuses, représentant des anneaux enchevêtrés les uns dans les autres, et que vous pourrez faire varier à l'infini, suivant la façon dont vous inclinerez l'assiette, pour modifier, à votre fantaisie, le chemin parcouru par la tige.

Vous aurez de plus, outre le tracé du chemin parcouru par l'appareil, l'indication exacte du nombre de tours qu'il a faits; il vous suffira de compter le nombre des anneaux qui ont été tracés.

— o —

UN TOUR DE FICELLE

Passant une ficelle par la boutonnière de votre habit, vous en faites tenir les deux bouts par la personne la plus robuste de la société, le forgeron s'il est présent, et vous annoncez que vous vous dégagerez sans couper la ficelle. Ceux à qui vous proposez ce tour tiendront les deux extrémités de toutes leurs forces, car ils penseront que vous tenez si bien que la ficelle cassera ou que l'étoffe de votre habit se déchirera. Mais leurs efforts sont inutiles. Vous ôtez votre habit et à l'hilarité générale, vous êtes débarrassé de la ficelle.

— o —

SIGNAL DE SECOURS POUR AVIATEURS

AUJOURD'HUI que les aviateurs s'élancent presque quotidiennement au-dessus de la mer, il est de toute nécessité de trouver moyen de leur porter secours en cas de



panne ou d'accident qui les précipite à l'eau.

En plein jour, et sur une mer sillonnée de navires, les dangers sont quelque peu limités. Ils sont considérablement accrus pendant une traversée nocturne. En effet, au long des nuits sans lune ou simplement peu étoilées, un aviateur peut tomber à l'eau, même dans le voisinage immédiat d'un navire sans être aperçu des hommes du bord qui, par conséquent, ne peuvent lui porter aucun secours.

L'exemple de Cecil Grace, qui s'est perdu en tentant de traverser la manche, a prouvé qu'un signal lumineux était de toute nécessité.

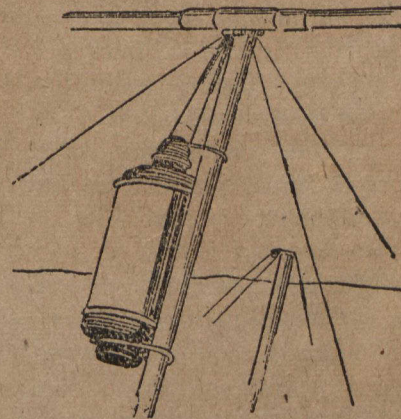
Mais munir l'aviateur de pétards ou fusées comme celles employées à bord des navires est insuffisant et inutile. Neuf fois sur dix, en admettant qu'il ait la présence d'esprit nécessaire pour en faire usage, le sinistré, encombré par le grément de sa machine volante, souvent même à demi enfoncé dans l'eau, ne trouverait pas la

liberté d'action nécessaire pour utiliser ces signaux d'alarme.

C'est ce qui a donné à Ogilvie, un compétiteur pour la coupe du baron de Forest, l'idée de munir son aéroplane, pendant sa traversée de la Manche, de l'appareil que nous vous présentons.

Construit sur le type des boîtes lumineuses adhérentes aux bouées de sauvetage dites automatiques, l'appareil, renfermé dans un cylindre métallique, contient une substance chimique qui s'enflamme d'elle-même sitôt qu'elle entre en contact avec l'eau. Cela n'a donné lieu à aucune difficulté. On possède, en effet aujourd'hui, divers composés chimiques qui présentent cette particularité.

Le système est donc aussi simple qu'ingénieux. Un aviateur, même s'il a complètement perdu connaissance, sera signalé au moment du naufrage, par l'éclairage intense de l'appareil.



Dispositif de l'appareil.

Rappelons, à titre documentaire, qu'à bord de la plupart des grands bateaux, comme sur les quais de beaucoup de ports, un certain nombre de bouées de sauvetage sont munies d'un appareil de ce genre qui permet de rendre la bouée visible dès qu'on l'a jetée au sinistré.

LES SONGES

IL Y A longtemps que l'art des songes a été porté devant la société de biologie. Il s'agit, non pas d'interpréter les songes, mais d'indiquer comment ils se produisent et comment leur caractère varie.

Les savants nous disent que le cerveau qui travaille s'échauffe et que la température du crâne croît en même temps que celle du cerveau. Inversement, chauffez votre crâne, et votre cerveau travaillera. Quand on est couché, une seule partie du cerveau, la partie droite, la partie gauche, ou la nuque, suivant la position du dormeur, s'échauffe: d'où la différence des rêves.

On rêve beaucoup la tête basse, parce que le sang arrive plus facilement au cerveau; et, si, en même temps vous appliquez de l'ouate sur votre front, vous ferez des rêves vraisemblables et suivis, vous veillerez, en quelque sorte, tout endormi, votre esprit travaillera. Pourquoi? Parce que le siège des facultés intellectuelles est placé dans la région frontale.

Si vous vous couchez sur le dos, vous chauffez la partie postérieure de votre cerveau, siège de la sensibilité, et vous faites des rêves agités.

Couché sur le côté droit, sur le cerveau que M. Brown-Séguard appelle végétatif et M. de Fleury féminin, on rêve plutôt des choses anciennes, souvent accompagnées de cauchemars; sur la gauche, qui est le cerveau animal, pour M. Brown-Séguard, on rêve de choses récentes.

A gauche est le siège de la faculté du langage articulé; quand on se couche sur la gauche, on parle en dormant.

Bref, quand on se couche sur telle ou telle partie du cerveau, on élève la température de cette partie; on fait la même

chose en appliquant de l'ouate sur son front. On diminue pour la partie cachée la déperdition du calorique; en faisant affluer le sang dans le cerveau par la position basse de la tête et en élevant la température d'une partie du cerveau, on provoque cette partie à fonctionner.

BONNE RIPOSTE

PENDANT le séjour que fit à Londres le maréchal Soult, lors du mariage de la reine Victoria, l'ambassadeur français fut l'objet d'un acte de courtoisie charmant, de la part du duc de Wellington.

Le maréchal Soult dînait chez le ministre de la guerre d'Angleterre. Celui-ci, au moment où on allait se mettre à table, se dirigea vers le duc de Wellington, qui causait avec le maréchal.

—Monsieur le duc, fit le ministre de la guerre, je vous ai placé auprès de M. le maréchal Soult, pensant que cela pouvait vous être agréable.

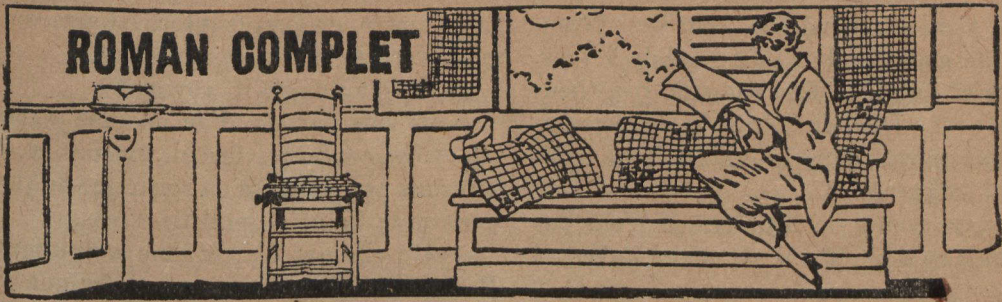
—Certainement, répondit le duc de Wellington, car j'aime mieux être à côté de lui qu'en face.

JALOUSIE DES CHINOIS

LES Chinois sont tellement susceptibles de jalousie, qu'ils ne permettent pas aux médecins de tâter le *pouls* de leurs femmes. Quand une Chinoise est malade, on lui met un fil de soie sur le bras.

Le médecin tient une extrémité de ce fil, et juge de l'état du *pouls* par les vibrations qu'il éprouve.

Une pareille indication est-elle bien propre à rassurer la malade?



LA GRIFFE DU MONSTRE

Par Paul de GARROS

PREMIÈRE PARTIE

I

QUATRE mois s'étaient écoulés depuis que Maurice d'Orcel et Edwige de Noirfont avaient vu enfin le mariage consacrer leur amour. Ils étaient heureux, parfaitement heureux.

Et un événement d'une importance capitale venait encore de créer entre ces deux êtres, qui ne vivaient déjà que l'un pour l'autre, un lien nouveau d'une douceur infinie : Edwige avait une promesse certaine de maternité.

Que pouvaient désirer de plus ces deux époux, dont l'amour avait rencontré tant d'obstacles ?

Un enfant !... C'était la consécration définitive de leur union... le gage de leur bonheur futur !

Désormais, il n'y avait plus devant eux que des perspectives riantes, des horizons sans nuages, tous les éléments, toutes les assurances de la félicité la plus idéale.

Ils rentrèrent en France après un long voyage en Italie et regagnèrent aussitôt la

Côte d'Azur où le comte de Noirfont les attendait avec impatience dans sa villa de Beaulieu. Ils tenaient à lui annoncer de vive voix le grand événement.

Le gentilhomme accueillit la nouvelle avec de vrais transports de joie.

Lui qui n'avait jamais eu de famille, qui n'avait pas vu sa fille croître sous ses yeux, était hanté par l'idée fixe d'avoir des petits enfants à chérir et à gâter.

Et voilà que son rêve allait se réaliser ! Il verrait, il caresserait ces petites têtes d'anges... On l'appellerait grand-père !...

Une seule arrière-pensée le tracassait : la méritait-il bien, cette joie-là, lui qui s'était montré jadis si mauvais père ?

Dans un mouvement d'indignation contre lui-même, il fut sur le point de s'écrier : "Non, je ne mérite pas tout ce bonheur ; et, pour me punir, je m'en priverai volontairement..."

Mais, à ce moment-là, il regarda Edwige et s'aperçut que son visage s'était assombri, comme si elle eut deviné le souvenir amer qui venait de traverser son esprit.

Et, aussitôt, il balbutia tout bas : "Non, plus de malentendu !... Je me dois à tous, petits et grands... Et si je suis trop heureux, c'est à Dieu de voir ça, et de restreindre ma part... dans le cas où il la trouverait exagérée..."

Pauvre comte de Noirfont, il n'eût pas formulé ce souhait, s'il eût connu l'avenir !

Six mois passèrent, six mois de bonheur à peu près parfait.

La santé d'Edwige continuait à être bonne, mais demandait cependant beaucoup de ménagement, et comme elle sortait peu, son père avait prié Mme Anne Kergarec, la meilleure et presque la seule amie de sa fille, de venir lui tenir compagnie.

La jeune femme, mariée deux ans auparavant et veuve depuis cinq mois, s'était empressée de quitter les brumes de sa Bretagne pour accourir auprès de Mme d'Orcel.

Tous les quatre, installés à la villa des Tamaris, jouissaient donc, au sein de la plus parfaite tranquillité, de cette vie délicieuse qui fait de Beaulieu un véritable Eden, lorsqu'une catastrophe vint brutalement changer ce bonheur calme et confiant en une affreuse désolation.

Un matin, au moment où toute la famille se disposait à sortir pour une promenade en voiture, le commissaire central se présenta à la villa et demanda à parler à M. Maurice d'Orcel.

Le jeune homme le reçut aussitôt, sans pouvoir dissimuler la profonde surprise que lui causait cette visite.

Mais au bout d'une minute, sa surprise était devenue de l'indignation.

Dès les premiers mots, en effet, et sans se départir, d'ailleurs, de la plus irréprochable courtoisie, le commissaire avait laissé deviner l'objet de sa mission.

— Monsieur, veuillez bien croire que je

ne suis ici qu'un simple intermédiaire, obligé d'exécuter un ordre supérieur...

— De quoi s'agit-il, voyons ?

— Je suis porteur d'un mandat d'arrêt qui vous concerne, lequel mandat a été transmis par commission rogatoire du parquet de la Seine à celui de Nice...

— Un mandat d'arrêt ! me concernant ! Pourquoi ?... Je ne saisis pas, répliqua vivement d'Orcel.

— Je ne suis qu'un simple intermédiaire, répéta doucement le commissaire. Je ne possède aucun détail ! je dois seulement vérifier votre identité et m'assurer de votre personne.

— C'est une infamie, s'écria Maurice, dont la colère fit explosion, je suis un honnête homme, je n'ai rien à me reprocher, je suis victime d'une erreur, d'une épouvantable confusion...

— Calmez-vous, monsieur, en vous emportant vous ne serviriez pas votre cause et vous ne feriez qu'accroître le scandale.

— Mais de quoi m'accuse-t-on ?

— Je n'en sais rien exactement. C'est, je crois, une affaire de trahison sur laquelle je n'ai aucun document précis, et dans laquelle, au surplus, il ne m'appartient pas de mettre le nez.

— Une affaire de trahison ! murmura le jeune homme stupéfait ; je comprends de moins en moins... J'ai trahi, moi ?... mais qui ?... mes amis ?... mes parents ?... mon pays ?...

— Peut-être.

— Vous êtes au courant, je le vois. Parlez vite.

— Vous savez que je n'ai pas de renseignements à vous fournir.

— C'est désespérant. Il y a de quoi se briser la tête contre les murs.

— La belle avance, vraiment, quand je vous aurai fait part du peu que je sais ! Est-ce que votre situation sera changée

quand je vous aurai dit qu'on vous accuse d'avoir livré à une puissance étrangère une pièce intéressant la sûreté de la France? Non, n'est-ce pas! Alors pourquoi tant insister?

D'Orcel était blême. Il prit son front dans ses mains et ne répondit pas.

— Allons, reprit le commissaire d'un ton conciliant, mettez un peu de bonne volonté et abrégeons ces pénibles formalités. Vous êtes bien réellement M. Maurice d'Orcel, autrefois attaché, puis secrétaire d'ambassade à Berlin? Votre domicile légal est bien rue Cortambert, à Paris?

— Oui, balbutia Maurice d'une voix étouffée.

— Bon! c'est tout ce que je désirais savoir, dit le magistrat. Je vous mets donc en état d'arrestation... J'espère que vous me faciliterez ma tâche et ne me forcerez pas à employer la violence.

— Soyez tranquille! J'ai trop de confiance dans mon innocence pour ne pas attendre patiemment de la justice seule ma délivrance et la réparation qui m'est due. Laissez-moi seulement prendre congé de ma famille.

— J'ai votre parole?...

— Vous avez ma parole. Je suis votre prisonnier.

Pour plus de sûreté, cependant, le commissaire, entrebâillant la porte par laquelle il était entré, appela deux inspecteurs qu'il avait laissés dans le vestibule, et, d'un geste leur désigna d'Orcel.

Mais, au moment où il ouvrait la bouche pour leur dire: "Veillez sur lui, je vous le confie", la porte d'en face céda sous une poussée violente, et une jeune femme s'élança, affolée, les traits convulsés.

Maurice ne put retenir un cri.

— Mon Dieu! Edwige! quel malheur!

Et, après avoir embrassé sa femme, qui

s'était jetée frémissante dans ses bras, il ajouta:

— Tu étais là?... tu as tout entendu?...

— Tout... C'est affreux... Je ne veux pas que tu partes.

— Il le faut pourtant; je ne ferais qu'aggraver ma situation en me mettant en rébellion contre la loi. Qu'importe d'ailleurs, ce volage! Une simple formalité! Mon absence ne sera pas longue, je n'aurai pas de peine à montrer l'erreur dont je suis victime...

Attiré par le bruit, le comte de Noirfont venait d'entrer à son tour dans le petit salon.

Anne Kergarec le suivait, la mine inquiète. En deux mots, le diplomate les mit au courant.

Le gentilhomme ne fit aucune observation. Mais le pli sombre qui barra son front indiqua suffisamment l'effort violent qu'il avait dû faire pour cacher son angoisse:

— C'est une nouvelle et rude épreuve, murmura-t-il. Cependant, il n'y a pas lieu de se désoler; dès que vous serez en face du juge d'instruction, il vous sera facile de dissiper la confusion!

— C'est une infamie! interrompit Edwige... il n'y a pas de confusion à dissiper... Mon mari est victime des odieuses manoeuvres de l'abominable Hafner. Oui, je le devine, c'est un nouveau coup de ce bandit. Et, malheureusement, comme il a dû prendre toutes ses précautions pour rendre l'accusation vraisemblable, il faudra lutter, lutter longtemps..

D'Orcel et son beau-père se regardèrent étonnés... Mais n'était-ce pas le mot de l'énigme que la jeune femme venait de prononcer?

Le comte allait répondre à sa fille quand il aperçut un geste d'impatience du commissaire qui trouvait sans doute

que la scène se prolongeait outre mesure.

Et il se contenta de dire :

— Dans tous les cas, le mieux est de se soumettre d'abord. L'innocent ne craint pas la justice, puisqu'il est sûr, grâce à elle, de pouvoir triompher. Suivez donc ces messieurs sans crainte, mon pauvre ami!

— Je les suivrai également, s'écria Edwige. Je pars pour Paris avec mon mari.

Tandis qu'Anne s'accrochait au cou de son amie, le comte s'interposa.

— Je suis persuadé, dit-il, que Maurice, malgré toute la joie qu'il aurait à n'être pas séparé de toi, ne me contredira pas si je te prie de renoncer à ce projet extravagant.

— Certainement, confirma le jeune homme, tu n'es pas en état de supporter un pareil voyage, ma chère amie, et encore moins d'affronter les émotions et les tracas qui m'attendent.

— C'est à moi qu'il appartient de défendre mon gendre, reprit le gentilhomme. C'est donc moi qui l'accompagnerai à Paris.

— Quant à toi, mon enfant, tu resteras ici en compagnie de Mme Kergarec, dont l'affection dévouée te soutiendra pendant la durée de cette épreuve.

— Parfaitement, approuva la jeune veuve. Nous allons rester ici toutes les deux, au calme et au bon air. Songe, Edwige, que, si tu étais malade, cela ajouterait un tourment de plus à tous ceux que nous avons déjà...

— Pardon, interrompit le commissaire, à qui ces discussions de famille avaient fait absolument perdre patience, êtes-vous prêt, monsieur d'Orcel?

— Je suis à vous dans une minute, répondit Maurice; le temps de réunir un peu de linges et quelques effets.

Il sonna aussitôt son valet de chambre

et lui ordonna de préparer à la hâte une valise légère.

Profitant de ce court répit, le comte demanda aux agents de la sûreté :

— Me sera-t-il permis de savoir par quel train vous avez l'intention de regagner Paris?

— Mais oui, monsieur, dit l'un d'eux; nous prendrons, ce soir, l'express de cinq heures qui nous mettra demain à Paris à dix heures du matin.

— Je vous remercie infiniment. Je ferai en sorte de partir par le même train.

Le domestique venait d'apporter la valise demandée; c'était le signal de la séparation.

Les adieux furent profondément émouvants, mais calmes; car, pour se donner mutuellement du courage, Edwige et Maurice s'efforcèrent de dominer, de cacher leur douleur.

Dans leur esprit, d'ailleurs, cette séparation ne devait pas être longue; il n'y avait donc pas lieu de se désespérer.

Ah! les malheureux! s'ils avaient pu lire dans l'avenir!...

Quand Maurice eut quitté la villa, escorté des deux policiers, le comte se retira dans son appartement, laissant les deux jeunes femmes causer, tristement et indéfiniment sur tous les événements passés, présents et futurs, comme deux amies savent le faire.

Puis, après un instant de réflexion, il appela son valet de chambre Bruno. Celui-ci, depuis trente ans à son service, avait été le témoin et nécessairement un peu le confident de toutes ses infortunes.

Le fidèle serviteur était tout ému. Son maître lui expliqua rapidement ce qu'il venait de se passer et il ajouta :

— Plus je réfléchis à tout ceci, plus je me persuade que notre implacable ennemi Wilhelm Hafner est l'auteur de ce nou-

beau coup. Pendant vingt ans, il m'a tenu séparé de ma fille et a empoisonné le souvenir que je gardais de ma pauvre femme par les affreux soupçons qu'il m'avait suggérés. Maintenant que je connais la vérité, que l'horrible cauchemar est évanoui, comme je suis heureux!

— Ah! monsieur le comte, si vous m'aviez écouté!...

— Oui, Bruno, tu avais raison. Ton bon sens et ton dévouement t'avaient éclairé, alors que ma vanité et mon orgueil m'avaient aveuglé. Ma pauvre femme et ma petite Edwige ont été victimes de cet orgueil autant que de la haine d'Hafner.

“Aujourd'hui, le coquin s'attaque à mon gendre. Mais, cette fois-ci, je ne le laisserai pas faire!

— Monsieur croit vraiment qu'Hafner est pour quelque chose là-dedans?

— Sûrement. Sa haine pour moi date de vingt-trois ans, et il l'a déjà assouvie. Mais il a, pour exécuter mon gendre, des motifs plus récents. C'est, en effet, M. d'Orcel qui, lorsqu'il était attaché d'ambassade à Berlin, a dénoncé au gouvernement allemand un complot anarchiste dont faisait partie le docteur Wilhelm Hafner; à la suite de quoi, ce dernier a dû prendre la fuite.

“Tu dois comprendre, toi qui connais cet homme violent et vindicatif, quelle rage il a éprouvée en nous voyant tous réunis et heureux.

— Bien sûr, le gremlin a dû devenir enragé en voyant les autres heureux. Mais comment s'y est-il pris pour faire soupçonner M. Maurice?

— Voilà ce que je ne sais pas. Mais je vais faire en sorte de le savoir.

“Ecoute-moi; il faut que j'aille à Paris pour savoir exactement de quoi est accusé mon gendre. De ton côté, tu vas partir pour Hyères immédiatement. Je sais

qu'Hafner est réfugié là ou aux environs avec sa fille toujours malade. Tu t'assureras de leur présence, tu me télégraphieras aussitôt et j'arriverai.

— Qu'est-ce que monsieur va faire?

— Aborder de front le bandit... l'achever... ou le supprimer! J'en ai assez d'être la victime de cet être.

— Ah! monsieur va encore s'exposer à bien des ennuis! et je ne vois pas ce qui sortira de bon de tout cela.

— Mon pauvre Bruno, c'est le seul moyen. Je suis décidé; nous partons tous les deux ce soir.

Quand les deux jeunes femmes se retrouvèrent seules à sept heures, ce soir-là, dans la grande salle à manger des Tamaris, la pauvre Edwige fut prise d'une telle crise de désespoir qu'on dut la coucher au plus vite.

Anne Kergarec passa une partie de la nuit auprès d'elle et ne la quitta que lorsque, vaincue par la fatigue et les larmes, elle se fut endormie.

II

UN mystère planait sur la naissance d'Edwige de Noirfont dont l'arrivée dans le monde avait été marquée par un drame.

Ludovic de Noirfont avait vingt-huit ans et n'avait plus ni père ni mère, lorsqu'il fit la connaissance de celle qui devait devenir comtesse de Noirfont. C'était une jeune Allemande d'une grande beauté, très instruite et très distinguée, et issue, d'ailleurs, d'une famille fort honorable, qui habitait Paris, tout simplement en qualité d'étudiante en médecine.

Ludovic, qui était puissamment riche et pouvait se passer de travailler pour vivre, avait la passion de l'étude, surtout des études scientifiques.

Il s'était mis, pour satisfaire son goût, à

suivre les cours de l'École de Médecine. Elsa de Goetzen suivait les mêmes cours, fréquentait les mêmes salles d'expérience.

Le comte la remarqua et lui exprima son admiration. Elsa, habituée aux louanges, passait au milieu de la nuée d'admirateurs que sa rayonnante beauté attirait sur ses pas, sans s'émouvoir le moins du monde: son coeur n'avait pas parlé...

Accoutumée, d'ailleurs, à vivre un peu en garçon au milieu des étudiants qu'elle côtoyait journellement, elle traitait tous les jeunes gens moins en soupirants qu'en camarades; et sans être ni froide ni cruelle, elle prenait leur passion... en riant.

Mais le jour où le comte de Noirfont avait parlé, elle n'avait plus ri: son coeur avait palpité.

Et le soir, enfermée seule chez elle, en attendant le sommeil qui s'obstinait à ne pas venir, la jeune fille avait répété cent fois, mille fois, ce mot, vieux comme le monde, éternellement jeune toujours: "Il m'aime!... Il m'aime!..."

Et, tandis qu'une sensation indéfinissable envahissait son coeur, il lui semblait qu'un écho lointain répondait: "Je l'aime!... Je l'aime!..."

Trois mois après, la petite Allemande, orpheline, sans fortune, sans famille, s'appelait comtesse de Noirfont.

Certes, s'il y eut jamais un mariage d'amour, ce fut bien celui-là.

Or, contrairement au proverbe, ce mariage était heureux.

Depuis onze mois qu'ils étaient unis, les jeunes époux n'avaient pas vu un nuage s'élever entre eux.

C'était la félicité la plus parfaite, la plus complète qu'on puisse rêver.

L'attente d'un héritier — car ce serait un garçon, un comte de Noirfont! — avait mis le comble à la joie et à l'orgueil de Ludovic.

Décidément, tout cela était trop beau! et il n'était guère possible que la haine de quelque jaloux ne vint pas souffler sur ce bonheur idéal.

On était au milieu d'octobre; le grand événement était attendu pour la fin du mois.

Maintenant que la date était proche, ils semblaient, les deux amoureux, éprouver autant d'angoisse que d'allégresse.

La jeune femme était si épuisée, si malade!

La commotion ne serait-elle pas trop violente pour ses faibles forces?

Toutes les craintes étaient légitimes.

Et rongé par l'inquiétude, le mari redoublait, envers la future mère, de précautions, d'attentions, de prévenances de toutes sortes.

Un matin, en prenant connaissance de son courrier, le comte de Noirfont avisa tout de suite, parmi une foule d'autres lettres, une enveloppe de papier vulgaire, dont la suscription était tracée d'une main hésitante.

Il l'ouvrit la première; non sans une petite émotion, comme si, sous cette écriture grossière, dont l'inexpérience était peut-être simulée, il eût instinctivement senti quelque chose de désagréable.

Puis, s'apercevant qu'elle était simplement signée: "Un ami dévoué", et n'ayant pas l'habitude de prendre garde aux lettres anonymes, il allait la déchirer et la jeter au panier, lorsque le hasard... ou la curiosité lui fit, malgré lui, jeter les yeux sur les premières lignes.

Aussitôt, son visage se couvrit d'une pâleur cadavérique, comme si, brusquement, son coeur eût cessé de battre.

Après quelques minutes d'affaissement, d'anéantissement complets, il reprit enfin possession de ses sens, et, faisant un courageux effort pour se ressaisir, il put

poursuivre sa lecture, dont, pour rien au monde maintenant, il n'eût voulu omettre un mot.

La lettre disait ceci :

“Comte de Noirfont,

“Prenez garde; grisé par le bonheur, vous vous endormez dans une aveugle confiance et le déshonneur vous guette.

“Votre fortune fait l'objet des gorges chaudes de votre entourage, et personne n'ose vous prévenir.

“Cependant, comme le scandale n'est pas encore public, vous pouvez peut-être en agissant énergiquement, enrayer le mal.

“Inutile de préciser davantage, n'est-ce pas? Vous avez déjà compris que votre rival est le beau Fernand de Pléville, votre ami d'enfance, qui profite de votre intimité pour jouer chez vous un rôle odieux sans éveiller vos défiances.

“Ne croyez pas que j'invente... Je n'avance rien sans preuve. Il ne tient qu'à vous, d'ailleurs, de vous renseigner. Au lieu d'aller au bois ce matin, restez chez vous sans qu'on le sache. Et tâchez de vous cacher, vers onze heures, dans le voisinage de la charmille qui est au bout de votre jardin; vous serez édifié.

“Pardonnez-moi si je vous cause du chagrin; mais j'ai la conscience de remplir un devoir en vous faisant cette pénible révélation. Vous m'avez obligé jadis, j'ai conservé envers vous une profonde reconnaissance; je ne pouvais mieux vous la prouver qu'en vous rendant ce service.

“Un ami dévoué.”

La dénonciation était d'une brutalité cynique et révoltante, et non point couverte de fleurs, noyée dans des réticences et des formules vagues, comme cela arri-

ve généralement dans ces cas, toujours louches, de calomnie anonyme.

C'était de la part du dénonciateur une précaution de plus.

Celui qui avait écrit cette lettre ne devait pas en être à son coup d'essai. Il connaissait le coeur humain. Il savait, qu'en enveloppant les révélations de ce genre d'excuses, d'atténuations dont l'hypocrisie est trop manifeste, on n'arrivait le plus souvent qu'à faire deviner le piège et découvrir la supercherie.

Une très grande crudité, au contraire, s'explique toujours par le fait de l'indignation, sous le coup de laquelle l'accusation a été formulée.

Oui, celui qui avait tracé ces lignes connaissait bien le coeur humain en général, et celui du comte de Noirfont en particulier.

Il avait, avant d'agir, tout pesé, tout calculé.

Et la preuve qu'il avait visé juste, c'est que, du premier coup, il avait atteint son but.

Pendant les quelques minutes qui suivirent sa lecture, le comte passa par tous les sentiments violents et contradictoires qui peuvent bouleverser une âme ardente en pareille occasion.

La colère, l'indulgence, la stupéfaction, la haine, la pitié, la vengeance le tiraillèrent successivement. Mais les idées se mêlaient dans son cerveau troublé avec une telle confusion qu'il lui était impossible de prendre une résolution.

Ne pouvant tenir en place, il arpentaient son cabinet d'un pas fébrile et saccadé.

Tantôt, d'un mouvement brusque, il saisissait un couteau-poignard qui gisait sur sa table et lui servait habituellement à décacheter ses lettres, et avec un geste de rage folle, il s'élançait vers la porte.

N'allait-il pas courir à la chambre de

l'infâme et lui plonger ce couteau dans la poitrine?

Mais, tout de suite, il rejetait le poignard et une larme perlait à ses cils.

“Des mensonges!... ce n'était pas possible que tous les baisers, toutes les caresses, toutes les preuves d'amour qu'il avait reçus depuis un an fussent des mensonges! La sincérité ne se simule pas, aussi longtemps du moins!... Non, le menteur, c'était l'infâme, le lâche qui venait calomnier si indignement la plus vertueuse des femmes!...”

Et le comte se mettait à revivre, en pensée, les quinze mois qui s'étaient écoulés depuis qu'il connaissait sa femme. Mais à tous ces souvenirs d'amour, de joie, de tendresse se mêlait maintenant une arrière pensée de jalousie, de défiance, de dégoût presque.

“Et dire qu'il avait eu la naïveté de croire que cette femme était à lui, à lui tout seul, le premier!... Quelle outrecuidance!... quel aveuglement!...”

“Une jeune fille qui vivait seule, sans guide, une jeune fille admirablement belle!... comment aurait-elle pu, voyons, se dérober aux innombrables séductions qui avaient dû l'assaillir?”

“Quelle bêtise, vraiment, de supposer que lui seul avait bénéficié de faveurs refusées à tous les autres!...”

“Hé oui, c'était bien ce qu'il venait de lire dans la lettre... Grâce à cette révélation, ses yeux s'ouvraient... Ce Fernand de Pléville avait été son ami dès qu'elle avait débarqué à Paris sous prétexte de médecine; et comme il n'était pas riche, il avait laissé son amie devenir comtesse de Noirfont pour continuer ensuite en toute sécurité.

“Oh! le lâche! l'infâme gredin!...”

Toute la rage du mari se retournait maintenant contre l'ami félon, qui avait

trahi son amitié, qui lui avait volé son bonheur.

“C'est cela, continua le gentilhomme, l'oeil enflammé de haine. J'irai les attendre au rendez-vous, et comme cela, en les prenant sur le fait, je me convaincrai que la lettre dit vrai.

Le comte tira sa montre.

Il était seulement neuf heures un quart. “Encore deux heures à attendre!” machonna-t-il d'un ton furieux.

Et il se disposait à sortir lorsqu'on frappa à la porte; un domestique apparut, disant.

— M. le docteur Hafner demande à parler à monsieur le comte.

Noirfont fit un mouvement d'impatience! il n'était guère disposé à recevoir des visiteurs, même des visites d'amis.

Car Wilhelm Hafner était un ami, si toutefois on peut donner le nom d'amitié à cette facile camaraderie — souvent trop intellectuelle — qui se forme entre jeunes gens rapprochés par des études communes.

Né aux environs de Francfort, d'un père allemand et d'une mère d'origine levantine, Hafner avait pris à cette dernière ses yeux bruns et sa peau basanée, en même temps qu'un manque absolu de sens moral.

Le jeune Wilhelm, orphelin de bonne heure, avait quitté sa patrie à dix-huit ans, pour se fixer à Paris dans le but d'étudier la médecine. Après avoir conquis tous ses grades, il venait de passer récemment sa thèse de doctorat.

Le comte Ludovic, séduit par la vive intelligence de l'étudiant, était lié assez intimement avec lui depuis cinq ou six ans.

Aussi, quoique la présence du jeune docteur en cette minute douloureuse ne lui fût pas précisément agréable, Noirfont ne

erut pas pouvoir lui fermer sa porte.

— Introduisez M. Hafner, dit-il au domestique qui attendait ses ordres.

Le médecin entra l'air tout guilleret.

— Bonjour, mon cher comte, comment vous portez-vous?... vous semblez soucieux?... Quelque chose qui ne va pas?

— Rien, rien, je vous assure... et vous, cher ami, la santé, les études, les projets d'avenir?...

— Oh! moi, la fortune me comble. Je rage dans le bleu... Il faut même que je vous annonce une grande nouvelle qui me concerne — une bonne nouvelle, naturellement: je me marie.

— Ah!... Ah!... Tous mes compliments, mon cher!... et mes vœux!

Dans la façon dont cette phrase avait été prononcée, il y avait une nuance d'ironie amère.

L'Allemand redressa sa tête brune et, dardant son regard aigu sur le comte, siffla:

— Vous n'avez pas l'air de m'approuver beaucoup, à ce que je vois.

— Moi? au contraire...

— Vous paraissez croire que je fais une bêtise?

— Je ne crois rien, je vous jure. Ou, du moins, je ne sais pas, je ne peux pas me prononcer.

— Ah! vous voyez, je ne me trompe pas. En apparence, vous me complimentez; au fond vous me narguez. Vous faites mine de m'adresser vos vœux. En réalité, vous semblez me dire: "Tu veux te marier, mon vieux Wilhelm, tant pis pour toi!"

Le comte parut un peu gêné.

Il dissimula son embarras sous une phrase légère.

— Dame! mon cher, vous le savez aussi bien que moi, c'est une loterie.

— Je ne suis pas de votre avis. J'estime

moi, que le vie conjugale est ce qu'on la fait.

— Non, mon ami, vous êtes dans l'erreur. Sans doute, la plupart des éléments de notre bonheur sont en nous, mais ils n'y sont pas tous! Il y a des choses qui... que...

"Enfin, vous me comprenez, on peut s'imaginer avoir réuni toutes les conditions du bonheur... et s'être trompé.

— Diable, murmura Wilhelm, on dirait que vous parlez par expérience?

— Peut-être.

L'Allemand resta impassible, mais, après une minute de silence, il reprit, bonhomme:

— Ah! bien, vous n'êtes guère encourageant, vous!...

— Je regrette, mon pauvre ami, de souffler sur vos illusions; mais ne vaut-il pas mieux que je vous prévienne?... que je vous fasse profiter de ce que j'ai appris... à mes dépens?...

Le comte, dont la volonté était usée par l'angoisse, livrait, presque malgré lui, le secret de sa souffrance à cette homme, dont l'attitude humble, et la voix affectueuse l'invitaient aux confidences.

— Ecoutez, mon brave Wilhelm, dit-il, je vais vous demander un conseil, peut-être un service... Mais vous êtes mon ami... mon meilleur ami maintenant!...

Le comte, dans son désarroi, oubliait que ce médecin étranger était tout au plus un ami quelconque.

Mais la douleur l'étouffait.

— Hafner, mon brave Hafner, conseillez-moi... que faut-il faire?... Tenez, lisez cette lettre d'abord, vous me répondrez ensuite.

D'un air grave et attristé, Wilhelm prit la lettre, la lut lentement, attentivement; puis, toujours grave, il prononça:

— C'est horrible! Si cette dénonciation

ne repose sur rien, le lâche qui s'en est rendu coupable mérite tous les châtimens.

— "Si le fait est exact, c'est elle, la malheureuse qui..."

Il s'arrêta une minute, puis reprit avec bonhomie :

— Mais non, je ne peux pas m'arrêter à l'idée que cette femme si droite, si noble, cette épouse si douce, si affectueuse soit coupable. Pour moi, la comtesse de Noirfont est victime d'une infâme calomnie.

— Merci, dit le comte, vous me faites du bien, il me semble que je respire mieux.

— Néanmoins, interrompit Hafner, il ne faut négliger aucun avertissement.

— Non, non, ma femme est innocente!...

— Vous me demandez un conseil; le voici : à mon avis, le meilleur moyen d'éclaircir la question serait d'aller trouver votre femme, de lui exposer les soupçons qui pèsent sur elle, de façon à lui permettre de se disculper.

Noirfont interrompit :

— Non, déclara-t-il sèchement, je ne m'abaisserai jamais à ce rôle d'inquisiteur.

— Vous préférez alors espionner ou faire espionner votre femme, insinua le docteur.

— Peut-être.

Ce peut-être avait été prononcé d'un ton si tranchant que l'entretien fut coupé net.

Après une minute de silence, le comte se leva, et tendant la main à Wilhelm :

— Je ne vous retiens pas, mon cher ami. Mais si vous voulez revenir demain à la même heure, nous pourrions continuer cette conversation : d'ici là, j'aurai pris une résolution. Au revoir.

En se voyant ainsi congédié, le jeune médecin pâlit légèrement. Mais tout aus-

sitôt redevenu maître de lui, il répondit très tranquillement :

— A demain!

... ..

Au moment où la comtesse de Noirfont sortait de la charmille et se retournait pour dire à son compagnon : "Alors, à ce soir, n'est-ce pas?", une main de fer s'abattit sur son bras.

Elle poussa un cri, moins de terreur que d'angoisse, car elle avait eu le temps de voir le visage décomposé de son mari.

— Ludovic!... qu'avez-vous?... Que se passe-t-il, mon Dieu?... Vous êtes pâle et tremblant.

Un ricanement sinistre lui répondit :

— Comment, vous osez me demander ce que j'ai! Il me semble que ce n'est pas à moi de vous l'expliquer!...

— Mais je ne comprends pas. Je vous le jure. Parlez, je vous en supplie!... Quel grief?... Oh! je... j'ai peur de comprendre! ce serait affreux!... Voyons, vous êtes fou!

Le comte lâcha le bras de la jeune femme, et lui montrant l'hôtel d'un geste impérieux :

— Vous pouvez vous retirer dans vos appartements, dit-il. J'espère qu'un peu de réflexion vous fera aisément reconnaître que je ne suis pas fou. Allez!

Elle sentit qu'il était inutile de discuter ou d'implorer, qu'elle n'avait en ce moment qu'à s'incliner devant la colère de son seigneur et maître. Et elle s'éloigna lentement, le visage caché dans ses mains, secouée de gros sanglots.

Se tournant alors vers Fernand, qui avait assisté à cette scène, impassible et silencieux, comme s'il eût été changé en statue, Noirfont dit simplement :

— Quant à vous, monsieur, vous savez ce qu'il vous reste à faire?

— Oui, je sais, murmura Pléville. Nous allons nous battre, n'est-ce pas? Vous pensez qu'un de nous deux est de trop ici et doit disparaître... Ah! pauvre, pauvre ami!...

— Je vous défends de me donner ce nom.

— Je comprends, c'est une fatalité, toutes les apparences nous condamnent...

— Qu'est-ce que vous me racontez? interrompit sèchement le comte: des excuses, des dénégations?

— Jamais! riposta fièrement Pléville, l'oeil étincelant. Quand j'aurais mille moyens de vous démontrer que vous êtes dans l'erreur, je ne daignerais pas en employer un seul... car j'aurais l'air de vouloir me dérober ainsi aux responsabilités que... votre défiance seule a créées.

— Assez! cria Noirfont; voulez-vous vous battre?

— Je suis à votre disposition.

— Bien. En ce cas, soyez ici dans deux heures avec vos témoins. Les miens vous attendront. Je désire que l'affaire soit vidée dans le plus bref délai possible.

— C'est convenu. A tout à l'heure!

Le lendemain matin, les journaux annonçaient qu'un duel avait eu lieu, la veille, dans une propriété de Neuilly, entre le comte Ludovic de Noirfont et un de ses amis, Fernand de Pléville... Celui-ci était tombé, dès le premier engagement, frappé d'un coup d'épée en plein coeur, et il avait expiré immédiatement sans pouvoir prononcer une parole.

Après avoir donné des ordres pour qu'on prévint la famille du malheureux jeune homme, Noirfont s'était rendu au parquet avec ses témoins, afin de mettre les autorités judiciaires au courant de ce qui s'était passé.

Après l'avoir interrogé, le procureur, convaincu que le duel avait eu lieu dans des conditions régulières, avait laissé le comte en liberté.

Et Ludovic était rentré chez lui, assez ému sans doute, mais persuadé qu'il avait raison, puisqu'il avait remporté la victoire,

Dans l'état où se trouvait la jeune comtesse, la moindre secousse pouvait avoir les suites les plus fâcheuses.

Elle était déjà bouleversée par l'émotion qu'elle avait éprouvée la veille en face du courroux de son mari; la nouvelle de la triste fin de Pléville acheva de la briser.

La pauvre femme fut prise tout à coup des plus vives douleurs.

Le comte prévenu, ne daigna pas se déranger, mais il envoya chercher immédiatement le docteur Hafner.

Quand l'Allemand fut devant lui, épressé, doux, Noirfont lui tendit la main en disant:

— Je vous avais donné rendez-vous pour ce matin, mon cher Wilhelm; mais je ne pensais pas que les événements se précipiteraient de la sorte.

— Le fait est que la solution a été rapide et radicale, murmura Hafner d'un ton placide, où ne perçait ni étonnement ni regret.

— Ma femme est malade, reprit Ludovic, et je n'ai confiance qu'en vous.

Le regard des deux hommes se croisa comme deux fers qui se heurtent — une seconde, un éclair; leurs yeux, tout aussitôt, s'étaient détournés.

— Je suis entièrement à votre disposition, minauda le docteur.

— Merci. On va vous conduire dans la chambre de la comtesse. Quand vous aurez examiné la malade, vous viendrez me communiquer votre appréciation.

Cinq minutes plus tard, ce fut, non pas

le médecin, mais un domestique qui repart, tenant un billet à la main.

Sur ce billet étaient écrits ces simples mots :

“Situation trop grave. Impossible de quitter la malade. Attendez patiemment le résultat. Tout s’annonce bien.”

— Bon, dit le comte. J’attendrai.

... Il attendit jusqu’à quatre heures de l’après-midi, heure à laquelle Wilhelm Hafner rentra dans son cabinet.

— Eh bien ? interrogea Noirfont avec une négligence affectée.

— Eh bien, mon cher ami, répondit le docteur, vous avez une petite fille, fort bien constituée et qui ne demande qu’à vivre.

— Ah ! fit Ludovic, et la mère ?

— Heu !... heu !... la mère n’est pas très vaillante, je ne puis encore me prononcer.

— Peu importe, d’ailleurs ! mâchonna le comte entre ses dents.

Puis, tout haut :

— Ecoutez, mon ami, j’ai besoin que vous me rendiez un service.

— Si c’est possible !

— Parfaitement possible. Je crois superflu de vous dire, n’est-ce pas, que la comtesse de Noirfont n’est plus rien pour moi. Lorsqu’elle sera rétablie, elle s’en ira où elle voudra, je ne m’en occuperai pas.

“Quant à cet enfant, — son enfant, — je n’en veux pas davantage ici.

— Vous les laisserez partir ensemble ?

— Non pas ; car, en les séparant dès maintenant, j’ai une trop bonne occasion d’exercer une première vengeance contre celle qui m’a trahi.

Wilhelm ne put réprimer un petit frisson.

— Vous m’avez compris ? interrogea le comte.

— Je crois vous avoir compris ; vous

voulez me charger de faire disparaître l’enfant ?

— Je veux simplement vous la confier, rectifia de Noirfont, vous la confier pour l’élever, car je ne veux aucun mal à cette petite innocente.

— C’est grave, très grave, balbutia le jeune docteur en prenant des airs intimidés. D’abord, j’ai besoin d’être couvert, aux yeux de la loi, par une autorisation formelle de votre part ; je ne tiens pas à me mettre une mauvaise affaire sur les bras.

— Vous serez couvert entièrement, absolument ; vous aurez toutes les pièces nécessaires.

— C’est très délicat ; un enfant si jeune ! Avez-vous seulement une nourrice ?

— On en trouvera une.

— Vous avez bien réfléchi ?

— J’ai réfléchi à tout. Permettez-moi seulement de vous poser quelques questions ! Vous allez vous marier prochainement, m’avez-vous dit ?

— Dans un mois. Ma fiancée m’attend à Francfort.

— Vous ne vous établissez pas comme médecin à Paris, alors ?

— Non ; je retourne en Allemagne. J’ai une situation toute prête à Francfort.

— A merveille ! Vous emmènerez l’enfant avec vous. Une fois là-bas, c’est bien le diable si on la dénêche jamais.

— Vous voulez la mettre à l’abri des recherches de la mère ?

— Evidemment.

— Savez-vous que c’est un grand sacrifice que vous me demandez-là ? poursuivit Wilhelm après une minute de réflexion. Car, enfin, mettez-vous à ma place ; ce n’est pas amusant d’apporter en mariage un bébé.

— Vous n’apporterez pas qu’un bébé, mon cher Hafner, répliqua vivement Noir-

font; je comprends trop bien que le service que je sollicite de vous est un service considérable; je saurai le reconnaître. L'enfant sera accompagné d'une somme de deux cent mille francs qui vous servira à l'élever, en même temps qu'à vous indemniser des ennuis inévitables dont cette charge sera l'occasion.

— Je vais réfléchir! dit Wilhelm, dans les yeux duquel la riante perspective des deux cent mille francs alluma une flamme de convoitise.

— Vous acceptez?

— En principe, oui... pour vous être agréable.

— Brave Hafner!... Alors, c'est convenu?

— Vous pouvez compter sur moi.

Quatre jours après un long cortège de deuil sortait de l'hôtel de Noirfont; c'était la malheureuse comtesse que l'on conduisait au champ de repos.

Ainsi, l'infortunée jeune femme n'aurait pas à subir l'affreux supplice qu'on lui préparait: celui de vivre éternellement séparée de son enfant.

La pauvre petite orpheline, seule, aurait à souffrir.

Huit jours après, Wilhelm Hafner partait pour l'Allemagne, emportant le précieux fardeau dont son machiavélisme l'avait rendu dépositaire.

Il emportait, en outre, les deux cent mille francs promis par le comte, quelques papiers précieux concernant sa pupille et enfin une grande enveloppe contenant les pages écrites, à son mari, par l'infortunée Elsa, la veille de sa mort.

Si ces pages étaient tombées sous les yeux du comte, peut-être leussent-elles éclairé, désabusé.

Mais, le misérable veillait.

.. .. .

La semaine suivante, le comte Ludovic de Noirfont mettait son hôtel en vente, et, accompagné de son domestique de confiance, le fidèle Bruno, quittait Paris pour entreprendre un voyage d'une longueur indéterminée.

.. .. .

On a vu, par le début de ce récit, qu'Hafner n'avait pas pu empêcher le comte de Noirfont de reconnaître son erreur passée et de réparer ses torts envers sa fille en lui rendant son affection et sa place au foyer paternel.

Mais on a constaté aussi, hélas! qu'au bout de vingt ans, la haine du monstre ne désarmait pas.

III

Wilhelm Hafner et sa fille occupaient une très modeste maisonnette à Costebelle, hameau de quelques feux, situé à mi-chemin entre Hyères et la mer. De Costebelle à San-Salvador, la distance est insignifiante.

Hafner ayant accepté la rencontre que le comte de Noirfont lui avait offerte, se trouvait à l'heure dite au lieu du rendez-vous. C'est à 200 mètres au-dessous de San-Salvador, sur la route de la Corniche, au lieu dit Fontbrun.

Le comte de Noirfont et Bruno, qui s'étaient fait conduire directement de Toulon en voiture, ne firent pas attendre le docteur.

Calme et souriant, Hafner parut tout de suite vouloir donner à l'entretien un tour presque amical.

— Monsieur le comte, dit-il en s'inclinant courtoisement, je suis enchanté de vous revoir, car j'ai toujours regretté que les circonstances ne nous aient pas permis

de continuer nos bonnes relations d'autre-fois.

— N'importe! deux vieux camarades comme nous sont trop sûrs de leurs sentiments réciproques pour qu'une séparation de vingt ans puisse avoir sur eux quelque influence.

— Je constate, d'ailleurs, avec plaisir que depuis l'époque déjà lointaine où nous nous fréquentions, vous n'avez pas changé.

— Ni vous non plus, monsieur Hafner, je le constate avec regret, interrompit Noirfont. Vous êtes resté l'affreux coquin que vous étiez, il y a vingt ans.

Wilhelm eut un haut le corps et grommela :

— Soyez donc aimable! Voilà comme on vous reçoit!

— Vos avances sont trop cyniquement ironiques pour que je les accueille autrement! répliqua le gentilhomme. Au surplus, je n'ai que faire de vos compliments.

— Si c'est pour m'injurier que vous m'avez prié d'accepter une entrevue, il était inutile de me déranger.

— Je n'injurie pas, j'exprime la vérité. Elle n'est pas toujours agréable à entendre.

— De mieux en mieux.

— Mais nous ne sommes pas ici pour échanger des discours ou des formules de politesse; nous sommes venus pour traiter une affaire.

— Soit, je vous écoute.

Après s'être recueilli une minute, le comte poursuivit :

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'abominable crime que vous avez commis, il y a vingt ans, pour vous venger d'avoir vu vos tentatives de séduction repoussées par la comtesse de Noirfont, une sainte et noble femme.

— A ce moment-là, vous aviez peut-être

encore une conscience et elle a dû vous reprocher souvent votre infâme conduite.

— Hélas! Je dois reconnaître que, moi aussi, dans la circonstance, j'ai été coupable. Par mon entêtement aveugle, par mon inflexibilité, je me suis en quelque sorte, associé à votre vilénie; je lui ai permis, du moins, de porter tous ses fruits.

— J'espère que Dieu m'aura pardonné ma dureté, mon manque de pitié, car j'en ai été le premier puni...

— Passons donc sur ce triste événement. Aussi bien, ce jour-là, vous aviez une excuse: la passion, la passion qui affole, qui bouleverse l'âme, l'empêche de distinguer le bien du mal.

— Mais après?... après?"

Hafner, tout en s'efforçant de conserver son sourire ironique, ne put réprimer un petit frisson.

Le gentilhomme continua :

— Après, lorsque le bouillonnement de la colère a été apaisé, vous avez poursuivi votre vengeance froidement, méthodiquement. Il ne vous a pas semblé suffisant d'avoir tué ma femme, d'avoir enlevé mon enfant au moyen de la plus lâche, de la plus odieuse des calomnies. Vous vous êtes acharné avec une implacable férocité sur la pauvre petite victime innocente, que ma faiblesse vous a livrée.

Wilhelm était blême. Il essaya cependant de se défendre et balbutia :

— Je ne comprends pas... Vous m'aviez confié votre fille; je l'ai élevée et soignée de mon mieux.

— Comment! vous avez l'audace de prétendre que ma fille a toujours été bien traitée chez vous, quand elle a été au contraire traitée en paria, en enfant trouvée, et condamnée à servir votre fille comme une mercenaire!

— Edwige a toujours été considérée comme la soeur de ma fille Brigitte; et si,

en dernier lieu, je me suis montré sévère à son égard, c'est uniquement pour remplir mes devoirs de tuteur envers elle, pour lui apprendre à être prudente et réservée.

Ce persiflage exaspérait le comte, qui avait toutes les peines du monde à se contenir.

— Misérable! cria-t-il outré, comment osez-vous prononcer le mot de devoir?... Vous avez rempli votre devoir, dites-vous? Alors que vous avez humilié, séquestré, martyrisé ma pauvre enfant! et pourquoi? Pour servir la jalousie féroce de votre fille...

«Heureusement pour votre victime, il y avait à côté de vous, dans votre propre maison, un homme loyal et généreux. La nature se plaît à ces contrastes.

— Je vous ai prié de ne pas m'insulter! siffla aigrement Hafner. Vous faites, en ce moment allusion à un fait qui m'est particulièrement pénible; la trahison de mon neveu Karl. Les actes de ce genre ne sont jamais recommandables. Mais, dans la circonstance, la manière d'agir de mon neveu est tout à fait révoltante. Lui, que j'avais élevé comme mon enfant; que j'avais entouré de soin; à qui j'avais prodigué les marques du plus affectueux dévouement!...

— Votre neveu n'est pas un ingrat, expliqua le gentilhomme; il est loin d'oublier ce qu'il vous doit. Par conséquent, la lutte entre sa conscience et son devoir filial a été certainement très vive.

«Vous ne pouvez cependant pas lui en vouloir, si sa conscience l'a emporté. Or, en délivrant Edwige injustement opprimée par vous, pour la rendre à son père, il ne faisait, il faut l'avouer, qu'obéir à la voix de sa conscience.»

Mais Wilhelm Hafner, à l'évocation de ce souvenir, qui lui rappelait une des cuisantes déconvenues qu'il eût jamais éprou-

vées, avait soudain perdu toute la belle sérénité dont il affectait de se parer depuis le début de l'entretien.

— Oh! si j'avais deviné cela, s'écria-t-il, avec un geste de rage, je l'aurais étranglé, oui, lui, mon neveu, presque mon fils. Et, si jamais il me tombe sous la main...

La fin de la phrase se perdit dans un sourd grognement.

— Tenez, reprit le docteur après un court silence, je crois que nous sommes quittes. Si je vous ai fait du mal, vous m'en avez rendu autant.

Quoique Noirfont ne fût point de cet avis, il ne répondit pas, se demandant où voulait en venir son interlocuteur. Mais celui-ci se tut brusquement. Il était perdu dans une rêverie douloureuse. Il songeait que c'était à cause d'Edwige que Karl avait dédaigné l'amour de Brigitte; avait fui le toit de son oncle, laissant sa pauvre cousine, brisée, sans espoir; avait disparu pour toujours sans doute, en emportant un héritage dont toute la famille avait profité jusqu'alors. Il songeait que le traître était parti, enfin, en détruisant toute l'oeuvre de haine et de vengeance échafaudée par son oncle, puisque, non content de rendre Edwige à son père, il avait réfuté tous les mensonges, détruit tous les soupçons, éclairé tous les doutes qui devaient à tout jamais éloigner ce père de sa fille.

Et le souvenir des souffrances, des déceptions, des ruines dont la présence d'Edwige avait été la cause ou l'occasion exaspérait encore sa haine déjà si vivace envers l'infortunée Edwige et sa famille.

— Oui, oui, nous sommes quittes! répéta-t-il au bout d'un instant. Vous n'avez rien à me reprocher. Mais, au surplus, je ne vois pas pourquoi je perds mon temps ici à entendre vos malédictions et vos jérémiades.

— “Vous m’avez fait venir pour parler affaire. Parlons-en de cette fameuse affaire. Que me voulez-vous ?”

— J’attends, pour vous le dire, que vous soyez calmé, répliqua froidement le comte. Et je pourrai ainsi vous montrer que vous êtes dans l’erreur lorsque vous prétendez que nous sommes quittes.

— “Non, hélas ! nous ne sommes pas quittes, puisque, à l’heure actuelle encore, nous sommes dans l’angoisse par votre faute.

— Expliquez-vous ! Je ne saisis pas !” dit Wilhelm avec une petite moue ironique.

— Vous ne savez que trop, malheureusement, ce à quoi je fais allusion.

— Ma foi, non.

— Allons soit, fit le gentilhomme avec un geste de mauvaise humeur, puisque vous tenez à ce que je vous expose la question dans tous les détails, voici :

— “M. Maurice d’Orcel, mon gendre, a été arrêté il y a huit jours, à Beaulieu, où nous étions en villégiature, et incarcéré à Paris sous l’inculpation d’avoir livré à une puissance étrangère des pièces diplomatiques intéressant la sûreté de la France.

— “Je n’ai pas besoin de vous faire remarquer que cette accusation frise le ridicule, tant elle est invraisemblable.

— “Il est bien évident, en effet, que mon gendre, lequel, depuis son passage dans la diplomatie, n’a conservé par devers lui aucune pièce importante, n’a pu commettre l’acte qu’on lui reproche.”

Dès les premiers mots de cette histoire, Hafner s’était légèrement troublé, mais il se ressaisit vite et ce fut d’un ton détaché qu’il minaуда :

— Eh bien, que voulez-vous que j’y fasse ? Un proverbe dit qu’il n’y a pas de fumée sans feu... Donc, si la justice a cru

devoir mettre le nez dans les affaires de M. d’Orcel, c’est qu’elle a des raisons.

Noirfont l’interrompt.

— Laisse-moi achever. Je répète que mon gendre n’a pas commis le crime qu’on lui impute, attendu qu’il était dans l’impossibilité matérielle et morale de s’en rendre coupable.

— “Par conséquent, si on l’accuse, il n’y a que deux manières d’expliquer la chose : ou bien, le malheureux est victime d’une erreur, — la justice, hélas ! n’est pas toujours à l’abri de ces grossières confusions qu’un concours de circonstances empêche de reconnaître au premier abord.

— “Ou bien, quelqu’un, qui a intérêt à perdre M. d’Orcel, a imaginé ce moyen de le compromettre ! Des pièces écrites de sa main et portant sa signature auront été réellement livrées — pièces fausses, naturellement, et qu’on aura fabriquées en décalquant son écriture. Il n’en faut pas plus pour faire peser sur le plus honnête homme du monde toutes les apparences de la culpabilité.

— “Je crois que c’est à cette dernière hypothèse qu’il faut s’arrêter. Qu’en pensez-vous, monsieur Wilhelm ?”

Le docteur, à ce moment-là, était plutôt mal à l’aise.

Néanmoins, faisant contre mauvaise fortune bon visage, il murmura très tranquillement :

— Ce que j’en pense ? Heu ! pas grand-chose... Mais pourquoi me demandez-vous cela ? On dirait, vraiment, que vous me prenez pour ce “quelqu’un” aux machinations duquel votre estimable gendre doit d’être sous les verrous...

— Peut-être.

Wilhelm bondit.

— Ah ! vous savez, rugit-il, j’en ai assez de toutes les insinuations blessantes que

vous me lancez à la figure depuis une demi-heure.

En même temps, il se rapprocha du comte avec une attitude menaçante.

Aussi Bruno, à qui ce geste n'avait pas échappé, vint, d'un air placide, se placer aux côtés de son maître.

Il y eut une minute de silence.

Puis le docteur continua, beaucoup plus calme :

— J'attends toujours la proposition que vous avez à me faire.

— Patience, j'y arrive... Oh! tenez, je ne veux pas vous faire languir davantage.

— "Etes-vous disposé à me rendre service?"

— Votre manière d'agir ne m'y engage guère. Enfin, comme j'ai l'habitude de rendre le bien pour le mal...

— Il y a cent mille francs à gagner, interrompit brusquement Noirfont.

— Ouais! Alors, c'est un piège que vous allez me tendre? grogna Hafner.

— Un piège? Ma foi, non. Je vous parlerai très franchement, sans détour. Vous saurez tout de suite ce qu'il faut faire pour gagner les cent mille francs.

— Qu'est-ce qui paie?"

— Moi.

— Parfait! Une bonne maison, dites, alors!

— Eh bien, poursuivit le comte, il faut tout simplement que vous vous rendiez à Paris, vous, monsieur Hafner, et que vous répétiez devant la justice ce que je vais vous dire.

— Quoi?"

— Que M. d'Orcel n'a pas commis le crime dont on l'accuse, que les apparences le condamnent, que les pièces qu'on lui reproche d'avoir livrées n'ont pas été livrées par lui, et que ces pièces sont, d'ailleurs, fausses, attendu qu'elles ont été fabriquées au moyen d'un décalque de son écriture.

— Et enfin que l'auteur de cette falsification est M. Wilhelm Hafner, acheva ironiquement le docteur. C'est bien cela, n'est-ce pas?"

Noirfont approuva d'un signe de tête.

— Vous êtes vraiment très intelligent, monsieur, murmura-t-il; vous devinez les choses à demi mot...

— Et vous, vous ne l'êtes guère, s'écria l'Allemand, si vous croyez que je m'en vais préparer les verges pour me fouetter et me jeter, comme un niais, dans la gueule du loup...

— Je vous ferai remarquer, à mon tour, répliqua le gentilhomme, que, pour un gaillard qui se prétend si fort, vous n'êtes vraiment pas malin. Vous venez d'avouer implicitement que vous êtes bien, comme nous le pensions, le faussaire et le traître dont les infâmes machinations ont fait emprisonner M. Maurice d'Orcel.

Hafner se vit acculé à une impasse.

Il paya d'audace.

— Prenez cela pour un aveu, si vous voulez, cria-t-il, que m'importe! Je me moque de vous; ici, je ne vous crains pas... et je vous conseille même de ne pas m'échauffer plus longtemps les oreilles. Autrement, gare à vous!"

Wilhelm, l'oeil en feu, s'était redressé sur ses jambes grêles et paraissait prêt à s'élaner à la gorge de son interlocuteur.

Bruno, qui surveillait ses moindres mouvements, crut devoir s'interposer et lui saisit le bras, très doucement, d'ailleurs, avec la tranquille assurance du colosse qui a conscience de sa force.

Mais ce contact eut le don d'exaspérer tout à fait Wilhelm.

Il se mit à hurler comme un homme qu'on égorge.

— Ah! c'était un guet-apens!"

— "J'aurais dû m'en douter..."

— "Bandits!... assassins!... Deux contre

un!... Vous n'êtes que des lâches!..."

En même temps, il fouilla précipitamment dans la poche de son pardessus et en sortit un revolver.

Mais l'arme avait à peine paru, que Bruno, d'un vigoureux coup de poing, l'avait fait sauter à dix pas de là dans le fossé, tandis que son autre main, s'abattant sur l'épaule du misérable, le faisait tournoyer un instant et l'envoyait rouler en bas des rochers qui bordaient le sentier, dans lequel ils s'étaient engagés tout en discutant.

Wilhelm s'était sans doute évanoui de peur, car il disparut comme une masse inerte, sans pousser un cri.

Cette scène tragique s'était déroulée avec une extrême rapidité, presque en un clin d'oeil.

Lorsque l'irréparable fut accompli, Bruno et Noirfont se regardèrent d'un air étonné.

— Tu as peut-être été un peu vite en besogne! observa le gentilhomme.

— J'en suis encore à me demander comment ça s'est passé, balbutia le domestique tout confus. J'ai eu peur pour vous en voyant ce revolver, ça m'a fait perdre la tête, je me suis emballé.

— Il eut suffi de désarmer ce coquin... D'ailleurs, nous n'avions pas grand'chose à craindre de lui, il ne se serait certainement pas servi de son arme... Enfin!...

— Que faire, maintenant? interrogea le domestique.

Le comte leva les épaules d'un air qui indiquait autant d'indifférence que de perplexité.

— Je crois, murmura-t-il, que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous en aller. Et toi, quel est ton avis?

— Je pense comme monsieur, filons, aprouva le domestique.

Hafner se débrouillera tout seul. S'il est

mort, pas de difficulté: on croira à un accident. S'il est seulement blessé, il reprendra ses sens et appellera au secours, on viendra le tirer de là et sa fille le soignera.

— Je le répète, notre présence est inutile. Nous n'avons qu'à déguerpir.

— Si Wilhelm revient à la vie, n'ira-t-il pas nous dénoncer comme assassins? reprit Bruno avec une pointe d'embarras.

— N'aie aucune crainte à cet égard! Hafner a trop peur d'avoir des démêlés avec la justice pour s'embarquer dans une pareille aventure. Par exemple, gare au coup de couteau dans l'ombre.

— Nous serons sur nos gardes, heureusement.

— Allons, viens, dit le comte, il est préférable qu'on ne nous voie pas dans ces parages. Il n'y a personne en ce moment, mais quelqu'un pourrait venir.

Ils retournèrent donc rapidement à San-Salvador où ils avaient laissé leur voiture. Deux heures après, ils avaient regagné Toulon et le soir même ils étaient de retour à Beaulieu.

IV'

La villa des Tamaris était située sur la côte est de la presqu'île Saint-Jean, qui fait face à la baie de Beaulieu. Son petit parc, planté d'oliviers, d'orangers et d'eucalyptus, s'étendait, d'un côté, jusqu'à la grande route qui suit en zig-zag le haut de la crête, et de l'autre descendait jusqu'à la mer. Là étaient plantés, en bordure du sentier qui court le long du rivage, de magnifiques tamaris qui donnaient leur nom à la villa.

Une haie vive fermait simplement la propriété à cet endroit, et une légère barrière en bois n'opposait aux incursions des animaux ou des rôdeurs qu'un obstacle insignifiant.

Comme la maison était, jour et nuit, fort bien gardée, d'abord par un nombreux personnel et ensuite par deux énormes chiens de berger, qui eussent dévoré les malfaiteurs assez audacieux pour s'aventurer près de l'habitation, on n'avait pas cru nécessaire de remplacer cette clôture vraiment trop primitive.

Et les vagabonds devaient sans doute profiter fréquemment de la négligence pour aller voler les légumes dans le potager ou des fruits sur les arbres du parc.

... Ce soir-là, au moment où la nuit tombait, un vieillard à longue barbe blanche et vêtu comme un mendiant franchit la haie d'un pas résolu, et, après avoir jeté autour de lui un regard circonspect, se mit à avancer avec précaution dans la direction de la villa.

Mais il n'avait pas fait vingt mètres qu'il fut tout à coup renversé par un choc violent, et, tandis que des griffes puissantes lui labouraient les côtes, il sentit sur son visage l'haleine brûlante de deux chiens qui le fixaient de leurs yeux jaunes, étincelants.

Le vieillard, heureusement pour lui, ne perdit pas sa présence d'esprit: il fit le mort, comprenant bien que, s'il risquait le moindre mouvement pour se dégager, il serait étranglé en un clin d'oeil.

Il se contenta de penser:

"Allons, en l'absence de son père, de son mari et de son fidèle Bruno, Mme d'Orcel a de fameux gardes du corps. Si j'avais su!..."

En attendant, la situation était fort critique.

Les deux chiens, qui précédaient sans doute leur maîtresse, aboyaient furieusement comme pour lui demander ce qu'ils devaient faire.

Un coup de sifflet leur répondit bientôt et, quelques secondes après, une fem-

me apparut au détour de l'allée...

C'était Edwige!...

Elle se promenait seule ce jour-là, bien seule et bien triste.

Mme Kergarec était atteinte d'une rougeole assez bénigne en elle-même. Mais, par crainte de la contagion, le docteur l'avait reléguée au second étage de la villa et lui avait interdit toute communication avec le reste de la maison.

Pour comble de malheur, ce brave docteur, si bon et si dévoué, était mort subitement trois jours auparavant. Le comte s'était trouvé de ce fait fort embarrassé, car il comptait sur ce vieil ami pour assister sa fille pendant sa maladie.

Devant cette fatalité, il s'était décidé à partir pour Paris. Il devait en ramener, à n'importe quel prix, une doctoresse qu'il connaissait pour être une femme d'une grande conscience et d'une réelle valeur; il voulait l'installer dès maintenant auprès d'Edwige, dont l'état de dépression physique et morale l'inquiétait vivement.

Le comte avait également besoin de voir l'avocat de son gendre, avec qui il avait quelques arrangements à prendre... Il était donc parti la veille, suivi du fidèle Bruno.

C'était par suite des circonstances diverses, que Mme d'Orcel était seule ce soir-là dans le parc de sa villa.

... En reconnaissant celle qu'il venait chercher, pourtant, le mendiant à la barbe blanche ne put contenir un grognement de rage.

"J'ai voulu la voir, songeait-il, je pensais la trouver dans la désolation et les larmes, je voulais me repaître de ses souffrances... et c'est elle qui va se repaître des miennes!..."

"Malédiction!... Je suis perdu!..."

La jeune femme s'était approchée, en

levant la main comme pour indiquer à ses chiens qu'il fallait tout au moins suspendre l'exécution jusqu'à plus ample informé.

Mais, soudain, un cri lui échappa :

— Hafner!... Hafner!... avec une fausse barbe et un accoutrement de vagabond! Est-ce possible?... Le voilà qui vient lui-même se jeter dans la gueule du loup? Serait-ce donc que l'heure du châtiment a sonné pour ce misérable?

Debout près de lui, elle considéra longuement, le couvant en quelque sorte de son oeil sombre, plein de mépris.

Et, pendant ce temps-là, les deux braves toutous ne quittaient pas des yeux le visage de leur maîtresse, attendant un mot, un signe, pour dévorer cet homme dans lequel leur instinct avait deviné un ennemi.

Wilhelm Hafner, en se voyant découvert, n'avait pas bronché.

"C'était la seule chance qui me restait! pensa-t-il.

"Maintenant que je suis reconnu, il est inutile que je l'implore; elle ne peut pas me pardonner."

Cependant l'attente se prolongeait. Edwige ne faisait toujours pas le signe sur lequel comptaient les deux chiens, Elle réfléchissait.

"Si Maurice était ici, il pardonnerait, lui! Malgré tout le mal que cet homme nous a fait, il aura pitié... il dirait que la vengeance est lâche, que l'indulgence est bien plus belle, que le sang versé retombe sur ceux qui le répandent ou sur leurs descendants... Il ne voudrait pas que notre enfant vint au monde avec cette souillure!..."

A cette pensée, un tressaillement répondit, — un de ces tressaillements douloureux qui, pour les mères, ont tant de douceur.

Etait-ce l'enfant, l'innocent petit être dont la venue était proche, qui demandait, lui aussi, grâce pour le coupable?

La jeune femme baissa la tête et s'abîma dans une angoissante méditation.

Mais les chiens, qui ne comprenaient rien à cette attitude, commençaient à s'impatienter.

Ils firent un mouvement brusque qui arracha à Hafner un hurlement de douleur.

— Pitié! râla-t-il, j'ai une fille...

— Mon père aussi avait une fille, répondit Edwige, et vous n'avez pas craint de martyriser ce pauvre père en accablant sa fille des hontes et des tortures les plus cruelles.

"Moi-même, je vais avoir un enfant, et le père de cet enfant, vous l'avez tourmenté sans relâche; à l'heure actuelle, il est en prison grâce à vous, sous le coup d'une accusation odieuse. Ah! vous qui me demandez pitié, n'aurez-vous donc jamais pitié des autres?"

Wilhelm n'écoutait plus. Il ne sentait même plus le poids qui écrasait sa poitrine. Une seule pensée l'absorbait; Edwige allait avoir un enfant! un enfant de Maurice d'Orcel... un autre lui-même!... et tous les tourments qu'on pourrait leur infliger seraient compensés, effacés par cette joie-là... "Ah! race de vipère!... Si j'échappe à la dent de ces sales bêtes, nous verrons!"

La jeune femme, dont l'esprit était ailleurs, n'aperçut pas l'éclair de haine que cette perspective fit briller dans les yeux du monstre.

Le voyant dans une attitude toujours humble, elle crut, au contraire, qu'il se repentait.

— Allons! que Dieu vous pardonne, comme Maurice d'Orcel vous pardonnera... et comme je vous pardonne moi-même!

"Relevez-vous, vous êtes libre! Mais

quittez vite ce pays, ne revenez plus ici ! car si mon père vous rencontrait, il ne pourrait peut-être pas, lui, faire ce que je fais."

Hafner poussa un soupir de soulagement, se releva, secoua ses vêtements et s'éloigna aussitôt en esquissant un geste vague, qui signifiait tout aussi bien : "Merci !" ou "Au revoir !"

Après cette scène, Edwige était trop troublée pour continuer sa promenade. Elle rebroussa chemin immédiatement et rentra à la villa, suivie des deux chiens qui grondaient toujours sourdement.

Et, pendant plus d'une heure, elle demeura seule, dans sa chambre, en proie à une épouvantable crise de nerfs, ne pouvant et ne voulant confier l'objet de son angoisse à personne.

Cette émotion avait profondément secoué la jeune femme, plus profondément même qu'elle ne s'en doutait ; aussi, quelques heures après son retour de cette malencontreuse promenade, dut-elle se mettre au lit tout à fait souffrante.

.. .. .

Pendant ce temps-là, le docteur Hafner, tout en combinant déjà des plans de vengeance, regagnant, clopin-clopant, la modeste maisonnette qu'il avait louée depuis quinze jours, sous un faux nom, dans l'endroit le plus reculé du petit hameau de Saint-Jean.

En le voyant apparaître, le visage bouleversé, les habits déchirés, comme, un mois auparavant, à Costebelle, il était revenu de son entrevue avec le comte de Noirfont, Brigittte eut un geste d'inquiétude.

— Ciel ! qu'y a-t-il encore ? s'écria-t-elle tremblante.

— Pas grand'chose, va ! ricana Wilhelm. Décidément, il paraît que la pro-

tection des dieux m'est acquise. Il y a un mois, on me jette dans un précipice ; mon veston s'accroche à une branche d'arbrisseau et je sors de là sans grand dommage. Aujourd'hui...

— Parle vite, je t'en prie, interrompit la jeune fille.

— Eh ! bien, tu connais le but de mon excursion de cet après-midi ? Je suis entré dans la villa des Tamaris par un chemin que n'ont pas l'habitude de suivre les invités du noble châtelain..

— Et tu as été surpris par le comte ou son domestique ? On t'a précipité dans quelque fondrière ?

— Non, tu sais bien que le comte et son inséparable Bruno sont à Paris. D'ailleurs, ces messieurs n'auraient eu, cette fois, ni fondrière, ni précipice à leur disposition. Le parc de la villa est parfaitement entretenu et ne présente aucun accident de terrain...

— Alors, quoi ?

— C'est Mme d'Orcel en personne que j'ai eu l'honneur de rencontrer ! minaуда Wilhelm en souriant.

— Et que t'a-t-elle fait ?

— Pas le moindre mal, comme tu vois. Au contraire, elle m'a tiré d'une situation fort désagréable, car ses chiens, deux solides bergers de la Brie, qui m'avaient aperçu les premiers, m'avaient terrassé et n'attendaient qu'un signe de leur maîtresse pour m'étrangler.

— Oh ! c'est affreux, gémit Brigitte frémissante d'angoisse.

— J'avoue, dit le docteur, que cette mort n'eût pas été gaie.

La jeune fille se tut, rêveuse : l'acte généreux auquel son père devait la vie la troublait étrangement, lui montrait toute l'horreur de ses projets de vengeance poursuivis depuis si longtemps avec un implacable acharnement, la rendait hési-

tante et confuse, l'inclinait à l'indulgence.

— Ainsi, reprit-elle, c'est Edwige qui t'a empêché d'être étranglé; Edwige qui n'a guère à se louer, pourtant, de tes procédés?

— Oui.

— C'est un noble coeur! fit Brigitte.

— Hein! Qu'est-ce que cela signifie?... Où veux-tu en venir?

— Je veux, père, te conseiller d'abandonner la lutte, voilà tout! déclara la jeune fille avec fermeté. Tu t'es suffisamment vengé; tu ne peux rien espérer de mieux, désormais. Tu est quitte avec ces gens-là.

— Jamais! gronda Hafner. J'ai eu le dessous une fois, je me reprendrai.

— A quoi bon? Ne pourrions-nous pas, maintenant, vivre en paix, loin des querelles?

Le docteur resta un moment silencieux, les yeux perdus dans le vide. Puis, il murmura:

— Ils sont heureux, eux!... ils ont tout... le bien-être... le luxe... la considération, la santé... l'amour! Et nous, nous sommes des parias, des exilés... nous n'avons plus de patrie, plus de nom... par leur faute!

— Sans doute, mais l'homme qui a contribué à faire notre malheur est actuellement en prison; le châtement est assez cruel.

— Oui, son compte, à lui, est réglé, du moins pour un certain temps.

— Aussi n'est-ce pas à M. d'Orcel que je songe aujourd'hui.

— C'est pour toi, ma fille, que je travaille en ce moment.

— As-tu donc oublié Karl?

— Non, fit Brigitte d'une voix sourde.

— Alors, tu le vois bien, tu souffres toujours d'avoir vu Edwige te voler le coeur de ton cousin? d'avoir été privée, par sa

faute, de toutes les joies qu'elle a goûtées elle-même?

— Oui, dit la jeune fille dont les yeux trop noirs dans la face pâle étincelèrent.

— Et c'est pour cela, ma pauvre enfant, que tu es toujours malade, languissante, et que tous mes soins, toute ma tendresse ne peuvent rien pour toi.

— C'est vrai, père, dit Brigitte tristement. Je meurs de chagrin.

— Tu meurs, toi, ma fille chérie, abandonnée, méprisée, tandis que l'autre!... Ah!... et c'est pour elle que tu intercèdes?

— Je le regrette... Je m'étais trompée. Que pouvons-nous lui faire, au contraire, pour qu'elle souffre à son tour?

Wilhelm eut un sourire diabolique.

— Ecoute, reprit-il d'un air mystérieux, tu sais qu'Edwige est sur le point d'être mère?

— Oh! Est-ce possible?

— Eh bien, cet enfant, il nous le faut.

Brigitte ne put s'empêcher de frissonner.

— Et qu'en ferons-nous? balbutia-t-elle.

— Nous en ferons ce que tu voudras. Je te le livre, il sera à toi.

— Nous jouons gros jeu, père.

— Sois tranquille. Je serai prudent.

La jeune fille réfléchit quelques secondes, puis relevant le front avec décision, les yeux durs, elle dit:

— Soit; je suis condamnée à être malheureuse toujours, mais Edwige le sera aussi. On ne m'a pas laissé consacrer ma vie à la joie et à l'amour, je la voue à la haine et à la vengeance.

V

Quand Wilhelm Hafner était venu s'installer dans la presqu'île Saint-Jean, il pensait bien que son arrivée ferait l'objet de nombreux commérages; il tenait pour-

tant à attirer le moins possible l'attention publique.

Le père et la fille s'étaient donc installés dans une très modeste maison, louée sous un nom d'emprunt. Ils n'avaient avec eux aucun domestique, et une femme du pays venait seulement matin et soir pour préparer les repas.

La situation des Hafner n'était pas brillante à ce moment-là. Le départ de Karl, emportant la fortune qui lui venait de sa mère, avait singulièrement diminué les ressources de son oncle. Heureusement que celui-ci, prévoyant, avait su, pendant qu'il avait la fortune de son neveu entre les mains, mettre de côté quelques valeurs. Cette petite réserve, jointe aux débris de la forte somme remise au docteur par Noirfont vingt ans auparavant, constituait le seul avoir des deux exilés.

Ils étaient donc tenus par prudence et par nécessité à une grande simplicité.

Mais, tout en dissimulant son état civil, Wilhelm ne cachait pas sa profession.

Et au bout de deux jours, tout le voisinage savait que le nouveau venu était un brave et savant docteur alsacien, qui avait renoncé à sa clientèle, pour essayer de rétablir la santé délabrée de sa fille unique, sous le délicieux climat de la Côte d'Azur.

Le soir de sa rencontre avec Edwige — rencontre qui avait failli se terminer si tragiquement — Wilhelm mangea peu et dormit mal.

Ce ne fut pas, il est vrai, parce que l'émotion de la soirée avait trop violemment ébranlé ses nerfs, mais simplement parce que sa tête était en ébullition, parce que son cerveau travaillait.

Au lieu de se reposer, il passa toute la nuit à dresser des plans, à échafauder des combinaisons, à examiner minutieuse-

ment, en pesant le pour et le contre, tous les moyens que son imagination lui suggérerait dans le but de mener à bien son oeuvre diabolique.

Et, avant que le jour fût venu, il avait trouvé ce qu'il cherchait; il voyait nettement toutes les lignes essentielles du monstrueux complot, il savait toutes les précautions qu'il serait nécessaire de prendre, tout l'argent qu'il y aurait à dépenser, tous les trucs dont il faudrait faire usage.

Maintenant, il ne s'agissait plus que de passer des paroles — ou plutôt des pensées — aux actes; et cela, sans retard; car le temps pressait.

Dans son impatience de l'action, Hafner se leva, s'habilla et sortit, bien qu'il fit encore nuit.

Le chemin qui longeait la maisonnette était désert.

Partout le silence, le calme le plus absolu; la nature entière était assoupie.

Cependant, les milliers d'étoiles qui criblaient la voûte azurée répandaient une demi-clarté dans l'ombre diaphane.

— Quel climat! quel pays! murmura Hafner avec admiration. Si je faisais un tour de promenade, en attendant l'heure du lever de Brigitte! ça me dégourdirait les jambes! Et ça donnerait peut-être aussi un peu de netteté à mes idées qui sont toutes brouillées par cette longue insomnie!

Il s'assura une dernière fois que tout dormait autour de lui, ferma à clé la porte de la maison, et partit d'un pas dégagé vers le bord de la mer.

Il allait, droit devant lui, les yeux perdus dans l'espace, insensible à tout ce qui l'entourait, étranger à tout ce qui ne se rapportait pas à l'objet de ses préoccupations.

Et, en marchant, ses idées, comme il

l'espérait, se précisaient encore; il envisageait certaines hypothèses, mûrissait certaines dispositions, arrêta certains détails.

Parfois même, des lambeaux de phrases lui échappaient.

"... Il faudrait une nourrice... pas difficile à trouver, et ce sera plus sûr... l'enfant s'en trouvera mieux et ne criera pas tout le temps... ce qui serait gênant!..."

"Mais la grosse difficulté, ce sera de s'introduire dans la villa et juste au moment... enfin, au milieu de l'affolement général!..."

"Il faudrait savoir aussi où ils comptent dénicher un médecin pour remplacer ce vieux Morel, mort si à propos..."

"Voilà un emploi qui ferait bien mon affaire!"

"Et puis, une fois dans la place, comment sortir avec l'enfant, sans donner l'éveil? Il doit y avoir des tas de domestiques dans cette maison... Qu'en faire?... les éloigner?... les soudoyer?... les endormir! Oui, c'est ça... J'ai justement cette préparation à l'opium qui est merveilleuse!..."

"Mais précisément, comme dit Brigitte, nous jouons gros jeu. Bah! qui ne risque rien..."

"Cependant, la question peut se simplifier singulièrement; ce serait dans le cas où le dénouement se produirait à l'improviste... Ni médecin ni sage-femme sous la main... Le comte étant absent, l'homme de confiance aussi, personne n'a d'autorité pour donner des ordres... chacun agit à sa guise... Bref, c'est le désarroi."

"Allons, je vais tout préparer comme si le succès était certain."

"Et pour le reste... Je me fierai... à l'imprévu."

Tout en monologuant, Hafner avait parcouru une certaine distance, et il se trouvait maintenant tout à fait à la poin-

te de la presqu'île; la mer était devant lui... Il regarda autour de lui, comme au sortir d'un rêve: le jour commençait à poindre.

"Je ferais mieux de rentrer, murmura-t-il; si Brigitte se levait, elle serait inquiète de mon absence."

Faisant volte-face, Wilhelm retourna sur ses pas. Mais en arrivant aux premières maisons du petit bourg, il lui sembla percevoir à travers les volets mal clos d'une misérable chaumière, le bruit d'une violente altercation.

"On dirait deux femmes qui se disputent, fit-il en riant. Si j'écoutais cela?..."

Curieux et goguenard, Wilhelm s'approcha vivement de la maisonnette. Les volets seuls étaient poussés et par l'interstice des planches mal jointes il était facile d'apercevoir ce qui se passait à l'intérieur.

Le docteur colla son oeil contre une des fentes et regarda.

C'étaient, en effet, deux femmes qui se querellaient.

L'une maigre, au teint bronzé, aux cheveux grisonnants, gesticulait avec véhémence.

L'autre, une superbe fille d'une vingtaine d'années, aux lèvres de pourpre, aux splendides yeux noirs, avait une attitude moitié confuse, moitié agressive.

La plus âgée, reprenant sa litanie d'injures, répétait pour la centième fois, sans doute:

— Hein! nous voilà bien avancées maintenant que nous avons dépensé l'argent que nous avait laissé ton mari avant de partir en voyage en Amérique où il devait y trouver la mort.

— Je ne comprends pas, mère, répliqua la jeune femme, que tu oses m'adresser de tels reproches le jour même où j'ai enterré mon nouveau-né! Je souffre assez...

— C'est vrai, fit l'autre en se radoucissant, ton lait te gêne?

— Non... J'ai du chagrin d'avoir perdu mon enfant.

— Alors, tant pis pour nous deux! reprit la mère. Mais en attendant, nous risquons de crever de faim.

— Nous pourrions travailler, insinua la jeune fille. Voilà les étrangers qui vont arriver, il ne manque pas d'ouvrage à Beau-lieu.

“Moi, je pourrais prendre un nourrisson...”

— Ça c'est une idée, approuva la mère. Tu iras demain à Nice, où il y a, paraît-il, un bureau de placement pour les nourrices. Tu trouveras bien ton affaire, t'es assez belle femme pour ça, Dieu merci!

Wilhelm qui, derrière son volet, n'avait pas perdu un mot de cette conversation, ne put contenir un geste de joie.

— Décidément, dit-il, le diable est avec moi... Quelle bonne idée vous venez d'avoir là, mes bonnes femmes!... Je vous crois que Maria fera une excellente nourrice!... Je me charge de tout, allez, et vous n'aurez pas besoin de vous adresser au bureau de placement.

“Voyons, il s'agit de ne pas perdre de temps. Il faut que dans deux heures je sois revenu dans cette maison et que tout soit convenu. Allons, en route.”

Il tourna les talons et rentra précipitamment chez lui.

Brigitte était déjà debout. Etonnée de ne pas trouver son père dans la maison, elle commençait à s'inquiéter de cette absence insolite.

Mais en le voyant arriver, le visage souriant, l'air triomphant, elle fut rassurée, et risqua à demander ce qui lui causait une si vive satisfaction.

— Tout va bien, répondit évasivement Wilhelm; fais-moi servir à déjeuner le

plus tôt possible, il faut que je ressorte tout de suite.

La jeune fille s'inclina sans insister davantage, et pria la femme de ménage, qui arrivait au même instant, de préparer immédiatement le petit déjeuner.

Dès qu'il fut restauré, le docteur passa dans sa chambre, fit un bout de toilette, prit son porte-monnaie et repartit aussitôt, l'air pressé et mystérieux.

Il se dirigea d'un pas alerte vers la maison où deux heures auparavant il avait entendu Maria et sa mère se disputer avec tant d'apreté.

A la vue de ce beau monsieur franchissant le seuil de leur misérable chaumière, les deux femmes furent passablement étonnées et un peu effrayées.

Mais Wilhelm les rassura d'un geste paternel.

— Je suis, dit-il en s'adressant à la mère, un médecin allemand des plus réputés. J'ai quitté mon pays pour venir soigner ma fille dans le Midi. Je suis installé à Saint-Jean depuis quelque temps, comme vous le savez peut-être. Le comte de Noirefont a entendu parler de moi depuis longtemps. Pour lui rendre service, j'ai consenti à assister Mme d'Orcel au moment de sa délivrance, — laquelle se produira à brève échéance.

“On ne s'était pas occupé jusqu'ici de chercher une nourrice, car Mme d'Orcel comptait nourrir son enfant elle-même. Mais je le lui interdis formellement, elle n'en a pas la force.”

Les yeux des deux femmes étincelèrent de convoitise: la même pensée, sans doute, avait traversé leur esprit, et cette pensée, était que les circonstances spéciales dans lesquelles se présentaient l'affaire leur permettraient d'imposer leurs conditions.

— Aussi, continua Hafner, nous som-

mes pris au dépourvu. Mais dès que j'ai su que Mme Maria voulait se placer, je me suis empressé d'accourir pour, ne pas manquer une pareille occasion.

— Votre famille est connue dans le pays et nous offre toutes les garanties désirables. Mais d'abord, dites-moi si vous acceptez...

— Ça dépend, monsieur.

— Oui, oui, je comprends, fit Wilhelm, il s'agit des gages, n'est-ce pas? Si ce n'est que cela, nous nous arrangerons toujours, car, vous le savez comme moi, le comte de Noirfont est trop riche pour lésiner une question d'argent, surtout quand la santé de l'enfant de sa fille est en jeu.

— Voyons, combien voulez-vous? cinquante francs par mois, cela vous suffira-t-il?"

La mère et la fille se regardèrent avec des yeux aussi pleins de surprise que de cupidité.

— Ça me suffit, dit enfin Maria, j'accepte.

Hafner tira sa bourse et en sortit trois pièces d'or qu'il jeta sur la table.

— Eh bien, dit-il tenez, voilà votre premier mois... Ainsi, c'est convenu, je peux compter absolument sur vous?

— Soyez prête à la première alerte, on peut avoir besoin de vous d'un moment à l'autre."

Il se leva pour partir. Puis, se ravisant tout à coup:

— Ah! j'oubliais, s'écria-t-il, la chose la plus importante:

— Je vous ai dit tout à l'heure que Mme d'Orcel comptait nourrir son enfant. Ce sera donc un vrai crève-coeur pour elle que de le confier à une étrangère, et, malgré mon autorité et celle de son père, il faudra user de ruse pour l'amener à y consentir.

— Le comte et moi, nous avons décidé

que le meilleur moyen pour obtenir ce résultat, était de séparer momentanément le bébé de sa maman.

— En connaissance, il a été décidé qu'aus sitôt après sa naissance, la nourrice et l'enfant partiraient pour une localité voisine quelconque, que l'on vous indiquera en temps utile.

— Je vous préviens, pour que vous ne vous étonniez pas trop, si, dès que vous aurez votre nourrisson, on vous embarque pour une destination inconnue. Ça vous est égal de quitter le pays pour quelques semaines?

— Oh! complètement égal, monsieur, s'écria Maria.

— Allons, je vois que tout est pour le mieux, conclut Hafner, en se frottant les mains.

Il se dirigea vers la porte, pour tout de bon cette fois. Néanmoins, sur le seuil, il ajouta encore:

— Il est inutile de parler de tout cela à vos voisins. D'abord, il faut que Mme d'Orcel ignore ma visite chez vous. Ensuite, il y aura toujours assez de jaloux pour envier votre chance, lorsque vous serez entrée chez les de Noirfont, ma bonne Maria. Il est inutile de les faire clabauder d'avance. Compris, n'est-ce pas?

Sur un signe d'acquiescement des deux femmes, Wilhelm leur jeta un petit salut protecteur et sortit.

Quand il fut à quelque distance de la maisonnette, il balbutia à demi-voix:

—Voilà un excellent début! Si tout marche aussi bien, nous sommes sûrs du succès.

En rentrant, il se décida à mettre Brigitte au courant de la démarche qu'il avait accomplie le matin, et lui montra combien ces premiers préparatifs étaient de bon augure.

La jeune fille, qui avait une foi aveu-

gle dans la prudence de son père, ne put que lui prodiguer les approbations et les encouragements.

Cette intéressante conversation, et divers préparatifs à faire en vue d'un départ précipité, les menèrent jusqu'à l'heure du dîner.

Ils se mirent à table gaiement, escomptant déjà la victoire, rêvant à leur vengeance, assouvie enfin après tant de traverses.

Tout à coup, comme ils achevaient le dessert, la femme qui les servait se précipita dans la salle, l'air effaré :

— Ah ! monsieur, c'est un grand malheur ! s'écria-t-elle ; il paraît que la dame des Tamaris est sur le point d'accoucher ; on n'attendait pas le dénouement aussitôt ; et le docteur Moreil qui n'a pas encore de remplaçant... Ah ! quel malheur !...

— Que voulez-vous que j'y fasse, répondit Hafner d'un air distrait.

— Si monsieur voulait... on dit que monsieur est si bon médecin... ça serait rendre un grand service, car il paraît que la pauvre dame est bien malade.

— Vous savez bien que je suis ici pour soigner ma fille. Si j'ai fait, à cause de cela, le sacrifice d'abandonner mon pays et ma clientèle, ce n'est pas pour me créer, ailleurs, d'autres tracas.

La servante baissa la tête.

— D'abord, on n'est pas venu me chercher, je pense ? reprit Wilhelm.

— Non, non ; c'est moi qui ai eu cette idée en voyant la femme de chambre qui courait, affolée, à la recherche d'un docteur.

Il y eut un court silence. Puis la domestique ajouta, comme se parlant à elle-même :

— Il y aurait pourtant gros à gagner,

car la fille du comte est riche et paie généreusement.

— La fille du comte, répéta Hafner ; de qui s'agit-il donc, s'il vous plaît ?

— De Mme d'Orcel, la fille du comte de Noirfont.

Brigitte ne put contenir un cri :

— Edwige !

Wilhelm jeta à sa fille un regard furibond et grogna en allemand :

— Es-tu folle ? Veux-tu faire manquer toutes nos combinaisons ?

— Mademoiselle connaît la famille de Noirfont ? demanda la servante.

Le docteur s'empressa de répondre à la place de Brigitte.

— Oh ! non, nous ne la connaissons pas.

— Nous avons simplement entendu parler des aventures que cette jeune femme a eues dans sa jeunesse et du malheur qui vient de lui arriver ; son mari...

— C'est vrai, la pauvre femme n'a pas eu autrefois, et n'a pas encore maintenant, tout le bonheur qu'elle mérite, interrompit la domestique. Il faut espérer qu'elle sera plus heureuse à l'avenir et que son enfant lui donnera des consolations.

— Tout le monde, dans le pays, fait des vœux pour elle. Elle est si bonne et si charitable."

Hafner, pour faire croire qu'il était perplexé, avait l'air de réfléchir.

— Tenez, dit-il tout à coup, je veux bien, par humanité, porter secours à cette jeune femme. Je pense que ce sera une bonne action.

— Tâchez donc de rattraper la servante de Mme d'Orcel et dites-lui que je suis prêt à me rendre auprès de sa maîtresse si mes services lui sont nécessaires.

— J'y cours, monsieur... Ah ! quel bon cœur vous êtes ! Le bon Dieu vous revaudra ça !... Si vous voulez, je resterai avec

la demoiselle jusqu'à votre retour.

—Non, non, c'est inutile; ma fille demeure souvent seule et n'a pas peur. Du reste, il est possible que je l'emmène jusqu'à la villa du comte de Noirfont. Elle a fait ses études de médecine et pourra m'être utile.

—Allez donc faire la commission dont je vous ai chargée, vous reviendrez dîner, et vous pourrez ensuite rentrer chez vous comme d'habitude.

—Très bien, monsieur! dit la domestique en s'inclinant.

Lorsqu'elle fut dehors, Wilhelm se tourna vers Brigitte.

—Que penses-tu de la petite histoire? ricana-t-il. En voilà une série de coïncidences: Edwige qui accouche subitement —notre petite entrevue d'hier y est peut-être pour quelque chose—en l'absence de son père, de son mari... et même de son garde du corps, Bruno!...

—Edwige entourée de gens qui ne me connaissaient pas, et livrée à mes soins!...

—Ah! non, jamais, jamais je n'aurais osé espérer tant d'atouts. Attendons maintenant l'autorisation, pour entrer dans la place... et la partie est gagnée..."

Au bout d'une demi-heure d'attente, Brigitte et son père virent arriver leur femme de ménage, suivie de la petite femme de chambre de Mme d'Orcel.

Elle apportait un mot de Mme Kergarec, griffonné à la hâte. Cette dernière, cloîtrée dans sa chambre par la rougeole, ne pouvait être d'aucun secours à son amie; mais elle se rendait bien compte de l'imminence du péril.

Elle priait donc le docteur étranger de bien vouloir secourir, au nom de l'humanité, la pauvre femme privée de tous ses soutiens naturels en un si grave moment.

Wilhelm Hafner fit ses préparatifs en

un clin d'oeil; après quoi, il dit à Brigitte:

—Toi, tu vas aller à Beaulieu immédiatement; tu prendras une voiture fermée que tu ramèneras ici. Tu y feras mettre nos malles. Puis, tu te rendras à la maison des Peyrols que je t'ai indiquée, tu emmèneras Maria et tu la conduiras à la voiture qui sera arrêtée sur la route. Il fera nuit, on ne nous verra pas. Une fois Maria embarquée, tu diras au cocher de la mener directement à Menton, et là de la laisser à la gare. Elle nous attendra dans la salle d'attente.

—Il est plus prudent de ne pas quitter Beaulieu tous ensemble.

—Ensuite, que ferai-je?

—Tu viendras me rejoindre à la villa et tu me rapporteras différents paquets de chez le pharmacien pour légitimer ta promenade à Beaulieu.

—Je t'admire, père, tu penses à tout.

Mais Hafner n'entendit pas, il était déjà dehors.

VI

Il n'y avait, à la villa de Noirfont, en ce moment-là, qu'un personnel très restreint. Car non seulement le comte avait emmené Bruno avec lui, mais le valet de chambre de M. d'Orcel avait également suivi son maître à Paris. Et, depuis un mois, il faisait chaque jour la navette entre la rue Cortambert et la prison de la Santé, pour procurer au prisonnier tout ce dont il pouvait avoir matériellement besoin.

Deux domestiques mâles restaient donc seulement aux Tamaris: le cocher, qui couchait ainsi que sa femme—la cuisinière—au-dessus des écuries, et le jardinier, qui avait pour domicile une maisonnette située à la grande porte du parc.

La femme de ce dernier, brave fille du pays, s'était dévouée à soigner et à servir Mme Kergarec. Elle n'avait donc, de ce fait, aucun contact avec le reste de la maison.

Lorsqu'Edwige, après son entrevue dramatique avec Hafner, s'était trouvée si souffrante, elle n'avait donc eu après d'elle que sa femme de chambre Justine. Cette jeune personne était pleine de bonne volonté, mais son dévouement ne suppléait pas, hélas! à son inexpérience.

Toutes ces circonstances, jointes au désarroi qu'engendre forcément un événement imprévu, devaient permettre au docteur Hafner d'entrer sans coup férir dans la place.

Il franchit, en effet, la porte du parc d'un pas conquérant, et, dès qu'il fut dans le vestibule de la villa, il commença à parler en maître.

—Ma fille, dit-il à Justine, vous allez me conduire à la chambre de votre maîtresse, je vais l'examiner d'abord... je vous dirai ensuite ce qu'il y aura à faire.

Wilhelm Hafner était admirablement grimé: des lunettes bleues et une épaisse barbe rousse le rendaient méconnaissable. Mais eût-il négligé cette précaution que la pauvre Edwige eût été bien incapable de le reconnaître.

Le docteur examina soigneusement la malade, puis, se tournant vers Justine qui attendait son diagnostic avec anxiété:

—Allons, dit-il, soyez sans crainte! Tout se passera le mieux du monde. Prévenez Mme Kergarec qu'elle n'ait pas à s'inquiéter. Je ne prévois pas, du reste, que le dénouement arrive avant demain matin.

—Ah! mon Dieu! madame va donc souffrir tout ce temps-là?

—J'espère que non, car j'emploierai

pour l'en empêcher un **moyen** infailible que je connais.

—Vous allez peut-être endormir madame?

—Justement. Mais, pour cela, il faut le plus grand calme autour d'elle. Ah!... J'y pense!... dites donc au jardinier d'attacher les chiens un peu loin de la maison, qu'on ne les entende pas aboyer!...

—Oui, monsieur, vous avez raison.

—En rentrant, vous irez à la cuisine et vous direz à la cuisinière de garder son fourneau allumé... il me faudra de l'eau bouillie et chaude en quantité...

—Bien, monsieur; c'est très facile. Du reste, Emilie et moi nous veillerons toute la nuit, afin d'être prêtes quand on aura besoin de nous.

—C'est cela, et comme j'ai différentes choses à vous faire faire, je voudrais bien que vous ne vous endormiez pas. Dites donc à votre camarade de faire du café très fort. J'en aurai peut-être besoin moi-même.

A ce coment, on sonna à la porte. C'était Brigitte.

—Ah! voilà ma fille qui arrive, dit le docteur à Justine. Faites-la entrer dans la pièce à côté et allez faire ce que je vous ai dit.

Justine courut s'acquitter de ses commissions. A chacun elle conta combien ce brave docteur paraissait entendu, dévoué, attentionné. On pouvait être tranquille, madame serait bien soignée.

Quand elle rentra, elle trouva sa maîtresse un peu plus calme et Brigitte installée seule dans le cabinet de toilette, devant une table encombrée de fioles, de paquets d'ouate, de toile et de flanelle.

Le docteur était descendu à la cuisine afin de faire bouillir lui-même ses instruments—on n'est pas plus soigneux!...

Installé devant le fourneau, Hafner paraissait surveiller avec attention sa délicate opération. En réalité, il ne songeait qu'à se débarrasser d'Emilie, qui le regardait avec curiosité et admiration.

—Vite, ma fille, dit-il tout à coup, montez me chercher ma pince, ma fille vous la donnera; je ne peux pas sortir ces outils de l'eau bouillante avec mes doigts...

Emilie escalada l'escalier du sous-sol au galop...

Elle avait à peine disparu que Wilhelm, avisant le café qui filtrait tout doucement sur le fourneau, sortit une fiole minuscule de sa poche et en versa le contenu dans le liquide parfumé.

Quand la cuisinière reparut deux minutes après, le tour était joué.

Pendant tous ces préparatifs, le temps avait passé! Il était maintenant près de minuit. La malade reposait toujours.

Le docteur affirma encore qu'il ne fallait compter sur rien de nouveau avant le matin. En conséquence, il réclama le café qui devait tenir tout le monde éveillé. Bonhomme et paternel, il le fit servir sous ses yeux... mais se garda bien d'y toucher.

Cinq minutes après avoir bu, la pauvre Justine, lâchant les ciseaux qui lui servaient à couper des bandes de flanelle, tomba assommée, le nez sur son ouvrage.

—Et d'une! fit cyniquement Hafner, en poussant la jeune fille dans un coin, comme un simple paquet.

Un brusque fracas le fit descendre en courant à la cuisine. Là, Emilie, étourdie par le narcotique, avait simplement posé son plateau à côté de la table!... puis elle avait roulé elle-même au milieu des débris de porcelaine.

—Et de deux! ça va bien, constata le

docteur qui remonta tranquillement auprès de sa fille.

Désormais, entre Wilhelm Hafner et sa victime, il n'y avait plus d'obstacles, et tout faisait prévoir qu'il mènerait à bien son oeuvre infernale.

Malgré cette certitude de succès, Brigitte n'était pas tranquille.

Moins endurcie que son père, elle sentait d'abord quelques vagues remords s'agiter au fond de sa conscience; et, ensuite, elle tremblait d'être reconnue, accusée d'avoir participé au crime, séquestrée dans cette maison, tuée peut-être.—Crainte absurde, mais qu'il lui était impossible de dominer.

Hafner, hélas! ne tremblait pas, lui! Pas plus qu'il ne sentait s'agiter au fond de sa conscience le plus petit remords.

Debout au pied du lit où se tordait Edwige, le dos tourné à la lumière, il couvait la jeune femme du regard.

Il ne se souvenait plus des tortures qu'il lui avait fait subir jadis et qui eussent dû assouvir sa haine.

Il ne se rappelait pas que, l'avant-veille, la douce créature lui avait sauvé la vie.

Non; il haïssait mortellement le comte de Noirfont, Maurice d'Orcel, et, pour tirer vengeance de ces deux êtres, tous les moyens lui étaient bons.

Edwige eut quelques instants de répit.

—Souffrirai-je longtemps comme cela? demanda-t-elle d'une voix faible.

—Non, répondit Hafner.

—Et vous me permettrez d'embrasser mon enfant tout de suite?

—Certainement, mais ne vous agitez pas, madame.

Le docteur n'avait pas besoin de déguiser sa voix; la jeune femme n'était pas en état de le reconnaître; comment eût-elle pu supposer, d'ailleurs, que l'homme qui

venait pour la soigner était son ennemi mortel, son bourreau d'autrefois?

Tout doucement, comme en rampant, Hafner se rapprochait et, soudain, il avança sous le nez de la malade un flacon débouché, en disant :

—Respirez un peu, cela vous donnera des forces.

Sans défiance, Edwige aspira longuement; puis, avec un brusque mouvement de répulsion :

—Oh! qu'est-ce que vous me faites-là? balbutia-t-elle.

Dérangé par ce choc imprévu, Hafner pour maintenir son flacon en équilibre et toujours le plus près possible des narines de la malheureuse femme, fit un demi-tour qui plaça son visage en pleine lumière.

—Respirez toujours! répéta le monstre, en oubliant, cette fois, de déguiser sa voix.

Oh! cette voix! cette voix! où donc l'avait-elle entendue?

Le regard d'Edwige s'était maintenant fixé sur l'homme qui venait de parler; et ce regard avait une expression si étrange qu'Hafner ne put s'empêcher de frissonner.

Mais le chloroforme, que la pauvre patiente avait déjà respiré et respirait encore malgré elle, commençait à troubler son cerveau.

Elle se mit à bégayer des phrases incompréhensibles, cherchant ses mots comme une personne ivre.

Cependant, son oeil voyait encore sans doute, et, à un moment donné, la peur réveillant ses forces, elle essaya de crier :

—Mon père!... Maurice!... Bruno!... Anne!... Anne!... Au secours!...

Du moins, elle s'imagina qu'elle criait. En réalité, ses lèvres s'agitèrent dans le vide sans proférer aucun son: l'engourdissement gagnait tous les organes.

Enfin, après une dernière révolte, elle retomba inerte, comme morte.

—Tout va bien, mâchonna Wilhelm : quelques gouttes de chloroforme sur ce tampon de temps en temps!... et je la maintiendrai en cet état jusqu'à ce que tout soit terminé!

Puis, une idée gaie lui traversant l'esprit :

—Vraiment, ricana-t-il, c'est tout à fait amusant! On dirait que je suis le médecin ordinaire de la famille de Noirfont—l'accoucheur, tout au moins; il y a vingt ans, la mère; aujourd'hui, la fille!

“Si, après cela, je ne deviens pas fataliste, c'est à dégoûter la divine Providence, qui met tant d'empressement à m'être agréable!

Un bruit léger, à la porte, interrompit ses réflexions. C'était la femme du jardinier, que Mme Kergarec, inquiète du silence subit qui régnait dans la maison, envoyait aux nouvelles.

Hafner entr'ouvrit la porte.

—Docteur, comment va madame?

—Comme vous le voyez, elle est très calme.

—Alors?... rien encore?

—Non... non. Et il n'y aura rien avant cinq ou six heures du matin. Vous pouvez bien aller vous coucher, ma brave femme. Dites à Mme Kergarec que je la ferai prévenir dès que j'aurai du nouveau à lui communiquer.

“Mais ne restez pas ici, c'est inutile. Et remontez vite, sans faire de bruit, surtout.”

La domestique se retira et retourna auprès de sa maîtresse pour lui dire :

—Quel brave homme, madame, que ce médecin! Il ne quitte pas madame d'une seconde.

A deux heures du matin, tout était fini: Edwige avait mis au monde une superbe petite fille, bien vivante et parfaitement constituée.

Hafner s'arrêta un moment à contempler cette innocente créature que le sort lui livrait. Puis, il soigna scrupuleusement la mère,—obéissant, en quelque sorte instinctivement, à ce sentiment du sacerdoce, qu'un médecin ne dépouille jamais, même en face de son pire ennemi.

Il porta ensuite l'enfant dans le cabinet de toilette où Brigitte attendait, non sans impatience.

Rentré dans la chambre de la jeune femme, qui s'agitait, à demi réveillée de son sommeil léthargique, il se pencha vers elle, et dit:

—Madame, vous avez un beau bébé.

—Merci, fit-elle d'une voix faible comme un souffle, je suis bien heureuse... Je voudrais... bien le voir...

—Non, non, pas encore. Il ne vout faut pas d'émotion pour le moment.

—C'est un garçon? Une fille?

—Une fille, madame. Une belle fille, répéta le docteur bien distinctement, comme pour faire arriver plus sûrement ses paroles jusqu'au cerveau enténébré de la malade.

Edwige ferma les yeux en murmurant doucement:

—J'ai une fille!... Maurice! mon chéri... ta fille... reviens vite...

Sa voix s'éteignit.

Hafner, avançant sa main, dans laquelle se dissimulait le tampon de chloroforme, la maintint sous le nez de sa victime qui s'assoupit de nouveau, sans résistance.

—Maintenant, conclut-il entre ses dents, il s'agit de filer au plus vite... Mais, avant, je vais tâcher de m'offrir mes honoraires,

car mes clients seraient capables de les oublier!

Tout en monologuant, le bandit avait rapidement fouillé les tiroirs d'un petit secrétaire placé dans l'angle de la chambre. Il trouva immédiatement ce qu'il cherchait: quelques billets de mille francs enfermés dans un portefeuille.

Il empocha le tout sans hésiter et passa dans la pièce voisine, où Brigitte achevait d'emmailoter l'enfant.

Puis, après avoir fermé les portes et éteint les lumières, pour faire croire que tout reposait, le docteur dit à sa fille:

—Allons, en route! Donne-moi l'enfant et pas de bruit surtout.

La jeune fille, tremblante, obéit sans mot dire.

Ils franchirent le vestibule sur la pointe des pieds, traversèrent le jardin sans encombre—les deux chiens avaient été attachés derrière les écuries—et arrivèrent à la barrière qui fermait le parc du côté de la mer; cette barrière était toute grande ouverte. Dans l'affolement de la soirée, personne n'avait songé à la fermer.

Il était quatre heures du matin et il faisait complètement noir...

—Ouf!... soupira Hafner; ça y est. Nous avons une fière veine, tout de même! Si le mioche s'était avisé de hurler juste sous les fenêtres de cette dame Kergarec, nous étions perdus. Celle-ci aurait été capable de courir après nous, malgré sa rougeole.

“Mais non, elle est bien sage, la mignonne, on va la dorloter pour la récompenser.”

Brigitte n'ouvrait pas la bouche. Instinctivement, son coeur se serrait en entendant ces sinistres plaisanteries; et elle avançait comme une automate, butant aux pierres du chemin, poussée moins par les

injonctions réitérées de son père que par cette peur irraisonnée, effroyable, à laquelle aucun criminel ne peut se soustraire.

Cependant, ils étaient enfin sortis du sentier qui contourne la presqu'île Saint-Jean. Ils se trouvaient maintenant sur la route qui passe au bas de Beaulieu et suit le rivage parallèlement à la voie du chemin de fer.

Là, le docteur s'arrêta une minute et demanda :

—Tu n'es pas trop fatiguée, Brigitte ? Tu peux marcher ?

—Oui, père ; au contraire, l'air me fait du bien.

—C'est bon. Alors, comme il est prudent de nous éloigner d'ici au plus vite, nous allons marcher jusqu'à la prochaine station,—Eze, je crois,—et là nous prendrons le premier train qui passera. Nous irons jusqu'à Menton, où nous retrouverons notre nounou. Je ne serai pas fâché de lui remettre mon colis. C'est encombrant à transporter, un mioche!...

De Beaulieu à Eze il y a environ trois kilomètres. Au bout de trois quarts d'heure de marche, le père et la fille arrivèrent devant une gare minuscule isolée au bord de la route ;—le village d'Eze étant perché sur un rocher isolé et inaccessible, le chemin de fer se contente de le desservir... de loin.

A cinq heures cinquante-cinq du matin passa un train venant de Nice. Nos voyageurs y montèrent. A Menton, ils retrouvèrent, en effet, la pauvre Maria, complètement ahurie par son enlèvement et sa nuit sans sommeil.

Aussi, quand une heure plus tard on l'embarqua dans le train de Gênes, elle ne protesta pas et suivit sans mot dire le doc-

teur, dont l'air d'autorité et de décision lui en imposait singulièrement.

VII

Vers six heures du matin, le cocher Albert, après avoir soigné ses chevaux, s'approcha de la villa et fut tout étonné de voir la maison plongée dans un silence absolu.

—En somme, ce n'est pas mauvais signe, dit-il après une minute de réflexion. Tout est fini, sans doute ; autrement, il y aurait du mouvement, du bruit.

“Enfin, faut tout de même que je voie ce qu'est devenue ma femme... J'ai faim, moi, d'abord!...”

“Je parie qu'elle s'est endormie dans sa cuisine... Il n'y en a pas une pareille pour pioncer n'importe où...”

Le brave homme, ayant trouvé la porte du vestibule ouverte, s'engageait dans l'escalier du sous-sol, lorsqu'il rencontra Angèle, la domestique de Mme Kergarec, qui descendait du second en bâillant ?

—Tiens, c'est vous, Albert?... Je me suis couchée si tard que je ne peux pas me réveiller... Eh bien ! quoi de neuf ?

—J'allais vous le demander, répondit le cocher. Vous avez vu madame ?

—Oui, j'ai entr'ouvert la porte en passant. Elle repose, tout est noir dans la chambre.

—Enfin, où sont ma femme et Justine ? C'est curieux tout de même, personne ne bouge.

Ils entrèrent dans la cuisine juste au moment où Emilie commençait à reprendre connaissance, réveillée par l'air froid du matin.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Albert, réellement inquiet de voir sa femme, le visage décomposé, couchée par terre, sur les carreaux de sa cuisine.

Aidé d'Angèle, il la releva, la secoua et tenta vainement d'en tirer des éclaircissements.

—Madame... madame... le docteur... bégaya la pauvre femme en claquant des dents... Justine, le bébé...

—C'est vrai, au fait, dit Angèle, et Justine où est-elle? Tant pis, je remonte chez madame; tout ça, c'est pas naturel.

Et remontant quatre à quatre l'escalier, elle entra résolument dans le cabinet de toilette où gisait Justine, toujours endormie.

A cette vue, la brave femme eut réellement peur.

—Comme ça sent drôlement? se dit-elle. Ah ça! qu'est-ce qu'on a fabriqué ici?... C'est du chloroforme... J'ai déjà senti cette odeur-là quand on a opéré mon mari... Sûr que c'est ça qui les a tous endormis!... Mais ce médecin de malheur où est-il?... Et l'enfant?...

Tout en monologuant ainsi, Angèle avait ouvert la fenêtre et secouait Justine... inutilement du reste.

En entendant du bruit, Mme d'Orcel sortit de son asoupissement et appela:

—Justine... Justine... apportez-moi ma fille. Je vais bien, je vous assure... je veux l'embrasser.

—Sa fille? que raconte-t-elle, mon Dieu? gémit la domestique complètement affolée. Elle est donc accouchée... mais où est-il cet enfant?...

La malade revenait peu à peu à la réalité; elle reconnut soudain Angèle, que la stupeur tenait clouée sur le pas de la porte.

—Ah! c'est vous?... où donc est Justine?...

—Elle se repose, madame.

—Ah!... et ma fille?... Je veux qu'on me l'apporte tout de suite... A-t-on télé-

graphié à mon père?... comme il va être heureux!...

—Oui, madame, oui. Mais que madame ne s'agite pas surtout! Je remonte vite donner des nouvelles à Mme Kergarec.

Et elle s'enfuit pour couper court à cette conversation difficile.

Dans le vestibule, elle trouva son mari, venu lui aussi aux nouvelles. Ils pénétrèrent de compagnie dans la cuisine, où le cocher, à l'aide d'une boisson chaude et de quelques bourrades énergiques, était parvenu à réveiller Emilie.

—Eh bien? firent-ils en choeur.

—Il paraît, expliqua Angèle, qu'il y a une fille... C'est madame qui me l'a dit... mais personne ne l'a vue... même pas madame, qu'on a dû endormir... Mais, où l'a-t-on mise, cette petite? je ne l'ai trouvée nulle part!

—Ça, c'est un peu fort! s'écria le concierge. Qu'est-ce que tu nous chantes-là?

—La vérité, mon pauvre Isidore; c'est à perdre la tête... et cette Justine qui dort aussi! je n'ai jamais pu la réveiller!...

Les quatre domestiques se regardèrent consternés.

Emilie dont les idées s'éclaircissaient peu à peu, s'écria:

—Pour sûr, c'est qu'on l'a volé c't'enfant! et c'est pour ça qu'on nous a endormis, Justine et moi, car c'est pas naturel, vous conviendrez, qu'on ait dormi, comme ça tout d'un coup, toutes les deux.

Les trois autres approuvèrent d'un signe; à ce moment, un coup de sonnette retentit.

—Mon Dieu, c'est madame! gémit Angèle; elle va encore réclamer sa fille... Quoi lui dire? Moi je n'y retourne pas...

—J'y vais, dit Emilie résolument. Je lui dirai n'importe quoi... mais il ne faut pas lui avouer que l'enfant est perdu...

elle en mourrait!... Pendant ce temps-là, Angèle, monte vite raconter l'affaire à Mme Kergarec, qu'elle nous dise ce qu'il faut faire.

La cuisinière entra dans la chambre de sa maîtresse d'un pas hésitant et demanda timidement:

—Que désire madame?

—Je veux voir ma fille, dit Edwige avec impatience. Voyons, vous avez tous l'air ahuri... Où est le médecin? A-t-on télégraphié à mon père?

—Oui, madame, hier soir, dit avec empressement la cuisinière, éludant la première partie de la question; monsieur le comte sera ici demain matin.

—Bien... qu'on ouvre les rideaux et qu'on m'apporte mon bébé tout de suite...

Emilie, médusée, ne bougeait pas.

—Vous n'entendez pas, voyons? Enfin, qu'y a-t-il? Ma fille est malade?... elle est morte? s'écria la pauvre mère prise d'une angoisse subite.

—Non, non, madame, clama Emilie, la petite va bien... mais... mais le médecin... oui, le médecin a défendu de l'amener dans la chambre de madame... par rapport au chloroforme... madame comprend c'est très mauvais pour un si petit bébé.

—Eh bien, qu'on ouvre la fenêtre, ça changera l'air.

—C'est pas possible, madame, dit la brave femme à qui l'épouvante donnait de l'imagination. Que madame soit donc raisonnable. La petite est dans la chambre rose, bien tranquille; Justine la garde; il ne faut pas la déranger. Que madame ne s'agite pas surtout... ça lui ferait du mal et n'avancerait à rien.

Edwige, encore si faible, se laissa à demi convaincre par toutes ces raisons et reposa la tête sur l'oreiller en fermant les yeux.

Emilie profita de l'accalmie pour se sauver. En passant dans le cabinet de toilette, elle acheva de réveiller Justine en lui lançant de l'eau froide à la tête, et toutes deux descendirent à la cuisine pour conférer avec les autres domestiques sur les mesures à prendre.

Mme Kergarec, après avoir entendu le récit d'Angèle, s'était levée immédiatement, en dépit de la fièvre et de la rougeole, et était descendue, elle aussi, afin de tirer au clair cette histoire invraisemblable.

Emilie et Angèle, qui, seules, avaient vu le médecin, racontèrent en détail ce qu'elles savaient; c'était peu de chose.

Ce médecin semblait un brave homme; il avait fait consciencieusement tous les préparatifs d'usage; il avait amené sa fille pour l'aider et ils parlaient allemand ensemble.

Ceci commença à faire dresser l'oreille à Mme Kergarec.

—Isidore, dit-elle, courez vite à la maison de ce docteur et enquérez-vous de ce qu'il a pu devenir ainsi que sa fille.

—Voyons, Emilie, continua-t-elle, tâchez de bien vous souvenir et dites-moi comment ils étaient faits, ces gens?"

La cuisinière expliqua de son mieux la physionomie de l'accoucheur et de sa fille et elle ajouta que, pour elle, il ne serait pas étonnant que la superbe barbe rousse du docteur fût une fausse barbe.

Anne Kergarec n'avait jamais vu Hafner, mais elle avait tant entendu Edwige le lui dépeindre qu'elle était bien en mesure de le "reconnaître". Sa conviction se forma tout de suite: "C'était bien Hafner, l'infâme Hafner, qui, grâce à un concours de circonstances invraisemblables, était parvenu à se faufiler dans la chambre de Mme d'Orcel, sous le couvert de sa qua-

lité de médecin! C'était bien Wilhelm Hafner qui avait délivré la jeune femme! lui, qui, par conséquent, avait fait disparaître l'enfant de son ex-pupille.

—Impossible de nier l'évidence, hélas!...

—D'ailleurs, un forfait aussi monstrueux pouvait-il avoir d'autre auteur que le misérable, à la haine duquel la pauvre Edwige devait déjà tant de souffrances?"

—Eh bien, madame, quelle est votre impression? demanda Justine.

—Mon impression, ma fille, est que ce médecin allemand a enlevé l'enfant, sans doute avec le concours de sa fille déguisée en sage-femme.

A ce moment, reparut Isidore tout essoufflé.

—Madame, sûrement que ces brigands ont filé! la maison est fermée, les malles enlevées. Mais le comble c'est qu'ils ont emmené une nourrice!...

—Une nourrice!... crièrent tous les assistants d'une seule voix.

—Oui, parfaitement. La Maria Peyrols.

—Eh bien! quoi! elle est partie? demanda Emilie.

—Partie hier soir en voiture pour on ne sait où; le docteur l'avait retenue le matin et lui avait payé d'avance un mois de gage.

La pauvre Anne Kergarec sentait sa raison lui échapper; d'ailleurs, la fièvre qui battait ses tempes n'était pas faite pour lui donner la lucidité et l'énergie qui auraient été nécessaires dans une aventure aussi effroyable.

—Le comte, prévenu hier soir, arrivera demain matin, dit-elle. En attendant, allons au plus pressé: Albert, attellez vite. Je vais écrire au procureur à Nice. Vous porterez la lettre. En même temps, vous ramènerez le docteur Galandi. Il faut absolument qu'on voit dans quel état est ma

pauvre amie... Vous lui direz aussi de vous indiquer une garde.

—Pauvre chère petite Edwige!... et dire que je ne peux même pas aller l'embrasser!

—Ah! non, madame, se récria Angèle. Il ne faut pas faire d'imprudence. Il ne manquerait plus que madame attrape la rougeole! Dans son état, ça la ferait sûrement mourir.

—Sûrement, approuva Emilie. Mais qu'est-ce qu'on va lui dire à madame?

—Il est indispensable de cacher la vérité à Mme d'Orcel. Laissons-lui ses illusions le plus longtemps possible, dit Mme Kergarec.

—Qui sait, d'ailleurs, si on ne va pas le retrouver, cet enfant!

—Ah! à propos! Vous dites, Isidore, que cette fille, Maria... Peyrols est partie en voiture?

—Oui, madame, à huit heures du soir.

—Eh bien, interrogez tous les cochers de Beaulieu. Si vous retrouvez celui qui l'a conduite, il nous dira dans quelle direction... Ce sera toujours une indication.

—Bien, madame, j'y vais.

—Alors, que dois-je répondre à madame? redemanda Justine qui n'était pas sans redouter la prochaine entrevue avec sa maîtresse.

—Répétez-lui simplement ce que lui a dit Emilie, c'est plausible. Ajoutez que le docteur Galandi, de Nice, va venir et qu'on décidera avec lui ce qu'il y aura à faire.

—Maintenant, madame ferait bien de remonter se coucher, conclut Angèle. Car je crois bien que madame ne resterait pas longtemps sur ses jambes.

—C'est vrai, approuva la jeune veuve, je sens que je ne vais pas tarder à me trouver mal.

En effet, quand Anne Kergarec eut gra-

vi péniblement les deux étages qui conduisaient à sa chambre, elle tomba sur son lit presque sans connaissance.

Il faut avouer que l'épreuve était rude pour cette amie tendre et dévouée.

Ce fut seulement le lendemain matin que le comte de Noirfont arriva à Beaulieu escorté du brave Bruno.

Le docteur Galandi, qui avait passé deux heures la veille à la villa, avait été forcément mis au courant de toute la tragique histoire. Mme Kergarec lui en avait conté tous les détails et l'avait prié de les transmettre au comte.

Brisée par tant d'émotions, la pauvre femme ne se sentait pas la force d'affronter cette entrevue.

Lorsque le comte et son domestique apparurent au bas du péron de la villa, le docteur s'avança à leur rencontre, puisque c'était à lui qu'incombait la tâche douloureuse de mettre le pauvre père au courant des événements.

En voyant le visage grave du docteur Galandi, Noirfont, saisi d'une affreuse appréhension, s'écria :

—Ma fille est morte?

—Non, monsieur le comte, elle se porte assez bien.

—Alors, c'est l'enfant?

—L'enfant, non plus, n'est pas mort, répondit le médecin.

—L'enfant!... c'est un garçon, n'est-ce pas, docteur?

—Non, monsieur le comte, une fille, paraît-il.

—Comment, paraît-il? Vous ne l'avez pas vue?

—Ce n'est pas moi qui ai fait l'accouchement... malheureusement.

—Mais, enfin, puisque vous êtes là, vous avez soigné la mère. l'enfant?...

—La mère, oui. Quant à l'enfant, je ne

l'ai pas vu... personne ne l'a vu...

—“Il est fou”, pensa Noirfont.

Et tout haut :

—Je ne comprends pas... Expliquez-vous.

—Voici, en deux mots, ce qui s'est passé, reprit Galandi. Mme d'Orcel a été prise subitement, avant-hier soir, de douleurs terribles. Dans l'affolement général, on est allé au plus près et on a introduit auprès d'elle un médecin étranger, établi depuis quelques jours à Saint-Jean. Il a amené avec lui sa fille, doctoresse, a-t-il affirmé, pour l'aider.

—“Dès qu'il a été établi dans la villa, il a rassuré tout le monde par son zèle et sa bonhomie. Pour se débarrasser de la présence des domestiques, il leur a versé un narcotique.

—“Une fois seul avec Mme d'Orcel, il a dû l'endormir; car la pièce est restée pendant vingt-quatre heures imprégnée de chloroforme.

—“C'est donc ce médecin—seul, sans contrôle, sans témoin—qui a reçu le bébé. Je m'empresse, d'ailleurs, de reconnaître qu'il a rempli scrupuleusement tous ses devoirs envers la mère, qu'il s'est acquitté de sa tâche très consciencieusement.

—“Mais, lorsqu'on a pénétré, au petit jour, dans la chambre de Mme d'Orcel, on a constaté que l'enfant avait disparu en même temps que le docteur et sa fille. Depuis, on les cherche partout sans résultat.

—Que dites-vous là, mon pauvre ami, que dites-vous là? s'écria le gentilhomme, vous déraisonnez, vraiment!...

—Non, monsieur le comte, interrompit le docteur. Mais Mme Kergarec, de qui je tiens ces détails, croit connaître le nom du voleur: c'est un certain docteur Hafner...

—Hafner? balbutia Bruno.

—Mais je le croyais mort, ou sérieusement blessé, fit Noirfont.

—Pas du tout, poursuivit Galandi. Et la preuve, c'est qu'il avait loué, sous un faux nom, une maisonnette à deux pas de votre villa, pour mieux surveiller vos faits et geste sans doute.

—Ah! le coquin, gronda le gentilhomme, il nous poursuivra donc éternellement de sa haine. Ce misérable viendra donc sans cesse jeter le deuil et la douleur au sein de notre famille? A-t-on prévenu la police au moins? A-t-on fait fouiller les environs?

—Je crois que les domestiques s'en sont occupés. Mais deux femmes malades étaient bien insuffisantes pour diriger avec autorité de semblables recherches. On ne pouvait pas grand'chose sans vous. D'ailleurs, il est probable que le ravisseur a pris le large la nuit même du crime et qu'il est loin maintenant.

Bruno étouffa un cri de colère, et Noirfont un geste de désespoir.

—Au milieu de cette cruelle épreuve, reprit Galandi, il nous reste une consolation: c'est que Hafner n'a pas eu l'intention de faire du mal au bébé, attendu qu'il a songé à toutes les précautions nécessaires pour que sa vie ne fût pas en danger.

—Comment cela?

—Le ravisseur, qui avait préparé, sans doute, son forfait, avait retenu d'avance une nourrice.

—C'est incroyable! Par quelle voie avez-vous appris ce détail?

—Par la mère de cette fille, tout simplement. Le médecin allemand qui était leur voisin, a engagé Maria Peyrols pour nourrir l'enfant de Mme d'Orcel à qui on avait défendu de le faire elle-même.

—Alors, c'est un fait bien établi, interrogea le comte, Hafner a pris une nourri-

ce pour soigner l'enfant qu'il projetait d'enlever?

—Il n'y a pas de doute possible.

Noirfont poussa un soupir.

—Vous avez raison, en somme, balbutia-t-il. Dans notre malheur, c'est une consolation de voir toutes les précautions dont ce bandit s'est entouré pour assurer l'existence de notre bébé, alors qu'il eût été si facile de l'étrangler, au moment où il est venu au monde.

—Et ma fille, que dit-elle de tout cela?

—Mme d'Orcel ne connaît pas encore la vérité, répondit Galandi. On lui fait croire que son enfant est installé dans une chambre éloignée de la sienne et on invente prétexte sur prétexte pour reculer le moment où on lui permettra de le voir.

—Cette situation ne pourra pas se prolonger.

—Non, hélas! il faudra bientôt prendre un parti. Enfin, allez la voir, monsieur le comte, et tâchez de ne lui laisser rien deviner encore?

Noirfont fit un signe d'acquiescement et se dirigea, soucieux, vers la chambre d'Edwige.

Dès qu'elle aperçut son père, la jeune femme lui tendit les bras avec une ardente expression de joie. Instinctivement, elle se sentait entourée de mystère et de dangers et elle s'était trouvée si faible et si seule depuis trois jours!

Préoccupée de son mari, elle s'enquit d'abord de lui:

—Et Maurice, comment va-t-il physiquement et moralement?

—Avez-vous pu obtenir de lui parler? Lui avez-vous appris la grande nouvelle?

—Oui, oui, balbutia le comte évasivement. Maurice est au courant; il va bien, d'ailleurs; il est plein de courage; il sera jugé bientôt, et, dès qu'il sera libre, il

viendra se joindre à nous pour jouir du bonheur...

—Père, vous avez vu ma fille, n'est-ce pas? interrompit Edwige, qui, relativement tranquilisé du côté de son mari, se reportait aussitôt vers cet autre objet de ses tendres sollicitudes.

—Certainement, répondit le gentilhomme, ou plutôt je ne l'ai qu'entre-aperçue.

—Elle dormait peut-être?... Comment la trouvez-vous?

—Très gentille. Elle te ressemble, ma chérie.

Noirfont était au supplice. Aussi, ne se sentant pas la force de continuer cet entretien qui lui déchirait le coeur, il prétextait une grande fatigue et se retira.

D'ailleurs, il avait besoin de s'entretenir au plus vite avec Mme Kergarec sur les mesures à prendre et de faire ensuite les démarches nécessaires pour stimuler et diriger utilement les recherches de la police.

Nous venons de voir par le récit du docteur Galandi que Mme Kergarec, d'après tous les renseignements qu'elle avait recueillis, était persuadée de la présence d'Hafner dans le pays et n'hésitait pas, par conséquent, à l'accuser du nouveau malheur arrivé à son amie Edwige.

Cette dernière, au contraire, n'avait pas du tout parlé de son ex-tuteur.

Elle semblait ne se souvenir ni d'avoir trouvé Hafner sur sa route, dans le parc de la villa, ni de l'avoir vu à son chevet dans la nuit terrible.

Et, ayant oublié ces deux faits, elle ne pouvait ni établir entre eux une corrélation, ni en tirer la conclusion que le bourreau de sa famille s'était introduit sous son toit pour y commettre le plus lâche, le plus abominable des forfaits.

Par conséquent, elle était à cent lieues

de supposer que son enfant avait été enlevé; et les prétextes, pourtant bien puérils, qu'on lui donnait pour éviter de la lui montrer, n'éveillaient dans son esprit aucun soupçon.

Elle acceptait, sans les discuter, toutes les mauvaises raisons qu'on lui fournissait, parce qu'elle avait une foi aveugle en tous ceux qui l'entouraient.

Cependant, au bout de trois jours, pendant lesquels il avait fallu employer des prodiges d'imagination pour prolonger cette situation invraisemblable, Edwige sentit tout à coup ses défiances s'éveiller.

Depuis le matin on avait inventé une nouvelle fable qui avait rencontré chez elle une crédulité moins complaisante. On lui avait dit qu'on avait été obligé d'éloigner l'enfant et de le transporter dans une autre maison, parce que Mme Kergarec était atteinte d'un mal de gorge qui faisait craindre la diphtérie.

Et cette histoire lui avait paru tellement extraordinaire qu'elle s'était promis d'en contrôler l'exactitude.

L'après-midi du lendemain, profitant de ce qu'elle était seule, Edwige se leva donc s'enveloppa d'un peignoir, et, se traînant péniblement, atteignit la chambre de son amie.

Mais, au moment où elle se disposait à ouvrir la porte, elle entendit à l'intérieur le bruit d'une conversation, et elle s'arrêta instinctivement, retenue par une force invincible, l'oreille tendue.

—Je commence à désespérer, disait Noirfont en s'adressant au docteur Galandi; toutes les recherches de la police n'ont abouti, jusqu'à présent, à aucun résultat. On a fouillé tous les établissements où l'on reçoit des enfants abandonnés: on n'a rien trouvé qui se rapportât à ce que nous cherchons.

—Il faut simplement en conclure, répondit Galandi, que le bourreau n'a pas voulu se dessaisir de sa victime de peur qu'elle ne lui échappe et qu'il la traîne, après lui dans toutes ses pérégrinations.

—C'est donc après Hafner qu'il faut courir, et le plus vite possible.

—Courir où? A partir de Menton, où on a relevé leur passage d'après les renseignements donnés par le cocher qui a conduit Maria, les fugitifs se sont volatilisés. On ne les a vus débarquer nulle part.

—C'est incroyable! Un homme qui voyage avec une nourrice et un enfant, c'est pourtant visible, assez facile à remarquer.

—Wilhelm Hafner est malin, reprit le comte; il doit bien supposer que la police est à ses trousses et il a dû prendre toutes ses précautions pour dépister les plus fins limiers.

—Néanmoins, ajouta-t-il avec énergie, nous n'abandonnerons pas la partie, quelles que soient les difficultés.

—J'y sacrifierai ma fortune entière, s'il le faut; mais je veux retrouver l'enfant de ma fille et châtier le ravisseur.

Ces mots étaient à peine sortis de sa bouche qu'un cri terrible retentit.

Les deux hommes, épouvantés, s'élançèrent vers la porte, tandis qu'Anne murmurait:

—Ah! mon Dieu, la chère petite nous a épiés, elle a tout entendu!... Que faire?... pauvre enfant, pauvre père!...

Le docteur était arrivé le premier près d'Éwidge; il s'attendait à la trouver évanouie, mais, au contraire, il la vit se redresser, l'oeil hagard, et, lorsqu'il voulut la toucher, elle éclata de rire.

—Folle! ma fille est folle! balbutia Noirfont en s'étreignant le front de ses deux mains.

Galandi, se retournant, fit un geste pour l'apaiser.

—Chut! dit-il. Ne l'agitez pas. Appelez la garde et qu'on la reporte vite dans son lit.

Edwige n'opposa aucune résistance, mais elle continua à divaguer de plus belle et, quand elle fut couchée de nouveau, elle se mit à chanter, à crier, sans voir ni entendre ceux qui l'entouraient.

—Que faire? demanda le comte en regardant Galandi.

—Rien, répondit le médecin. C'est un transport au cerveau... Son lait n'était pas passé... cette émotion effroyable a amené une révolution complète... Il faut attendre que la crise soit passée... Vous lui donnerez une potion calmante toutes les deux heures; et ne la quittez pas d'une minute. Je reviendrai ce soir. Bon courage, monsieur le comte!

Noirfont essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et dit simplement:

—Merci, docteur.

—Allons, ne vous désespérez pas, voyons! Votre fille est jeune, bien portante. Elle sortira victorieusement de cette crise. Pour l'instant, son inconscience est pour elle un bienfait. Du reste, il n'y a qu'à laisser faire la nature; dans ces cas-là, elle a des ressources que la science elle-même ignore.

Le pauvre père soupira et les deux hommes se séparèrent.

.....

Une ordonnance de non-lieu venait d'être rendue en faveur de M. d'Orcel; le juge d'instruction, ayant enfin reconnu l'absurdité des accusations portées contre lui, l'avait remis en liberté.

Ce dénouement était bien celui qu'avait espéré l'ancien diplomate. Mais on ne tra-

verse pas d'aussi rudes épreuves sans en ressentir profondément le contre-coup.

Aussi, lorsque Maurice put se jeter dans les bras du comte, qui était venu le chercher à sa sortie de prison, il était littéralement à bout de forces.

Mais il allait revoir sa femme, son Edwige chérie, embrasser sa petite fille, et alors tous ses maux seraient oubliés.

Le comte, lui, était au supplice; car pour ne pas augmenter les tourments de l'infortuné prisonnier, on lui avait soigneusement caché l'atroce vérité... et maintenant, il fallait tout révéler au pauvre père, à l'infortuné mari; à savoir que son enfant avait disparu et que sa femme était folle.

Depuis un mois, en effet, la santé d'Edwige ne s'était pas améliorée. La crise violente, étant passée, avait fait place à un état plus calme, mais tout aussi désespérant.

Sur les conseils du docteur Galandi, le comte avait amené sa fille à Paris pour l'arracher aux horribles souvenirs dont la villa de Beaulieu était remplie.

Et, tout de suite, on avait installé la jeune femme dans une maison de santé située à Neuilly, au milieu d'un véritable petit parc, et parfaitement organisée.

Là, sous la surveillance d'Anne Kergarec, qui avait supplié qu'on confiât à son dévouement ce rôle si triste et si difficile, la pauvre démente vivait paisiblement, loin de tout bruit et de toute agitation.

Le comte s'appropriait de son côté à quitter son appartement de Paris et avait l'intention de louer un petit hôtel, boulevard Maillot, à proximité de la maison de santé du docteur Vergnaud. Il voulait proposer à son gendre d'abandonner aussi son appartement pour venir habiter sous son toit.

Il leur serait doux, pensait-il, de ne pas être séparé dans leur commune détresse.

...Lorsque la voiture qui ramenait les deux hommes s'arrêta, rue Cortambert, devant la maison qu'habitait Maurice d'Orcel, le comte de Noirfont n'avait pas encore eu le courage d'aborder les explications douloureuses...

Maurice sauta le premier à terre, gravit lestement l'escalier à la suite de son beau-père, et remerciant d'un mot son valet de chambre Pascal qui accourait pour le féliciter, il pénétra dans son cabinet de travail, suivi du comte.

Quand les deux hommes se trouvèrent seuls, d'Orcel éclata soudain:

—Mais enfin, s'écria-t-il, qu'est-ce que vous avez pour me faire une pareille figure? Vous êtes contrarié de me voir libre?... non, c'est absurde ce que je dis là... mais, voyons, parlez!...

Mon pauvre enfant! soupira Noirfont d'un air de profonde pitié.

—Ah! je comprends... Edwige est malade?... l'enfant malade aussi... morte peut-être?... Et vous n'osez pas me l'apprendre?... Je me trompe?...

—Mais, voyons, parlez... vous ne vous apercevez donc pas que vous me faites mourir à petit feu. Allez, dites, je serai courageux...

—Hélas! murmura le comte, vous avez deviné trop juste; mon cher ami. J'ai, en effet, de bien mauvaises nouvelles à vous annoncer. J'ai tardé à le faire jusqu'à présent pour ne pas vous priver de vos moyens d'action pendant que vous étiez aux prises avec la justice.

—Mais, maintenant, mon devoir est de vous apprendre le double malheur qui vous frappe...

—Le... double malheur!... Edwige est

morte?... ma fille est morte?... cria Maurice les yeux hagards.

—Non, non. Ecoutez-moi tranquillement pendant une minute ; vous saurez tout. Voici, en deux mots : Edwige a mis au monde une fille : ou, tout au moins, elle nous l'a affirmé, car la nuit même de l'accouchement, cet enfant a disparu et personne ne l'a vu.

—Personne ne l'a vu ? bégaya le jeune homme médusé.

—Vous savez bien que votre femme a accouché justement pendant que j'étais ici avec Bruno. Elle n'avait donc, pour la garder et la soigner, que Justine et Emilie, puisque Anne Kergarec ne pouvait l'approcher, de peur de lui communiquer la rougeole.

“Le médecin étranger qui est venu l'assister se trouvait donc être, pour ainsi dire, le maître. Il en a profité pour donner un narcotique aux deux domestiques et pour endormir la malade au chloroforme... ensuite, il a fait ce que bon lui semblait.

“Tout ceci ne vous étonnera plus quand vous saurez le nom de ce médecin... c'était Wilhelm Hafner!

—Wilhelm Hafner ! est-ce possible ?... gronda le malheureux.

“Alors, c'est lui qui a enlevé l'enfant ?

—Naturellement.

—On ne l'a pas poursuivi, rattrapé ?

—Toutes les recherches ont été inutiles.

—Misérable !... infâme gredin !... qu'a-t-il pu faire de cette pauvre petite ?...

—Il l'élève sans doute, car il avait pris la précaution de retenir une nourrice à son intention—c'est même ce seul fait qui nous assure que le docteur a enlevé un enfant—un enfant vivant. Car, comme je vous le répète, personne ne l'a vu, même pas la mère.

—C'est bizarre, je ne saisis plus...

—Son unique but est de nous faire souffrir pour l'instant,—il nous fera peut-être chanter plus tard.

—Oh ! le coquin ! je le retrouverai, moi ! rugit d'Orcel.

—Il a réussi, d'ailleurs, continua le gentilhomme poursuivant son idée. Les coups qu'il a frappés ont porté... ma pauvre Edwige en apprenant le rapt de son enfant...

—Eh bien ! quoi ?

—Ma pauvre Edwige est devenue folle.

—Folle !... Folle !... répéta Maurice avec des gestes d'halluciné... Non, non, ce n'est pas vrai ?...

Puis, poussant un cri strident, il s'écroula sur le tapis.

Le comte affolé s'élança vers une sonnette électrique qu'il aperçut près de la cheminée.

Presque aussitôt, Pascal se montra.

—Allez vite dire qu'on coure chercher un médecin et revenez immédiatement.

Le brave Pascal obéit rapidement, et, lorsqu'il rentra une minute après, dans le cabinet de son maître, il put se convaincre que les inquiétudes du comte étaient justifiées.

Maurice d'Orcel semblait, lui aussi, en proie à une véritable crise de folie : il se roulait à terre et se frappait la tête contre les meubles en poussant de véritables hurlements... le spectacle était atroce.

Heureusement, le médecin arriva au bout de quelques minutes, et, après un examen sommaire, fit au malheureux d'Orcel une piqûre calmante qui arrêta instantanément l'accès.

Est-ce qu'il va perdre la tête, mon Dieu ! interrogea anxieusement le comte, lorsqu'il vit son gendre couché dans son lit, calme, mais inconscient.

—Non, non, monsieur, rassurez-vous, dit

vivement le médecin. Ceci est un simple accident. Avec la nature vigoureuse de votre gendre, il n'y a rien à craindre.

Noirfont eut un soupir de soulagement.

—Vous savez, ajouta le docteur, en contemplant la belle tête brune de Maurice d'Orcel reposant sur l'oreiller, ces colosses à l'air placide ont souvent des réactions d'une violence inouïe. Mais l'équilibre se rétablit vite... Ainsi, laissez le malade au repos un jour ou deux et il n'y paraîtra plus.

Comme l'avait assuré le docteur, le lendemain de cet événement Maurice était debout.

Mais, maintenant, il n'avait plus qu'une idée, qu'un désir: voir Edwige!... La voir, l'embrasser, l'approcher à tout prix. Il lui semblait que, lorsqu'elle le verrait, lorsqu'il la tiendrait dans ses bras, les cauchemars s'évanouiraient et que sa bien-aimée reviendrait à la raison, à la vie.

Le pauvre père, lui, ne partageait pas ces illusions, car il savait quels ravages la douleur avait faits dans l'esprit de son enfant. Enfin, obsédé par les supplications de son gendre, et ayant consulté les médecins, il consentit à conduire Maurice auprès de sa femme.

Qu'est-ce qui sortirait de cette entrevue? Dieu seul le savait.

Aussi, avec quelle angoisse, quelle crainte, quel espoir, irraisonné peut-être, les deux hommes se dirigèrent-ils vers le petit pavillon où Edwige était installée.

Pauvre petite Edwige! quel changement s'était fait en elle! et qui eut reconnu, en cette femme vieillie, courbée, brisée, la radieuse épousée qu'elle était quinze mois auparavant?...

La jeune femme avait hérité de sa mère cette carnation éblouissante et cette merveilleuse chevelure blonde qui sont sou-

vent l'apanage des filles du Nord. Mais, elle tenait de son père la grâce et l'élégance que donne l'atavisme d'une vieille race. Sa jeunesse malheureuse n'avait fait qu'ajouter un peu de mélancolie à cette grâce —ce qui ne la rendait pas moins séduisante.

Aujourd'hui, aux yeux de cet époux adoré qui la contemplait, le cœur crevé de douleur, elle n'offrait qu'un visage ravagé et des yeux atones.

D'Orcel avait bien juré qu'il serait calme durant cette visite. Mais, devant ce spectacle, il perdit toute maîtrise sur lui-même, et, se précipitant aux pieds de sa femme en sanglotant, il s'écria:

—Edwige, ma chérie!... ma femme!... mon amour, voyons, parle-moi... embrasse-moi...

La pauvre folle abandonna ses mains inertes aux baisers de son mari, mais ne répondit pas un mot.

Elle ne voyait pas, elle n'entendait pas, ne reconnaissait personne!

Depuis qu'elle était entrée dans cette maison, elle n'avait pas ouvert la bouche, vivant comme une automate, plongée dans un rêve.

Anne Kergarec et le comte, témoins de cette scène déchirante, pleuraient dans un coin quand le médecin entra, et, usant de son autorité, fit sortir les visiteurs.

—Mon père, dit brusquement Maurice au comte, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, tous deux, face à face, j'ai réfléchi et j'ai pris une résolution: je pars.

“Je sens que, s'il me fallait affronter à nouveau une épreuve comme celle que je viens de subir, je perdrais la raison à mon tour.

“Ma présence est plus nuisible qu'utile à ma femme, je vous la confie, veillez sur elle.

—Moi, je vais à la recherche de ma fille. Je la retrouverai, j'en suis sûr, car mon amour et ma douleur l'emporteront sur la haine et l'habileté du monstre qui m'a ravi mon bonheur.

Le comte baissa la tête: deux larmes coulèrent lentement sur ses joues.

—Allez, mon fils, dit-il enfin. Vous avez raison. Partez, agissez; vous êtes jeune! Moi, je resterai... seul.

VIII

Wilhelm Hafner était, en effet, trop malin, comme l'avait dit un jour Noirfont, pour ne pas deviner que la police était à ses trousses.

Aussi, pour dépister les limiers qu'il sentait sur ses traces, employa-t-il toutes les ruses. Il changea plusieurs fois, en cours de route, de costume, de tête, de langue—il en savait quatre ou cinq—et de nationalité. Enfin, après plusieurs marches et contre-marches, il arriva à Trapani, point extrême de la côte occidentale de Sicile.

Auparavant, il avait été donner un coup d'oeil à l'installation de sa fille, qui s'était établie dans la banlieue de Palerme, où elle avait débarqué, huit jours auparavant, venant directement de Gênes.

Elle se faisait passer pour une jeune veuve, malade de la poitrine, qui venait pleurer son mari et élever son enfant sous le beau soleil sicilien.

Qui eut reconnu, je vous prie, en cette respectable dame, la demoiselle Brigitte Hafner?

Donc, dix jours après l'enlèvement de sa nouvelle victime, Wilhelm prenait passage sur un petit cabotier qui devait le transporter de Trapani à Malte. Là, il s'embarquerait tout simplement sur un

paquebot anglais qui l'emmènerait, à travers la mer Rouge et l'océan Indien, jusqu'aux Indes, à Calcutta... au bout du monde!

En fuyant si précipitamment... et si loin, Hafner n'avait pas seulement comme but de dépister la police momentanément, il voulait aussi s'assurer pour l'avenir une tranquillité absolue.

A cette époque, Wilhelm avait à peine dépassé la cinquantaine. Les années qu'il lui restait à vivre étaient nombreuses encore—il l'espérait du moins. Et, prévoyant, comme tous les gens de son âge, il tenait à garantir à sa vieillesse la sécurité matérielle en même temps que la sécurité morale.

Les crimes qu'il avait sur la conscience n'étaient pas seuls, en effet, à inspirer de l'inquiétude à l'aimable docteur. La peur de manquer — peut-être du nécessaire — avait une grande part dans ses tracasseries.

Remarquons, en passant, que, si la situation d'Hafner était présentement assez précaire, c'était uniquement de sa faute.

S'il se fût conduit honnêtement en Allemagne et contenté d'exercer consciencieusement sa profession, il eût conservé sa position à Francfort où il était très apprécié. Car cet être dévoyé avait une intelligence remarquable et un réel savoir.

Mais non! il lui avait fallu fuir sa patrie—et poursuivre ses vengeances à travers le monde!... Et cela ne l'avait pas enrichi!

Or, pour obtenir ce double résultat de mettre ses vieux jours à l'abri tout à la fois de la justice et du besoin, Hafner n'avait qu'un seul moyen: se glisser dans la peau d'un autre qui serait riche, bien entendu et qui, avec son état civil, lui transmettrait son argent.

Un nouveau crime, alors?

Parbleu! est-ce que l'on peut s'arrêter quand on est dans l'engrenage?

Ah! certes, il se fut scandalisé, le bon docteur, si on lui eût exprimé si crûment sa propre pensée. Il eût juré que jamais son esprit n'avait conçu pareille abomination.

Pourtant, ce long voyage entrepris sous l'influence de la peur, il est vrai, mais, cependant, avec un plan assez nettement déterminé, indiquait qu'Hafner était en chasse à la recherche d'une occasion propice.

Et si l'on avait pu regarder au fond de son cœur, on y aurait lu ceci :

"Je ne reviendrai en Europe que lorsque je serai riche et que je ne m'appellerai plus Wilhelm Harfner."

.. .. .

Les passagers d'un bateau, qui savent devoir vivre côte à côte pendant quatre ou cinq semaines, se lient volontiers, n'ayant pas d'autre ressources, pour tuer le temps, que de se livrer aux plaisirs de la conversation.

Les groupes se forment, d'ailleurs, tout naturellement, par suite des affinités de race, de religion, grâce à la similitude des manières de penser ou des professions.

Chacun devine, en quelque sorte, dans la foule qui l'entoure, celui dont il aura le plus de chance d'être compris.

Or, avant même d'arriver à Aden, Hafner avait déjà trouvé, parmi les passagers de même classe que lui, l'homme — un solitaire comme lui — qui pouvait le mieux l'aider à tromper les ennuis d'une longue traversée.

C'était un Alsacien; il se nommait Wilfrid Hartmann, il avait soixante-cinq ans, et il était médecin comme Wilhelm.

Ce fut, d'ailleurs, cette dernière circonstance, que le hasard leur avait révélée,

qui provoqua leur premier entretien.

Elle ne fit, par la suite, qu'accentuer le rapprochement.

Au bout de cinq jours, les deux docteurs étaient devenus inséparables. On ne les voyait plus l'un sans l'autre. Ils restaient des heures entières au fumoir, au salon, sur le pont, soit à discuter sur des questions médicales qui les intéressaient plus particulièrement, soit à échanger des confidences au sujet de leur famille, de leur existence passée, de leurs projets d'avenir.

Seulement, comme Hafner n'était pas très loquace lorsqu'il s'agissait de ses affaires personnelles, c'était le plus souvent l'excellent Wilfrid qui faisait, avec les siennes, les frais de la conversation.

Ce fut de la sorte qu'Hafner apprit, entre autres choses, que Wilfrid Hartmann était veuf depuis longtemps, qu'il avait eu une fille, que cette fille avait épousé un Français, Louis Moreuil, et qu'elle était morte un an auparavant en laissant deux enfants, un garçon, André, et une fille, Charlotte, dont la naissance avait coûté la vie à la mère.

Or, M. Louis Moreuil étant allé, un an avant la mort de sa femme, installer à Chandernagor une grosse maison d'exportation sur les instances d'un de ses amis qui y possédait un comptoir important, avait succombé, peu de temps après la mort de sa femme, à un accès de fièvre jaune.

A l'heure actuelle, les deux orphelins habitaient donc Chandernagor, où M. Bernard Boissière, l'ami de leur père, les avait recueillis.

Et, comme la tutelle des deux pauvres petits revenait de droit à leur grand-père, c'était pour s'occuper d'eux que celui-ci avait accompli ce long voyage.

Wilhelm écoutait avec une attention soutenue tout ce que lui racontait son col-

lègue, et ne perdait pas un mot du moindre détail.

Le fait que le docteur Hartmann n'avait absolument pas d'autres parents que ses petits-enfants, paraissait surtout l'intéresser vivement.

— Ainsi, vous êtes seul au monde? répétait-il parfois, comme s'il eût fait tout haut une réflexion intime, c'est bien triste, j'en sais quelque chose...

— Seul avec André et Charlotte, rectifiait le grand-père. Et je dois avouer que si je suis utile à ces pauvres orphelins, qui n'ont pas d'autre soutien que moi, eux me sont encore plus utiles, en ce sens qu'ils me rattachent à la vie.

— Espérons qu'ils vous y rattacheront pour un certain temps...

— Oh! il me suffirait de pouvoir les suivre pendant une quinzaine d'années seulement. André aura vingt ans alors, il protégerait sa soeur. Et puis, ils se débrouilleraient. Leur père était riche; ils auront une jolie fortune à recueillir.

— C'est vous, naturellement qui, comme tuteur, allez gérer cette fortune jusqu'à la majorité des enfants?

— Bien entendu.

— Leur fortune et la vôtre seront, d'ailleurs, confondues, puisqu'ils sont vos héritiers, de même que vous seriez le leur s'ils mouraient avant vous.

— C'est entendu.

Le lendemain, c'était une nouvelle série de questions:

— Vous ne savez pas encore ce que vous ferez quand vous aurez repris possession de vos petits-enfants? demandait Hafner.

— Il me faudrait d'abord faire connaissance avec eux. Le garçon ne doit pas se souvenir de moi. Quant à la fillette, je ne l'ai jamais vue.

— "Il faudra qu'ils apprennent à me connaître et à m'aimer."

— Oh! ils y sont tout disposés, je pense... Mais vous n'avez pas pour cela l'intention de rester longtemps dans ce pays?

— Non, non, mon intention est de repartir pour l'Europe dans un mois ou deux. Et vous?.

— Peuh! moi, soupira Wilhelm, je n'ai pas d'idée arrêtée. N'ayant ni amis, ni famille, ni petits-enfants à élever, je voyage uniquement pour m'occuper, me distraire et je vais devant moi, à l'aventure... Je pensais pourtant m'arrêter à Calcutta.

— Voulez-vous que je vous fasse une proposition?

— Laquelle?

— Puisque vous êtes seul et que rien ne vous attire, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi à Chandernagor? Vous m'accompagneriez chez M. Bernard Boissière et vous m'aideriez dans toutes les démarches que je vais avoir à faire?

— Mais volontiers! C'est une bonne idée, fit Hafner en souriant.

— Merci, répondit le docteur Hartmann. Je suis sûr que vous me serez très utile parce que vous êtes plus jeune, plus actif et plus débrouillard que moi. Ainsi, je ne m'entends guère, je vous l'avoue, aux questions de liquidation de succession et aux formalités diverses que je vais avoir à remplir. Vous me conseillerez.

— Je ferai de mon mieux. Mais je crois que vous vous exagérez beaucoup les difficultés de la tâche qui vous incombe. Les choses se passeront tout simplement; et vous n'aurez aucune peine à exercer vos droits, dès l'instant que vous avez en main tous les papiers nécessaires.

— Oh! à ce point de vue, je n'ai aucune crainte, déclara Hartmann; j'ai pris toutes mes précautions et je me suis muni des actes de naissance, mariage, décès de toute la famille. Je n'aurai donc qu'à me présenter chez M. Bernard Boissière...

— Il vous connaît, ce monsieur? interrompit Wilhelm.

— Non, nous ne nous sommes jamais vus. Mais tous les papiers dont je viens de parler sont accompagnés de mon passeport qui constitue une pièce d'identité irrécusable.

— Vous le voyez, tout est pour le mieux, poursuivit Hafner, et vous n'aurez guère besoin de mon concours. Néanmoins, puisque vous me l'offrez, j'irai avec vous... Il est si doux, lorsqu'on est seul au monde, comme je le suis, de trouver quelqu'un qui vous témoigne de l'amitié.

— Les sympathies ne se commandent pas, mon cher ami, riposta Hartmann avec un sourire épanoui.

— Il est indiscutable que nous avons été poussés l'un vers l'autre par un sentiment réciproque, dès le premier jour de notre rencontre.

— Qui nous force à nous séparer, maintenant? Qui nous empêche, puisque nous sommes deux isolés, d'unir nos ressources et de nous arranger une paisible existence en commun?

— Rien, sans doute. Ce projet est fort séduisant et comblerait tous mes vœux. Seulement...

— Quoi?

— Je crains qu'il ne soit trop beau pour être réalisable.

— Je ne suis pas de votre avis. D'abord, puisque vous voyagez pour votre agrément, vous avez de quoi vivre?

— Oui, largement.

— Bon. Voilà pour le côté matériel de l'entreprise! Songez maintenant aux avantages d'ordre moral! Vous auriez une famille, des enfants à élever et à chérir, car vous vous attacheriez certainement à ces deux petits comme ils s'attacheraient à vous...

— Et puis, vous savez, sans vouloir ré-

gler l'avenir, je peux mourir avant que ma tâche soit achevée.

— Eh bien, si je venais à manquer à mes petits-enfants, vous me suppléeriez, vous prendriez la tutelle à ma place.

— A moins que cette tutelle ne soit réclamée par quelque parent de M. Moreuil.

— Non; mon gendre n'avait que des cousins très éloignés qui ne se soucieraient pas; j'en suis sûr, de jouer ce rôle.

— Décidément, vous avez réponse à tout, minauda Wilhelm après une minute de réflexion; je n'ai plus d'objection à faire, je me rends... Allons, nous ne sommes pas encore au moment où la réalisation de ce projet charmant sera possible, nous avons le temps d'en reparler, n'est-ce pas?

— Oui, mais, dès aujourd'hui j'ai votre parole?

— Ma parole d'honneur, prononça Hafner avec solennité.

Si le naïf et loyal Hartmann avait su ce que valait la parole d'honneur de Wilhelm Hafner, s'il avait soupçonné le plan infernal que ses confidences et son idée de vie commune avaient suggéré à son nouvel ami, il eût frémi d'épouvante.

Mais la confiance, la confiance aveugle était la vertu dominante du brave Alsacien, qui, n'ayant jamais fait le mal, ne le concevait pas chez les autres.

Aussi, loin de se défier de son collègue, continua-t-il à lui prodiguer les marques de sympathie et d'affection.

Et à mesure que l'intimité s'accroissait, Hafner profitait de toutes les occasions pour se faire exposer tous les détails concernant la vie du vieillard.

Il apprit ainsi, le nom de la rue, le numéro de la maison qu'habitait le docteur à Strasbourg, les noms des divers hommes d'affaires dont il employait les services, le chiffre exact de sa fortune — qui

était rondelette — et la manière dont son portefeuille était composé.

A toutes ces questions, dont l'indiscrétion eut dû ouvrir les yeux à l'homme le moins clairvoyant, Hartmann répondait avec une sincérité absolue et une complaisance infatigable.

Pouvait-il, profondément honnête, comme il l'était, se douter des combinaisons machiavéliques que dissimulait la bonhomie amicale et souriante de son compagnon ?

Hélas ! l'imprudence devait lui coûter cher !

.. .. .

Le paquebot était arrivé vers neuf heures du soir, presque en vue de la côte indienne et devait entrer, le lendemain matin à la pointe du jour, dans le port de Calcutta.

La nuit était sombre, car de gros nuages avaient voilé les étoiles.

Cependant, le temps était calme ; la brise chargée de parfums, qui venaient de terre, était faible ; et le silence eût été presque absolu sans les bruissements sinistres qui révélaient la présence autour du navire de nombreuses troupes de requins.

Depuis deux heures, Hafner et Hartmann étaient assis, dans l'ombre, à l'arrière du bâtiment, devisant de leurs sujets favoris.

Autour d'eux, le pont était désert, car les passagers encore debout, étaient au salon, et les matelots qui n'étaient pas de service étaient couchés.

A un moment donné, la conversation languissant, l'Alsacien se pencha au-dessus du bastingage ; et, après avoir prêté l'oreille à ce bruit caractéristique que les marins les plus intrépides n'entendent pas sans un frisson d'émotion, il murmura soudain :

— Tout de même, le malheureux qui tomberait à l'eau n'aurait pas le temps de se reconnaître.

— Oui, ajouta Wilhelm, il souffrirait à peine quelques secondes ; ces monstres n'en feraient qu'une bouchée.

“Et pas de secours possible ; tout le monde dort. Avant qu'on ait pu arrêter le bateau, toute trace d'être humain aurait disparu.”

Il y eut un silence. Puis, au bout d'un instant, le docteur Hartmann reprit :

— C'est bizarre, me voilà parvenu au terme d'un long voyage ; demain, je serai en possession de mes petits-enfants ! Et malgré cela, j'éprouve une immense tristesse ; je ne suis pas content de moi, ni de personne, je vois l'avenir si sombre...

“C'est évidemment une impression nerveuse causée par la fatigue de cette rude traversée.

— Vous n'êtes pas habitué à faire d'aussi longs voyages, cher ami.

— Non, certes. Je n'ai pour ainsi dire jamais quitté Strasbourg... Quelques voyages à Paris, et c'est tout... Mais vous aussi, monsieur Hafner, vous paraissez mélancolique ? poursuivit l'Alsacien.

— C'est que personne ne m'attend, moi ! essaya de soupirer Wilhelm ; je me sens plus seul que jamais.

— Allons donc, puisque mon foyer va devenir le vôtre, puisque nous devons nous arranger pour vivre ensemble.

— Sans doute, mais en attendant !...

Tout en parlant, Hafner avait sorti de sa poche un flacon, dont il se mit à humer le contenu, ou dont “il eut l'air” du moins de humer le contenu, car il avait soin, quand il l'approchait de ses narines de boucher le goulot avec son pouce.

— Qu'est-ce que vous avez donc là ? demanda Hartmann.

— C'est une drogue de ma composition

qui calme admirablement les nerfs. Je ne vous en ai pas encore parlé?

— Non, faites voir.

— Volontiers, dit Wilhelm en tendant le flacon à son compagnon; il me semble que vous en avez justement besoin en ce moment.

L'Alsacien, sans défiance, aspira longuement le fluide.

— Diable! s'écria-t-il aussitôt, il ne faut pas jouer avec ça! C'est très dangereux... c'est un mélange de... de...

Le malheureux, étourdi, suffoqué, sentit sa tête tourner, et une torpeur irrésistible envahir son cerveau.

"Ça y est, pensa Hafner... Allons, du courage!... c'est le moment!..."

Il jeta autour de lui un regard furtif, se cramponna fortement au rebord de l'appui, et, d'un vigoureux coup d'épaule, fit basculer par-dessus le bastingage le corps inerte de son soi-disant ami.

Un bruit sourd annonça que la masse avait touché l'eau. Et, immédiatement, les bruissements sinistres redoublèrent d'intensité, bientôt suivis de cris rauques, de craquements effroyables.

Mais le paquebot filait toujours... le vacarme épouvantable produit par ces lutttes monstrueuses s'atténua rapidement, se perdit dans l'éloignement...

Au bout d'une demi-minute, le silence régnait de nouveau.

Et l'assassin n'entendit plus que les battements précipités de son coeur.

.. .. .

Le lendemain matin, à l'heure fixée, le bateau entra dans le port.

Au milieu de la bousculade générale qui marque l'arrivée de tout paquebot, personne ne s'inquiète de son voisin, chacun cherchant à se tirer personnellement d'affaire.

Aussi Hafner put-il aisément faire en-

lever, avec les siens, les bagages de sa victime, sans éveiller la moindre curiosité.

Après avoir fait charger le tout sur la première voiture qui s'offrit à lui, il donna l'ordre au cocher de le conduire au meilleur hôtel de la ville européenne.

Calcutta, qui est la capitale et la ville la plus peuplée de l'Inde, est bâtie sur l'Hougli, un des bras du Gange. Son énorme population est établie dans deux quartiers bien distincts: au nord, la ville indienne composée de huttes où s'entasse la population indigène; au sud, la ville européenne.

Cette dernière est une cité tout à fait moderne, fort belle, admirablement agencée et qui offre aux voyageurs toutes les facilités et toutes les commodités qu'ils pourraient trouver dans les plus grandes villes d'Europe.

Hafner se trouva donc rapidement transporté au Splendid-Hôtel, établissement de premier ordre, dans lequel il entra sans l'ombre d'une hésitation. Son plan était fait.

Là, s'exprimant en anglais, il retint, pour le soir, une chambre au nom du docteur Hartmann, de Strasbourg.

Puis, il se retira après avoir soigneusement fait installer les malles de M. Hartmann dans son appartement... A sept heures du soir, le portier du Splendid-Hôtel vit descendre devant le perron un voyageur porteur d'une courte barbe blonde à peine grisonnante, de lunettes d'or et d'un respectable embonpoint: c'est M. Hartmann.

Après avoir pris un copieux repas, celui-ci monta à sa chambre dont il eut le soin de fermer la porte au verrou.

"Ouf! dit-il alors, le tour est joué... enterré Hafner!... Il n'y a plus maintenant que l'honorable docteur Wilfrid Hartmann.

En disant ces mots, Wilhelm s'était débarrassé de ses lunettes et se mettait en devoir de faire une minutieuse perquisition dans les malles de son collègue.

Il y trouva, entre autres choses intéressantes, un peu d'or, un gros paquet de valeurs au porteur, les papiers officiels : extraits de naissance, de mariage, de décès... passeports... etc, sur lesquels il avait si souvent demandé des renseignements, et enfin, plusieurs titres nominatifs qui représentaient des sommes très importantes.

Cette dernière découverte le laissa rêveur et hésitant.

"Ce brave Hartmann, pensa-t-il, aurait bien dû mettre toute sa fortune en valeurs au porteur. Cela m'aurait évité des difficultés.

"Enfin, j'aurais tort de me plaindre, puisqu'il a eu la bonne idée d'emporter sa fortune avec lui... Grâce à cela, voilà ma vieillesse à l'abri du besoin.

"Sans compter que je vais avoir le patrimoine des petits Moreuil où je pourrai puiser à mon aise pendant quinze ans...

"J'ai les papiers d'identité de mon collègue, soit ! Mais est-ce suffisant ? Je vais tomber sur des gens qui connaissent parfaitement l'écriture et la signature de cet excellent Wilfrid... Il ne s'agit pas de se faire pincer..."

En prononçant ces mots, qui évoquaient une éventualité plutôt désagréable, Hafner ne put s'empêcher de frissonner.

"Décidément, mâchonna-t-il, l'oeuvre que j'entreprends est pleine de périls."

Du coup, il arrêta net ses méditations et passa à un autre exercice.

En effet, il lui fallait, avant tout, se familiariser avec l'écriture du défunt, de façon à pouvoir imiter sa signature sans hésiter et aussi correctement que possible.

Mais, tandis qu'il procédait à ce travail, dans lequel il réussissait, d'ailleurs,

admirablement, Wilhelm continuait à songer à toutes les difficultés qui pouvaient surgir devant lui.

"M. Boissière ne connaît pas le docteur Hartmann, c'est entendu, se disait-il. Cependant, on a dû le lui dépeindre, lui montrer des photographies... S'il s'avisait de ne pas reconnaître en moi le portrait que Mme Moreuil lui a fait de son père !"

Et, quittant ses exercices d'écriture, le coquin se planta devant la glace et s'examina attentivement.

"Tout de même, murmura-t-il, cette petite barbe blonde me donne une réelle ressemblance avec lui... et les lunettes cachent l'expression de mes yeux... Il n'y a que le teint qui est un peu jaune !... Bah ! je raconterai que le chagrin m'a donné une maladie de foie, ça fera très bien..."

"Evidemment, je suis plus mince que mon modèle. Mais les quelques feuilles de ouate dont je suis blindé diminuent sensiblement la différence..."

"Enfin, qui ne risque rien, n'a rien ! J'ai entrepris cette partie, il me faut la jouer jusqu'au bout !

"Demain, je partirai pour Chandernagor et je me présenterai à M. Boissière."

... Le lendemain, vers dix heures, Hafner, muni de tous ses papiers d'identité, entra dans le petit salon où l'attendait l'ami de son gendre.

M. Boissière s'avança vivement, les mains tendues vers le visiteur.

Mais l'aspect assez bizarre que présentait le visage brun du docteur sous sa barbe et ses cheveux blonds, arrêta l'élan du jeune homme. Et ce fut avec une réserve un peu froide qu'il dit :

— Soyez le bienvenu, monsieur !

Sans prendre garde à l'impression de surprise mêlée de défiance qu'il avait sentie chez son interlocuteur, Hafner s'écria d'un ton ému :

— Combien je vous remercie, monsieur, de tout ce que vous avez fait pour mes petits-enfants! Je vais maintenant assumer la lourde charge que vous avez bien voulu accepter momentanément.

“Je ne m'en plains pas, du reste. La présence de ces chers petits me consolera des pertes que j'ai éprouvées et mettra dans ma triste vieillesse un peu de soleil et de joie.

— Oh! votre vieillesse! protesta Bernard Boissière, vous n'êtes pas un vieillard, monsieur Hartmann.

— Hélas! je vais bientôt atteindre la soixantaine.

— Il n'y paraît pas, je vous le jure... Et, tenez, voulez-vous que je vous fasse un aveu? Eh bien! en vous voyant, j'ai eu une surprise. Je ne reconnais pas en vous le portrait que mon ami Moreuil m'a fait souvent de son beau-père.

— Vous savez que l'on se fait rarement une idée juste des gens que l'on ne connaît pas, balbutia Hafner en se troublant légèrement.

“Puis, les années et les chagrins surtout transforment si complètement les physiologies!

“Pour ma part, j'ai si cruellement souffert depuis un an qu'il n'est pas étonnant que j'aie changé beaucoup.”

Tout en parlant, le docteur regardait du coin de l'oeil son interlocuteur, qui gardait obstinément une attitude réservée indiquant qu'un doute, une arrière-pensée, persistait dans son esprit.

“C'est le moment de montrer mes papiers!” se dit tout bas Wilhelm.

— Monsieur, reprit-il à haute voix; je comprends très bien que ne m'ayant jamais vu et ne retrouvant pas en moi les traits que votre imagination m'avait attribués d'après les conversations de mes enfants, je comprends très bien, dis-je, que

vous conserviez à mon égard un peu de défiance.

“Vous êtes mû ici par un sentiment de prudence qui est tout à votre louange.

“Vous avez, en effet, charge d'âme, et votre devoir est de ne pas remettre au hasard, entre les mains du premier venu, le dépôt sacré que vous a confié votre ami Moreuil.

“Mais, je ne veux pas — je me place ici à mon point de vue personnel — je ne veux pas vous laisser une minute de plus sous la mauvaise impression que mon apparition vous a produite.

“Prévoyant, du reste, que cela me serait utile, j'ai pris la précaution de me munir de toutes les pièces nécessaires pour bien établir mon identité et ma parenté avec vos pupilles.”

En même temps, Hafner sortait de sa poche les papiers que nous connaissons et les étalait devant M. Boissière qui restait muet, un peu penaud.

— Voyez vous-même, continua le docteur, compulsez, examinez, et j'espère que vous serez convaincu.

Le jeune Français était fort ennuyé de la tournure qu'avait prise tout à coup l'entretien. Aussi, en galant homme qu'il était, se garda-t-il bien d'aigrir la discussion par quelque nouvelle allusion indiscreète.

Il se contenta par politesse, de jeter un rapide coup d'oeil sur les paperasses éparpillées sur la table.

Puis il dit:

— Je regrette infiniment, monsieur, que vous ayez mal interprété la remarque, pourtant bien innocente, que j'ai faite tout à l'heure.

“Il est évident, en effet, que si vous n'étiez pas le docteur Hartmann et le grand-père d'André et de Charlotte Mo-

reuil, vous ne seriez pas venu chez moi les réclamer.

“Ayez donc la bonté de me pardonner mon étourderie, et, pour effacer toute trace de malentendu, permettez-moi de vous conduire sur-le-champ auprès de vos petits-enfants.”

Tout en ramassant ses papiers, Hafner murmura, dans un sourire épanoui :

— Bien volontiers. Je serai si heureux de faire connaissance avec les chers petits... Car André était si jeune, quand ses parents ont quitté la France, qu'il ne se souvient pas de moi.

“Nous étions tous réunis à ce moment-là... Je me souviens des moindres détails... L'avenir nous apparaissait tout rempli des plus riantes promesses... Ah! grand Dieu! que de riantes promesses... Ah! grand Dieu! que de catastrophes depuis cette date!”

— Oui, balbutia M. Boissière, la vie a été dure pour vous. Espérons que le temps des épreuves est passé et que vous n'aurez plus que des joies à recueillir.

— Espérons! répéta Wilhelm en passant la main sur son front, comme pour chasser un cauchemar.

Puis, après un court silence :

— Allons, ajouta-t-il, ne me faites pas attendre plus longtemps, le bonheur d'embrasser mes petits-enfants.

— Venez. Les bébés sont en train de jouer dans le jardin avec nos enfants. Il est probable que nous trouverons avec eux Mme Boissière.

“Ah! non, tiens la voilà! dit-il aussitôt.”

En effet, au moment d'ouvrir la porte, Bernard s'était trouvé nez à nez avec sa femme.

Il lui présenta immédiatement le docteur Hartmann; et, tous trois, après l'é-

change de quelques banalités, se dirigèrent vers le jardin.

André et Charlotte étaient effectivement en train de jouer avec les jeunes Boissière, un garçonnet de sept ans et une fillette de huit ans et demi.

Ceux-ci, en apercevant leurs parents, accoururent tendre leur front, suivis d'André qui était accoutumé au même traitement que ses petits amis; la petite Lotte suivait à quatre pattes.

— Allons, mes mignons, venez embrasser votre grand-père, dit Mme Boissière.

André, tout intimidé, ne bougea pas; quant à la petite fille, elle fut se cacher dans la robe de sa nourrice en poussant des cris perçants.

— Mes débuts comme grand-père ne sont pas heureux, murmura le docteur; je tâcherai de mieux me prendre une autre fois, et je suis sûr que, dans quelques jours, ces enfants ne voudront plus me quitter.

— Il le faudra bien, observa Mme Boissière, puisque tel est leur devoir.

Cette mère excellente n'envisageait pas sans un serrement de coeur la perspective de se voir enlever ses enfants d'adoption.

— Oh! madame, répliqua Wilhelm, croyez bien que je ferai tout ce qui sera nécessaire pour rendre la transition aussi douce que possible pour tout le monde.

La jeune femme s'inclina, en se détournant pour cacher une larme.

Et ce fut sur cette impression de profonde tristesse que prit fin la première visite du docteur Hafner aux petits-enfants du docteur Hartmann.

.. .. .

Pendant six semaines, Wilhelm vint tous les jours à la villa de M. Boissière, autant pour travailler, en compagnie de l'ami de son gendre, à la liquidation de

la succession que pour accoutumer les enfants à sa peu avenante figure.

Et si, au bout de ce temps, le grand-père n'avait pas encore réussi à inspirer aux pauvres petits une très violente passion, le tuteur, en revanche, était pleinement satisfait.

Les comptes de la succession avaient été établis facilement, les affaires de M. Moreuil étant très limpides et ses comptes parfaitement en règle.

On présenta donc à M. Hartmann des états préparés d'avance et parfaitement clairs. Il n'avait qu'à vérifier, signer... et palper.

Cette dernière considération le consolait facilement de ne pas faire plus vite la conquête des petits Moreuil.

Aussi, lorsque les affaires matérielles furent terminées, le gredin résolut-il de ne pas s'attarder à Chandernagor.

Un matin, donc, il annonça aux Boissière son intention de prendre avec André et Charlotte le prochain paquebot qui se dirigerait vers l'Europe.

Et, comme on insistait pour le retenir, il trouva, dans son imagination fertile, une raison qui légitimait son départ précipité et un moyen pour calmer les anxiétés, chaque jour renaissantes, de la bonne Mme Boissière.

En effet, la jeune femme s'inquiétait vivement du sort des petits orphelins auxquels elle s'était attachée tendrement.

— Qui les soignera? disait-elle. Qui se chargera de leur éducation? Ils vont être livrés à des soins marcenaires... André, qui a quatre ans, peut à la rigueur se tirer d'affaire, mais la toute petite Lotte!... Le bébé chéri, gâté, choyé de toute la famille, que va-t-elle devenir?

La nourrice de cette dernière, Française d'origine, consentait à accompagner le docteur et les enfants jusqu'en Europe.

Mais elle voulait retourner immédiatement en Béarn, où elle avait toute sa famille.

Hafner déclara donc à Mme Boissière qu'il venait de recevoir une lettre d'une cousine éloignée, laquelle, sachant qu'il était sur le point de ramener ses deux petits orphelins, lui renouvelait la proposition qu'elle lui avait déjà faite de venir habiter avec lui.

Cette dame veuve, et âgée d'une quarantaine d'années, adorait les enfants; elle avait déjà, du reste, adopté pour son compte une petite orpheline qu'elle élevait.

Elle écrivait à son parent du Caire où elle passait l'hiver.

Le prévoyant grand-père saisissait cette occasion. Il irait rejoindre sa cousine au Caire, passerait là la fin de l'hiver et attendrait les beaux jours pour ramener ses petits-enfants en Europe.

Tout ceci n'était que mensonges, naturellement, car Brigitte, qui jouait le rôle de la cousine dans cette histoire, n'avait pas donné signe de vie depuis trois mois.

Ce silence prolongé était, il est vrai, conforme aux ordres données par Wilhelm à sa fille.

Mais le misérable n'avait pas prévu que ce manque absolu de nouvelles finirait par devenir pour lui une cause d'insupportables tourments.

Donc, la véritable raison pour laquelle il brusquait son départ, — raison qu'aucun argument ne pouvait détruire, — c'était qu'il voulait aller voir, le plus tôt possible, ce qui se passait en Sicile.

Et il partit, — rien ne pouvait l'en empêcher, — traînant à sa suite les deux malheureux enfants qui lui étaient livrés sans défense possible.

La traversée lui parut interminable, tant était grande son impatience de revoir

sa fille, d'abord, et de connaître, ensuite, les événements qui s'étaient produits depuis leur séparation.

Au milieu des angoissantes réflexions où se complaisait son esprit préoccupé, Hafner n'avait qu'une consolation: la joie du triomphe éclatant que son audace venait de remporter.

Il revenait en Europe dans les conditions qu'il avait rêvées, c'est-à-dire riche et pourvu d'un nouvel état civil, régulièrement établi, sous lequel il était impossible de reconnaître Wilhelm Hafner l'anarchiste.

Et, par surcroît de bonheur, il avait maintenant, entre les mains, un moyen de torturer ses ennemis mortels.

Car si les de Noirfont et les d'Orcel, les seuls qui eussent intérêt à le démasquer, venaient jamais à le retrouver, il aurait trois enfants au lieu d'un à leur présenter.

Et le comte, encore une fois vaincu, serait forcé de l'implorer pour savoir laquelle des deux filles — dont l'âge se confondrait bientôt — était celle d'Edwige.

Cette situation mystérieuse, créée par le génie de Wilhelm Hafner, n'était-elle pas la meilleure garantie de la tranquillité future du bon docteur Hartmann!

DEUXIÈME PARTIE

I

Le marché de Neuilly tirait à sa fin.

Parmi les ménagères qui se hâtaient d'achever leurs provisions, une femme d'un certain âge se faisait particulièrement remarquer par son âpreté à marchander la moindre denrée.

Et, comme elle parlait le français avec difficulté, elle était l'objet d'une curiosité plus avide que sympathique.

— Quelle est donc cette femme? demanda tout à coup une petite bonne à l'air évaporé qui s'en allait, en bavardant, d'étalage en étalage, sans rien acheter, trouvant tout trop cher.

— Ah! dame, voilà! répondit une revendeuse. Personne n'est bien fixé sur son compte. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle cuisine les fricots du docteur Hartmann. Mais quant à savoir ce qui se passe dans cette maison-là, inutile d'y songer.

— Dans tous les cas, ça se nourrit bien, les médecins, murmura la petite bonne en jetant un regard d'envie aux primeurs entassées dans le panier de la cuisinière. Il y a beaucoup de monde chez ce docteur?

— Non, pas trop... En fait de domestiques, il n'y a que Mme Catherine, que vous voyez là, et un grand diable d'individu qui sert un peu à tout.

— Il y a aussi le père Claude, un brave homme, qui fait le jardin et soigne les chevaux, mais il ne met jamais les pieds dans la villa et les deux autres ne lui disent jamais une parole.

— C'est lui qui m'a conté qu'il y avait trois enfants du docteur; il est trop vieux pour en avoir de cet âge-là.

— Alors, à qui sont-ils?

— Je ne pourrais pas vous le dire, mam'zelle Célestine. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne sont pas non plus à sa fille, car elle est restée demoiselle.

Célestine était la petite bonne curieuse et bavarde, dont tous les gens du quartier connaissaient la frimousse insouciant.

— Ah! il a une fille, ce monsieur? fit-elle, pour ne pas laisser tomber la conversation qui semblait l'intéresser vivement.

— Parfaitement, continua la marchande, une grande fille, qui n'est plus jeune, d'ailleurs et qui est pâle comme une morte.

— Je vois que vous êtes bien renseignée

sur toute la famille, malgré ce que vous prétendiez tout à l'heure! remarqua Célestine en souriant.

— Oh! vous savez, on entend bavarder les uns, les autres... et on finit par être au courant. Mais, pour moi, je ne les ai jamais vus, ces gens-là... D'abord, les enfants ne mettent pas les pieds dehors... Et quant au vieux et à sa fille, ils ne sortent qu'en voiture.

Après un court silence, Célestine poursuivit.

— Ça doit être des étrangers?

— Oui, oui. Ils disent qu'ils sont Alsaciens, mais ils baragouinent toutes sortes de langues, à ce que raconte le père Claude.

— Drôle d'histoire, tout de même, madame Pruvost! balbutia la petite bonne d'un air sceptique.

— Ah! ma fille, s'exclama la revendeuse en s'animant, je vous en raconterais bien d'autres, si j'avais le temps, car c'est rien que des mystères dans ce ménage-là. Jusqu'à leur maison qui a un air "pas comme les autres".

— Qu'est-ce qu'elle a donc de particulier, leur maison?

— D'un côté, les volets sont toujours fermés; de l'autre, on aperçoit de temps en temps des enfants, deux fillettes et un grand garçon dans les seize à dix-sept ans, qui traversent le jardin, toujours silencieux, comme s'ils étaient des prisonniers... Dame, s'ils étaient libres, ils sortiraient, n'est-ce pas?...

"Tenez, tout cela me porte à croire que tous les racontars qui circulent sont vrais!

— Quels racontars? interrogea avidement Célestine.

— Eh bien, on affirme que le docteur et sa fille s'amuse à martyriser ces enfants, qu'ils ont volés sans doute dans leurs voyages.

— Mais c'est épouvantable! s'écria la jeune bonne en frissonnant.

— C'est-à-dire que c'est à se demander comment la police tolère des choses pareilles.

Célestine allait répondre, lorsque dix heures sonnèrent à une horloge voisine.

— Ah! mon Dieu, je vais encore me faire enlever, dit l'écervelée. Madame qui m'avait recommandé de ne pas rester longtemps!... Je me salue... Au revoir, madame!

Après être passée chez l'épicier pour terminer ses emplettes, Célestine rentra chez sa patronne, Mme Rastoul, qui l'attendait sur le palier, anxieuse et fâchée à la fois.

— Ah! vous voilà tout de même! gronda-t-elle; qu'avez-vous pu faire dehors, depuis ce temps, ma pauvre fille?

— Madame veut que je marchande sur tout... Ce n'est pas le moyen d'aller vite.

Mme Rastoul, qui était préoccupée, oubliant, contrairement à son habitude, de protester contre cette peu aimable réponse.

— Ne vous déchaussez pas, Célestine, reprit-elle; vous allez ressortir. Bébé est malade; il faut que vous courriez chercher un médecin.

La jeune fille prit un air contristé, car elle avait bon coeur et aimait le garçon de sa maîtresse.

Vite, elle déposa ses provisions et rouvrit la porte en demandant:

— Toujours le docteur Vernois, n'est-ce pas, madame?

— Bien entendu. Et dites que c'est pressé.

En deux minutes, Célestine fut chez le docteur Vernois; mais celui-ci était absent, sorti pour une opération et on ne savait pas du tout quand il rentrerait.

La servante revint, en toute hâte, faire

part de ce contre-temps à Mme Rastoul.

— Eh bien, dit celui-ci, que l'état de son enfant inquiétait de plus en plus, allez-en chercher un autre; arrangez-vous... Je veux un médecin tout de suite, coûte que coûte.

— Bien madame, je ne reviendrai pas seule, je vous le promets.

Dégingolant l'escalier quatre à quatre, la jeune bonne courut successivement chez deux autres docteurs, mais sans plus de succès.

En désespoir de cause, Célestine se disposait à entrer chez le pharmacien le plus proche pour demander des adresses, lorsqu'une autre idée lui vint à l'esprit.

“Eh bien! fit-elle, et docteur Hart... Hartmann, qui demeure là, à côté, rue des Graviers, s'il voulait venir!... C'est vrai qu'il n'a pas une bonne réputation. Mais s'il fallait se fier à tous les potins! Puis, j'ai promis à madame de ne pas rentrer seule... et je ne vois guère que ce moyen-là...”

“Si madame me gronde, tant pis!... J'aurai fait pour le mieux. Allons, je vais me dépêcher, car il ne faut pas plaisanter avec ces vilains maux de gorge!...”

Quoique sa résolution fût bien arrêtée, ce ne fut pas sans une certaine inquiétude que Célestine se dirigea vers la demeure du médecin alsacien.

Quand elle fut arrivée devant cette grande maison à l'aspect lugubre, qui dressait sa haute façade grise au coin de la rue des Graviers et de la rue Charles-Laffitte, l'impression qu'elle ressentit fut encore moins favorable.

“Ma foi, on a raison, se dit-elle, ce coin-là n'est pas d'apparence très engageante, je ne m'y aventurerais pas toute seule à dix heures du soir.”

Néanmoins, comme elle ne voulait pas être venue pour rien, la jeune fille essaya

de dominer le sentiment d'aversion qu'elle éprouvait et s'approcha de la porte cochère pour tirer le cordon de la sonnette.

Mais, juste au même moment, la porte s'ouvrit et livra passage à un coupé qui contenait deux personnes: un vieillard et une femme.

Célestine paya d'audace.

— Monsieur le docteur! Monsieur le docteur! cria-t-elle.

— Qu'y a-t-il? demanda le vieux monsieur en mettant la tête à la portière.

— Monsieur, dit la bonne, c'est pour un enfant qui est bien malade... Je ne trouve pas un seul médecin dans le quartier... et on m'a indiqué votre adresse...

— C'est une erreur, car je n'exerce plus.

— Sans doute, sans doute!... continua Célestine, je comprends que cela vous dérange... Mais c'est un cas exceptionnel, urgent... et Madame est si inquiète!... Monsieur est en voyage, nous ne savons où donner la tête... Oh! soyez assez bon pour venir seulement cinq minutes, histoire de tranquilliser madame! ça vous portera bonheur!

Hartman échangea quelques mots à voix basse avec sa compagne, puis reprit tout haut avec une bonhomie affectée:

— Allons, ma fille, montez sur le siège à côté du cocher et indiquez-lui le chemin de la maison de votre maîtresse.

— Oh! merci, monsieur le docteur! murmura la jeune bonne qui grimpa aussitôt sur le siège, tandis que les deux promeneurs échangeaient un sourire étrange.

— Vois-tu, Brigitte, dit à demi-voix le vieillard, il est prudent de faire à propos quelques concessions et de nous donner la réputation d'être bons et serviables pour tout le monde.

— Oui, répondit la jeune femme; de cette façon, nous aurons peut-être des dé-

fenseurs si la police vient un jour mettre le nez dans nos affaires.

— Oh! la police! je m'en moque! fit le docteur en haussant les épaules. Ma conscience et... mes papiers sont en règle.

— Surtout les papiers! observa Brigitte.

Après une minute de silence, le vieillard poursuivit:

— Hein! tu ne diras tout de même pas que mon voyage à Calcutta n'a pas été fructueux?

— Calcutta!... Les Indes!... pays de la métépsychose et de la transmigration des âmes!... soupira Mlle Hafner.

— Parfaitement! Pays de rêve et de légendes! N'empêche que je t'en ai rapporté la sécurité morale et matérielle, la fortune, le luxe!

— C'est vrai, depuis quatorze ans nous sommes tranquilles... et riches... avec l'argent des autres!

— Eh bien? après? Oui, je jouis de la fortune des petits Moreuil. Mais que m'importent ces enfants étrangers — que je me donne, du reste, la peine d'élever et d'instruire, — quand tu es là, toi, ma fille chérie!

“Oui, oui, quand je devrais dépenser jusqu'au dernier sou de cette fortune pour te soigner, je le ferais!... car je te veux, ma Brigitte, non seulement bien portante, mais jeune, belle, aimée...”

— Oh! jeune!... j'ai déjà plus de trente-sept ans... Et quant à être aimée, je ne m'en soucie pas.

— Tu penses toujours à cet ingrat?

— Toujours!

— Singulière chose qu'un cœur de femme! grommela le docteur. Fidèle à un amour méprisé, au bout de dix-huit ans! Ah! Ah!

— Ta haine contre les Noirfont dure depuis plus longtemps! dit tranquillement

Mlle Hafner. Et tu t'acharnes maintenant contre une enfant innocente!

— Parce qu'elle représente à mes yeux ses parents.

— Elle n'est pas responsable de sa naissance. Et la vengeance qui s'exerce dans de semblables conditions est lâche.

— La vengeance, on l'exerce comme on peut! riposta sèchement le vieillard. Et toi, en ce moment, tu divagues...

“Allons, tais-toi, nous arrivons...”

Le coupé venait, en effet, de s'arrêter devant la maison habitée par Mme Rastoul. Hartmann en descendit aussitôt et fit signe à Célestine de passer devant pour lui indiquer le chemin.

La bonne grimpa lestement l'escalier et annonça bruyamment qu'elle ramenait un médecin.

— Ah! enfin! s'écria sa maîtresse, je désespérais de vous voir revenir.

Au même instant, Hartmann apparaissait sur le seuil.

Sans s'attarder à répondre, aux remerciements de Mme Rastoul, il se fit conduire immédiatement auprès du petit malade, et se mit à l'examiner minutieusement.

Après quoi, il put rassurer complètement la jeune mère; car le bébé avait une angine fort anodine et pas le moindre symptôme de diphtérie.

Mme Rastoul était dans le ravissement et commença à se répandre en protestations de dévouement.

Mais Hartmann n'eut pas l'air d'y prendre garde, salua froidement et sortit.

Puis, quand il eut regagné son coupé, il ordonna au cocher de continuer la promenade interrompue, et reprit tranquillement sa place auprès de sa fille.

II

Quatorze ans s'étaient écoulés depuis

que le docteur Hafner était devenu le docteur Hartmann.

Naturellement, il s'était bien gardé de se rendre à Strasbourg pour régler personnellement les affaires du docteur Hartmann. C'était par correspondance qu'Hafner avait traité les questions d'ordre divers intéressant son... prédécesseur et fait peu à peu passer entre ses mains le reste du patrimoine de sa victime.

Pendant ce temps-là, c'est-à-dire pendant quatre ans, le rusé coquin avait mené une vie errante, ne séjournant jamais que deux ou trois mois dans chaque endroit, pour ne pas permettre à l'opinion publique de se livrer à d'indiscrètes enquêtes sur sa personnalité.

Puis, cette existence finissant par lui peser, et désireux de planter sa tente une fois pour toutes, il était venu se fixer à Neuilly, près de Paris.

C'était une pensée d'économie qui le faisait agir ainsi. Car la maison dans laquelle il s'installait, inhabitée depuis longtemps, dépendait de la succession des enfants Moreuil.

Cette vieille demeure abandonnée avait un air lugubre qui justifiait les interprétations romanesques que l'imagination populaire se plaisait à donner à son histoire; c'était une maison hantée... on y avait commis des crimes jadis... ses propriétaires avaient disparu sans qu'on sache ce qu'ils étaient devenus... etc... etc...

Et il semblait même que le stigmatisme dont elle était marquée fût indélébile, car, en cessant d'être habitée, elle n'avait pas perdu sa mine rébarbative.

Quoi qu'il en soit, depuis qu'elle abritait la famille Hartmann, cette maison était devenue une véritable prison.

Jamais, depuis plus de dix ans, les trois enfants — presque des jeunes gens maintenant — dont Hafner s'était constitué le

tuteur et... le bourreau, n'avaient franchi l'enceinte de cette maussade demeure.

A quel sentiment cet homme obéissait-il en séquestrant ainsi ces petits malheureux?

Il eût pu tout simplement les élever normalement, comme s'ils eussent été vraiment ses propres enfants. Et il semble bien, qu'en leur inspirant un peu d'affection, il se fût donné à lui-même une sorte de garantie contre toute représaille éventuelle.

Mais non, il haïssait ses victimes pour tout le mal qu'il leur avait fait, et plus il les faisait souffrir, plus il les haïssait.

C'était comme une plaie qui s'envenime et s'agrandit d'elle-même.

Aussi, à force de vivre seul, entre ses souffre-douleur et sa fille complètement hystérique, Hafner avait-il perdu en grande partie sa lucidité d'esprit; il était devenu un véritable maniaque, ne se rendant plus un compte des réalités.

Il se laissait donc entraîner à toutes sortes d'absurdités qui, à la longue, pouvaient causer sa perte.

Pour comble, il avait à son service un couple d'anarchistes, Hans et Catherine Kriéger — autrefois ses complices — qu'il avait retrouvés mourant de faim sur le pavé de Paris, et qu'il avait pris chez lui pour les sauver de la misère.

Mais, la présence du ménage Kriéger n'était pas faite pour égayer l'intérieur de leurs maîtres. Sombres et muets tous deux, ils faisaient leur service en automates, rêvant toujours à leurs folles utopies qu'ils n'avaient jamais abandonnées.

Les enfants sont ce qu'on les fait.

Traités un peu comme des esclaves, habitués à plier toujours devant l'impérieuse volonté de cet homme qui se disait le grand-père des uns et le père adoptif de l'autre, ils avaient pendant des années obéi

passivement, s'étaient prêtés docilement à toutes les exigences du docteur et de Brigitte.

Mais, avec l'âge, cet esprit d'effacement, de servilisme avait peu à peu disparu. Depuis plusieurs mois déjà, des idées d'indépendance avaient germé et grandi dans leur coeur, à mesure que leur volonté et leur conscience se formaient.

Hafner et sa fille avaient résumé jusqu'alors tout leur univers. Leur personnalité s'affirmant, ils soupçonnèrent d'abord, puis, bientôt, se rendirent nettement compte qu'au delà de l'horizon qu'on leur limitait, avec tant de parcimonie, il y avait un autre monde composé sans doute de gens plus aimables.

Et s'ils n'allèrent pas qu'à penser qu'ils pourraient trouver parmi eux une famille réellement affectueuse et dévouée, ils en conclurent, néanmoins, qu'ils n'étaient pas forcément "la chose" de ces deux êtres hargneux, qui leur imposaient leur tutelle au nom d'une parenté fort problématique.

En un mot, les pauvres petits prisonniers étaient devenus des révoltés, n'attendant qu'une occasion de secouer le joug qui pesait si lourdement sur eux depuis quatorze ans.

Et ce vague espoir de liberté, qui console tous les captifs au milieu des plus rudes épreuves, soutenait leur courage, leur donnait la patience de supporter avec une apparente docilité les exigences de leurs geôliers.

Ce n'était pas là, au surplus, le seul adoucissement à leur esclavage.

Vivant constamment ensemble, ces enfants si malheureux s'étaient voué une affection toute fraternelle.

Mais maintenant qu'André était un grand garçon de près de dix-huit ans, son affection pour celle des fillettes qui n'était pas sa soeur avait des tendances à se

transformer et... à changer de nom.

On ne pouvait pas dire encore que c'était de l'amour, mais ça commençait à y ressembler.

Il faut ajouter que Suzel, la fille d'Edwige était vraiment une enfant ravissante. Grande et brune, très forte pour son âge, d'une intelligence remarquable, elle ressemblait chaque jour davantage à son père, le beau Maurice d'Orcel.

Aussi cette fillette frondeuse, alerte et batailleuse, aux grands yeux noirs, fiers et francs, était-elle le cauchemar de Wilhelm Hafner. Il l'exécrait positivement.

Cette haine avait eu pour effet de faire naître dans le coeur du bon André toutes sortes de sentiments: pitié et désir de protection mêlés d'un peu d'admiration; tout cela ne faisait d'ailleurs qu'augmenter la tendresse qu'il éprouvait pour sa petite compagne.

Ce grand garçon qui commençait à devenir un homme avait, comme sa mère, les yeux bleus, les cheveux blonds, la carnation éclatante; il possédait en même temps la placidité et le coeur simple de son grand-père, l'infortuné Wilfrid.

Quant à Charlotte, qui, physiquement, ressemblait beaucoup à son frère, tout en étant frêle, délicate et malade, elle était aussi timide et douce que son amie Suzel était vive et hardie.

Et en dépit ou, peut-être, en raison même de cette différence les deux fillettes s'aimaient tendrement.

Ainsi, ces pauvres opprimés avaient presque échappé, par leur affection mutuelle, aux effets désastreux qu'aurait pu avoir l'éducation abêtissante qu'on leur avait donnée.

Ils étaient, par miracle, restés francs, sensibles, dévoués les uns aux autres, le coeur ouvert à tous les bons sentiments.

.. .. .

Ce matin-là, pendant que le docteur Hartmann faisait avec Brigitte sa promenade quotidienne, allongée de la visite au petit Rastoul, la discussion avait repris, plus animée que jamais, entre les trois prisonniers, à propos d'un incident récent qui avait exaspéré André.

— Tu entends, disait-il à Suzel, je ne veux plus que l'on te traite ici comme une servante! Cette odieuse Brigitte, te faire attacher ses souliers...

— Que te sont-ils donc, cet homme et cette femme, pour exiger de toi pareils services... Comme si nous étions leurs esclaves en vérité!...

— Nous le sommes, malheureusement! murmura Charlotte.

— Mais ils ne l'avoient pas, poursuivit Suzel. Ils invoquent pour pouvoir nous torturer, les droits les plus sacrés. Pour vous deux, il est l'aïeul... ce qui fait que Brigitte est votre tante...

— Jamais, par exemple! interrompit André. A la haine que j'éprouve pour eux, je sens bien que nous leur sommes étrangers.

— Quant à moi, continua Suzel, je suis une orpheline, une pauvre enfant trouvée, recueillie par charité; et je dois être, par conséquent, bien heureuse de l'aumône que l'on me fait.

— Ça, c'est de la légende, répliqua André. Moi, je ne crois pas du tout à cette histoire d'enfant trouvée, recueillie par charité.

— Pourquoi? interrogea sa soeur.

— Parce que, pour des créatures de ce genre, on éprouve surtout de la pitié... Or, c'est de l'aversion que le docteur et sa fille éprouvent pour toi, ma chère petite Suzel... D'où je serais tenté de conclure que tu n'as pas été trouvée, mais volée...

— Volée! répétèrent les deux fillettes avec stupeur.

— Dame! ces choses-là se produisent rarement, mais elles arrivent tout de même... On en voit quelquefois des exemples dans les livres.

— Alors, poursuivit Suzel, j'aurais des parents... une famille!... Oh! si cela était vrai!

— Si cela était vrai si tu retrouvais ton père et ta mère, nous serions séparés pour toujours.

— Mais non, car si je retrouvais ma famille, je serais libre, et une fois libre, je viendrais vous délivrer tous les deux.

— Voyons, voyons, interrompit André, nous raisonnons dans le vide en ce moment. Nous faisons des suppositions. Tout ce que l'on peut dire pour l'instant, c'est que les dispositions haineuses du docteur pour Suzel cachent un mystère...

— Eh bien, il faut éclaircir ce mystère, déclara Charlotte.

— Comment?

— J'apprends la langue allemande.

— Pourquoi faire?

— C'est très simple. Vous ne vous êtes jamais demandée pourquoi Hartmann qui nous a enseigné l'anglais et le français ne nous a pas aussi appris l'allemand?

— Sans doute, pour ne pas surcharger notre mémoire.

— Pas du tout, ce scrupule est bien le cadet de ses soucis. Il a voulu tout bonnement se réserver ce moyen de converser avec sa fille et ses domestiques, sans que nous puissions les comprendre.

— N'avez-vous pas remarqué qu'ils emploient toujours la langue allemande quand ils parlent en notre présence?

— Si, si.

— Je me suis donc mis à apprendre l'allemand tout seul, dans ce gros bouquin. Je le lis déjà couramment, et à force d'écouter attentivement, je commence à le comprendre.

« Désormais, je vais pouvoir, sans qu'ils s'en doutent, suivre leurs conversations, ainsi que ce que peuvent raconter Hans et Catherine.

— André, tu es un grand génie, s'écria Suzel avec un accent d'admiration.

— Ma foi, non! je cherche simplement à nous tirer des griffes de ce tyran.

— Chut! fit Charlotte, les voici qui rentrent!

On entendait, en effet, le bruit d'une voiture grinçant sur le sable des allées.

C'étaient bien Hartmann et Brigitte qui revenaient de leur promenade; car, presque aussitôt, la cloche du déjeuner sonna.

Cinq minutes après, ils étaient tous réunis dans la salle à manger, et le repas commença au milieu d'un de ces lourds silences qui présagent les orages.

— Eh bien! Suzel, vous ne mangez pas, ce matin? dit tout à coup le docteur. Si vous ne vous nourrissez pas mieux vous allez tomber malade...

— ...Et vous ne serez plus capable de servir ma fille, il faudra que je prenne une femme de chambre! acheva André d'une voix ironique.

De stupeur, Hartmann laissa sa fourchette retomber dans son assiette.

Et Brigitte, rouge de colère s'écria:

— A-t-on jamais vu pareille impertinence?

— Vraiment! Cela vous déplaît parce que les moutons se révoltent? répliqua André.

Mlle Hafner baissa un instant les yeux puis, se tournant vers son père, elle reprit, en allemand:

— Je pense que tu vas infliger un châtiement exemplaire à cet insolent?

Mais le docteur, évitant de répondre à cette question, murmura simplement:

— Je me préoccupe, en ce moment, d'autre chose. Ce garçon sera bientôt un hom-

me et il ne sera pas facile de le tenir à l'attache.

— Bah! riposta Brigitte, en haussant les épaules, André nous donnera un peu plus de mal que sa soeur. Mais nous avons un moyen infailible de le retenir ici, malgré ses velléités d'indépendance.

« Sa très vive sympathie pour Suzel nous est une garantie qu'ils ne s'éloignera pas tant que cette demoiselle restera ici. Or, comme celle-ci ne doit jamais quitter la maison...

— Ah! ils s'aiment ces bambins! interrompit Hartmann en ricanant; c'est très drôle, en vérité!

— Cette enfant, qui est tout le portrait de son père, a le tempérament ardent et fidèle de sa mère, cette Edwige!... Mais elle ne voit pas encore clair dans son coeur. Un jour viendra, j'espère, où elle souffrira les tortures que j'ai subies moi-même.

— Pas sûr, fit en riant le docteur, si elle est payée de retour.

Ne comprenant pas un mot de ce discours, les deux fillettes se regardaient d'un air étonné.

Mais André avait l'air rayonnant, car il avait en partie saisi ce que disaient Hartmann et sa fille.

Aussi, dès que le déjeuner fut terminé, il courut s'enfermer dans sa chambre, pour réfléchir à ce qu'il avait entendu et mettre de l'ordre dans ses idées.

Puis il fit, sur un carnet qui ne le quittait jamais, un petit résumé de la situation.

Voici ce qu'il écrivit:

« Aujourd'hui, 7 avril, Brigitte et son père se sont entretenus à déjeuner en allemand.

« Ils ont dit que Lotte et moi n'étions pas destinés à rester avec eux, mais que

“moi j’y resterais par attachement pour Suzel.”

“Il n’a pas été question des liens qui nous unissent, ma soeur et moi, au docteur Hartmann.”

“Mais, par contre, j’ai très bien compris que Brigitte avait connu la mère de Suzel qui s’appelait Edwige; ce qui prouve que Suzel n’est pas une enfant trouvée, comme ils le prétendent.”

“Brigitte déteste profondément cette Edwige, dont elle a eu à se plaindre, paraît-il; elle souhaite que sa fille souffre toutes les tortures qu’elle, Brigitte, a subies par la faute de cette femme.”

Ce petit travail achevé, André rangea soigneusement son carnet, et se dit tout bas :

“A la prochaine occasion, je ferai bien attention et je tâcherai de compléter mes renseignements.”

III

Après deux ans de séjour dans la maison de santé du docteur Vergnaud, Edwige d’Orcel parut à peu près guérie.

Son père s’empressa de la ramener chez lui, toujours accompagnée de son inlassable garde-malade, Anne Kergarec.

Quinze jours après, Maurice, qui venait de passer ces deux années à courir le monde, à la recherche du ravisseur de sa fille — sans résultat hélas ! — revint lui-même à Neuilly, tout heureux, ainsi que le lui avait annoncé son beau-père, de retrouver sa femme rétablie.

La guérison d’Edwige n’était, malheureusement, qu’apparente. Et au bout de quatre mois de cette vie de famille, qui aurait dû, cependant, avoir une heureuse influence sur son état, les crises reparurent, aussi violentes qu’auparavant.

Le médecin, consulté, conseilla de ne pas enfermer de nouveau la jeune femme entre les quatre murs d’une maison de santé, et de la ramener de préférence sur la côte d’Azur, dans cette villa des Tamaris où elle avait été heureuse.

Par malheur, dès qu’elle fut à Beau-lieu, ce ne fut pas le souvenir des jours heureux qui lui revint à l’esprit, mais celui du sombre drame qui l’avait privée de son enfant.

Son état ne fit donc qu’empirer au lieu de s’améliorer.

Devant cette situation, et toujours sur les conseils des médecins, le comte de Noirfont et Maurice d’Orcel conduisirent leur malade en Suisse.

Ils l’installèrent à Leysin, dans une maison de convalescence, dirigée par un excellent homme, médecin distingué, le docteur Corvisier, qui avait été condisciple de Maurice au lycée Janson-de-Sailly.

La pauvre femme resta en traitement dans cette maison près de douze ans, avec quelques alternatives de mieux — pas assez complets pour lui permettre de reprendre la vie normale.

Au bout de ces douze interminables années, son père et son mari eurent la joie de la voir complètement guérie et de pouvoir la reprendre avec eux.

M. d’Orcel avait beaucoup voyagé pendant toute la durée de l’internement de sa femme, sans perdre, un seul jour, l’espoir de retrouver son enfant. Mais après tant de courses inutiles et de démarches infructueuses, il se sentait bien découragé.

Il décida donc, de concert avec son beau-père, de revenir s’installer à Neuilly et de s’y fixer définitivement.

Mme Kergarec, qui faisait désormais partie intégrante de la famille et dont le dévouement était toujours prêt à toutes

les corvées, offrit de partir seule d'abord pour Paris, afin de s'occuper de l'aménagement de l'hôtel du boulevard Maillot.

Il était à penser qu'une maison fermée depuis douze ans devait être dans un état complet de délabrement. De nombreuses réparations étaient certainement nécessaires pour qu'on pût s'y installer confortablement.

Anne partit donc, munie de pleins pouvoirs, et bientôt suivie du vieux Bruno, toujours alerte, qui, connaissant toutes les habitudes du comte, devait l'aider efficacement.

Pendant ce temps, Maurice d'Orcel et sa femme devaient faire un petit voyage en Italie, tous deux seuls, en amoureux... comme ils l'avaient fait quinze ans plus tôt.

Un matin donc, Mme Kergarec et Bruno, escortés d'un entrepreneur de peinture, constataient avec effroi les ravages causés par le temps et l'humidité dans le magnifique hôtel du comte de Noirfont.

Pendant que Bruno ouvrait péniblement les portes et les fenêtres aux gonds rouillés, Anne faisait bavarder l'ouvrier qui avait accompagné l'entrepreneur.

Comme la mauvaise impression que ce quartier lui avait toujours inspirée la poursuivait, elle demanda :

— On est bien isolé, par ici ; les rôdeurs et les cambrioleurs ne font pas trop souvent parler d'eux ?

— Oh ! jamais, madame ! protesta le brave homme avec indignation. Le quartier est aussi sûr que l'avenue des Champs-Élysées.

— Là, dans les rues par derrière, c'est pourtant bien désert, et les passants sont rares... La maison voisine est également inhabitée, n'est-ce pas ?

— Pardon, madame, je l'ai toujours vue

habitée, au contraire, et voilà huit ans que je demeure à Neuilly.

— Alors, vous connaissez peut-être les locataires ? Sont-ce des gens comme il faut ?

— A vous parler franchement, madame, ces gens-là ne m'inspirent pas confiance ; et tout le quartier pense comme moi là-dessus.

— Et d'où vient cette mauvaise réputation ?

— Ma foi, on ne peut rien dire de précis ; mais c'est tout de même une drôle de famille ; d'abord, des gens qu'on ne voit jamais, c'est pas naturel... ensuite il se passe là-dedans des choses mystérieuses qui... que...

— Diable, vous n'êtes pas rassurant, dit Bruno qui s'était rapproché.

— Enfin, c'est pas sans raison qu'il se cache, cet homme !... ce docteur Hart... Hart... Hartmann. Ah ! j'y suis, c'est un étranger, il baragouine toutes sortes de langues.

— Alors, il est vieux, ce médecin ? demanda Bruno qui semblait intrigué.

— Il peut avoir dans les soixante-cinq à soixante-dix ans.

— Il vit seul dans cette grande maison ?

— Oh ! mais non. Il a d'abord une fille d'une quarantaine d'années, peut-être ; puis, des petits-enfants...

— Des enfants de cette fille ?

— Non, je vais vous expliquer. Le docteur avait une autre fille, qui avait épousé un monsieur Moreuil, auquel appartenait la maison... La preuve, c'est que, dans le pays on a toujours appelé la maison Moreuil...

— Bon et alors ?

— Donc, ce monsieur Moreuil a eu deux enfants ; il est mort, sa femme aussi ; alors, c'est le grand-père qui est venu habiter la maison pour élever les enfants.

“Voilà du moins ce que l'on m'a raconté.

— Ah! fit simplement Bruno avec une petite moue de déception, comme s'il se fût attendu à autre chose.

Puis, pendant que Mme Kergarec discutait avec l'entrepreneur sur les peintures à refaire dans le salon, il reprit la conversation avec l'ouvrier.

— Je ne vois pas ce qu'ils ont d'effrayant, nos voisins, dit-il. Ce docteur, quoique étranger m'a l'air d'un brave homme...

Le peintre hocha la tête sans répondre.

Et Bruno continua:

— Vous les connaissez sans doute, ces enfants, puisque vous êtes si bien renseigné sur toute la famille? Ce sont des garçons, des filles?

— Non, je ne les connais pas; ils ne sortent jamais; ils sont prisonniers. Et puis, il n'y en a pas que deux... ils sont trois... peut-être quatre, cinq ou six... on ne sait pas au juste.

— Tiens! tiens! c'est bizarre, balbutia Bruno.

— Vous comprenez, continua l'ouvrier, c'est la présence de ces enfants qu'on a l'air de vouloir cacher, séquestrer, qui fait courir de mauvais bruits sur la maison.

“Autrement, le docteur ne serait pas mal vu, il est riche, il paie bien, il fait même la charité.

“Mais, vous savez, chez nous, les enfants c'est sacré; cet homme pourrait faire encore mille fois plus de bien, qu'il n'aurait jamais pour lui l'opinion publique, s'il est vrai qu'il martyrise ces pauvres innocents.

“Vous avouerez qu'il y a tout de même, là-dessous, quelque chose de louche.

“Sans cela, ces pauvres petits circuleraient comme tout le monde; on ne les tiendrait pas captifs, à l'abri de tous les regards.”

— Ils sont pourtant d'âge à se défendre, observa le domestique du comte.

— Sans doute, puisqu'ils ont déjà dans les seize à dix-huit ans.

— C'est pourquoi je ne m'explique pas bien les racontars que vous venez de me rapporter, conclut Bruno, dont l'air préoccupé indiquait, cependant, qu'il était bien loin de se désintéresser de tous ces détails.

— Enfin, vous verrez vous-même quand vous serez ici, riposta l'ouvrier; car, moi, je ne peux rien vous dire de plus... je m'y perds, dans toutes ces histoires.

Bruno était plongé dans une profonde méditation. Il ne répondit pas.

Mme Kergarec et l'entrepreneur ayant pris les décisions nécessaires pour l'arrangement des pièces du rez-de-chaussée, les deux hommes les rejoignirent; et ils continuèrent la visite domiciliaire jusqu'à ce que tous les travaux à faire eussent été discutés et arrêtés.

IV

Depuis le drame de Beaulieu, Wilhelm Hafner avait quelque peu négligé la famille de Noirfont.

Non pas que sa haine contre elle fût moins vivace. Mais la dernière victoire qu'il avait remporté représentait en quelque sorte, à ses yeux, le maximum de ce qu'il était humainement possible de faire pour torturer son ennemi.

En effet, quel tourment plus cruel infliger à une mère que de lui ravir son enfant? Quelle vengeance eût été plus atroce, plus raffinée?

Après un aussi beau succès, Wilhelm se reposait donc.

Il lui suffisait d'avoir sous la main la fille d'Edwige, de pouvoir la brutaliser, l'humilier, lui faire sentir à toute minute qu'elle n'était qu'une esclave.

Cela seul le rendait heureux, parce qu'il savait qu'Edwige en souffrait affreusement et que le comte subissait également le contre-coup de cette immense douleur.

Quant à Maurice d'Orcel Hafner l'avait perdu de vue. Il lui avait été impossible de savoir s'il avait été acquitté ou condamné.

Peu lui importait, d'ailleurs. Car, de toutes façons, qu'il fût prisonnier ou libre, le mari d'Edwige ne pouvait pas faire autrement que de pleurer son enfant.

Il est vrai que, si les deux époux étaient réunis, c'était une incontestable atténuation à leur chagrin.

Quand le docteur songeait à cette hypothèse, il enrageait bien un peu. Mais il se consolait en se disant : "Bah ! il ne faut pas être trop exigeant ! En voulant aller plus loin, je finirais peut-être par compromettre le résultat acquis !"

Et il se tenait coi, satisfait de son triomphe.

De plus, par un phénomène d'action réflexe, assez fréquent dans son cas, il s'imaginait qu'en ne s'occupant pas des Noirfont, il avait plus de chances d'être oublié par eux.

Et ainsi, les garanties matérielles qu'il avait accumulées autour de lui pour assurer sa tranquillité, lui paraissaient plus sérieuses.

Il se croyait désormais à l'abri de toute revendication, de toute représaille, d'autant plus que la prescription le couvrait, si l'on n'avait pas ouvert d'instruction contre lui.

En dépit de la sécurité dont il jouissait et dont il était convaincu de jouir indéfiniment, Wilhelm n'était pas, cependant, sans éprouver, de temps en temps, quelques tracas qui assombrissaient sa belle sérénité.

Ainsi, il n'ignorait pas que l'opinion

publique lui était franchement hostile ; et bien qu'il se moquât du qu'en dira-t-on, les propos malveillants dont il était l'objet l'agaçaient singulièrement.

Depuis quelques mois surtout, il le savait, les voisins étaient de plus en plus montés contre lui, par les cacans qui circulaient sur son compte.

Et l'apparente impassibilité qu'il continuait d'affecter, dissimulait mal le trouble et les secrètes appréhensions que cette animosité déclarée lui inspirait.

Quand il apprit que la maison voisine de la sienne allait être habitée, cela mit le comble à son inquiétude.

Jusque-là, du moins, une fois enfermé chez lui, il était libre d'agir comme bon lui semblait, sans crainte d'être épié et contrôlé.

Désormais, dans sa propre demeure, il ne serait plus à l'abri des curiosités du dehors. Des yeux indiscrets pourraient, à toute minute, plonger chez lui, observer ses actes, surprendre ses secrets.

Une semblable perspective était intolérable. Le docteur s'en montra fort irrité.

Il est juste de reconnaître, néanmoins, que la haine sans cesse grandissante de tous ses voisins pouvait, jusqu'à un certain point, légitimer les inquiétudes de Wilhelm.

Car, lorsque l'acharnement est poussé aussi loin, il est bien rare que l'autorité judiciaire ne finisse pas par s'émouvoir et n'éprouve pas la curiosité de s'informer si les griefs articulés par l'opinion publique sont justifiés.

C'était ce que craignait Hafner.

Depuis quelques jours surtout, sachant, grâce aux bribes de conversations saisies au dehors par Hans et Catherine, qu'il était l'objet de deux accusations particulièrement graves : d'être un espion d'abord, et ensuite de martyriser ses enfants,

le docteur s'attendait à toute minute à recevoir la visite de la justice.

Aussi, avec l'esprit de prévoyance qui le caractérisait, s'était-il empressé de prendre toutes les précautions que nécessitaient les circonstances.

Après avoir brûlé tous les papiers qui pouvaient le compromettre et soigneusement classé au contraire, tous ceux qui établissaient sa nationalité et sa parenté avec les jeunes Moreuil, il réunit les trois enfants et leur dit :

— Je dois vous apprendre, mes amis, que nous sommes assez mal vus en ce pays. Notre qualité d'étrangers...

— Pardon! mais nous sommes Français, Lotte et moi, s'écria André.

— Soit! Mais moi, je ne le suis pas; et parce que j'appartiens à une autre nationalité, on m'accuse de jouer un rôle odieux, on veut que je sois un espion à la solde d'une puissance ennemie de la France.

“Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer combien cette accusation est ridicule.

“Néanmoins, il se peut que le parquet s'en émeuve et qu'on vienne perquisitionner chez moi.

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que nous y fassions? ricana André.

Wilhelm lui jeta un regard furibond.

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, continuait-il les sourcils froncés. Le magistrat qui sera chargé des perquisitions sera, sans nul doute, un homme habile. En voyant des enfants sous mon toit, il aura peut-être l'idée de les interroger, dans l'espoir que leurs réponses innocentes lui fourniront mieux que les miennes, les renseignements qu'il désire.

“Peut-être, pour capter votre confiance, usera-t-il, pour poser ses questions, de moyens détournés.

“Il pourra, par exemple, vous deman-

der quel genre de vie vous menez ici, si vous êtes satisfaits de votre existence, des soins moraux et matériels qu'on vous donne...

—... En un mot, si nous sommes contents d'être séquestrés! acheva l'incorrigible Suzel.

— Tout cela n'a aucun rapport avec l'espionnage, ajouta André.

D'un geste coupant, Hafner les interrompit.

— Je ne vous demande pas votre avis, gronda-t-il; retenez bien seulement que vos réponses devront exprimer la plus entière satisfaction sur tout et sur tous.

— Et si nous n'obéissons pas?...

— Je vous infligerai une punition dont vous ne vous doutez pas, riposta séchement Wilhelm. Réfléchissez; votre sort est entre vos mains!

Il sortit, et les trois martyrs s'inclinèrent, comprenant qu'il leur fallait, cette fois encore, se soumettre aux ordres du maître.

.. .. .

Les prévisions du docteur étaient justes. Le lendemain du jour où eut lieu cette conversation, le commissaire de police de l'arrondissement se présenta rue des Gravières, porteur d'un mandat régulier, signé par un juge d'instruction, qui lui donnait le droit de fouiller la maison de la cave au grenier.

Quoiqu'il s'attendit à cette visite, Hafner éprouva une assez vive émotion, qu'il essaya, d'ailleurs, d'interpréter en sa faveur.

Très vite maître de lui, il minauda, l'échine arrondie :

— A mon air troublé, vous allez croire, monsieur le commissaire, que je suis un grand coupable; et je ne sais pourtant pas ce qui me vaut l'honneur de vous recevoir. Mais j'ai été tellement surpris —

justement parce que rien ne me fait redouter votre intervention — que...

Un regard glacial du magistrat arrêta net dans la gorge du docteur les mots qui allaient sortir.

— Je viens perquisitionner chez vous, monsieur Hartmann, dit simplement le représentant de la loi; et je ne dois compte des résultats de mon enquête qu'à mes chefs. Veuillez m'accompagner...

"Bigre, en voilà un qui ne plaisante pas! pensa Wilhelm."

Et tout haut, avec un sourire:

— Monsieur, je suis à votre disposition.

Passant aussitôt devant le commissaire et les deux agents en bourgeois qui étaient entrés devant lui, il leur montra le chemin des appartements.

Et la visite domiciliaire commença.

Inutile de dire qu'elle ne pouvait pas être fructueuse, puisque Hafner avait pris ses mesures en conséquence.

Après avoir, pendant deux heures, fureté partout, pièce par pièce, meuble par meuble, et rempli les deux serviettes portées par les agents de papiers absolument insignifiants, le magistrat, qui se rendait compte de l'inanité de ses recherches, passa brusquement à un autre exercice.

— Vous avez ici trois enfants, n'est-ce pas, monsieur Hartmann? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oui, monsieur.

— Tous sont à vous?

— Deux seulement sont de ma famille. Ce sont les enfants d'une de mes filles qui avait épousé M. Moreuil. Vous venez de voir tout à l'heure leur extrait de naissance.

— C'est juste. Et le troisième?

— C'est une fillette abandonnée que j'ai recueillie et élevée par charité.

— Où ça?

— En Sicile, où ma fille a fait un séjour, pour sa santé, il y a quatorze ans.

— Et vous traitez cette fillette sur le même pied que vos petits-enfants? poursuivit le commissaire.

— Absolument. Je lui ai donné, comme aux autres, une bonne éducation et une excellente instruction.

"Il n'y a que sur la question de fortune que j'établis, un peu, malgré moi, les différences. Je ne peux pourtant pas attribuer à cette enfant trouvée une part du patrimoine qui appartient à mes petits-enfants, patrimoine dont je ne suis, d'ailleurs, que le gérant responsable."

Le magistrat fit un geste équivoque et, après une minute de silence, reprit:

— Voulez-vous m'envoyer ces jeunes gens les uns après les autres; j'ai besoin de leur parler.

Hafner s'exécuta, mais non sans éprouver un certain malaise.

En effet, il n'était pas rassuré sur la façon dont ses victimes allaient se comporter, et il suffisait d'un mot maladroit pour renverser l'échafaudage de ses combinaisons.

Ces craintes, disons-le tout de suite, étaient vaines, puisque les enfants, après avoir bien réfléchi, avaient résolu de se soumettre aux injonctions de leur tuteur, n'estimant pas que l'heure fût venue pour eux de lever l'étendard de la révolte.

Les réponses du garçon et des fillettes furent donc en tous points conformes aux indications d'Hartmann.

Et lorsque cet interrogatoire fut terminé, le magistrat se retira avec la conviction qu'il avait inutilement dérangé un brave homme, tout aussi incapable de martyriser ses enfants que de se livrer à l'espionnage.

Il s'en excusa, d'ailleurs, fort courtoise-

ment, et prit congé du docteur en l'assurant de sa parfaite considération.

V

Un matin, le docteur Corvisier vit entrer dans son cabinet de consultation un homme d'une quarantaine d'années, au teint bronzé, qui, après l'avoir salué avec déférence, lui demanda d'une voix émue comment se portait Mme d'Orcel.

Le directeur de la maison de santé où avait été soignée Edwige avait reçu la consigne de ne révéler à personne ce qu'était devenue son ancienne pensionnaire.

Il répondit donc d'une manière évasive que... les choses n'avaient pas changé.

— Oh! alors, conduisez-moi vers elle! s'écria l'inconnu; vous ne pouvez pas me refuser cela, à moi qui viens de si loin pour la voir.

— Il m'est impossible de vous donner satisfaction, déclara le médecin; je ne dois laisser personne pénétrer auprès d'elle hormis les membres de sa famille.

— Mais je suis presque de sa famille, moi!

— Autrefois, elle m'appelait son frère. Je suis Karl Hafner.

— Dites-lui; je suis persuadé qu'elle sera heureuse de me revoir.

— Je vous répète qu'il m'est impossible de vous conduire auprès de Mme d'Orcel.

— En ce cas, donnez-moi l'adresse du comte de Noirfont.

— Cela ne m'est pas permis.

— Pourtant, pendant plusieurs années, le comte a correspondu avec moi, m'a tenu au courant de tous les événements qui sont survenus... et je lui répondais toujours ici.

— Il y a trois ou quatre ans seulement que notre correspondance a cessé, et probablement parce que, deux ou trois lettres s'étant égarées, nous avons cru de part et

d'autre que les précédentes n'étaient pas parvenues à destination.

— Vous voyez, par là, néanmoins, que l'on n'avait pas de secret pour moi."

Le docteur hocha la tête et fit un signe d'impuissance.

— Ah! je comprends, reprit Karl, vous craignez que je ne sois un émissaire de l'homme qui a déjà fait tant de mal à Mme d'Orcel. Et, par prudence, vous refusez de me renseigner. Je ne puis vous en vouloir...

— Mais, tenez, ceci me prouve, d'ailleurs, que vous vous intéressez à votre malade. Je suis convaincu par conséquent, que vous me permettriez de la voir si vous étiez sûr d'avoir affaire à son meilleur ami.

— Toutefois, comme je respecte vos scrupules, je ne veux pas insister davantage.

— Je vous demanderai simplement de faire part au comte de Noirfont de ma visite et de mon grand désir de m'entretenir avec lui. Et quand vous aurez reçu sa réponse, vous prendrez, à mon égard, la décision que vous jugerez la meilleure."

Corvisier hésita un instant.

— Soit, dit-il enfin, je consens à faire cela! revenez dans deux jours, nous verrons.

Karl se retira, en remerciant chaleureusement le docteur, et s'en fut rejoindre sa femme qui l'attendait à l'hôtel.

Karl Hafner avait passé toute son enfance et sa jeunesse sous la protection — non désintéressée — de son oncle Wilhelm.

Mais à la suite de son intervention en faveur d'Edwige, la rancune de cet oncle et l'amour tenace de sa cousine Brigitte avaient rendu la situation du jeune homme intolérable.

De plus, Karl qui avait naturellement une âme droite et un cœur généreux avait pris, à mesure que sa conscience se for-

avait, une horreur profonde du caractère de son oncle: sournois, tortueux et malhonnête.

Donc, après avoir arraché Edwige de Noirfont à son tyran et l'avoir rendue à son père; après avoir remis à celui-ci toutes les preuves qui détruisaient les infâmes mensonges du docteur, Karl, heureux de savoir celle qu'il aimait libre et en sûreté, s'était fièrement et courageusement enfui loin d'elle.

Lui, le neveu du misérable Wilhelm, pauvre garçon sans situation, presque sans fortune, que pouvait-il être, désormais, pour la riche héritière du comte de Noirfont?

Il était donc parti, aussi loin qu'il avait pu, au fin fond de l'Amérique du Sud.

Depuis dix-sept ans, Karl Hafner avait trouvé le moyen d'amasser une assez jolie fortune, et il avait également trouvé le temps de se marier.

Il avait épousé une charmante Brésilienne plus piquante que réellement jolie, mais simple, aimable et douce.

Lina — c'était le nom de la jeune femme — avait encore une autre qualité: elle avait pour son mari une admiration sans bornes, elle trouvait parfait tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait; en un mot, elle l'adorait; et comme lui-même la chérissait profondément, c'était le ménage le plus uni que l'on pût trouver.

A leur bonheur, il ne manquait qu'une seule chose: des enfants.

Aussi, n'ayant jamais connu ni les joies, ni les douleurs de la maternité, Lina, qui était depuis longtemps au courant des malheurs de Mme d'Orcel, ne pouvait-elle que la plaindre du fond du coeur, sans se rendre compte absolument de l'affreux déshonneur que la pauvre femme avait ressenti en perdant son bébé.

Cela ne l'avait pas empêchée, d'ailleurs,

lorsqu'il avait été question de revenir en Europe, d'encourager très vivement Karl à se mettre à la disposition d'Edwige pour l'aider à retrouver son enfant.

Donc, en accomplissant la démarche que nous savons, Karl Hafner était complètement d'accord avec sa femme.

En rentrant à l'hôtel il lui communiqua aussitôt le résultat de son entrevue avec le docteur Corvisier.

La jeune Brésilienne ne fit aucune objection et poussa simplement un soupir de regret:

— Eh bien, nous attendrons, voilà tout! dit-elle; ce ne sera pas en pure perte, puisque tu es sûr de la réponse...

Le neveu de Wilhelm approuva d'un signe de tête. Puis, après une minute de silence, il reprit:

— Enfin, cela va nous donner le temps de voir un coin de la Suisse.

Ils partirent immédiatement et visitèrent quelques-uns des endroits les plus curieux des environs. Au bout de deux jours, ils étaient de retour à Leysin.

Dès qu'il fut en présence du docteur Corvisier, Karl comprit tout de suite que la bonne réponse, sur laquelle il comptait, était arrivée.

— J'ai gagné mon pari, n'est-ce pas, monsieur dit-il en riant.

— Vous avez gagné, répondit le docteur; voici un télégramme que m'adresse le comte de Noirfont! Vous voyez qu'on vous attend à Neuilly avec une grande impatience.

— Maintenant que je ne suis plus tenu au secret, permettez-moi d'ajouter quelques détails rétrospectifs sur les derniers événements que vous ne connaissez pas.

— Il y a à peu près six mois que Mme d'Orcel, complètement guérie, a quitté mon établissement.

— Jusqu'à ce moment-là, mon ami Mau-

rice avait couru le monde à la recherche de son enfant, sans résultat, hélas!

“Ils sont maintenant tous établis à Neuilly d’une façon qui me semble définitive. Ils ont en quelque sorte renoncé à la lutte.

“D’ailleurs le comte se fait vieux, il a de fréquents accès de goutte, il n’a plus la force de voyager sans cesse. Et nos pauvres amis, après tant de douleurs, sont bien heureux de se trouver enfin réunis.

— Oui, mais moi je veux reprendre l’oeuvre qu’ils ont abandonnée; et, qui sait? je réussirai peut-être là où ils ont échoué!

— Puissiez-vous dire vrai! Mais c’est une tâche bien difficile, soupira le médecin.

Puis, au bout d’un instant, il continua:

— Alors, vous partez tout de suite pour Paris?

— Ma foi, oui. Il me tarde d’être là-bas... Mais je tiens d’abord à vous remercier bien cordialement de votre amicale intervention. C’est à vous, en effet, que je dois le bonheur d’avoir retrouvé ceux que je cherchais.

— Bah! laissez donc!... Je suis trop heureux moi-même de vous avoir fait plaisir tout en rendant service à mes excellents amis... car, sachant l’intérêt que vous leur portez, je prévois que vous serez pour eux un auxiliaire précieux.

“Ah! si je n’étais pas retenu ici par mes malades, ce serait avec joie que je vous accompagnerais.

“Puisqu’il m’est impossible de m’absenter, je vous charge de transmettre à tous mes amitiés.

— Je n’y manquerai pas.

— Merci!... Et maintenant, courage et bonne chance!... Si vous vous décidez, un jour, à vous lancer à la poursuite de... celui qui a volé l’enfant de Mme d’Orcel, mes vœux seront avec vous.

— Espérons qu’ils ne seront pas stériles! conclut Karl avec un accent de conviction.

Puis, les deux hommes échangèrent une cordiale étreinte et se séparèrent.

Le soir même, Karl et Lina partaient pour Paris.

Quoiqu’ils fussent prévenus de l’arrivée du jeune couple, ce ne fut pas sans une profonde émotion que le comte et surtout Edwige se retrouvèrent en face de Karl Hafner.

En effet, sa présence, si elle rappelait à Mme d’Orcel une des heures les plus douces de sa vie, évoquait aussi l’horrible souvenir du monstre qui la martyrisait depuis trente-sept ans.

Et, pendant un moment, ce fut cette dernière obsession qui l’emporta dans l’esprit de la pauvre mère.

Comme s’il eut deviné cette impression, Karl se contenta de baiser la main d’Edwige en enveloppant celle que jadis il appelait sa soeur, d’un long regard d’humilité et de compassion attendrie.

Puis, comme s’ils eussent obéi instinctivement à la même pensée, un nom, le même nom, vint mourir en même temps sur leurs lèvres.

— Hafner!

— Mon oncle!

— Nous avons bien souffert depuis que vous nous avez quittés, mon cher ami, dit Noirfont en interrompant cette scène muette.

— Hélas! soupira Karl; mais tout espoir n’est pas perdu; je veux recommencer pour mon compte les recherches que vous avez abandonnées; peut-être serai-je plus heureux.

Le comte et ses enfants secouèrent la tête d’un air incrédule.

— Pourquoi pas? fit Lina en intervenant. Mon mari et moi nous ne sommes

venus en Europe que pour essayer de vous rendre le bonheur. Il n'est pas admissible que nous ayons fait un pareil voyage en pure perte.

Cette opinion d'une logique plutôt fantaisiste, fit rire tout le monde, d'autant plus qu'elle était exprimée dans un français assez hésitant, auquel un léger accent exotique prêtait un charme particulier.

La remarque, en attirant l'attention sur la jeune Brésilienne, eut encore un autre résultat intéressant.

Lina, jusque-là, s'était tenue modestement à l'écart, un peu gênée, — bien que des salutations générales eussent été échangées au moment de l'arrivée.

Alors, seulement, Karl s'aperçut qu'il n'avait pas présenté sa femme. Il répara au plus vite cet inconcevable oubli.

Et comme la gentille Lina s'était déjà, par son aimable intervention, conciliée toutes les sympathies, ce fut à qui s'empres- serait de lui apporter les plus énergiques protestations d'amitié.

Edwige d'abord, l'embrassa, en disant :

“Nous serons deux soeurs, n'est-ce pas ? puisque votre mari était mon frère autre- fois.”

Puis Anne, à son tour, l'accabla de témoignages affectueux et de souhaits de bienvenue.

Et Maurice d'Orcel, lui prenant les mains, murmura :

— Puisse votre prophétie se réaliser, madame ! Il me semble déjà — est-ce un pressentiment ? — que votre arrivée sous notre toit est un heureux présage.

La jeune femme s'inclina tout émue, tandis que Mme d'Orcel ajoutait :

— Aussi, nous vous gardons. C'est de l'égoïsme, peut-être. Mais tant pis ! Nous vous tenons, vous ne partirez plus, vous faites partie de la famille désormais.

— Oh ! s'exclama la Brésilienne, je

n'aurai même plus la permission de suivre mon mari, lorsqu'il se mettra à la recherche... de ... de...

— De mon oncle, va, tu peux le dire ! acheva Karl avec amertume.

Edwige sourit.

— Si, dit-elle, pour ce cas-là, nous ferons une exception. Mais nous n'en sommes pas encore là... Pour le moment vous avez besoin de vous reposer... Nous ver- rons après.

— Votre appartement est préparé, dit Anne Kergarec, il est un peu haut par exemple : au deuxième étage. Vous nous excuserez ; il eût fallu bouleverser toutes les installations déjà faites pour pouvoir vous offrir autre chose, et nous n'avions pas le temps.

— Mais c'est parfait, répondit Lina. D'abord, nous sommes bien partout.

— Tenez, poursuivit Mme Kergarec, voulez-vous prendre tout de suite possession de votre chambre ?

— Volontiers.

Les trois femmes quittèrent le salon et se dirigèrent vers l'étage qui avait été aménagé à la hâte pour recevoir les nouveaux venus.

Tout en gravissant l'escalier, Lina continua ses réflexions sur le même ton de riieuse insouciance.

— Bah ! à notre âge, on ne regarde pas à vingt ou trente marches de plus ou de moins... Et puis, là-haut, nous aurons une plus belle vue...

— Oh ! sous ce rapport, vous serez dé- çue, on ne voit que des arbres et un mur.

— C'est vrai, remarqua la jeune Brési- lienne après avoir jeté un coup d'oeil à la maison voisine ; voilà des gens qui se gardent bien ; on dirait un couvent.

— Ou une prison, ajouta Edwige. Pour- tant, c'est un simple médecin qui habite cette grande baraque, un certain docteur

Hartmann, que l'on exècre dans le quartier parce qu'il passe pour séquestrer et martyriser plusieurs enfants qu'il a chez lui.

— Joli voisinage! balbutia Lina en frissonnant.

— Oh! c'est une fable, je pense, fit Mme de Kergarec. Néanmoins, vous voilà prévenue! Et si jamais vous entendez derrière ce mur des bruits sinistres, vous saurez à quoi les attribuer.

— C'est à dire que vous allez finir par me faire peur avec ces horribles histoires! s'écria la jeune femme.

— C'est vrai, j'ai eu tort de vous parler de cela, reprit Mme d'Orcel. Quoique les racontars du quartier n'aient probablement aucune base, on ne peut s'empêcher de frémir à la pensée que des faits de ce genre ne sont pas toujours légendaires.

— Allons, maintenant que vous connaissez votre appartement, nous allons, si vous voulez, rejoindre ces messieurs.

— J'aime mieux cela: je reviendrai avec Karl; avec lui, je n'aurai pas peur, murmura la jeune femme.

Elles redescendirent au salon et retrouvèrent le comte, Maurice et Karl, toujours occupés à discuter de graves questions.

Après avoir longuement causé du passé, ils parlaient maintenant de l'avenir et des espérances qu'il laissait entrevoir.

Et Karl, qui s'était fait raconter une seconde fois tous les événements des dernières années, toutes les démarches de M. d'Orcel, affirmait de nouveau son inébranlable conviction que les recherches qu'il allait entreprendre réussiraient certainement.

— Oui, oui, répétait-il, je suis sûr que je saurai retrouver mon oncle, en quelque endroit qu'il se cache, quel que soit le nom et quel que soit le déguisement qu'il

ait adoptés pour se dissimuler.

— Wilhelm Hafner ne se laissant jamais guider que par l'intérêt, il s'agit simplement de connaître le motif d'intérêt impérieux qui a pu le déterminer à agir dans tel ou tel sens.

— Evidemment, après le rapt odieux dont il s'était rendu coupable, son intérêt immédiat a été de dépister la police, par conséquent de fuir le plus loin possible, en Amérique ou en Asie, ou bien — ce qui est encore le meilleur moyen, paraît-il — de se perdre, de se noyer dans l'une des agglomérations européennes les plus considérables: Londres ou Paris.

— Mais, d'autre part, mon oncle n'était pas riche. Il ne suffit pas d'assurer sa liberté, il faut encore assurer son existence. Et si l'on augmente ses charges, il est nécessaire d'augmenter ses ressources.

— Aux dépenses nouvelles qu'il s'était créées, le docteur Hafner ne pouvait faire face qu'en exerçant sa profession, ou en commettant quelque vaste escroquerie, voire même quelque crime.

— Comme le travail ne lui plaît pas beaucoup, il est fort possible qu'il ait recouru au second moyen.

— Et alors, il en résulte pour lui l'obligation de se cacher avec plus de soin que jamais sous un nom d'emprunt au milieu d'une ville populeuse comme Paris, par exemple.

— C'est toujours ce que nous avons pensé, observa Noirfont; et, dans cette hypothèse, un miracle peut, seul, nous faire découvrir ce coquin.

— Non, répliqua Karl, nous n'avons pas forcément besoin d'un miracle. Il faut surtout vouloir, vouloir énergiquement... Il faut, en quelque sorte, aider le hasard... prendre tous les moyens... pas ceux que vous avez employés... d'autres, plus pratiques...

— “Mais ne m'en demandez pas plus long aujourd'hui; j'ai mon idée, laissez-moi faire... Quand je serai à l'oeuvre, vous jugerez...”

— Mais, si Wilhelm Hafner est mort? objecta Edwige.

— Il reste Brigitte.

— Elle a pu disparaître aussi, elle était d'une si mauvaise santé.

— Alors, l'enfant serait libre et plus facile à retrouver, répondit Karl qui n'osa pas avouer que, dans ce cas-là, au contraire, les recherches seraient impossibles.

— “Donc, de toutes façons, ajouta-t-il après un court silence, vous devez avoir confiance. Je vous promets, madame, de vous ramener votre enfant, croyez-moi!... Un secret pressentiment me dit que je réussirai.”

— “Je vous ai bien délivrée dans des circonstances qui semblaient fort difficiles, malgré des obstacles presque insurmontables. Pourquoi ne serais-je pas aussi heureux maintenant?”

— “Allons, patience et courage!... C'est tout ce que je vous demande. Et le jour où je rendrai cette pauvre petite orpheline à sa mère — comme je vous ai rendue, jadis, à votre père — vous n'aurez plus rien à désirer.”

— Allons, cher ami, répondit Edwige, puissiez-vous être le messager de la bonne nouvelle! Tout ce qui m'est arrivé d'heureux, c'est à votre dévouement que je le dois; il me semble que c'est pour l'avenir un présage favorable.

Tous applaudirent à cette conclusion; et la conversation prit aussitôt un tour joyeux.

VI

Un soir, Brigitte, qui était allée faire des emplettes à Paris, rentra à Neuilly dans un état de prostration complète, presque défaillante.

Comme Hafner, très inquiet, s'empressait autour d'elle, l'interrogeait sur la nature du malaise qu'elle éprouvait, lui demandait ce qui avait pu lui causer une aussi profonde émotion, Brigitte mit un doigt sur ses lèvres et fit simplement signe à son père de la suivre.

Puis, lorsqu'ils furent enfermés seuls dans sa chambre, elle dit, tout d'une haleine, d'une voix cassée par l'angoisse, le motif de son trouble:

— Je viens de voir Karl... mon cousin, Karl Hafner... Je suivais le boulevard Montmartre... j'étais en voiture... Tout à coup, penchant la tête à la portière, j'ai aperçu, à deux mètres de moi, un couple qui traversait hâtivement la chaussée... c'était Karl... au bras duquel s'appuyait câlinement une jeune femme brune... oui, câlinement... une femme brune, jeune et belle... Ah!... Et tu voudrais que je sois calme!

Le vieillard hocha la tête d'un air ennuyé qui signifiait clairement:

— “Allons, qu'est-ce qu'il vient faire encore dans notre existence celui-là?”

Et, tout haut, affectant un scepticisme railleur:

— Karl à Paris? tu rêves, mon enfant; c'est une hallucination. Mon neveu est bien loin d'ici, en Amérique probablement, en train de faire fortune... à moins que la misère et l'adversité n'aient eu raison de ses beaux projets et qu'il ne soit mort, depuis longtemps, sur quelque lit d'hôpital.

Mais ce langage n'était pas du goût de Brigitte, qui répliqua aussitôt avec une extrême vivacité:

— Je suis sûre de ce que j'avance. C'est bien Karl que j'ai rencontré; Karl profondément changé, à la vérité, avec les cheveux grisonnants, la barbe plus four-

nie, la carrure plus large, le teint plus bistré.

“Mais, à soixante ans je le reconnaîtrais comme je l’ai reconnu... C’est lui, je l’affirme.”

Le docteur esquissa un geste d’embarras qui semblait dire :

“Eh bien, si c’est vrai, tant pis!... car voilà une réapparition qui nous réserve de jolies perspectives!”

Néanmoins, il voulut prendre la chose en riant, du bon côté.

— Hé, voyons, ma chère enfant, dit-il, de quoi te plains-tu? Depuis dix-sept ans, tu n’aspères qu’à une chose, voir revenir ton cousin! Tu l’aperçois et te voilà plongée dans la désolation. Je ne comprends plus.

“Est-ce que ce retour inattendu ne te permet pas, au contraire, d’espérer que tu touches enfin au bonheur tant désiré?”

Pour toute réponse, Mlle Hafner se contenta de hausser les épaules et de froncer les sourcils.

Les conditions dans lesquelles elle revoit son cousin n’étaient sans doute pas celles qu’elle avait souhaitées.

D’abord... il y avait la jeune femme brune qui s’appuyait câlinement au bras de Karl Hafner et qui, selon toute apparence, était son épouse légitime, du moins “la femme aimée de lui”.

Et pour Brigitte, toujours amoureuse, la présence de cette rivale n’était-elle pas un affreux crève-cœur?

Ensuite, il était fort probable que Karl n’était pas revenu en Europe avec l’intention de se rapprocher de son oncle et de sa cousine, puisque, pendant dix-sept ans, il avait négligé de leur donner de ses nouvelles.

D’ailleurs, se rapprochement était-il possible?

En supposant que, grâce à un concours

de circonstances exceptionnel, — le hasard qui avait amené cette première rencontre en amènerait peut-être une seconde, — Karl pût retrouver son oncle malgré le nom de Hartmann sous lequel il se cachait, comment lui faire admettre que Wilhelm Hafner s’était affublé d’un nom d’emprunt par simple fantaisie et avait installé chez lui trois enfants étrangers uniquement dans un but philanthropique?

Lui si foncièrement honnête et bon, lui qui avait jadis quitté sa famille parce qu’il était écoeuré de la conduite de son oncle, consentirait-il à fermer les yeux sur la situation actuelle, c’est-à-dire sur une situation équivoque, “qui sentait le crime”?

Non.

Par conséquent, le retour de Karl ne devait être, ne pouvait être, à tous les points de vue, qu’un sujet d’affliction pour Brigitte.

Toutes ces considérations avaient traversé son esprit dès qu’elle avait eu assez de sang-froid pour réfléchir, et elle avait aussitôt éprouvé à l’égard de son père une véritable répulsion.

Mais depuis qu’elle était en face du docteur, ses griefs, exacerbés par la discussion ou par la seule présence du vieillard, étaient devenus semblait-il, plus graves et plus nombreux.

Pendant un moment, elle se contentait; puis, elle finit par éclater:

— C’est de ta faute, cria-t-elle, si je souffre depuis dix-sept ans! Ce sont tes vilénies, tes crimes qui ont chassé mon cousin jadis! Ce sont tes crimes qui lui ferment aujourd’hui la porte de notre maison... qui l’empêcheront demain, toujours, de mettre sa main dans la mienne!... Moi aussi, je veux partir... Je veux fuir cette maison que j’exècre... Tu resteras seul, seul avec tes remords!...

En tout autre circonstance, Wilhelm eût été ému par cette violente sortie. Il eût cherché, en tout cas, à se défendre, à calmer sa fille, à lui montrer qu'elle se trompait.

Mais il était lui-même si préoccupé, qu'il ne songea pas à répondre.

Il réfléchissait, et ses réflexions étaient extrêmement désagréables.

Il se disait que le hasard, qui avait mis Brigitte sur le chemin de Karl, pouvait bien le mettre, lui Wilhelm, face à face avec ce même Karl; et qu'alors il serait entièrement à la merci de son neveu.

"Finie la légende du vieux docteur alsacien, élevant ses petits-enfants par dévouement, et recueillant par charité une fillette abandonnée!

"Il faudrait trouver autre chose.

"Il faudrait expliquer d'un façon à peu près vraisemblable comment il se faisait que ces trois enfants vivaient sous le toit de M. Hafner.

"Et si Karl ne jugeait pas l'explication suffisante, — ce qui était fort à craindre, — il n'aurait qu'un mot à dire pour livrer son excellent oncle à la justice.

"Conclusion: prendre d'abord toutes les précautions nécessaires pour éviter de rencontrer Karl Hafner.

"Ensuite, si cette éventualité se produit, manoeuvrer de manière à l'empêcher d'entrer dans la maison de son oncle.

"Enfin, dans le cas où, Karl ayant pénétré dans la maison, une confession générale serait impossible à esquiver, prendre toutes les mesures pour clore la bouche de l'indiscret.

"Quoi!... un nouveau crime?... Non, il serait inutile d'aller jusque-là, puisqu'il suffirait de rendre le neveu solidaire des actes de son oncle pour enlever au premier toute envie de bavarder.

"Or, pour compromettre un homme, les

moyens ne manquent pas."

Il n'avait fallu que quelques secondes à l'esprit toujours alerte du docteur pour parcourir cette série d'hypothèses et de déductions.

Quand il eut formulé mentalement sa dernière proposition, il releva la tête, plus tranquille, et regarda Brigitte, qui achevait de lancer ses imprécations.

— Bien, bien, murmura-t-il en esquissant un geste vague, laisse-moi réfléchir, j'arrangerai cela pour le mieux.

"Dès l'instant que tu sais que ton cher cousin est à Paris, c'est l'essentiel pour toi, n'est-ce pas? Pour le reste, tu peux t'en rapporter à ma vieille expérience."

Cette réponse, qui n'en était pas une, eut le don d'exaspérer la vieille fille.

Néanmoins, elle eut le bon esprit de ne pas prolonger cette scène pénible, de tourner simplement les talons et de quitter la chambre.

Mais il était visible qu'en quittant la place elle n'abandonnait ni ses idées fixes, ni ses rancunes, ni ses colères.

Hafner de son côté, resta sous une impression d'angoisse, où la crainte et la haine se mêlaient à la douleur de voir souffrir son enfant.

Le dîner qui les réunit un peu plus tard se ressentit de ces dispositions orageuses.

Le père et la fille, exaspérés l'un et l'autre, ou plutôt l'un contre l'autre, ne s'adressèrent pas la parole.

Mais leur courroux retomba lourdement sur les trois innocents qui les entouraient.

Sous le moindre prétexte, les malheureux se virent accablés de menaces et d'invectives grossières, et durent s'incliner tout penauds, sans savoir seulement ce qui leur valait ce surcroît de rigueur.

Les jours suivant, la situation resta la même.

Contrairement à ce qui se passait géné-

ralement, le temps, loin de ramener le calme dans l'âme du docteur et de Brigitte, ne fit qu'aigrir leurs mauvaises dispositions.

Et, naturellement, ce furent leurs souffre-douleur habituels qui continuèrent à subir les conséquences de cette situation infernale.

Mais il n'est pas de mouton qui ne finisse par se révolter, si on abuse de sa patience.

Jusqu'à présent, les pauvres victimes du docteur Hartmann n'avaient ébauché que des rêves bien vagues de liberté, que des projets bien timides d'indépendance.

Cette fois, poussés à bout par les brutalités dont ils étaient à chaque instant l'objet, ils résolurent de se soustraire par n'importe quel moyen à un joug qui devenait de plus en plus insupportable et odieux.

C'est ainsi, comme il arrive souvent, que le bien sortit, pour eux, de l'excès du mal.

Ce fut un matin, à déjeuner, que la révolte se déchaîna et commença à s'affirmer ouvertement.

Le docteur, qui, depuis quelques jours était trop occupé pour songer à ses pupilles pendant la journée, ne les voyait guère qu'aux heures des repas et leur réservait, pour ce moment-là, toutes les sévérités, toutes les violences.

Ce jour-là, s'apercevant que Suzel venait se mettre à table avec une robe déchirée, il lui en fit l'observation avec une extrême dureté.

— Hé! répondit l'enfant d'un ton railleur, je porte ce qu'on me donne; vous n'avez qu'à m'habiller autrement...

D'un regard plein de haine, Hartmann l'interrompit:

— Mendiante! Fille de rien! grommela-t-il, tu devrais rouler dans la poussière

des routes, au lieu de manger mon pain!

— Je ne vous le demande pas, ce pain, riposta fièrement la fillette. Laissez-moi partir, je gagnerai ma vie comme je pourrai. Mais n'insultez pas ma mère.

— Votre mère était une misérable, ricana Hartmann, et votre père ne valait pas mieux!

— Tiens! vous les avez donc connus! s'écria l'enfant.

Hafner se troubla légèrement.

— Je le suppose, du moins, balbutia-t-il, en cherchant à recouvrer son assurance.

— Vous le supposez parce que vous croyez que tout le monde vous ressemble, répliqua Suzel.

Le vieillard marcha sur elle la main levée.

— C'est cela, frappez-moi! continua la fillette toujours aussi crâne; c'est votre argument.

— Tu es moins que rien, je le répète, gronda Hafner furieux, et si tu continues, je... je...

— Je te chasserai, n'est-ce pas? Oh! quel bonheur!... avec quelle joie je quitterais cette maison!...

— Fort bien, ricana le docteur. Songez seulement que, si vous la quittez, vous la quitterez seule; André et Charlotte ne vous accompagneront pas.

— Bah! répliqua Suzel, André est grand, c'est maintenant un homme. Il réclamera sa liberté et celle de sa soeur.

— Pas avant trois ans, déclara le vieillard.

— Savoir! murmura André derrière lui.

Hartmann se retournait stupéfait.

Mais le regard du jeune homme fixé sur lui avec une expression de souverain mépris lui fit baisser les yeux.

"Diable! pensa le misérable, si ces pe-

tites vipères se dressent contre moi, que vais-je devenir? Que la fille s'en aille, passe encore! ce ne serait pas une grande perte... elle deviendrait... ce qu'elle pourrait; et depuis quatorze ans qu'elle a disparu, ce n'est pas ni sa mère ni son aïeul, mort peut-être à l'heure actuelle, qui la reconnaîtraient! Mais les autres... j'en ai besoin pour jouer mon rôle de tuteur!

— Et puis, une fois hors d'ici, ce grand galopin de dix-huit ans pourrait jaser, m'attirer des histoires désagréables.

Encouragé par le silence qui se prolongeait, André poursuivit:

— Je ne vois pas, dans tous les cas, pourquoi vous vous permettez de traiter Suzel comme vous le faites. Elle a droit, comme femme, a plus d'égards...

— Voyez-vous ça! interrompit Hafner, ce blanc-bec qui se constitue le chevalier des dames!...

— Ma parole, il n'y a plus d'enfants.

Mais ce rire sonnait faux et accusait un certain trouble.

Aussi, le jeune homme ajouta du même ton très ferme:

— Raillez, si cela vous plaît!... Je n'en suis pas moins résolu à défendre mes soeurs. Par conséquent, tâchez de les respecter.

Le docteur allait répondre et réprimander vertement le jeune téméraire, quand, en jetant les yeux autour de lui, il s'aperçut que les regards de ses trois pupilles étaient braqués sur lui avec la même expression de dédain farouche.

Alors, changeant soudain d'attitude, il capitula.

— Ils se soutiennent, mâchonna-t-il, la lutte ne serait pas égale.

— Mais je me vengerai lorsqu'ils seront séparés.

Et il sortit de la salle à manger, l'é-

chine courbée, en proférant des malédictions.

A sa suite, les enfants sortirent, pour se retirer dans la salle où ils avaient l'habitude de prendre leur récréation après les repas.

L'orage avait été dur et ils avaient besoin de se consoler, de s'encourager et surtout de s'entendre sur la conduite qu'ils devaient adopter.

— Cette situation ne peut pas durer, déclara Suzel avec beaucoup de fermeté; il est impossible que nous continuions à vivre ainsi.

— Il est certain, ajouta Charlotte, que le docteur te déteste tellement que cela finira par tourner mal.

— Ecoutez, mes chéries, dit André, Hartmann qui se dit notre aïeul, mais qui ne l'est pas, j'en suis presque sûr maintenant, a très probablement l'intention de nous séparer pour toujours.

— Cependant, comme sa fille est malade, et lui donne déjà assez de soucis, il n'exécutera sans doute pas son projet avant quelques jours.

— D'ici là, nous avons le temps de mûrir un plan d'évasion.

— Alors, c'est bien décidé, nous quitterons cette maison? s'écria Suzel.

— Oui.

— Tous ensemble?

— Naturellement. Tu penses bien que je ne vais pas vous abandonner toutes les deux.

— Mais le moyen?

— Patience. Je comprends maintenant assez bien l'allemand, je veux acquérir la preuve certaine que ma soeur et moi nous ne sommes unis par aucun lien de parenté à ce vieillard, et que toi, Suzel, tu n'es pas une enfant trouvée, comme il le prétend.

— Et quand cela serait, fit orgueilleusement la fillette, est-ce que je dois en su-

bir les conséquences? En tout cas, cela ne m'empêcherait pas de gagner ma vie honnêtement en travaillant.

— D'ailleurs, commença André...

Mais la porte, en s'ouvrant brusquement, l'interrompait: c'était Hans qui venait leur enjoindre, au nom du maître, de se séparer immédiatement.

Le jeune homme était libre de se promener dans le jardin, les fillettes devaient se retirer sans retard dans leur chambre.

— Tu vois, c'est le commencement, glissa André à l'oreille de Suzel.

— Nous ne pourrons peut-être plus jamais nous voir et nous parler, murmura la pauvre Charlotte avec angoisse.

— Sois tranquille, lui dit son frère, nous correspondrons par écrit. Allons, pour l'instant, il n'y a qu'à s'incliner. Mais l'épreuve ne sera pas longue, espérons-le.

Les deux amies, baissant la tête, sortirent et se retirèrent dans leur appartement.

Pendant ce temps, André, après avoir erré quelques minutes dans le coin le plus reculé du potager, s'arrêta au pied d'un haut cerisier, dans lequel il grimpait souvent au moment des fruits, et le mesura de l'oeil.

Plusieurs grosses branches, qui effleuraient le mur d'enceinte, semblaient placées là tout exprès pour permettre de sortir du parc sans passer par la porte.

«Autrefois, quand la propriété voisine était inhabitée, pensa le jeune Moreuil, il eût été bien facile de s'enfuir par là! Mais, maintenant qu'il y a du monde dans la maison il n'y faut plus songer.»

Tout en faisant cette constatation peu consolante, le jeune homme éprouva soudain la curiosité — bien naturelle à son âge — de regarder un peu ce qui se passait de l'autre côté.

Et, en trois secondes, il eut escaladé le cerisier.

«C'est indiscret, ce que je fais là», murmura-t-il en lui-même, tandis qu'installé confortablement sur une grosse branche, il plongeait ses regards dans le jardin voisin.

Mais, au même instant, une fenêtre s'ouvrit au deuxième étage de l'hôtel et André aperçut une gracieuse tête de femme qu'éclairaient des yeux de velours et qu'encadrait une superbe chevelure noire.

Craignant d'être pris en flagrant délit de curiosité, le gamin voulut descendre; mais le mouvement qu'il fit pour se dégager brisa une branche et révéla sa présence.

Lina — car la jeune femme brune n'était autre que la femme de Karl — fouilla aussitôt de ses yeux perçants le feuillage assez maigre du cerisier et ne tarda pas à distinguer le visage de l'adolescent.

Etonné et charmé, André, qui ne songeait plus à quitter sa branche, sourit à son tour et rendit son salut à l'inconnue.

Si Lina eût été plus rapprochée, qu'elle eût vu le corps entier du jeune homme, ses traits nettement accusés, sa moustache naissante, il est probable qu'elle se fût montrée plus réservée.

De loin, elle crut avoir affaire à un enfant.

Ceci explique son attitude.

Quoi qu'il en soit, en redescendant de son arbre, quelques minutes après, André se disait:

«Voilà que j'ai une amie dans la place!

«Qu'importe maintenant que la maison soit habitée, si les habitants sont pour nous!»

Il est probable qu'avec un peu plus d'expérience, le jeune homme ne se fût pas enthousiasmé aussi facilement, car le fait

d'échanger un sourire n'a jamais constitué entre deux inconnus une preuve bien catégorique d'amitié.

Cependant, les petites causes engendrent quelquefois de grands effets. Et, dans la situation où il se trouvait, André n'avait pas tout à fait tort d'attacher de l'importance à ce sourire qui pouvait être l'indice qu'une sympathie soudaine était née entre sa charmante voisine et lui; les prisonniers ont l'illusion facile.

Il en tira, en tout cas, une conclusion qui ne manquait pas d'utilité pour lui.

Il se persuada que le reste du monde ne ressemblait en rien aux gens avec lesquels il vivait; et qu'à l'inverse du méchant docteur, de la haineuse Brigitte et du brutal Hans, l'univers entier était peuplé d'êtres doux, affables, compatissants.

Et il se dit:

"Tant mieux! c'est une raison de plus pour que nous sortions aussi vite que possible de cette maison et pour que nous cherchions un refuge au milieu de cette société bienveillante qui nous accueillera certainement avec bonté."

.. .. .

Trois jours plus tard, Karl était en train de fumer dans le jardin, après le dîner, en attendant l'heure où toute la famille serait réunie au salon pour prendre le thé, lorsqu'il vit venir vers lui le domestique du comte, le vieux Bruno, qui s'approchait d'un air timide et mystérieux.

— Qu'y a-t-il, Bruno? demanda le jeune Hafner, est-ce que je suis en retard?

— Non, non, monsieur, il n'y a encore personne au salon, mais je voudrais... j'aurais besoin de vous parler.

— A moi? fit Karl surpris.

— Oui, monsieur, si vous le permettez...

— Certainement; parlez vite, mon ami!

Voyons, de quoi s'agit-il?... Vous m'intriguez.

Le fidèle serviteur se rapprocha encore du jeune homme, comme s'il eût craint que l'écho de ses paroles n'allât frapper quelque oreille indiscreète.

— Monsieur, continua-t-il à voix basse, vous voudriez bien retrouver votre oncle Wilhelm Hafner?

— Oh! certes, mon brave Bruno, et je me donne assez de mal pour cela depuis que je suis arrivé ici; mais toutes les agences que j'ai mises en mouvement n'obtiennent aucun résultat; il faut avouer que la tâche est difficile.

— Monsieur, reprit le domestique, je crois avoir été plus heureux que les agences, je crois être sur la bonne piste... tout près du but...

— Et vous n'en avez encore rien dit à personne? s'écria Karl, que l'émotion et la surprise firent bondir.

— Chut! pas si haut! murmura Bruno; il ne faut pas qu'on nous entende, pour la même raison qui m'a, jusqu'à présent, empêché de parler: j'avais peur de me tromper, je ne voulais pas donner à mes maîtres une fausse joie... la déception aurait été trop cruelle...

— Soit; c'était peut-être, en effet, plus prudent, mais, avec moi...

— Oui, monsieur, à vous, je parlerai à coeur ouvert; c'est dans ce but que je suis venu...

— Ne me faites pas languir plus longtemps, Bruno.

— Eh bien! monsieur, voilà: je crois que votre oncle habite ici, à deux pas de chez nous, dans cette maison...

— Voyons, vous êtes fou! interrompit le jeune homme. Le locataire de la maison d'à côté est un médecin alsacien du nom de Hartmann.

— Le nom importe peu. On change de

nom comme d'habit, quand c'est nécessaire; et vous avouerez que, pour votre oncle, c'était d'une certaine utilité.

— Je n'en disconviens pas; et, c'est, d'ailleurs, ce que j'ai toujours supposé.

— Vous allez voir la suite, continua le domestique avec calme.

“Vous savez que notre voisin vit avec sa fille, une femme d'une quarantaine d'années, paraît-il. Or, cette fille s'appelle Brigitte...”

— Brigitte!... serait-ce possible?... murmura Karl très troublé.

— Enfin, poursuivit Bruno, il y a encore dans cette maison, en plus d'un grand garçon de dix-sept à dix-huit ans, deux fillettes dans les quatorze à quinze ans.

“Or, il y a une de ces petites qui est — dit le docteur — une enfant trouvée... voilà bien des coïncidences?”

“Ne vous semble-t-il pas, monsieur, que

— En effet, dit Karl; il faudrait donc admettre que le vieillard et sa fille sont mon oncle et ma cousine, et qu'une des fillettes est l'enfant de Mme d'Orcel?...”

— Moi, du moins, c'est ainsi que j'arrange les choses, balbutia le fidèle serviteur.

— Eh bien! et les autres enfants, qui sont-ils?

— Ah! voilà... je n'en sais rien... Pour avoir une certitude, il faudrait que vous puissiez rencontrer le vieux médecin ou sa fille. Or, ce n'est pas chose facile, car ils sortent toujours en voiture.

— Et les enfants, sortent-ils quelquefois? interrogea le jeune homme.

— Jamais.

— Mais vous n'en parlez pas par ouï-dire?... vous les avez aperçus?

— Oui, quelquefois, surtout le garçon. Depuis deux ou trois jours, il a pris l'habitude de monter dans le grand cerisier qui domine le mur, je lui fais des signes

d'amitié, j'essaie de gagner sa confiance. Qui sait? on pourrait peut-être apprendre quelque chose par lui.

— Peut-être, observa Karl, mais il est probable qu'il est bien mal renseigné sur le compte des gens qui vivent avec lui et même sur son propre compte.

— C'est à craindre, malheureusement.

Karl, rêveur, ne répondit pas.

Au bout d'un assez long silence, il poursuivit, l'air préoccupé:

— Il est possible, évidemment que Hartmann et Hafner ne fassent qu'un. Cependant, il y a pour moi une raison de supposer le contraire.

“Mon oncle est la défiance même, il est constamment sur ses gardes, il n'agit qu'avec une extrême circonspection.

“Comment, dès lors aurait-il eu l'imprudence de venir s'installer à Paris, résidence habituelle de M. d'Orcel et du comte de Noirfont? et la naïveté de se croire assez caché sous un nom d'emprunt pour n'être jamais reconnu.

— Sans doute, le fait paraît incompréhensible. Mais il faut dire qu'à l'époque où cet Hartmann est arrivé à Neuilly — il y a dix ans — M. le comte et son gendre avaient depuis longtemps abandonné leurs appartements à Paris sans laisser aucune adresse.

“Votre oncle n'aurait donc pas retrouvé leur trace. Il pouvait les croire retournés dans le Midi, partis à l'étranger, morts peut-être.

— En tout cas, répliqua Karl, il y a une chose certaine, c'est que notre voisin ne peut pas ignorer, à l'heure actuelle, que la maison la plus proche de la sienne est habitée par la famille de Noirfont.

“Et si le docteur Hartmann était bien le docteur Hafner, cette circonstance seule aurait suffi pour le faire déguerpier immédiatement.

— Je ne suis pas de votre avis. Car, il n'est pas trouvé que M. Hartmann connaisse le nom de ses voisins.

“D'abord, l'hôtel est resté fermé pendant douze ans, on ignore encore, dans le quartier, le nom du propriétaire.

“Ensuite, c'est Mme Kergarec qui s'est occupée des réparations, qui a eu affaire aux ouvriers et qui dirige encore la maison. Or, Hafner ne l'a jamais vue, ne la connaît pas.

“De plus, M. le comte, qui est presque toujours souffrant ne met jamais les pieds dehors.

“Enfin, M. et Mme d'Orcel ne viennent jamais de ce côté du jardin et sortent toujours par le boulevard Maillot. Or, comme je vous l'ai dit, notre voisin ne se promène qu'en voiture, et passe régulièrement par la rue Charles-Lafitte.

“Il n'y a donc aucun risque qu'ils se rencontrent.

— Mais enfin, vous, Bruno, l'avez-vous vu cet homme? et reconnaissez-vous mon oncle?

— Monsieur, depuis trente-cinq ans, je n'ai revu le docteur Hafner qu'une seule fois, il y a quatorze ans, à San-Salvador... Alors, vous comprenez, mes souvenirs ne sont pas très nets.

— Mais, cependant, votre impression?...

— Je dois convenir qu'entre le docteur Hartmann d'aujourd'hui et le Wilhelm d'autrefois, la ressemblance n'est pas frappante. Pourtant, il n'est pas *impossible* que ces deux hommes soient une seule et même personne.

“Mais si vous pouviez le voir, vous, monsieur Karl, en deux secondes nous serions fixés.

— J'essaierai. En attendant, faites-moi le portrait du docteur, et surtout de sa fille. Elle est peut-être restée plus reconnaissable.

Le domestique s'exécuta aussitôt.

Et quand il eut terminé, il regarda son interlocuteur.

Karl était blême.

— Ce sont eux! balbutia-t-il. La pauvre Edwige serait-elle au bout de ses peines?

Puis, il se retourna vers le vieux serviteur et constata avec étonnement qu'il paraissait presque contrarié de cette solution.

Au fond, Bruno était pourtant parfaitement heureux; mais il était tracassé par des scrupules.

— Si je m'étais trompé, monsieur Karl! s'écria-t-il; avant de parler à mes maîtres, vous feriez mieux de vous assurer par vous-même... M. Hartmann sort en voiture le matin... Je courrai vous prévenir quand j'entendrai la voiture. Vous pourriez peut-être le voir...

— Mais oui, mais oui, mon brave Bruno, c'est convenu. Dès demain, je me mettrai en observation. D'ici là, j'aurai la nuit pour réfléchir; et tout ce que je viens d'apprendre mérite réflexion.

“En attendant, merci, merci de tout coeur! Grâce à vous, nous touchons peut-être au dénouement du drame.”

Après plusieurs minutes de silence, pendant lequel il parut plongé dans une poignante méditation, Karl revint enfin à la réalité, serra avec effusion les mains du vieux domestique tout ému, et, jetant son cigare, se dirigea vers la maison.

Toute la famille était déjà réunie au salon.

Le neveu de Wilhelm avait promis à Bruno d'agir avec prudence, de réfléchir avant de parler à qui que ce soit de l'importante découverte du vieux serviteur.

Mais le secret qu'on venait de lui confier était trop lourd à garder. Et, en se retrouvant brusquement en face de ses bons

amis, pour lesquels ce secret était une question capitale, il n'eut plus la force de se taire.

Sans même attendre d'avoir une certitude absolue, il parla; il dit ce qu'il savait, ou, du moins, ce qu'il croyait, d'après les renseignements de Bruno, être la vérité.

Il dissimula seulement le lieu de la retraite de son oncle.

Il se contenta d'expliquer qu'une agence, plus active ou mieux renseignée, venait de lui apprendre qu'un homme, dont le signalement répondait absolument à celui de Wilhelm Hafner, habitait aux environs de Paris, sous un nom d'emprunt, avec sa fille, une personne d'une quarantaine d'années, appelée Brigitte.

L'agence ajoutait que ce docteur et sa fille parlaient toujours allemand entre eux et qu'ils semblaient bien être originaires d'au-delà du Rhin.

Inutile d'ajouter que cette nouvelle, toute vague, toute incertaine qu'elle fût encore, produisit, parmi les personnes présentes, une émotion plus vive que si la foudre fût tombée soudain au beau milieu du cercle familial.

D'Orcel voulait courir immédiatement à l'agence, demander des renseignements complémentaires, et se rendre ensuite, sans perdre une minute, chez ce vieux gremlin d'Hafner pour lui mettre la main au collet.

Edwige, hors d'elle-même, déclara qu'elle accompagnerait son mari et ramènerait son enfant.

Comme on essayait de lui représenter la folie d'une pareille démarche, elle eut une épouvantable crise de nerfs.

Il fallut l'emporter, la mettre au lit presque de force, et on ne parvint à la calmer qu'en lui promettant que, dès le lende-

main matin, elle pourrait partir en campagne.

Désolé de la tempête qu'il avait déchaînée bien inutilement par sa légèreté, Karl ne savait que faire pour réparer le mal qu'il avait commis, et se trouvait fort embarrassé pour faire entendre, au milieu de toutes ces folies, le simple langage de la raison.

A force de prévenances et de douceur, il finit cependant par obtenir qu'on se rangeât à son avis:

Dès l'aube, il partirait, il irait vérifier sur place l'exactitude des renseignements fournis par l'agence. Et si ces renseignements étaient justes, il reviendrait immédiatement s'entendre avec M. d'Orcel sur les mesures à prendre.

Cette décision, naturellement, fut cachée à Edwige, qui resta convaincue qu'elle serait la première à courir à la recherche de son enfant.

Mais les événements, en se précipitant, allaient d'ailleurs rendre inutiles toutes les précautions et tous les projets.

VII

Les trois pupilles du docteur Hartmann, qui ne s'étaient jamais quittés depuis leur enfance, avaient cruellement souffert de se voir séparés.

Ils avaient beau se dire que ce n'était pas pour longtemps, l'épreuve n'en était pas moins douloureuse.

Et cette séparation radicale, il est vrai, puisque les heures des repas ne les rapprochaient même pas, durait depuis quatre jours à peine, qu'ils étaient arrivés au dernier degré de l'exaspération.

Il est juste d'ajouter, d'ailleurs, que Wilhelm avait fait tout ce qu'il fallait pour les pousser à bout.

Il avait redoublé de dureté envers André, de brutalité envers les fillettes, qu'il s'était permis de frapper.

C'était même ce dernier fait qui avait poussé à son paroxysme l'indignation du jeune garçon.

Nos trois amis avaient heureusement trouvé un moyen de correspondre : c'était une ficelle, habilement dissimulée le long d'un tuyau de descente, qui faisait le va-et-vient entre la salle d'étude de l'un et la chambre des deux autres.

Donc, cinq minutes après qu'Hafner se fut oublié au point de battre les pauvres petites, le jeune Moreuil était prévenu de ce qui venait de se passer.

Sa colère éclata.

"Il est impossible, s'écria-t-il, que le joug odieux de cet homme pèse un jour de plus sur nous.

"Je partirai ce soir.

"Il faut, cependant, que je prévienne Suzette et Lotte qu'elles ne se tracassent pas.

"Je vais écrire un billet que je leur ferai passer."

Voici ce que disait cette lettre :

"Mes petites chéries, ne vous inquiétez pas si vous n'avez pas de mes nouvelles pendant quelques jours. Je prépare mon évasion. Je vous délivrerai ensuite.

"Je ne vous propose pas de vous emmener, parce qu'il est impossible à des femmes de passer par le chemin que je vais prendre.

"Je me servirai, pour m'en aller, du grand cerisier qui domine le mur du fond du parc. Les branches touchent la crête de la muraille, ce sera très facile pour moi.

"Que trouverai-je de l'autre côté du mur ? je l'ignore. J'ai tout lieu de croire, cependant, que nous aurons là des amis. En tout cas, les gens qui habitent la mai-

son voisine vaudront toujours mieux que notre bourreau.

"Je suis un homme, on m'écouterà, j'en suis sûr. On m'indiquera ce qu'il faut faire, où il faut m'adresser pour nous délivrer tous trois de cet affreux Hartmann.

"Il y a un mystère dans l'histoire de Brigitte et de son père, je le sais. Une enquête l'éclaircira, et si la justice met son nez dans les affaires du docteur, cela pourrait bien avoir pour lui des conséquences désagréables.

"Sur cet espoir, je vous quitte et vous embrasse toutes les deux. Courage et espoir.

"A..."

Une minute plus tard, le papier était entre les mains des deux amies qui l'eurent parcouru en un clin d'oeil, et ne purent retenir, alors, un cri de joie.

Hélas ! ce cri de joie fut bientôt suivi d'un cri de douleur.

Pendant que les fillettes lisaient les lignes écrites par André, le docteur avait tout doucement ouvert la porte de la chambre, et, se glissant près de Charlotte, lui avait arraché la lettre.

Mais, au même instant, Suzel, qui n'avait pas perdu son sang-froid, s'était élancée et était parvenue à ressaisir le précieux papier qu'elle avait broyé, déchiré, déchiqueté et lancé au vent.

Hartman, furieux, avait proféré un juron formidable, tandis que sa main s'abat- tait lourdement sur la joue de la courageuse enfant.

Et le cri que n'avait pu retenir la pauvre petite avait suivi presque instantanément leur cri de triomphe, car la scène que nous venons de retracer s'était déroulée en quelques secondes.

— Ah ! ah ! vous me bravez encore, mesdemoiselles ! gronda le docteur après être resté un instant stupide et sans voix. Vous

recevez par la fenêtre les billets doux que vous adresse votre ami!... Voilà qui est fort bien. Continuez.

—Il le faudra bien, puisque nous ne pouvons plus nous voir, répliqua froidement Suzel.

—Si je vous empêche de vous voir, c'est que j'ai des raisons spéciales, reprit Hartmann; je n'ai pas de comptes à vous rendre. Vous, au contraire, vous ne devez avoir rien de caché pour moi; vous allez me dire ce que contenait cette lettre.

Les deux petites éclatèrent de rire en même temps.

—Je n'en tirerai rien, mâchonna le docteur en lui-même; il faut que j'essaie d'un autre côté."

Et, haussant les épaules avec un geste dédaigneux, il sortit en grognant:

—Riez bien, petites péronnelles! Vous ne savez pas ce qui vous attend.

Il était dix heures du soir et l'obscurité au dehors était complète.

Dans la maison Hartmann, tout le monde reposait, excepté le jeune Moreuil, qui attendait impatiemment ce moment-là pour exécuter son plan d'évasion.

Après être sorti sans bruit par une fenêtre du rez-de-chaussée—car toutes les portes étaient soigneusement fermées à clé—il gagna à pas de loup le fond du jardin et grimpa dans le cerisier.

Quand il fut au niveau du sommet du mur, il s'avança doucement. Mais il était très à nu. Son trouble l'empêcha de prendre toutes les précautions nécessaires. Il abandonna trop tôt la branche qui lui servait de point d'appui, et il prit son élan pour sauter tout de suite sur le mur.

Cet élan était mal calculé; il dépassa le but.

Le pauvre enfant étendit vivement les bras pour essayer de se raccrocher à la crête de la muraille; il ne put y parvenir; et, tournoyant dans le vide, il s'abattit lourdement sur le sol.

André ne put retenir un cri d'angoisse et de douleur, et, au même instant, un grognement sourd se fit entendre du côté de la maison de Noirfont.

— Mon Dieu! voilà un chien qui va me dévorer!... se dit le jeune homme avec angoisse, en faisant de vains efforts pour se relever... Sa jambe droite lui refusait tout service.

Heureusement, les grognements sourds, qui étaient devenus des aboiements furieux, ne se rapprochaient pas, ce qui indiquait que le chien était attaché.

Rassuré sur ce point, André, craignant d'être pris pour un malfaiteur, se mit à appeler au secours d'une voix suppliante.

A ce moment, la porte de la maison s'ouvrit et deux hommes, qui n'étaient autres que Karl et Bruno, s'approchèrent vivement.

— Je vous jure, dit l'adolescent, que je ne suis pas venu pour faire du mal...

— Vous avez sauté dans le jardin après avoir escaladé le mur? demanda Karl.

— Oui, oui, mais sans mauvaise intention, je le répète... Je vous raconterai tout cela... vous me croirez, j'en suis sûr... pour l'instant, je ne peux pas bouger... et j'ai mal partout.

Karl s'agenouilla près d'André et se mit à l'examiner.

— Vous n'êtes pas blessé gravement, je pense, reprit-il au bout d'un instant... Pas de membre cassé... pas de lésions internes — il y a tout lieu de le supposer du moins, car vous n'êtes pas tombé de bien haut — de simple contusions... ce ne sera rien.

— « Dans tous les cas, nous allons vous emporter à l'hôtel; là, on verra ce qu'il y a à faire.

— « Prenez-le par les pieds, Bruno, moi je le soulèverai par les bras. Et doucement, n'est-ce pas?

Mais quelque légère que fût la secousse, le blessé poussa un gémissement, quand on toucha à sa jambe.

— Il a l'air de souffrir, observa Bruno. Pourvu qu'il n'ait pas la jambe cassée!...

A l'exception d'Edwige qu'on avait dû porter dans son lit à la suite de la crise de nerfs dont nous avons parlé plus haut, tout le monde était debout à la maison de Noirofont.

Aussi, en entendant du bruit dans le jardin, Anne et Lina étaient-elles descendues dans le vestibule du rez-de-chaussée pour se rendre compte plus vite de ce qui se passait.

En apercevant le funèbre cortège, la jeune Brésilienne s'écria d'un air effaré:

— Qu'est-ce que c'est?... un blessé?

— Oui, répondit Karl; qu'on prépare un lit sans retard.

La jeune femme partit aussitôt pour donner des ordres; tandis qu'Anne, plus calme, mais qui ne songeait pas davantage à éclaircir le mystère, s'écriait avec un air de tendresse maternelle:

— Pauvre enfant!... Pourvu qu'il ne soit pas atteint gravement!... Enfin, nous allons le soigner.

En quelques minutes, le lit fut fait, et Karl aidé de Bruno, se mit en devoir de coucher le jeune homme.

— Je crois qu'il n'a rien de cassé, dit le neveu de Wilhelm. Par exemple, je crois qu'il a une bonne entorse et pas mal de contusions par tout le corps.

— « Que l'on aille chercher un médecin tout de suite; ce sera plus prudent.

— Pascal est déjà parti, répondit Lina

qui se tenait dans la pièce voisine.

Il fallut attendre l'arrivée du docteur qui, heureusement, ne se fit pas trop désirer.

A onze heures, il était au chevet du malade.

Après l'avoir examiné et ausculté, il déclara qu'il ne trouvait pas la moindre trace de lésion interne; seule l'entorse de la cheville était ennuyeuse parce qu'elle nécessitait l'immobilité absolue de sa jambe pendant un certain temps.

Le praticien banda fortement le membre malade, ce qui apporta un soulagement immédiat et se retira en ordonnant du repos.

Mais, quand le médecin fut parti, André refusa obstinément de s'endormir avant d'avoir appris à ses nouveaux amis le motif de son escapade.

— Il faut absolument, dit-il, que, dès demain matin, on prenne les mesures pour me soustraire aux recherches de notre bourreau.

Et, joignant les mains, il ajouta en s'adressant aux deux femmes et aux trois hommes — car le comte et Maurice d'Orcel s'étaient joints à Karl — qui l'écoutaient avidement:

— Oh! je vous en prie, ne me rendez pas à cet homme, car je ne pourrais plus jamais reconquérir ma liberté et je perdrais l'espoir de délivrer mes soeurs.

— Vos soeurs? fit Anne.

— Oui, mes soeurs, Charlotte et Suzel... qui sont restées prisonnières...

— « C'est curieux, fit le jeune homme après une seconde de réflexion, je me suis introduit chez vous comme un voleur; et, cependant je me sens parmi vous comme au milieu de ma famille, de ma vraie famille. Il me semble que votre sympathie m'est acquise, que vous êtes tous mes amis dévoués...

— Vous avez raison, mon cher enfant, approuva Noirfont, vous n'avez ici qu des amis; vous pouvez donc vous confier à nous sans crainte; et si cela nous est possible nous sommes prêts à vous aider.

— Oh! merci, répondit André; j'ai, en effet, bien besoin d'être aidé, encouragé, guidé... Car, si je me suis décidé à sortir de la maison où j'étais prisonnier, c'est parce que je veux nous soustraire à l'autorité d'un monstre qui se dit notre aïeul...

— Et qui ne l'est pas plus que moi, acheva Karl avec conviction.

— Comment le savez-vous? demanda le jeune Moreuil légèrement interdit.

— Il y a des choses qui se devinent, murmura évasivement le neveu de Wilhelm. Mais j'ai eu tort de vous arrêter. Continuez vite votre récit.

— Non, vous n'avez pas eu tort du tout, reprit le jeune homme; vous ne vous imaginez pas, au contraire, combien vos paroles me font plaisir.

Et comme on le regardait avec étonnement, il ajouta :

— C'est que, voyez-vous, je n'étais pas bien sûr de ce que j'avais, moi! Je me disais parfois: "Pourtant, si ce vieillard était vraiment le père de notre mère, comme je serais coupable de me révolter contre lui!" Tandis que, maintenant, puisque vous m'affirmez...

— Oui, répéta Karl, je crois pouvoir affirmer que l'homme qui se dit votre aïeul ne l'est pas. Mais vous, d'ailleurs, quel nom portez-vous?

— Je m'appelle Moreuil, répondit l'adolescent; et je pense que c'est bien effectivement mon nom, car j'ai vu chez notre tuteur des extraits de naissance portant ce nom et qui semblent se rapporter à nous.

"Néanmoins, je ne puis pas être trop affirmatif...

— Pourquoi?

— On aurait pu nous changer en nourriture... J'ai lu des histoires de ce genre dans les romans...

— On ne vous parlait donc jamais de vos parents dans la maison de votre tuteur? interrogea M. d'Orcel.

— Jamais! Et comment le docteur Hartmann aurait-il pu nous en parler si nous sommes pour lui des étrangers? Ah! si j'avais été sûr de cela plus tôt, je n'aurais pas rongé mon frein aussi longtemps.

"Enfin, me voilà libre!... ça ne suffit pas, malheureusement!.. Il faut délivrer aussi Lotte et Suzel qui souffrent encore plus que moi des tyrannies de cet Hartmann..."

— Ces fillettes sont vraiment vos soeurs? demanda le comte.

— Lotte, oui, réellement, mais Suzel seulement par l'affection, répondit le jeune homme. Le docteur prétend que cette dernière est une enfant trouvée, qu'il a recueillie par charité; mais j'ai de sérieuses raisons d'en douter.

— Et quel âge a-t-elle, cette fillette?

— Un an de moins que ma soeur, quatorze ans!

Un léger frisson courut dans le petit auditoire.

Mais André y prit à peine garde et poursuivit gravement:

— Que Suzel soit ou non une enfant trouvée, je ne veux pas la laisser un jour de plus exposée aux brutalités de son bourreau et la voir traitée en esclave par la fille de ce monstre!

— Ah! votre farouche tuteur a une fille? observa Noirfont.

— Oui, une fille qui est maintenant presque une vieille fille et qui s'appelle Brigitte...

Cette fois, ce ne fut pas un frisson qui courut dans l'auditoire, mais un véritable

vent d'orage; tous avaient été secoués par une commotion électrique.

Car, en un clin d'oeil, la lumière venait de se faire dans l'esprit de tous les assistants.

Ce seul mot de Brigitte, rapproché des révélations dont Karl avait entretenu ses amis au cours de cette même soirée, avait été la clef de l'énigme.

Tous savaient maintenant que le nom de Hartmann était le nom d'emprunt du docteur Hafner et qu'au lieu de chercher bien loin, comme l'avait laissé supposer Karl, le lieu de la résidence de l'infâme coquin, il suffisait de faire cinquante pas pour être en face de la demeure où s'abritait le bourreau de la famille de Noirfont.

Et le fait qu'ils avaient pu vivre quelques mois côte à côte avec l'affreux gremlin augmentait en quelque sorte l'horreur de cette découverte imprévue.

La situation, néanmoins, n'était pas dénuée parce qu'elle était plus claire.

Car, à côté de certains détails énigmatiques fort troublants, il y avait des perspectives de luttes, de vengeances, de revendications très compliquées, dont les résultats restaient problématiques.

D'abord, comment se faisait-il qu'Hartmann eût chez lui trois enfants?

Et, en admettant qu'une des filles fût celle d'Edwige, quel procédé employer pour faire lâcher prise au ravisseur? La ruse? La prière? Ou la violence?

Etonné du silence qui avait suivi ses explications, André se demandait ce que signifiait l'émotion manifestée par ses hôtes à la suite de ses révélations; mais Karl qui avait gardé son sang-froid, reprit:

— Vous ne savez rien de plus sur cette Brigitte?

— A quel point de vue?

— Physiquement, d'abord, comment est-elle?

— C'est une grande femme sèche, rongée par l'anémie et qui doit avoir de trente à quarante ans.

—Et moralement?

—Oh! moralement... elle est aussi méchante que son père.

—Et de son passé, vous ne savez rien?...

—Si, si, répondit le jeune homme. Prenez le carnet qu'on a déposé là sur la cheminée en me déshabillant. J'ai consigné là-dedans quelques détails qui vous paraîtront peut-être intéressants.

Maurice d'Orsel prit le carnet et se mit à le parcourir.

—Il faut vous dire, expliqua le blessé, que notre tuteur et sa fille qui parlent toujours allemand entre eux avaient négligé de m'apprendre cette langue. Quand j'ai voulu percer le mystère qui nous entourait j'ai dû commencer par apprendre l'allemand en cachette, afin de pouvoir surprendre les secrets du père et de la fille.

“Les renseignements que j'ai consignés sur ce carnet sont ceux que j'ai recueillis en écoutant les bribes de conversation. Lisez, monsieur!

Maurice s'empressa de lire à haute voix:

“Aujourd'hui, 7 avril, Brigitte et son père ont conversé en allemand. J'ai compris que le docteur compte me garder sous sa tutelle en se servant pour cela de mon affection pour Suzel.

“Il n'est jamais question de ses “droits” réels sur nous.

“Quels sont ces droits exactement? impossible de le savoir. Hartmann s'intitule notre bienfaiteur; jamais, notre grand-père.

“Il n'est jamais question de nos parents, à Lote et à moi, dans les discours du père et de la fille.

“Par contre, Brigitte parle souvent d'un certain Karl dont elle a eu, paraît-

il, à se plaindre, mais dont elle n'a pas gardé un mauvais souvenir... ceci, cependant, n'est pas très clair pour moi.

—“Ce dont je suis sûr, par exemple, c'est que la fille du docteur a connu la mère de Suzel—ce qui prouve que Suzel n'est pas du tout une enfant trouvée—et qu'elle déteste cette femme, qui s'appelle ou s'appelait Edwige...”

Cette conclusion, en quelque sorte prévue, ne produisit pas parmi les assistants l'effet qu'eût produit, une demi-heure plus tôt, le simple énoncé du nom d'Edwige.

Tous avaient déjà leur religion faite.

L'évidence était lumineuse, voilà tout! Mais, hélas! les difficultés de la revendication restaient les mêmes. Par conséquent, ce qui dominait surtout les cinq auditeurs du jeune homme, c'était l'angoisse de l'avenir.

Et cette angoisse qui étreignait atrocement leur coeur, les absorbait trop profondément pour permettre à aucun autre sentiment de se manifester.

Soudain, au milieu de cette scène muette un coup terrible vint ébranler la porte et fit bondir sur leur siège les personnes présentes.

Le blessé poussa un cri de terreur.

—Qu'est-ce que c'est? crièrent en même temps Lina et Anne effarés.

—Ça, c'est ma femme, dit Maurice qui fut le premier à la porte. Elle vient de tomber évanouie, après avoir surpris les révélations concernant sa fille.

En effet, ils virent Edwige, les cheveux en désordre, vêtue seulement d'un peignoir, qui gisait inanimée sur le parquet.

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! gémit la jeune brésilienne, elle se sera asommée, la pauvre chérie, si c'est sa tête qui a heurté la porte.

Mais d'Orcel, jugeant que ce n'était pas le moment de faire des discours, avait déjà pris sa femme dans ses bras et l'emportait vers sa chambre à coucher.

—Voilà ce qui arrive quand on ne surveille pas les malades, dit le comte.

—C'est ma faute, fit Anne. J'aurais dû rester auprès d'elle après sa crise. Mais elle dormait si tranquillement, il y a une heure, que j'ai cru pouvoir la quitter.

—Elle aura été réveillée par tout le bruit qui s'est fait dans la maison, observa Lina; il ne pouvait guère en être autrement.

—Et rendue curieuse par ce qu'elle avait appris avant sa crise de nerfs, elle s'est levée pour voir ce que signifiaient toutes ces allées et venues... Elle sera arrivée à la porte juste au moment où son mari lisait les révélations du jeune Moreuil sur sa fille...

—Elle n'était pas bien remise de sa première alerte; cette nouvelle émotion l'aura foudroyée.

Tandis que ces réflexions s'échangeaient dans le corridor, M. d'Orcel aidé d'Anne, avait déshabillé sa femme et l'avait étendue dans son lit.

Grâce au vinaigre et à l'eau fraîche dont on lui baignait les tempes, Edwige revint rapidement à elle.

Elle n'était pas blessée, elle ne ressentait aucune douleur. Elle s'était simplement évanouie d'émotion. Mais, en perdant connaissance, elle n'avait pas perdu le fil de ses idées.

Car, aussitôt qu'elle eut repris ses sens, elle se mit à parler de l'unique objet de ses préoccupations.

—Mon enfant... je veux mon enfant... Je sais tout; Maurice, vite, va chercher ta fille!... c'est à toi d'aller la réclamer... c'est à toi de demander justice...

La litanie menaçait de se dérouler indéfiniment; et M. d'Orcel eut beaucoup de peine à convaincre sa femme qu'il était impossible de tenter une démarche quelconque attendu qu'il était une heure du matin.

Le comte se joignit à lui pour rassurer la pauvre mère, et tous deux lui assurèrent que le lendemain sa fille lui serait rendue.

Edwige avait la plus grande confiance en son père et en son mari. Ces promesses suffirent donc à la rassurer.

Et, comme elle était brisée de fatigue, elle s'endormit d'un sommeil de plomb.

.....
Au milieu de ces dramatiques incidents, tout le monde avait oublié le malheureux André qui gisait sur son lit, dévoré d'inquiétude.

Karl vint heureusement le rassurer.

—Je suis bien désolé, s'écria l'adolescent en le voyant entrer, c'est ma faute si cette pauvre dame est souffrante?...

—Oui, répondit Karl, c'est votre arrivée imprévue et surtout votre récit qui ont produit ce bouleversement.

—Mais vous ne devez pas le regretter, car, du mal que vous avez fait en ce moment, sortira un grand bien... Ne m'interrogez pas!... vous comprendrez bientôt...

—Tout ce que je peux vous dire pour l'instant, c'est que l'heure de votre délivrance marquera également pour la famille de Noirfont le commencement du bonheur.

Et, comme l'enfant le regardait d'un air ahuri, il ajouta :

—Allons, prenez patience! je vous promets qu'on ne vous remettra pas entre les griffes du docteur Hartmann... Demain, on vous expliquera bien des choses...

Maintenant, il est trop tard et vous avez besoin de repos.

—Soyez tranquille et dormez en paix.

VIII

Ce fut Hans qui, en trouvant, à huit heures du matin, la chambre du jeune homme vide et son lit intact, constata le premier la disparition d'André.

Sans perdre une minute, il alla faire son rapport au docteur qui entra dans une colère violente et accabla d'injures son fidèle serviteur.

Puis, ce premier accès calmé, le vieillard éclata de rire :

—Imbécile! s'écria-t-il, tu veux te moquer de moi; ce gamin est tout simplement caché dans quelque coin. Va vite... Fouille la maison de la cave au grenier... Je suis sûr que nous allons le retrouver.

—Je vous assure, maître, qu'il n'est plus dans la maison, affirma le domestique avec conviction.

—Ce n'est pas possible.

—C'est pourtant vrai.

—Alors, tu lui aurás ouvert la grille, car on ne peut pas sortir autrement.

—Je suis certain de ne pas avoir ouvert la grille, déclara Hans qui sentait la nécessité de dégager sa responsabilité. Il est facile de constater que celle-ci est encore fermée à double tour et que la clé est toujours dans la cachette ordinaire.

—Tu ne serais pas somnambule, par hasard? Tu ne serais pas allé ouvrir en dormant?

—Je ne pense pas, balbutia le domestique tout confus, et, d'autre part, mon maître ne suppose pas que j'étais d'accord...

—Non, non, je ne t'accuse pas de m'avoir trahi, interrompt le docteur en se ra-

doucissant; je sais que tu m'es entièrement dévoué; mais tu aurais pu pécher par négligence...

Puis, après un instant de réflexion:

— Voyons, cherche encore!... Il ne s'était pas envolé que diable!...

Par condescendance, Hans obéit bien qu'il fût convaincu de l'inutilité de ses recherches.

Et tandis qu'il s'éloignait, Hafner s'en fut conter la mésaventure à sa fille.

Brigitte, depuis quelques jours, paraissait moins souffrir de sa maladie nerveuse. En réalité, elle était plus gravement atteinte que jamais. Car le calme apparent dont elle jouissait, elle le devait à de fréquentes piqûres de morphine qu'elle se faisait en cachette à l'insu de son père.

Néanmoins, le docteur considérait comme naturelle cette accalmie qui n'était qu'artificielle et en éprouvait une très vive satisfaction.

Aussi, la joie de retrouver, ce matin-là, sa fille avec un air tout à fait reposé, atténua-t-elle singulièrement l'ennui qu'il venait d'éprouver.

Et ce fut d'un ton dégagé, presque enjoué, qu'il expliqua que son "pupille" André pouvait bien avoir pris la poudre d'escampette, attendu qu'on ne le retrouvait nulle part.

Sa voix trahit, cependant, une nuance d'inquiétude lorsqu'il ajouta:

— Pourvu que ce petit misérable n'ait pas emmené sa soeur et sa chère amie Suzel par dessus le marché! Je vais y aller voir tout de suite...

— C'est inutile, interrompit Brigitte. Cette demoiselle vient de remplir auprès de moi le service quotidien auquel je l'astreins; je l'ai même giflée parce qu'elle me regardait avec trop d'impertinence.

— Bien, bien, ricana Hafner; alors, cel-

les-là paieront pour l'autre.

A ce moment, on frappa à la porte de la chambre. Le docteur alla ouvrir lui-même et se trouva en face de Hans.

— Eh bien, demanda-t-il vivement, quel est le résultat de tes investigations?

— Maître, répondit l'homme, j'ai acquis la certitude que le jeune homme n'est plus ici.

— Ah!

— Seulement, je sais où il est... ou du moins, je sais par où il a pris la fuite.

— Tu serais bien aimable de me l'indiquer, par exemple!

— Il a passé chez le voisin en escaladant le grand cerisier qui domine le mur. On peut aisément s'en rendre compte par les branches qui sont cassées à cette place...

— Ah! bien, vraiment, s'il a fait cela, il n'est pas malin! s'écria Hafner en essayant de rire. S'introduire en pleine nuit chez des étrangers!... Drôle de façon de se ménager bon accueil!...

— Je pense qu'il a dû être reçu comme il le méritait, à moins qu'on ne se soit pas encore aperçu de son intrusion.

— Et à l'heure actuelle, n'osant pas se montrer, il est peut-être caché dans un massif du jardin.

— Si j'allais voir! insinua Hans.

— Voir quoi?

— Voir comment notre fugitif se trouve de son escapade.

— Et après?

— Après, je le ramènerai. N'est-ce pas ce que vous désirez, maître?

— Si, parbleu! Je tiens même essentiellement à ce qu'il ne reste pas longtemps hors de chez moi. Va donc, mon ami, va vite. Et si tu éprouves de la résistance soit de la part de notre voisin, soit de la

part de ce garnement, fais valoir mes droits avec énergie.

Le domestique partit aussitôt et deux minutes après, il sonnait à la grille de la maison voisine. Ce fut Bruno qui vint lui ouvrir.

Le valet de chambre, qui avait dû recevoir des ordres, fit entrer l'envoyé de Wilhelm Hafner sans difficulté.

Il lui demanda simplement :

— Que désirez-vous ?

— Je désire parler au maître de la maison, répondit Hans.

— C'est bien, je vais le prévenir, veuillez attendre ici.

Ici, c'était le vestibule.

L'ambassadeur n'eut pas le temps de se livrer à de longues réflexions, car Anne Kergarec ne tarda pas à paraître : elle était suivie de Lina.

Hans eut un instant d'embarras ; il ne connaissait ni Mme Kergarec ni la jeune Brésilienne, et leur air railleur n'était pas encourageant.

— Vous m'avez fait demander, dit la jeune veuve d'un ton hautain ; que voulez-vous ?

— Mesdames, commença le domestique en essayant de se remettre, mon maître le docteur Hartmann a perdu son petit-fils...

— Et peut-être nous invite-t-il à ses funérailles ? acheva Anne.

— Quand je dis : perdu, je me trompe, reprit Hans ; je veux dire qu'il a quitté la maison la nuit dernière et qu'il a dû s'enfuir en passant par-dessus le mur qui sépare votre jardin du nôtre.

— C'est bien possible, fit Lina avec indifférence.

L'Allemand continua :

— Le docteur Hartmann m'envoie donc vous le réclamer.

— Nous n'avons pas d'enfant ici.

— Ce n'est pas tout à fait un enfant ;

c'est un jeune homme de dix-huit ans.

— Je suppose, répliqua Mme Kergarec qu'un garçon de cet âge a le droit de franchir la porte de la maison qui l'abrite.

— A moins que cette maison ne soit pour lui qu'une prison, ajouta Lina.

Hans était assez mal à l'aise.

— C'était un jeune homme indiscipliné, balbutia-t-il, et l'on devait avoir l'oeil sur lui.

— On "devait", mais on "n'a pas eu", riposta Anne moqueuse. C'est bien fâcheux pour ce monsieur Haf... Hafno... comment donc, au juste ? Je ne peux jamais me rappeler le nom de notre voisin... pour votre maître, enfin !

En entendant ces noms qui ressemblaient singulièrement à Hafner, l'ambassadeur se trouba tout à fait.

— Mon maître s'appelle Hartmann, essayait-il de dire, il est Alsacien...

— Oui, tout autant que moi, dit tranquillement Lina.

Hans la regarda de travers, et pendant une minute, ne trouva rien à répondre.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Ainsi, le petit-fils du docteur Hartmann n'est pas ici ?

— Si vous voulez fouiller la maison ? dit la Brésilienne.

Hans comprit enfin qu'on se moquait de lui et qu'ils n'obtiendrait pas de réponse précise.

Jugeant inutile d'insister, il s'inclina légèrement, et se dirigea vers la porte.

— Si, par hasard, nous mettons la main sur l'objet perdu, ajouta Anne, nous nous ferions un plaisir de prévenir votre maître. Mais je crois qu'il ferait mieux de s'adresser dès maintenant à la police.

Mais celui à qui s'adressait cette phrase ne l'entendit qu'à peine ; il était déjà dans le jardin.

Rapidement, il gagna la porte et reparut bientôt devant le docteur.

— Tu n'as pas réussi, dit celui-ci en voyant son serviteur tout rouge encore de colère et l'air désappointé.

— C'est-à-dire, grogna Hans, que je suis sûr maintenant qu'André est chez nos voisins. Mais j'ai été reçu par deux personnes qui se sont moquées de moi.

— Peu importe! interrompit le vieillard, l'essentiel est que nous retrouvions ce petit chenapan. Ainsi, tu crois qu'il est chez nos voisins?

— J'en metrais ma main au feu.

— Et l'on a refusé de te répondre catégoriquement?

— Puisque je vous dis qu'on s'est indignement moqué de moi.

— Tu t'y es sans doute mal pris.

— J'ai fait de mon mieux.

— Je vais y aller moi-même, poursuivit Hafner; nous verrons bien si ces dames sont aussi insolentes avec moi, l'aïeul, le tuteur de ce garnement!

Hans se gratta la tête avec embarras.

— Ma foi, maître, dit-il, je n'ai pas de conseil à vous donner; mais mon avis est que vous auriez fort de vous fourrer dans ce guêpier.

— Et l'autorité que me confère la loi, qu'en fais-tu?

— Ces gens-là, croyez-moi, ne sont pas d'humeur à en tenir compte. Vous ne risquez que de recevoir des insultes et même des horions.

— D'abord, on commencera par vous dire que, si ce jeune homme n'était pas séquestré chez son tuteur, il serait sorti par la porte, comme tout le monde."

Hafner, plus ennuyé qu'il ne voulait le laisser paraître, cherchait une réponse, lorsque, tout à coup, en se retournant, il vit devant lui Brigitte achevant de mettre ses gants et prête à sortir.

— Qu'est-ce que tu fais là? Où vas-tu? interrogea le docteur.

— Je vais chez nos voisins, répondit-elle tranquillement. C'est à moi qu'il appartient d'aller réclamer mon neveu. Je suis femme, on me traitera avec égards et on fera droit à ma requête.

— Mais tu ne tiens pas debout, ma pauvre fille! s'écria Hafner

— Sois sans inquiétude, j'aurai la force d'aller jusque-là. D'ailleurs, l'affaire sera promptement réglée, je te certifie, et si notre fuyard est réfugié dans cette maison, je le ramènerai avant un quart d'heure.

— Allons, fais comme tu voudras! soupira le vieillard, mais promets-moi, si tu rencontres la moindre résistance de revenir aussitôt; je ne veux pas que tu te disputes avec ces gens-là.

— N'aie aucune crainte, je serai prudente, murmura Brigitte. Et tu verras que je réussirai... A bientôt!

... ..

A l'hôtel de Noirfont, il semblait qu'on attendit la fille du docteur.

Au coup de sonnette, Bruno se précipita, introduisit la visiteuse au salon et dit sans qu'elle eût à formuler la moindre question:

— Madame va recevoir mademoiselle tout de suite.

"Tiens, on me connaît ici!" pensa Brigitte.

Mais elle ne fit aucune objection et s'assit avec un air d'assurance hautaine.

Malgré la promesse de Bruno, elle resta assez longtemps seule, parce que Maurice d'Orcel étant sorti pour faire quelques démarches urgentes, Edwige, Anne, Karl et le comte se disputaient "l'honneur" de la recevoir.

Enfin, le neveu de Wilhelm ayant fait valoir des raisons qui parurent pérem-

toires à ses amis, obtint la faveur d'être mis le premier en contact avec sa cousine.

Brigitte, qui ne s'attendait certainement pas à voir apparaître celui dont l'indifférence l'avait tant fait souffrir, s'était levée en entendant ouvrir la porte.

En reconnaissant son cousin, elle demeura pétrifiée... puis, elle poussa un gémissement et retomba sur son siège, pâle comme une morte.

— Au bout de quelques secondes de silence, la fille d'Hafner, joignant les mains, s'écria enfin :

— Karl!... C'est toi!... Est-ce bien possible? Je ne rêve pas!... Non... c'est bien toi!...

— "Mais comment, ajouta-t-elle, comment te trouves-tu ici, à cette heure?"

— Je suis ici chez le comte de Noirfont, répondit Karl.

— Chez le comte de Noirfont? fit Brigitte dont les mains furent agitées d'un tremblement convulsif. Il vit donc encore?

— Oui, et il a, je crois, un compte sérieux à régler avec vous.

— Avec moi?

— Avec vous deux; avec ton père, surtout.

— Mon père n'est pas... n'est pas ici! balbutia Brigitte.

— Les mensonges sont inutiles, poursuivit Karl d'un ton dédaigneux. Je sais tout.

— Quoi?... Je ne comprends pas...

— Alors, tu ne pourrais pas me dire comment se porte le docteur Hartmann? fit négligemment le neveu de Wilhelm.

Il n'était plus possible de nier. Brigitte n'y songea pas. Et, au lieu de répondre, elle s'approcha du jeune homme, dont elle voulut prendre la main.

Mais Karl s'écarta avec un geste de répulsion.

— Oh! je t'en conjure, ne le trahis pas!

supplia la jeune femme. Tu ne peux pas comprendre; mon père a été obligé de prendre ce nom...

— Pour cacher sans doute un nouveau crime?

— Non, non... Des circonstances... indépendantes de sa volonté... ce serait trop long à te raconter...

— Eh bien, alors, continua Karl, raconte-moi comment fut volé l'enfant d'Edwige? Cette fois, tu ne nieras pas le crime; et tu n'auras pas l'audace d'affirmer que tu n'y as point participé.

— Tu sais bien que mon père n'a jamais pris conseil de personne et que ce qu'il a décidé, il faut l'exécuter. Dans cette affaire, comme toujours, je n'ai été qu'un instrument inconscient...

— Malheureuse!

— Et puis, acheva Brigitte, la vengeance n'est-elle pas une excuse?

— Tais-toi... J'ai envie de t'écraser quand tu parles ainsi. Ton père ne s'était-il pas vengé déjà avant le mariage d'Edwige et de M. d'Orcel?

— Si, mais sans pouvoir les empêcher de s'unir et d'être heureux. C'est donc à recommencer. D'ailleurs, la lutte se poursuivait aussi âpre de part et d'autre. Il y eut des deux côtés des alternatives de victoire et de défaite.

— "C'est alors que mon père résolut d'en finir en enlevant à Edwige..."

— Son enfant! c'est-à-dire sa consolation suprême, puisque vous l'aviez déjà séparée de son mari. Ah! maudit soit cet homme, ce monstre qui m'a servi de père, maudite aussi, toi, sa fille!...

Brigitte glissa aux genoux de Karl.

— Pitié!... Pitié!... gémit-elle; ne me maudis pas, moi!... Je n'ai péché que par faiblesse... Je ne pouvais pas me soustraire à l'influence de mon père... Si tu ne m'avais pas abandonné, j'aurais eu la for-

ce de résister à l'entraînement; et, sans doute, les événements que tu déplores ne se seraient pas produits.

Mais elle n'obtint pour toute réponse qu'un regard chargé de mépris.

Alors, passant de la supplication au sarcasme, elle reprit:

—Hé! crois-tu donc qu'Edwige est si à plaindre?

—Elle n'a guère souffert, au contraire, puisqu'elle est folle!

—Vous vous trompez, madame, dit tout à coup, derrière elle, une voix douce et triste, je ne suis plus folle et je souffrirai tant que mon enfant ne me sera pas rendue.

En un clin d'oeil, Brigitte fut debout, mais à peine avait-elle tourné la tête, qu'elle poussa un cri rauque:

—Edwige!

Et agitant les mains comme pour chasser le fantôme qui venait de se dresser devant elle, elle s'enfuit, affolée.

—Allons, c'est une affaire à recommencer, murmura mélancoliquement Edwige. Vous auriez dû me laisser lui parler...

—Néanmoins, je lui ai fait tout avouer; observa Karl. A présent, nous pouvons agir avec beaucoup plus d'assurance.

—Peut-être; mais j'ignore toujours ce qu'on a fait de mon enfant, reprit Mme d'Orcel.

—Et Maurice qui ne rentre pas!... que fait-il?

—Tant pis, je vais à la maison voisine tout de suite... Personne ne m'en empêchera... Je veux ma fille immédiatement.

—Non, non, n'y va pas! supplia Anne... Voyons, sois raisonnable, tu ne peux rien faire sans ton mari. Il va être de retour dans une heure. Attends.

—Et puis, Brigitte va peut-être te la ramener, ta fille. Elle est femme, elle a le

coeur moins dur et il semble qu'elle est disposée à se repentir.

—Je ne veux pas du tout que tu ailles affronter ce monstre d'Hafner."

IX

M. d'Orcel était sorti ce matin-là dans l'intention de s'adresser à la justice pour obtenir, sinon que l'on mette le docteur Hartmann en demeure de lui rendre immédiatement sa fille, du moins que l'on empêche ce monstre de commettre un nouveau forfait.

Mais il allait s'apercevoir combien il est difficile aux honnêtes gens d'obtenir une protection immédiate et efficace contre les entreprises des bandits.

Au palais de justice où il s'était rendu tout d'abord, on l'éconduisit simplement, en lui disant que la justice ne pouvait pas intervenir, s'il n'apportait pas la preuve—ou un commencement de preuve—des accusations formulées contre Hafner-Hartmann.

Maurice sortit de là fort désappointé.

Regagnant sa voiture, il se fit conduire au commissariat de Neuilly.

Le commissariat qui le reçut était le même qui avait perquisitionné chez Hartmann quelques semaines auparavant. Et il avait conservé de cette perquisition trop bon souvenir pour se montrer facilement accessible à des accusations violentes portées contre le docteur.

—Monsieur, dit-il après avoir écouté poliment M. d'Orcel, lorsque vous m'apporterez des preuves à l'appui de vos dires, je verrai ce que j'ai à faire.

—Jusque-là, il m'est impossible de ne pas considérer comme un honnête homme M. Hartmann, même en supposant qu'il s'appelle Hafner comme vous le prétendez.

—Mais, monsieur, le temps presse. Si vous ne prenez pas sur-le-champ des mesures énergiques, ce misérable est capable de commettre quelque acte irréparable.

“Va-t-il falloir que j'aie recours, moi aussi, à la violence pour me faire rendre ma fille?”

Le pauvre père avait l'air si ému, si angoissé, que le magistrat se sentit ébranlé.

Il réfléchit une minute et répondit :

—Je veux bien faire surveiller la maison du docteur Hartmann, mais c'est tout ce que je peux vous accorder.

Après avoir craint de ne rien obtenir, d'Orcel avait jugé que cette concession était mieux que rien et il avait pris le parti de s'en contenter.

Après avoir remercié le commissaire, il s'était donc retiré en disant :

—C'est toujours cela!... Grâce à cette précaution, ce coquin sera mis dans l'impossibilité de faire du mal... ou de filer...

Il ne connaissait pas encore Wilhelm Hafner.

...En rentrant chez lui, vers onze heures, Maurice d'Orcel trouva son beau-père qui le guettait à la porte du vestibule et qui semblait en proie à une vive mais joyeuse agitation.

—Qu'y a-t-il, mon père ? demanda le jeune homme étonné.

—Venez vite, mon ami, répondit le comte en entraînant son gendre dans le salon, tenez, lisez ce que l'on m'écrit. Je n'ai rien dit encore à ma fille. C'est à vous de juger de ce qu'il convient de faire.

Maurice saisit avidement les feuillets qui lui étaient offerts, et lut ce qui suit :

Beaulieu, le...

“Monsieur le comte,

“Je viens remplir auprès de vous une

mission dont j'ai été chargé par une moribonde.

“J'ai eu l'honneur de vous être présenté jadis et j'ai été souvent à même d'apprécier votre bonté et votre générosité que mes administrés n'ont jamais sollicitées en vain.

“J'ajoute donc, avant de commencer mon récit, que j'ai accepté cette mission avec joie, dans l'espoir que les révélations que je vous apporte pourront vous être, ainsi qu'à madame votre fille, d'une grande utilité.

“Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il y a quatorze ans l'enfant de Mme d'Orcel lui fut enlevée le jour même de sa naissance.

“Vous savez que le ravisseur avait pris la précaution de se munir d'une nourrice pour que le bébé ne souffrit pas.

“Cette nourrice était une fille du pays : Maria Peyrols.

“Après avoir quitté son nourrisson, elle s'était placée dans différentes maisons à l'étranger. Elle vient seulement de rentrer au pays pour y mourir.

“Voici ce que cette fille m'a confié, en vous priant de lui pardonner le mal qu'elle a pu vous faire.

“Il est évident, en effet, que les circonstances mystérieuses dans lesquelles on lui remettait l'enfant de Mme d'Orcel devaient faire comprendre à Maria Peyrols qu'il s'agissait d'un rapt odieux. En acceptant, dans de telles conditions, d'être la nourrice de cet enfant, elle endossait une bonne part de responsabilité.

“Peut-être—elle me l'a affirmé, d'ailleurs—ne s'est-elle pas rendu compte tout de suite de la situation.

“Toutefois, son ignorance ne dura pas longtemps.

“Elle s’aperçut bien vite qu’au lieu de conduire la petite fille dans une localité voisine, pour la séparer momentanément de sa mère, on ne cherchait qu’à l’en éloigner le plus possible.

“Et cela éveilla ses premiers soupçons.

“La suite des événements acheva de lui ouvrir les yeux.

“Partie de Gênes en compagnie de la fille du médecin qui l’avait engagée, Maria débarqua à Palerme avec cette demoiselle, tandis que le docteur Hafner—dont elle apprit le nom par la suite—continuait sa route vers d’autres contrées.

“A partir de ce jour, les deux femmes et l’enfant résidèrent aux environs de Palerme.

“La nourrice s’attachait de plus en plus à son nourrisson et la pauvre petite ne connaissait, n’aimait qu’elle.

“Mlle Brigitte Hafner, en effet, ne s’occupait jamais de la fillette. Elle lui avait donné un nom : Suzel, uniquement afin de pouvoir la désigner. Mais, pour le reste, elle ne s’occupait pas plus de la mignonne que si elle n’avait jamais existé.

“Six mois s’écoulèrent ainsi.

“Un beau matin, le cocher Hafner annonça qu’il rejoindrait prochainement sa famille.

“En prévision de cette éventualité, la demoiselle Brigitte fit aussitôt commencer les préparatifs de départ. Mais, la veille même du jour où ils devaient tous quitter la Sicile, un incendie se déclara parmi les caisses et les paniers d’emballage.

“En bousculant les colis et les meubles pour sauver le plus d’objets possible, Maria vit tout à coup tomber à ses pieds une large enveloppe mal cachetée d’où s’échappèrent des liasses de papier.

“C’étaient les lettres que le docteur é-

crivait à sa fille depuis qu’ils étaient séparés.

“Sans trop savoir ce qu’elle faisait, puisque les lettres étant écrites en allemand elle ne pouvait pas les comprendre, mais ayant l’intuition vague qu’elle pourrait peut-être trouver là-dedans l’explication de bien des mystères qu’elle devinait déjà à demi, Maria saisit le paquet et le dissimula dans son corsage.

“Elle le cacha, par la suite, au milieu de ses propres affaires.

“L’incendie ayant causé pas mal de dégâts, Mlle Hafner demeura persuadée que ces lettres avaient été brûlées et ne s’en inquiéta plus.

“Le lendemain le départ eut lieu. Et six mois après, son nourrisson étant sevré, Maria quittait la famille Hafner et se plaçait ailleurs.

“Vous allez sans doute vous étonner, monsieur le comte, qu’étant en possession de ces papiers, Maria, depuis treize ans, n’ai pas jugé à propos d’en parler.

“Mais vous connaissez la négligence des gens de la campagne à l’endroit de ces choses-là.

“Enfin, mieux vaut tard que jamais.

“Quoique Maria, pour une raison ou pour une autre, n’ait pas cru devoir parler avant d’être à l’article de la mort, il faut encore s’en féliciter.

“Car grâce à elle, vous savez maintenant que l’enfant de Mme d’Orcel est une fille, qu’elle s’appelle Suzel et que l’infâme ravisseur l’élève en quelque lieu retiré.

“Evidemment, le plus dur reste à faire : retrouver la victime et son bourreau.

“Mais, peut-être, avec ces données nouvelles, les recherches seront-elles plus faciles.

“Je souhaite bien sincèrement de vous voir réussir et je me permets, monsieur

le comte de vous assurer de mon entier dévouement.

— François Lestrade,
Maire de Beaulieu-sur-Mer —
Alpes-Maritimes.

P.S. — Je n'ose confier à la poste les précieux papiers en question. Si vous ne pouvez venir les chercher vous-même, envoyez-moi quelqu'un qui vous remplacera absolument et à qui je puisse remettre les documents et donner au besoin toutes les explications complémentaires.

Toute la famille était maintenant réunie au salon, et Maurice d'Orcel, pour satisfaire la curiosité générale avait terminé sa lecture à haute voix.

— Enfin, je sais maintenant où est mon enfant, s'écria Edwige... Je le sais, j'en suis sûre! Il n'y a plus de doute possible. Vite, vite, Maurice, allons chercher notre fille.

— Je ne voudrais pas vous faire de peine, interrompit Karl, mais je crois que nous n'avons pas fini de lutter. Mon oncle n'est pas homme à se rendre au premier assaut.

— Alors, quoi? interrogea Anne.

— Je ne vois qu'un moyen d'en venir à bout, et il nous est fourni par cet excellent M. Lestrade. Je vais aller immédiatement chercher les papiers qu'il détient, et avec eux, nous pourrions confondre le criminel.

— Evidemment, dit d'Orcel, voilà la preuve réclamée par la justice pour se mettre en branle...

— Je partirai ce soir même, si on veut bien me confier cette mission, ajouta Karl Hafner.

— J'allais vous le demander, dit le comte. Sans doute, ce serait à moi de faire ce voyage. Mais cette goutte me rend bien impotent.

— D'autre part, il serait extrêmement pénible pour mon genre de quitter sa femme en ce moment.

— Certainement, approuva Edwige avec énergie. Il ne doit pas s'éloigner dans les circonstances actuelles. Nous devons veiller sur notre fille, d'abord.

— Vous le voyez, mon cher ami, pour suivre Noirfont en s'adressant à Karl, nul mieux que vous n'est en mesure de remplir la délicate mission dont le succès assurera notre victoire définitive.

— Tenez, voici la lettre du maire de Beaulieu. Muni de cette pièce, vous n'éprouvez aucune difficulté pour entrer en possession des précieux papiers.

— Pour plus de sûreté, cependant, je vais vous donner un mot de ma main qui achèvera de vous concilier les bonnes grâces de ce brave homme, — d'autant plus que vous y joindrez, de ma part, une certaine somme pour les pauvres de la commune.

— J'espère que grâce à ces précautions, tout se passera sans accroc et que vous nous reviendrez promptement.

— Je ferai de mon mieux, dit simplement Karl. Il y a un train pour Nice à deux heures; il est midi, j'ai le temps de le prendre. Je serai revenu dans quarante-huit heures...

— Tu ne m'emmenes pas? interrompit Lina, qui n'avait jamais quitté son mari et qui ne pouvait se faire à l'idée d'une séparation, même très courte.

— Mais, si, ma chérie, je t'emmène; seulement, j'y mets une condition...

— Laquelle?

— C'est que tu seras prête à monter en voiture dans une demi-heure.

— Mais vous n'avez pas déjeuné! s'écria Anne.

— Ça ne fait rien, dit Lina, nous prendrons quelque chose à la gare.

Et elle se sauva faire ses préparatifs.

A midi et demi, le jeune ménage montait en voiture.

Mais, au lieu de filer directement vers la gare de Lyon, le coupé, après avoir suivi pendant une centaine de mètres le boulevard Maillot, prit la première rue à gauche — la rue Deleau — et retourna sur ses pas par la rue Charles-Lafitte, pour s'arrêter devant la maison Hartmann.

C'était une idée qui venait de germer dans le cerveau de Karl; il voulait avant de s'éloigner, avoir une entrevue avec son oncle.

Laissant donc Lina dans la voiture, le jeune homme mit seul pied à terre et, sans prendre la peine de sonner, ouvrit la grille du jardin, que par bonheur, au milieu du désarroi général, on avait oublié de refermer à clé.

Sur le perron de la maison, il se heurta à Catherine, qui esaya de l'empêcher de passer. Mais, sans faire attention à ses criailleries, il poursuivit son chemin et pénétra dans le vestibule.

Là, le bruit d'une discussion qui parvint à ses oreilles lui indiqua tout de suite de quel côté il devait se diriger.

Sans prendre le temps de frapper, il tourna le bouton, poussa la porte et se trouva en face de Wilhelm Hafner et de sa fille, qui s'entretenaient toujours de l'effroyable rencontre dont celui-ci n'était pas encore revenu.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi? demanda sèchement le docteur.

— Vous donner un conseil, mon oncle! dit Karl?

— Je n'en ai pas besoin.

— Je crois, pourtant, que vous auriez tort de ne pas le suivre.

— Tu te permets de me donner des ordres, à présent?

— Appelez ça comme vous voudrez.

— Voyons, parleras-tu?

— Voici; je vous engage à rendre immédiatement Suzel à sa mère.

— Sa mère!... en a-t-elle une mère, cet enfant, trouvée? ricana le vieillard.

— Nous avons des preuves, mon oncle, et devant la justice vous serez peut-être moins fanfaron... On fouillera dans votre vie et tous vos crimes apparaîtront.

— Ah! ah! ah! la plaisante histoire!...

— On vous demandera comment vous pouvez avoir chez vous trois enfants qui n'ont avec vous aucun lien de parenté.

— Je ne suis peut-être pas libre d'élever des orphelins abandonnés?

— Nessayez donc pas de nier l'évidence! Il sera trop facile, vraiment, de vous démontrer que, si vous vous êtes affublé du nom de Hartmann, ce n'est pas dans un but philanthropique, mais uniquement pour cacher un nouveau crime — le crime qui vous a rendu maître des enfants Moreuil et de leur fortune, sans doute.

— Mes papiers sont en règle, je suis leur aïeul...

— En tant qu'Hartmann, mais en tant qu'Hafner...

— Ah! tu m'ennuies à la fin, s'écria Wilhelm! En admettant que j'aie commis tous les crimes que tu m'attribues, je me moque de la justice, je suis couvert par la prescription.

— C'est un aveu.

— Peu importe, puisqu'il est sans conséquence.

— Soit, vous êtes à l'abri, en ce qui concerne la justice criminelle; vous n'avez plus de sanction pénale à redouter. Mais les revendications d'un père et d'une mère outragés sont imprescriptibles.

— Je les attends leurs revendications. Ils trouveront quelqu'un pour les recevoir.

— C'est votre dernier mot? Vous ne voulez pas rendre à Mme d'Orcel son enfant?

— Son enfant?... Quel enfant?... j'ai deux filles ici, qu'elle choisisse!...

— Prenez garde!

— Je t'ai déjà dit qu'il était inutile de me menacer.

— Vous refusez de dénouer cette situation par un arrangement amiable, par une soumission spontanée?

— Je refuse, et je te prie de me laisser tranquille.

— Bien, je me retire; mais, puisque vous repoussez la dernière tentative de conciliation, vous n'accuserez que vous seul quand viendra l'heure des représailles.

“Je pars dans un instant pour le Midi; j'y vais chercher des papiers très importants; les uns prouvent la filiation de Suzel, les autres l'abominable forfait dont vous vous êtes rendu coupable en la volant à sa mère.

“Quand je reviendrai avec ces pièces, qui sont accablantes pour vous, j'espère que vous aurez réfléchi et que vous nous éviterez de sévir.

“Je vous jure, d'ailleurs que, si la justice est impuissante contre vous, ce sera moi, votre neveu, qui me chargerai du châtement...”

“Au revoir!...”

Quelques minutes après cette scène, qui avait fait sur Hafner une vive impression, Hans, qui était absent depuis le matin, rentra fort inquiet à la maison.

— Maître, dit-il en se présentant devant le docteur, vous m'avez chargé de surveiller les allées et venues de la maison voisine...

“Je crois bien que le monsieur d'à côté est allé prévenir la police...”

Le vieillard haussa les épaules.

— Eh bien, qu'est-ce que cela peut me faire, à moi, qu'on mette la justice et la

police à mes trousses? Je m'en moque bien de la justice...

— Je ne suis pas de votre avis, déclara l'ex-anarchiste avec un sans-gêne qui ne lui était pas habituel. Je crois qu'on n'a jamais rien de bon à attendre de ces machines-là.

“Puis, je trouve que, depuis ce matin, les événements tournent assez mal pour nous...”

“A ce propos, je voudrais vous poser une question?”

— Parle.

— Si l'on vient vous arrêter, qu'est-ce qu'on fera de nous autres?

— Ah! par exemple, voilà qui m'est égal, grommela Wilhelm.

Et il planta là son infortuné serviteur.

Celui-ci resta au moins cinq minutes immobile, désorienté et semblant réfléchir péniblement. Enfin, la lumière s'étant faite, sans doute, en son épaisse cervelle, il se précipita à la cuisine et appela d'une voix rude:

— Catherine.

— Quoi donc?

— Oust, nous décampons! Fais notre paquet. Tu as notre argent?

— Oui, il ne me quitte jamais.

— C'est bien... Dépêchons... Faut pas traîner ici...

Un quart d'heure plus tard, le couple “décampait” sans autre explication.

X

Le faux docteur Hartmann était trop fin pour ne pas se rendre compte que les événements prenaient décidément une tournure qui lui était nettement défavorable.

“Voilà mes derniers jours de répit, se disait-il. Tant que mon neveu n'aura pas rapporté ces fameux papiers qu'il dit si compromettants pour moi et qu'il va

Vol. 11, No 7

LA REVUE POPULAIRE

Montréal, Juillet 1918

chercher je ne sais où, ma foi, mes ennemis se tiendront tranquilles.

— Mais ce répit ne sera pas long.

— La bande qui est déchaînée, après moi à trop de sujets de me haïr pour s'arrêter au point où elle en est.

— Tôt ou tard, légalement ou non, les bandits m'atteindront et me feront mon affaire.

— Donc, à échéance plus ou moins rapprochée, c'est pour moi la défaite irrémédiable, la mort sans doute.

— Soit ! Je n'aurai pas toujours la bêtise de leur donner la joie d'une victoire complète.

— Ils auront ma peur, c'est possible. Mais Edwge n'aura pas son enfant.

— Ah ! Edwige, tu oublies, lorsque tu laisses insulter ma fille chez toi, que cette existence, si précieuse à tes yeux, est encore entre mes mains.

— Et toi, mon cher petit-fils, tu oublies, quand tu te ligués avec mes ennemis, que tes soeurs chéries sont toujours en mon pouvoir.

— Et vous vous figurez peut-être que je les épargnerai par peur des repréailles...

— Non, non, personne ne reverra ces enfants vivantes. Et puisque je suis vaincu, puisque je devrai bientôt faire le sacrifice de ma vie, sans doute, j'aurai au moins, en mourant, la consolation de vous savoir tous plongés dans une douleur éternelle...

Ayant formulé ces effroyables résolutions, Hafner se leva, arpena un instant son cabinet de travail d'un pas fébrile, puis sortit et se dirigea vers la chambre des fillettes.

— Quand je pense, grommela-t-il en montant l'escalier, que ces demoiselles auraient si bien pu s'échapper ce matin pendant que la grille était ouverte ! En voilà une chance qu'elles n'en aient pas eu l'idée.

— Il est vrai qu'elles ne sont pas au courant comme je le suis; qu'elles n'auraient pas su de quel côté se diriger, puisqu'elles ignorent où s'est réfugié leur chenapan de frère.

— Allons, c'est fini, n'en parlons plus ! Et maintenant elles ne me fileront plus dans les doigts, j'en réponds.

Mis en belle humeur par les aimables perspectives qui lui passa ent par la tête, Wilhelm pénétra, le sourire sur les lèvres, dans la chambre où les fillettes étaient prisonnières, et qu'elles n'avaient pas osé quitter, malgré tout le remue-ménage qui s'était fait dans la maison depuis le matin.

— Ecoute, Suzel, dit-il, j'ai besoin de te parler.

Et comme l'enfant hésitait à obéir :

— Allons, viens donc, c'est de la part de ton ami André.

— Va toujours, lui glissa Charlotte. Si c'est une farce, tu le verras bien, après tout.

Suzel n'était pas trop rassurée. Elle se décida cependant à suivre Hafner, qui l'attendait en redescendant lentement l'escalier.

Mais voilà qu'arrivé au palier du rez-de-chaussée, le vieillard, au lieu de s'arrêter, prit l'escalier de la cave et continua à descendre.

Une vague inquiétude saisit la jeune fille.

— Où allons-nous donc ? murmura-t-elle.

— Tu le vois bien : à la cave.

— Qu'y faire ? Je ne pense pas que ce soit la vraie raison, reprit Suzel de plus en plus inquiète.

— Tu n'as pas tort, fit Hafner en riant.

Tu ne te rappelles donc pas que c'est de la part de ton ami André que je t'ai priée de m'accompagner ??

— Si, ma's André n'est pas ici.

Vol. 11, No 7

LA REVUE POPULAIRE

Montréal, Juillet 1918

—Qu'en sais-tu? S'il m'a plu, à moi, d'infirmer à ce mauvais sujet une bonne punition, je suis le maître, n'est-ce pas?

La fillette frissonna.

—C'est peut-être vrai, pensa-t-elle, André aura voulu s'enfuir et ce vilain homme l'aura enfermée là-dedans.

Pendant que Suzel était plongée dans ses réflexions, Hafner s'était avancé jusqu'à l'extrémité du souterrain où la lueur des soupiraux permettait de se guider sans lanterne.

Là, après avoir tâtonné un instant, il souleva une trappe disposée suivant un plan incliné qui formait le fond de la galerie et il eut l'air de regarder attentivement dans le trou noir que la trappe, en se déplaçant, avait mis à découvert.

Puis, au bout d'une minute, il mâchonna comme se parlant à lui-même :

—«Quels que soient mes griefs contre cet indiscipliné d'André, le pauvre enfant ne peut pourtant pas rester indéfiniment dans ce cachot. Je suis sévère, mais non cruel.

—«Seulement, j'ai affaire à une mauvaise tête. Le gamin me boude parce qu'il se croit injustement puni.»

La fillette, bien qu'elle fût glacée par l'angoisse, ne perdait pas un mot de ce soliloque.

—Approche donc, Suzel, reprit le vieillard. Tu l'appelleras, toi... Je suis sûr qu'en entendant ta voix, il s'empressera de répondre. Moi, je pourrais le supplier pendant huit jours de sortir de là qu'il ne daignerait pas donner signe de vie.

Quelque défiante qu'elle fût, la fillette, trompée par l'accent de sincérité du docteur, crut qu'André était effectivement blotti dans quelque coin obscur du caveau et qu'en l'appelant elle lui rendrait réellement service.

Elle s'approcha donc, encore un peu hé-

stante, néanmoins, et afin de se faire mieux entendre, elle se pencha au-dessus de l'orifice.

Mais avant qu'elle eût pu lancer son premier appel, la pauvre petite, poussée par la main de l'infame Hafner, disparaissait dans le trou béant.

Un cri d'horreur, de désespoir retentit... aussitôt étouffé par la trappe qui avait repris en un clin d'oeil sa position première.

—La, maintenant, ma mignonne, ricana le vieillard, tu peux cr'ier, pleurer, appeler au secours. Je suis tranquille, tu seras morte de faim avant qu'on ait découvert ta prison.

Et en remontant vers la lumière, d'un pas ferme, le misérable ajouta en se frottant les mains :

—Allons! l'affaire a mieux marché que je ne le croyais. Suzel était la plus difficile des deux, la plus défiante, la plus intrépide... J'en suis venu à bout en un tour de main... A l'autre, maintenant!

Comme il passait devant la porte de sa fille, Wilhelm eut l'idée d'entrer prendre de ses nouvelles, car la malheureuse, depuis son entrevue avec son cousin Karl, était dans un état de surexcitation épouvantable.

Il pénétra donc dans la pièce sans frapper—ainsi que c'était son habitude.

Mais Brigitte parut fort ennuyée de cette interruption soudaine. Toutefois, elle avait eu le temps, en entendant du bruit près de la porte, de dissimuler ce qu'elle faisait, c'est-à-dire de refermer un petit secrétaire où son père serrait ses poudres pharmaceutiques et ses fioles de poison.

Et le docteur la vit seulement regagner sa chaise-longue d'un air maussade.

Pour comprendre ce mouvement de mauvaise humeur, il est nécessaire de rappeler

que Mlle Hafner avait contracté la funeste habitude de se faire, à l'insu de son père, des piqûres de morphine.

Or, elle se disposait à mettre dans une seringue la dose de liquide suffisante pour procurer à ses nerfs le calme réparateur, lorsque le vieillard était entré.

Et la peur d'être surprise au milieu de cette opération lui avait fait abandonner prestement seringue et morphine non sans provoquer chez elle une très vive impression de contrariété.

— Eh bien! comment cela va-t-il? demanda Wilhelm, qui n'eut pas l'air de s'apercevoir de l'attitude embarrassée de sa fille.

— Un peu mieux, balbutia-t-elle d'un ton d'extrême lassitude.

— Tu n'as pas vu Charlotte? Elle n'est pas descendue par ici depuis un quart d'heure?

Brigitte, pour toute réponse, esquissa un geste d'indifférence.

— Alors, c'est qu'elle est encore dans sa chambre, fit le vieillard à demi-voix, tout va bien.

Et s'adressant de nouveau à sa fille:

— Ma chère enfant, tu ne devrais pas rester enfermée comme tu le fais. Une promenade dans le jardin par ce beau temps te serait certainement plus profitable.

Brigitte regarda tout d'abord son père avec étonnement. Puis, se décidant brusquement:

— Oui, tu as peut-être raison, dit-elle, j'y vais.

Et, sans ajouter un mot, elle disparut.

Après s'être assuré que sa fille avait bien réellement quitté la maison et se dirigeait vers la charmille qui occupait le fond du jardin Hafner ouvrit rapidement le secrétaire où étaient alignées de nombreuses fioles étiquetées avec soin.

Il en choisit une sur laquelle était écrit: *acide cyanhydrique*, et, prenant la seringue que Brigitte avait laissée sur une tablette, il la remplit à moitié.

Puis, ayant posé sa seringue ainsi préparée entre deux bouteilles pour l'empêcher de rouler, il referma le secrétaire en disant:

— "Il y a là-dedans de quoi tuer un boeuf. Si cette petite vipère en réchappe, je consens à m'administrer la même dose.

"Je ne sais pas, par exemple, comment je vais m'y prendre pour l'amener à se laisser faire cette piqûre."

Ce qu'il ne savait pas non plus, le bon docteur, c'est que des yeux perçants, collés au trou de la serrure depuis cinq minutes, n'avaient pas perdu un seul de ses mouvements.

Or, ces yeux appartenait à Charlotte, qui, inquiète de ne pas voir rentrer son amie, s'était mise à sa recherche et furetait de tous côtés, à pas de loup, pour ne pas attirer l'attention du maître.

La fillette n'était pas sotte.

Le soin et le mystère avec lesquels le docteur faisait les préparatifs dont elle venait d'être témoin éveillèrent tout de suite ses soupçons.

"Ça, pensa-t-elle c'est destiné à guérir Brigitte ou à nous réduire pour toujours au silence. Tenons-nous bien... Je prévenirai Suzel... Il faut que nous soyons toujours sur nos gardes..."

Comme elle achevait ces réflexions, Charlotte entendit du bruit et, pour ne pas être surprise en flagrant délit d'espionnage, elle s'enfonça vivement dans le corridor fort sombre et se colla le long du mur.

La fillette, en se retirant, n'avait pas manqué d'à-propos, car quelques secondes plus tard, Hartmann sortait de la cham-

bre de sa fille pour se rendre dans son cabinet de travail.

Charlotte, perplexe et d'ailleurs de plus en plus inquiète du sort de Suzel, se demandait si elle n'allait pas redescendre, elle aussi, et se mettre de nouveau à la recherche de sa soeur, lorsque la porte du vestibule s'ouvrit.

Cette fois, c'était Brigitte qui, déjà lasse de sa promenade, remontait nonchalamment vers sa chambre.

Poussée par une invincible curiosité, l'enfant vint de nouveau coller son oeil contre la serrure.

Elle demeura dans cette position cinq ou six minutes peut-être, mais ces minutes lui parurent durer un siècle tant fut poignant le spectacle auquel elle assista.

Impuissante, les pieds cloués au sol par une force invincible, la pauvre petite vit se dérouler devant elle la scène la plus épouvantable que l'imagination puisse rêver, sans qu'il lui fût possible de faire un mouvement ni de pousser un cri.

Et, quand elle reprit conscience d'elle-même, l'irréparable était accompli.

Voici ce qui s'était passé :

En pénétrant dans sa chambre, Brigitte avait d'abord jeté autour d'elle un long regard pour bien s'assurer qu'elle était seule.

Tranquille sur ce point, elle avait ensuite ouvert le secrétaire et pris sur la tablette la seringue qu'elle y avait laissée un quart d'heure auparavant. En la voyant à demi-pleine, elle avait eu une seconde d'hésitation.

"Tiens, avait-elle murmuré, je ne croyais pas avoir eu le temps de la préparer. D'ailleurs, ce n'est pas cela ma dose habituelle... Bah! dans ma précipitation je me serai trompée... je ne me souviens plus de rien..."

"Toutes ces émotions me brisent, me

font perdre la tête... Peu importe, après tout, que la seringue soit trop pleine... J'en serai quitte pour n'en prendre que la moitié..."

"Allons au plus pressé... Que je puisse au moins goûter quelque repos."

Après ce colloque Brigitte était restée une demi-minute perplexe, debout près du secrétaire.

Puis, soudain, elle s'était décidée. Elle avait pris la seringue, était allée s'étendre sur la chaise-longue et avait introduit sous sa peau l'aiguille de platine.

L'effet avait été presque instantané.

Un horrible spasme avait tordu la malheureuse, ses yeux s'étaient dilatés démesurément, et tout d'un coup, elle était retombée inerte.

La fille de Wilhelm Hafner était morte — tuée par son père.

Charlotte n'avait pas pu en voir davantage.

S'arrachant à la hideuse obsession, elle avait fui éperdue. Descendant l'escalier en courant, elle s'était trouvée dans la cour sans savoir comment elle y était arrivée.

Là, elle respira et s'assit sur un banc, car ses jambes tremblantes refusaient de la porter plus longtemps.

XI

Le trou dans lequel Hafner avait précipité Suzel était heureusement peu profond et le sol offrait, d'ailleurs, une pente assez douce sur laquelle l'enfant avait roulé sans se faire grand mal.

Simplement étourdie, elle put donc bientôt se relever.

Mais en se voyant plongée dans une obscurité complète, car la trappe refermée ne laissait pas filtrer le moindre filet de lumière, la pauvre petite fut saisie d'une terreur bien légitime.

Et son premier mouvement fut d'appeler un secours.
 — André! Charlotte! cria-t-elle de toutes ses forces, venez vite. Ouvrez-moi! Délivrez-moi!...

Personne ne répondit. Néanmoins elle ne se découragea pas. «Charlotte ne peut tarder à s'apercevoir de mon absence pensa-t-elle, elle me cherchera et finira bien par me trouver.»

Et confiante, elle attendit, en se contentant de lancer, de temps à autre, un nouvel appel!

Cependant, au bout d'une demi-heure, d'une heure peut-être, le même silence continuait à peser sur elle. Une peur effroyable l'envahit.

Puis, à l'affolement succéda l'abattement. Et peu à peu, vaincue par la fatigue, elle s'assoupit.

.. ..

Nous avons vu plus haut qu'en effet Charlotte avait cherché son amie pendant un bon moment, mais qu'elle avait été arrêtée dans ses investigations par le drame qui s'était déroulé devant ses yeux.

Elle commençait à peine à reprendre son sang-froid et s'appretait à quitter le banc sur lequel elle était assise, quand elle entendit le sable des allées crier derrière elle.

IX

Croyant avoir affaire à son terrible maître, elle frémit de la tête aux pieds.

Néanmoins, prête à se défendre, elle se retourna avec un air très-crâne et poussa une exclamation de surprise.

André était devant elle. André, le pied entouré d'une masse énorme de pansements et de bandages et appuyé sur une canne.

— Comment! s'écria la petite en se jetant au cou de son frère, c'est toi! Où étais-tu? D'où viens-tu?... Tu es blessé?!

— Chut! fit le jeune homme, pas de dis-

cours... ce n'est pas le moment... Je t'expliquerai tout plus tard... Où est Suzel? Va vite la chercher et allons-nous-en. «J'ai trouvé dans la maison voisine de bons amis qui nous défendront... Allons viens. Mais avant de vous emmener, je veux cracher à la figure de ce monstre.»

— André, prends garde!... Pourquoi provoquer ce méchant homme?

— Ne crains rien te dis-je... Nous ne sommes plus seuls au monde maintenant, et si le docteur se permettait de nous toucher, il serait châtié immédiatement.

— Mais, c'est... c'est que j'ai peur! balbutia Charlotte.

— Il n'y a pas de quoi. Tu vas voir.

— Quoi? Voyons, viens vite... Nous perdons un temps précieux, et je suis sûr que nos bons amis s'inquiètent déjà... car je me suis sauvé sans prévenir, afin de leur faire une surprise en vous ramenant toutes les deux...

— Mais... c'est que je ne sais pas où est Suzel, fit la fillette qui pouvait à peine parler.

A ce moment un cri de douleur farouche les cloua sur place, haletants.

— Qu'est-ce demanda le jeune homme en frissonnant.

Cette fois, ce fut Charlotte qui se montra courageuse.

— Avançons, dit-elle, tu verras...

Se soutenant l'un l'autre, ils montèrent l'escalier et se trouvèrent sur le seuil de la chambre de Brigitte.

Le spectacle était grandiose dans son horreur tragique.

Debout près de la chaise-longue où reposait le cadavre de sa fille, Wilhelm Hafner, le front serré dans ses mains crispées, poussait des rugissements de fauve entre mêlés d'appels désespérés.

— Ma Brigitte... mon enfant chérie...

Vol. II, No 7

LA REVUE POPULAIRE

réponds-moi, je t'en supplie... c'est moi... moi, ton père... ton père qui t'aime, qui donnerait sa vie pour toi, pour que tu vi-
ves... Mais tu n'es pas morte, tu vas me ré-
pondre... Brigitte, mon enfant, je t'en con-
jure...

Soudain il s'arrêta. Il avait entendu du
bruit derrière lui ou, plutôt il avait deviné,
senti qu'on l'épiait.

— Qui est là? demanda-t-il en se tour-
nant à demi.

Mais un coup d'oeil lui suffit pour re-
connaître les deux jeunes gens.

Alors, rendu brusquement furieux, il se
redressa, l'oeil en feu, comme une bête fé-
roce prête à s'élancer sur ses victimes, et
cria d'une voix farouche.

— Qui l'a tuée?

— Vous, dit simplement Charlotte sans
s'émouvoir. Oui, c'est vous, vous-même qui
avez tué votre fille avec le poison que vous
aviez préparé pour nous.

— Pardon, pardon! balbutia Wilhelm,
au-dessus de ma volonté, il y a une vo-
lonté plus forte que la mienne... J'ai vou-
lu le nier et je suis vaincu...

Très impressionnés par cette scène, les
deux enfants demeurèrent un instant si-
lencieux, ne sachant quelle attitude pren-
dre...

— Allons-nous-en, murmura timide-
ment la fillette, j'ai peur.

Mais André la retint.

— Non, pas encore, j'ai besoin de lui
parler.

Et élevant la voix, il reprit:

Monsieur Wilhelm Hafner, je dési-
re vous poser quelques questions; voulez-
vous m'écouter?... Je regrette de choisir
une aussi triste circonstance... que j'étais
loin de prévoir, vous le pensez bien, en
rentrant sous votre toit.

— Mais le temps me presse, car il est pro-
bable que je ne vous reverrai jamais.

Abîmé dans sa douleur ou ses réflexions,
le vieillard ne broncha pas.

Le fait d'être interpellé sous le nom
d'Hafner ne provoqua chez lui ni impa-
tience ni surprise; les événements de la
matinée l'avaient préparé à cette éventu-
alité.

Prenant ce silence pour une réponse fa-
vorable, le jeune homme continua:

Le mystère qui planait sur Suzel est
maintenant éclairci. Nous savons qu'elle
n'est pas, comme vous le prétendez, une
enfant trouvée, mais que vous l'avez volée
à sa mère au moment de sa naissance.
Nous savons que sa mère est Mme d'Or-
cel, née de Noirfont.

— Il est inutile n'est-ce pas que j'insiste
sur ce point. Vous connaissez tous ces dé-
tails mieux que moi?

Le docteur fit un mouvement nerveux,
indiquant que ces paroles commençaient
à lui chatouiller désagréablement l'épi-
derme:

André, sans y prendre garde continua:

— Si la chère petite a aujourd'hui le
bonheur de retrouver sa famille, il n'en
est pas de même pour nous: je parle de ma
soeur et de moi.

— Vous comprenez, monsieur Hafner?

— Non, grogna Wilhelm.

Ah! j'allais alors mettre les points
sur les "i"... Notre nom est bien Moreuil,
n'est-ce pas?

— Peut-être.

Ce "peut-être" équivaut à une affir-
mation... Comment se fait-il dès lors que,
n'ayant qu'une fille, laquelle n'est pas ma-
riée, vous avez mis la main sur nous — et ce
en vous donnant comme notre aïeul?

— Ça me regarde que moi?
Il me semble que la chose nous inté-
resse tout autant que vous, riposta André.

— Voulez-vous m'expliquer ce mystère?...
Wilhelm haussa les épaules.

—Vous refusez, poursuivit le jeune Moreuil, c'est bien, je vais donc parler pour vous. Il est bien évident, tout d'abord, que le docteur Wilfrid Hartmann a réellement existé... puisque vous avez pris son nom et que vous possédez des papiers authentiques à ce nom.

—Hé! monsieur Hafner, voyez-vous ce que c'est que de trop bien prendre ses précautions! Vous ne vous doutiez pas que ces papiers, que vous considérez comme un gage de votre sécurité, seraient un jour si compromettants pour vous...

—C'est fini? grommela le vieillard.

—Pas du tout. Il me reste à vous demander à la suite de quel drame nous avons passé de notre famille dans la vôtre.

—Le récit de ce drame se trouve probablement dans les lettres que vous écriviez à votre fille alors qu'elle habitait aux environs de Palerme. Mais pour l'instant je suis réduit à faire des suppositions et ces suppositions ne sont pas en votre faveur.

—Misérable! rugit Wilhelm en se précipitant sur André.

—Le misérable c'est vous, répondit le jeune homme. Qu'avez-vous fait de notre grand-père?

—Je... je...

—Répondez.

—Je... l'ai tué... Je suis maudit...

—Oui, maudit, répéta une voix grave et triste.

Wilhelm fit un bond de côté, comme s'il eût été piqué par un serpent, et les yeux fixes, la gorge serrée, il balbutia péniblement:

—Lui... Maurice d'Orcel!...

—C'est moi, en effet, dit le mari d'Edwige en dressant sa haute taille derrière les deux jeunes gens. Je viens à mon tour te demander des comptes. Qu'as-tu fait de mon enfant?

Hafner était tremblant de peur. Il eut cependant la force de se dominer pour narguer encore.

—J'en ai fait ce qu'il m'a plu, gronda-t-il.

—De quel droit as-tu martyrisé cette innocente fillette? torturé sa pauvre mère? plongé dans la désolation toute une famille contre laquelle tu ne pouvais pas articuler un grief sérieux.

—Ah! vraiment?... Eh bien, moi j'estime que je n'ai fait qu'exercer de légitimes représailles.

—Enfin, où est ma fille? interrogea sèchement Maurice d'Orcel.

Le docteur eut un sinistre ricanement.

—Voilà toujours une fille! fit-il, goguenard, en désignant Charlotte.

—Je la vois, dit Maurice, et je viens t'arracher cette pauvre petite en même temps que mon enfant, mais ma fille à moi, Suzel, où est-elle?

—Suzel, rugit Hafner, Suzel?... Elle ne connaîtra ni son père ni sa mère.

—Tu l'as tuée?... Elle est morte?... crièrent en même temps Maurice et André.

—Non, elle n'est pas morte, mais elle mourra bientôt de la mort la plus épouvantable et sans que vous puissiez la secourir. Ce sera ma dernière vengeance... ma suprême victoire.

—Assez, maintenant, sortez tous... Je ne souffrirai pas que cette scène scandaleuse se prolonge plus longtemps. Ayez au moins le respect de la mort!...

Et, se retournant brusquement, le vieillard tomba à genoux près du cadavre de sa fille qu'il enlaça de ses bras comme pour la protéger.

—Laissons-le, murmura d'Orcel, pris de pitié. Quels que soient ses crimes, il a droit à nos égards en ce moment.

Ils allaient se retirer pour se mettre à

la recherche de Suzel lorsque André qui tenait toujours Charlotte par la main sentit soudain cette petite main se glacer dans la sienne.

Inquiet, il regarda la fillette. Celle-ci était livide. Tout à coup, il la vit chanceler et les yeux clos s'abandonner.

Maurice s'élança et put la rattraper avant que sa tête eût heurté le mur.

—Pauvre enfant, dit-il, toutes ces émotions vont la tuer... Sortons-la vite de cette maison... Aidez-moi, André... là... ouvrez cette porte.

Et, tenant la fillette dans ses bras, Maurice se dirigea vers l'hôtel du boulevard Maillot.

La première personne qu'il rencontra dans le vestibule fut Edwige qui, voyant son mari apparaître chargé de ce fardeau, se précipita, les bras tendus.

D'Orcel l'arrêta d'un geste.

—Non, non, dit-il, ce n'est pas encore notre fille, mais cette petite vient d'assister à un drame si épouvantable qu'elle a perdu connaissance... et que j'ai dû l'emporter.

—Quoi? Un drame! Quel drame? questionna la pauvre mère. Ce n'est pas Suzel qui en a été victime, au moins?

—Non, non, répondit André, Suzel n'était pas là.

A ce moment, Charlotte, dont Anne baignait les tempes avec de l'eau fraîche, revenait à elle. En entendant le nom de son amie, elle se réveilla tout à fait et s'écria :

—Suzel! Suzel? Où est-elle?... Je l'ai cherchée partout, je n'ai pas pu la trouver... Où ce méchant homme l'a-t-il emmenée?...

—Il l'a donc emmenée? demanda le comte.

—Oui, oui, il y a deux ou trois heures,

au moins. Je ne l'ai pas revue depuis.

—Alors, ce monstre a dit vrai, balbutia Maurice. Je croyais qu'il voulait narguer, que c'était de sa part une vaine forfanterie..

—Mais quoi?... Quoi?... Qu'y a-t-il? s'écria Edwige. Il a menacé peut-être de faire du mal à ma fille?

Sans répondre directement à la question, d'Orcel continua :

—Suzel doit être cachée dans quelque coin. Il faut que nous retournions immédiatement la chercher. Il serait imprudent de la laisser une minute de plus exposée à la colère d'Hafner...

—Oui, oui, courons vite, tous!... Il s'agit du salut de notre fille.

Maurice et Edwige, donnant l'exemple, s'élançaient déjà, lorsqu'un cri retentit dans le vestibule :

—Le feu est dans la maison voisine :

Tous se précipitèrent, affolés, vers le lieu du sinistre. En effet, ce n'était plus seulement la vengeance de Wilhelm qui était à craindre, c'était aussi, c'était surtout le terrible fléau.

—Mon Dieu! gémissait Edwige, n'aurai-je retrouvé mon enfant que pour la voir devenir la proie des flammes?

Et la malheureuse mère, en criant son angoisse, ne faisait qu'exprimer le sentiment de tous ceux qui l'accompagnaient.

Lorsqu'ils pénétrèrent chez le docteur Hartmann, le jardin et la maison étaient encombrés de pompiers et de curieux, parmi lesquels de rares sergents de ville s'efforçaient de maintenir l'ordre.

Nos amis s'avancèrent rapidement jusqu'au perron de l'habitation.

Tout danger avait déjà disparu. Le feu insignifiant avait été facilement circonscrit, puis éteint avec quelques jets d'eau.

Le commissaire de police s'aventurait

dans la maison pour procéder aux premières constatations.

Maurice, sa femme et Anne Kergarec furent en même temps que lui dans le vestibule.

En reconnaissant M. d'Orcel, le magistrat fit une légère grimace et, grognant, bougonna :

— J'avais ordonné de ne laisser entrer personne.

— Mais, monsieur, interrompit Edwige, il faut pourtant bien que je cherche ma fille, ma fille qui est enfermée dans cette maison, ma fille qui est peut-être morte à l'heure actuelle! acheva-t-elle avec des larmes dans la voix.

Ah! madame, vous êtes la mère de... d'une de ces fillettes dont on m'a parlé? demanda le commissaire en regardant tour à tour M. et Mme d'Orcel.

— Oui, fit Maurice, et peut-être eût-on évité une catastrophe si...

Il est bien question de catastrophe, riposta le magistrat. Pour quelques vitres brisées et quelques tentures brûlées, ce n'est vraiment pas la peine de faire tant de bruit.

Alors, vous ne redoutez aucun accident de personne?

— Evidemment, puisque la maison semble inhabitée... C'est à croire même que les locataires ont mis le feu et ont décampé ensuite. En tout cas, l'alarme a été donnée par les passants, et, depuis que nous sommes ici, nous n'avons pas vu un chat sortir de l'immeuble.

Cependant, il y a une demi-heure, la maison abritait encore plusieurs personnes, entre autres ma fille. C'est pour quoi vous nous voyez accourir tous si troublés.

— En ce cas, cherchons, dit le commissaire.

Mais il avait à peine prononcé ces mots qu'il s'arrêta net, médusé.

Il venait, en effet, d'enfoncer d'un coup de pied la porte de la pièce où le feu semblait s'être déclaré, et le spectacle qui s'offrit à sa vue était si horrible qu'il ne put cacher son émotion.

— Oh! balbutia-t-il, je m'étais trompé. Le voilà, le drame!

Tous s'avancèrent le coeur palpitant d'angoisse et, en un clin d'oeil, se rendirent compte de l'épouvantable tragédie.

La chambre du plancher au plafond était noircie par la fumée, les tentures n'existaient plus, les fenêtres étaient tordues, les meubles disloqués et, au milieu de ce chaos, deux corps carbonisés gisaient côte à côte sur le sol.

— Hafner... Brigitte!... cria Edwige. Morts tous les deux... le châtimement.

Et elle ferma les yeux, comme pour échapper à l'horreur de ce spectacle en s'appuyant au bras de son mari.

Au bout de quelques secondes, la pauvre femme reprit possession d'elle-même et sa première pensée fut pour Suzel.

— Ma fille... ma fille n'est pas là au moins?

Non, ta fille n'est pas là, lui répondit Maurice. Ta fille est en sûreté dans une autre partie de la maison, nous allons la chercher.

Puis se rapprochant du commissaire qui examinait les deux cadavres d'un air perplexé et confus, d'Orcel ajouta :

— Eh bien, ne vous avais-je pas prévenu ce matin?

— Monsieur, concéda le magistrat, je reconnais sans difficulté que vos prédictions se sont réalisées. Laissez-moi vous faire remarquer, néanmoins, que si vous aviez raison à votre point de vue en me pressant d'agir, moi, de mon côté, je n'ai pas eu tort en repoussant votre requête.

— Comment cela ?

C'est bien simple. La loi dans un cas comme celui que vous me soumettiez limitait mon action à fort peu de chose. Par conséquent, tout ce que j'aurais pu faire pour vous n'aurait jamais eu de résultats aussi efficaces... aussi absolus.

— Oh ! interrompit Edwige, nous ne désirions pas la mort de cet homme, nous voulions seulement l'empêcher de nous faire du mal.

La justice humaine, continua le magistrat, est presque toujours impuissante à prévenir le mal et j'ai constaté souvent, au cours de ma longue carrière, que le hasard, la destinée, la Providence si vous voulez, dénoient certaines situations inextricables mieux que ne sauraient le faire les mesures de police les plus habiles, les plus énergiques.

— Vous en avez un exemple sous les yeux. — Maintenant votre victoire est complète et c'est votre ennemi lui-même qui s'est chargé de son propre châtimant ; car il est évident que ces deux morts ne sont pas accidentelles.

— Sûrement, répondit d'Orcel qui expliqua en deux mots ce qu'il savait du drame.

— Peu importe, d'ailleurs, ajouta le commissaire. Ils sont morts c'est tout ce que j'ai à constater.

Puis, comme conclusion, il appela par la fenêtre deux agents, en plaça un dans la chambre incendiée et envoya l'autre au commissariat téléphoner afin d'avoir le plus tôt possible le fourgon nécessaire pour le transport des corps à la Morgue.

Telle fut la fin lamentable, telle fut l'oraison funèbre de l'infâme Wilhelm Hafre et de sa fille Brigitte.

Pendant que le commissaire remplissait ses diverses formalités auxquelles l'obli-

geaient ses fonctions, Edwige avait retrouvé toute sa présence d'esprit.

Aussi commençait-elle à s'impatienter, ainsi que son mari d'ailleurs, du peu d'empressement que l'on mettait à rechercher leur fille.

S'adressant au commissaire, Maurice lui dit :

Monsieur, permettez-moi de faire appel à votre obligeante intervention. Vous savez que sur trois enfants qui habitaient cette maison deux seulement sont retrouvés, la troisième, ma fille, séquestrée par le monstre qui me l'avait volée, est probablement enfermée ici quelque part. Voulez-vous m'autoriser à faire fouiller l'immeuble.

— Parfaitement, monsieur, votre demande est trop légitime. Mais y a-t-il parmi vous quelqu'un qui connaisse la maison ?

— Qui, oui, Charlotte va nous donner tous les renseignements dont nous avons besoin.

— Eh bien, mademoiselle, avez-vous quelque idée de l'endroit où votre compagne a pu être enfermée,

— Monsieur, balbutia Charlotte, je ne suis sûre que d'une chose, c'est que mon soeur n'est ni au premier étage ni au second, car lorsque, notre tuteur est venu la chercher, je les ai suivis, et c'est au rez-de-chaussée que je les ai perdus de vue.

— Ils ne sont pas remontés ensuite ?

— Non, non, j'en suis certaine, je n'ai pas quitté l'escalier.

— Alors, reprit le commissaire, c'est par les sous-sols qu'il nous faut commencer les perquisitions.

Mais Anne et Edwige, dont toutes ces lenteurs exaspéraient l'impatience, avaient déjà découvert la porte de la cave, et prenant les devants, descendaient précipitamment l'escalier.

— Prenez garde, mesdames... n'allez pas si vite... vous allez vous rompre le cou! leur conseillait un agent de la police qui a l'aide d'une bougie trouvée dans la cuisine essayait de guider leur marche.

Enfin, les deux femmes touchèrent le sol humide du caveau et, quelques secondes plus tard, le petit groupe au complet les rejoignait.

Tous les compartiments distincts formés par des grillages de fer, tous les coins les plus obscurs furent fouillés successivement, avec un soin minutieux.

On explora même sous et derrière les tonneaux, dans la crainte que Hafner, ayant endormi sa victime avec un narcotique, ne l'eût jetée là pour mieux la dissimuler.

Et pendant ce temps-là, Charlotte criait de toutes ses forces:

— Suzel!... Suzel!... réponds-moi...

Hélas! personne ne répondait.

— La pauvre petite n'est pas ici, dit Maurice, mais où peut-elle être si Hafner a disparu avec elle de ce côté et a reparu ensuite seul?

— C'est incompréhensible, fit le commissaire. Elle s'est peut-être échappée malgré la surveillance dont elle était l'objet.

— Si elle avait pu fuir elle serait venue chez nous, remarqua Noirfont, puisqu'elle devait penser qu'André s'y était réfugié.

— Alors?

— Alors, il faut chercher encore. Pour moi, Suzel n'a pas quitté cette maison.

— Remontons, nous fouillerons les autres étages...

— Ecoutez, interrompit Charlotte, il me semble avoir entendu quelque chose.

Tous se turent, l'oreille tendue.

Après un court silence:

— Mais oui, mais oui, s'écria Edwige, pâle d'angoisse, on dirait un vagissement

qui vient de loin ou qui sort de dessous terre. Ah! ma fille, ma fille... ce monstre l'aura ensevelie vivante.

— Calme-toi, ma pauvre enfant! supplia Noirfont. Si c'est ta fille que nous entendons, ses cris prouvent qu'elle est vivante et nous ne saurions tarder à la délivrer.

— Chut? fit le commissaire, écoutez...

Le silence s'établit de nouveau, si profond que chacun pouvait entendre les battements de son coeur.

Les cris maintenant parvenaient plus distincts, mais toujours comme s'ils fussent sortis de terre.

— C'est elle, s'écria Charlotte, en sautant de joie; elle m'appelle... et tenez, voilà d'où vient la voix.

En même temps elle courut vers un coin de la cave inspecté sans succès un instant auparavant et s'accroupit pour approcher l'oreille du sol.

— C'est bien par ici, répéta la fillette, on dirait même qu'elle est tout près.

L'agent porteur de sa bougie s'approcha de l'endroit indiqué par l'enfant et promena sa lumière tout contre le sol.

— Tiens, s'écria-t-il tout à coup, un anneau de fer, une planche.. une charnière... une trappe parbleu!

Posant aussitôt sa bougie par terre le brave homme saisit l'anneau et tira de toutes ses forces. Mais le panneau était trop lourd, il l'ébranla sans parvenir à le soulever.

Alors, prenant contre le mur un solide point d'appui, il recommença sa tentative d'une seule main, pendant que Maurice d'Orcel, de son côté, opérerait une vigoureuse pesée sur l'autre battant pour disjoindre les deux bords du couvercle.

Leurs efforts combinés furent enfin couronnés de succès. L'énorme panneau de bois aux ferrures rouillées tourna sur ses

gonds, oscilla un instant, puis s'abattit en sens inverse sur le sol en produisant un fracas formidable.

Un cri mêlé d'angoisse, de surprise et de joie avait succédé au bruit terrible qu'avait fait la porte en tombant.

— Tu es là, petite soeur? dit Charlotte en se penchant au-dessus du trou.

— Mais oui, mais oui... Ah! enfin!... Je savais bien que vous viendriez me délivrer... Oh! le méchant homme qui m'a jetée là-dedans... Mais comment sortir de cette fosse?

Edwige riait et pleurait tout à la fois, et son père qui essayait de la calmer, eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se précipiter dans le trou pour rejoindre plus vite sa fille.

Le commissaire intervint et, après avoir calculé la distance qui séparait le fond du caveau de son ouverture, déclara :

— Il n'y a qu'un moyen, c'est d'aller chercher les pompiers.

Mais Anne, qui avait eu la même pensée, s'était éclip­sée, sans perdre son temps à discuter.

Et bientôt on la vit repaître, escortée de deux hommes qui portaient une échelle et des cordes.

En quelques secondes les deux pompiers, qui avaient opéré, il faut l'avouer, des sauvetages plus périlleux, eurent remonté la fillette à la surface.

Suzel, encore tout ahurie de son long séjour dans l'obscurité, se vit aussitôt entourée de gens qui se disputaient ses baisers et elle n'apprit pas sans étonnement qu'en recouvrant sa liberté, elle avait, en même temps, retrouvé sa famille.

Quand on lui dit qu'elle devait appeler "papa et maman" ce monsieur et cette dame qui l'embrassaient si tendrement, elle éprouva une véritable suffocation et fut sur le point d'éclater en sanglots.

— La pauvre enfant vient de traverser une rude épreuve, épargnez-lui les émotions! observa le commissaire d'une voix toute paternelle.

Le conseil était sage. Maurice et Edwige eurent le bon esprit de s'y conformer.

— Allons, sortons vite de cette cave et rentrons chez nous, ajouta le comte, il me tarde de n'être plus sous le toit du docteur Hafner.

— Quoiqu'il soit bien inoffensif maintenant! acheva Charlotte en s'adressant à son amie, car, tu sais, il est mort, notre bourreau.

Suzel ne répondit pas. Désorientée par la rapidité avec laquelle les événements frappaient son cerveau fatigué, elle n'était plus capable de s'en faire une idée précise, ne savait plus si elle devait se réjouir ou s'attrister, rire ou pleurer.

— Voyons, rentrons, répéta le comte.

Et donnant l'exemple, il entraîna le petit groupe vers la sortie.

ÉPILOGUE

En arrivant à Beaulieu, Karl et sa femme trouvèrent à l'hôtel, un télégramme que les attendait depuis la veille et qui était ainsi conçu :

"Dénouement précipité. Hafner et Brigitte morts. Enfant reconquise. Hâtez retour pour jouir ensemble bonheur.

"D'ORCEL."

Il faut reconnaître, pour être exact, que nos deux voyageurs n'éprouvèrent pas un chagrin bien violent en apprenant la mort du docteur et de sa fille.

Cette fin tragique était un si juste châ­timent des crimes commis par les deux misérables et survenait si bien à propos pour dénouer la situation atroce que leurs crimes avaient créés, qu'il était impossible

Vol. 11, No 7

de ne pas la considérer comme une vraie délivrance.

Ce fut l'impression que ressentirent, avec un accord parfait, la jeune Brésilienne et son mari.

Karl, après quelques réflexions de circonstance, osa même formuler cette conclusion un peu brutale :

— Voilà toujours deux coquins de moins sur terre ! Pauvre Edwige, l'affreux cauchemar qui l'a torturée depuis quatorze ans est donc enfin dissipé.

Puis, au bout d'un instant, il ajouta :
 — Oh ! oui, comme ils doivent être heureux maintenant, ces braves gens... Ils nous conviennent, toujours généreux, à prendre part à leur félicité. Mais je me demande si nous ne serons pas indiscrets...

— Pourquoi ? interrompit naïvement Lina :
 — Parce qu'il est des joies qu'on ne goûte réellement qu'en famille. Et nous ne sommes pas des leurs.

La jeune femme crût saisir, dans cette dernière phrase, une nuance d'amertume. Elle regarda son mari avec étonnement, baissa la tête et se tut.

Au bout d'une minute, Karl, ayant recouvré son habituelle sérénité, reprit :

— Enfin, nous allons remplir la mission que l'on nous a confiée. Après, nous verrons. L'affaire fut promptement réglée.

Le maire de Beaulieu, M. Lestrade, après avoir lu la lettre du comte de Noirfont, s'empressa de remettre au jeune Hafner les précieux documents laissés par Maria. Il y joignait les explications détaillées qui n'avaient pu trouver place dans la lettre adressée au comte et que la mourante l'avait chargé de transmettre fidèlement à qui de droit.

Karl le remercia chaleureusement et, tirant de sa poche un rouleau d'or, le glissa dans les mains de l'excellent M. Lestrade.

— Monsieur le maire, dit-il, voilà pour vos pauvres ! Ce sont eux qui recevront la récompense de votre bonne action. Je suis convaincu que vous n'y verrez pas d'inconvénient.

Puis, sans attendre les remerciements, Karl Hafner prit ses papiers et se retira pour aller rejoindre sa femme qui l'attendait à l'hôtel.

Etant donné les derniers événements, le jeune ménage, dont le retour immédiat n'était plus nécessaire, décida de s'arrêter un jour ou deux sur la Côte-d'Azur.

Karl voulut néanmoins prendre connaissance des documents qui lui avaient été remis. Ce ne fut pas sans une profonde indignation qu'il lut les lettres écrites par Hafner à sa fille.

Il faut croire que les criminels sont poursuivis par le désir de parler de leurs forfaits ; il eût été impossible, autrement, d'admettre que Wilhelm, défiant comme il l'était, eût pu commettre l'imprudence de s'accuser ainsi par écrit.

Il est vrai que la plus grosse imprudence, c'était Brigitte qui l'avait commise en conservant ces lettres si accablantes pour son père.

— Quel malheur, s'écriait de temps en temps Lina, à qui son mari traduisait les principaux passages de ces édifiantes missives, quel malheur que ces deux misérables soient morts ! On eût éprouvé un certain plaisir à les confondre.

— Maintenant, ces lettres n'ont plus grande valeur.

— Oh ! fit Karl, elles ont toujours une importance considérable en ce sens qu'elles vont permettre d'établir exactement la filiation de la petite Suzel et de la doter d'un état civil régulier.

— Ensuite, mon cher oncle, n'avait pas seulement chez lui la fille de Mme d'Orcel. Il avait aussi deux autres enfants dont

L'origine n'a jamais été clairement expliquée.

"Or, voici les lettrés qui parlent des petits Moreuil. Nous allons voir..."

Hélas! ils furent rapidement éclairés sur ce deuxième mystère.

Une seule lettre leur suffit — une lettre de douze pages — dans laquelle, avec un cynisme effrayant frisant l'inconscience, expliquait à sa fille comment il avait tué le docteur Hartmann et s'était approprié son nom, ses papiers, sa fortune et... ses petits-enfants.

— Nous voici fixés maintenant, conclut Karl, et cet aveu écrit va être d'une grande utilité aux enfants Moreuil; il leur permettra de rentrer en possession de leur patrimoine et de retrouver leur famille, s'ils en ont une.

— Décidément, notre voyage n'aura pas été perdu, ajouta la jeune femme.

Karl approuva d'un signe de tête, et, tirant sa montre, dit:

— Prépare-toi. Il est déjà sept heures. Nous allons dîner dehors par ce beau temps et respirer un peu le bon air. Cela nous fera du bien après toutes les horreurs que nous venons de lire.

Depuis qu'un hasard providentiel a détruit enfin les terribles conséquences des crimes de Wilhelm Hafner, il semble que ces pauvres gens, que les plus cruelles souffrances ont torturés pendant tant d'années, n'ont plus assez de temps pour jouir de leur bonheur.

Edwige ne se lasse pas de contempler sa fille.

Maurice, non moins aimant, mais plus calme, enveloppe dans la même tendresse serène et réfléchie la fillette et sa maman.

— C'est un mauvais rêve! répète sans cesse d'Orcel, un mauvais rêve qui a duré

quatorze ans. Et maintenant, nous nous retrouvons comme il y a quatorze ans, c'est-à-dire que tout concourt à nous rendre heureux.

"Après tout, il n'y a rien de changé, sinon que notre bébé est devenu comme dans les contes de fées, une grande fillette sans que nous nous en apercevions."

Quand ils entendent ces propos, André et Charlotte éprouvent une invincible tristesse.

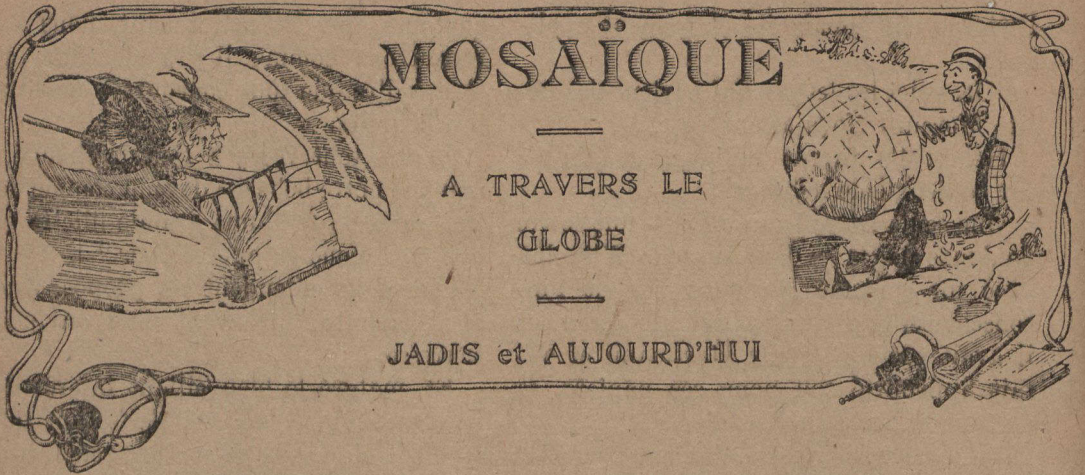
Et, malgré le bienveillant intérêt dont ils sont l'objet, malgré l'affection qu'on leur témoigne, ils se sentent seuls, isolés, étrangers dans cette famille.

Mais Anne Kergarec, chaque fois qu'elle voit les jeunes gens s'attrister, s'efforce de les consoler.

— Je n'ai pas d'enfant, moi, dit-elle, je vous adopte.

Et ma foi, l'offre est faite si gentiment, si cordialement que les deux enfants se demandent si, un de ces jours, ils ne vont pas sauter au cou de la jeune veuve en l'appelant: "Maman!"





L'HISTOIRE DU TABAC



Lors de la découverte du nouveau monde, cette plante était cultivée dans une province du Mexique appelée Tobacco, d'où elle tire son nom.

En 1560, Jean Nicot, natif de Nîmes, fut envoyé en Portugal comme ambassadeur par François II; on lui fit présent à Lisbonne de quelques plants de tabac, apportés récemment de la Floride. L'herbe était déjà réputée merveilleuse contre un grand nombre de maladies.

L'ambassadeur expérimenta sur lui-même la poudre de tabac contre la migraine; il en envoya à Catherine de Médicis, qui était affectée du même mal, ainsi que son fils le roi François. La reine-mère et son fils prisèrent, les courtisans prisèrent aussi, et bientôt tout le monde se mit à priser; et c'est à ces deux augustes nez que la France doit l'usage du tabac pris sous cette forme; ce qui fit nommer le tabac *herbe à la reine, cathérinaire* et *médicée*. On ne fut pas ingrat à la cour

à l'égard de Jean Nicot, qui avait fait connaître le tabac; car le duc de Guise proposa de l'appeler *nicotine*, en l'honneur de celui qui l'avait importé.

Il est positif que Jean Nicot a été en France le véritable propagateur du tabac, surtout au point de vue médical; aussi le nom de nicotiane est-il resté justement à la plante, et Linné en a fixé à jamais le souvenir, en appelant botaniquement le tabac "*nicotiana tabacum*".

Le tabac, qui avait été découvert en Amérique vers 1520, fut réellement importé en Europe par le Portugal et l'Espagne, par un médecin, le docteur François Hernandez, de Tolède.—On racontait alors des choses merveilleuses de la plante au point de vue médical, ce qui la fit nommer aussi "*panacée antartique, herbe à tous les maux, herbe sainte ou divine*." Dès l'origine, le tabac ne fut employé que comme médicament.

Son grand propagateur, Jean Nicot, qui s'était guéri d'une migraine, et qui avait envoyé le même remède à la cour de France, avait guéri aussi par ce moyen un de ses amis, M. de Jarnac, gouverneur de la Rochelle, qui était atteint d'asthme, ou de courte haleine, comme on disait alors.

DE L'ORIGINE DES CONCIERGES



Savez-vous que nos "chers concierges de... Hugues Capet? Celui-ci ayant, pour réaliser son intention d'habiter le palais de la Cité, fait construire sur les flancs deux tours, confia la garde de l'une d'elles—la Concièrgerie—à un noble capitaine, qui prit le titre de *comte des concierges*, d'où concierge.

A cette époque, le comte des concierges faisait exercer par ses baillis toute justice et seigneurie basse et moyenne.

Au douzième siècle, la fonction périlaita pour devenir simplement un emploi bien rétribué, sans aucune importance politique. Louis XI réunit les fonctions de concierge et de bailli pour les confier à son médecin Coictier.

De nos jours, le concierge n'est plus que le gardien vigilant de nos maisons et... des intérêts du propriétaire.

— o —

LES NAINS



Les nains portent dans un petit corps de généreux courages. En voici un exemple: L'armée du due d'Anjou avait un général appelé le comte Pichenin, qui est un diminutif de Picolin, très-petit. C'était un des plus courageux hommes de son temps. Il gagna deux victoires en Italie contre le roi d'Aragon. On dit de ce général, qu'étant à une entrevue avec le roi d'Albe, ce roi qui était aussi grand que l'autre était petit, pour ne pas se courber trop bas, le prit par dessous les bras comme un enfant, et l'éleva jusqu'à son visage pour l'embrasser.

— o —

SALAIRES — RAPPORTS



Les divers noms de l'argent en France, sont comme suit: *Salai-re*, pour les hommes de journée; *paie*, pour les ouvriers; *gages*, pour les domestiques; *appointements*, pour les employés; *prélèvement*, pour les patrons; *honoraires*, pour les hommes de loi et les médecins; *émoluments*, ou *dîmes*, pour le clergé; *coupons*, pour les obligataires; *dividendes*, pour les actionnaires; *trimestre*, pour les rentiers; *jetons de présence*, pour les administrateurs; *remise*, pour les boursiers; *prime*, pour les agents d'assurance; *prêt*, pour les soldats; *solde*, pour les officiers; *droits*, pour les auteurs; *retraite*, pour les pensionnés; *traitement*, pour les fonctionnaires; *indemnité*, pour les députés; *émargement*, pour les ministres; *liste civile*, pour le chef de l'Etat; *cachets*, pour les acteurs; *droits des pauvres*, pour l'Assistance publique, et *ma banque*, pour les typos.

— o —

LES EFFETS DE LA CHALEUR



À LA FIN d'un jour d'été, pendant lequel la chaleur a été très grande, les fleurs du Cresson émettent une petite lumière phosphorescente.

On a constaté le même phénomène sur d'autres fleurs, mais presque exclusivement chez les fleurs qui sont jaunes ou couleur orange.

C'est ainsi qu'on a remarqué ce phénomène avec les tournesols appelés aussi "soleils", avec les soucis cultivés dans les jardins, avec les capucines, les lis couleur d'orange, les pavots, etc.

— o —

L'HAMEÇON ELECTRIQUE
RAPPORTS — SALAIRES

DANS une vieille pièce de Jules Grand, on voit un certain Coïnnet qui se flatte d'avoir inventé un hameçon électro-magnético-symphathique. Au moyen de ce système, le poisson foudroyé, sans que vous vous occupiez de lui, est automatiquement déposé dans votre panier. Or, il paraît que les Allemands ont réalisé cette invention (vaudevillesque). L'hameçon électrique figura à une exposition de Berlin, où il excita une vive curiosité dans un pays où la pêche de rivière ou de vivier est en grand honneur.

L'hameçon électrique est un tout petit bateau à hélice et à ressort qui s'avance sans bruit jusqu'à l'endroit voulu, y jette l'ancre et la ligne. Un poisson vient-il à mordre, il est enlevé avec la rapidité de l'éclair et déposé à bord. En même temps, une sonnerie avertit le pêcheur qui, du rivage, tient le petit bateau en laisse. Le bateau contient une batterie électrique; en mordant à l'appât, le poisson ferme le courant, le courant fermé fait jouer un système électro-magnétique qui attire brusquement le poisson à bord.

A LA FIN d'un jour d'été, pendant lequel la chaleur a été très forte, les fleurs du Cresson émettent une petite lumière phosphorescente.



On donne une curieuse origine au mot *Panique* (crainte). Si nous en croyons les anciens poètes grecs, Bacchus, le fameux dieu du vin, faisait un jour une expédition militaire dans l'Inde. Ceci se passait avant qu'il eût fait dieu; au temps où il jouait sur la terre le rôle de héros. Son lieutenant général était un personnage, du nom de Pan.

Dans cette expédition, il tira son chef d'un passage très difficile, au moyen d'une ruse bien simple, ruse qui a immortalisé le nom de son auteur.

L'armée de Bacchus était entourée, dans une vallée, par une armée bien supérieure à la sienne, alors Pan conseilla à ses soldats de pousser des cris dans la nuit, ce qui fut fait et ce qui surprit si fort l'armée ennemie, qu'elle prit immédiatement la fuite; c'est de là que les Grecs et les Romains donnèrent le nom de *terreurs paniques* à ces craintes soudaines et sans motif raisonnable qui frappent quelquefois l'esprit de certaines personnes.

LETTRES HISTORIQUES

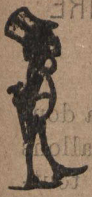


Il existe un endroit à Paris où, depuis quarante ans, des milliers et des milliers de passants foulent deux N et deux H gigantesques.

Ces lettres sont sous leurs yeux et sous leurs pieds: ils ne les voient pas.

Si, quand vous sortez du guichet du Louvre au Carroussel, en allant sur le quai, en face du pont des St-Pères, vous vous baissez, en regardant avec attention, vous voyez, à droite, que le carnelage du trottoir forme un H, à gauche qu'il forme un N. C'est là un point de séparation des Tuileries de Napoléon III et du Louvre de Henri II: d'où les initiales géantes qui crèvent les yeux de tous les passants et que nul passant ne voit.

LE GAILLARD CENTENAIRE



Les centenaires sont rares, mais les pseudo-centenaires dans les campagnes sont assez nombreux. Cela est vrai pour la France, mais aussi pour les autres pays. Que de fois a-t-on cité en Russie, notamment, des exemples exceptionnels de longévité qui étaient fondés sur une erreur ou sur une supercherie! Mais un des cas les plus curieux est celui de l'Anglais Thomas Culliforth, surnommé le centenaire de Greenwich.

Quand il mourut, il était depuis vingt ans pensionnaire de l'hospice des invalides de la marine, mais il prenait ses repas dans une maison particulière, aux frais de l'Etat. Il devait cette faveur à son grand âge: cent quatre ans.

On n'en vit jamais un semblable. Il avait une jambe de bois, mais marchait droit et vite, il conservait toutes ses dents et avait la vue d'un jeune homme.

Les habitants de Greenwich et les visiteurs lui faisaient raconter ses quarante-neuf campagnes et le vénéraient; on le comblait de fiançuses. Tous les ans, à la Noël, la reine invitait l'héroïque matelot au château de Windsor, et la municipalité, chaque année, lui renouvelait sa jambe de bois de palissandre garnie de cuivre.

Et le vieux brave émerveillait les gens, faisant chaque jour deux lieues à pied, buvant ses dix pintes de bière et sa chopine de gin.

Il mourut enfin. Or, quand on examina ses papiers, on s'aperçut que Thomas Culliforth n'avait que soixante-sept ans! C'était sous le nom de son grand-père, dont il avait pris les papiers, que le vieux farceur s'était fait dorloter et vénérer pendant vingt ans.

A PROPOS DE BISMARCK



Bismarck aimait à se promener incognito.

Un jour il rencontre un citoyen fort embarrassé d'un cochon qui criait beaucoup, bien qu'ils y fût pris de toutes les façons de le conduire chez lui. Bismarck s'approcha au moment où le paysan tenait son cochon dans ses bras.

— Mon ami, lui dit-il, veux-tu que je t'enseigne de secret pour le conduire? mets lui une cordé à la patte et laisse-le courir; s'il crie encore, pends-le par les pieds la tête en bas.

Le paysan obéit; le cochon ne cria plus. — On voit bien, dit-il au noble inconnu, que vous avez fait ce métier-là avant moi.

SUR UN VOLCAN


Les amateurs d'émotions fortes n'auront bientôt plus besoin d'aller au Grand-Guignol.

Un propriétaire de terrains en Sicile a eu l'idée de faire bâtir un hôtel sur le cratère d'un volcan non éteint, mais simplement inactif et voisin de l'Etna. Oui, un hôtel où les touristes pourront dormir d'un oeil, s'ils en ont le courage.

Une des particularités de cet hôtel sera la construction sous la salle à manger d'une cave, munie d'une paroi vitrée donnant sur le cratère; et là, en cas d'alerte, les Américains blasés pourront assister aux différentes phases de la prochaine éruption.

Ce sera le véritable grill-room.

SOUVERAINS FRANÇAIS QUI ONT ÉTÉ CAPTIFS

 est curieux et intéressant de compter les souverains français que le sort des batailles a faits prisonniers. I. Louis le Débonnaire, second fils de Charlemagne, qui devint roi des Francs en 814, fut renfermé par ses fils dans un monastère. En 830, il remonta sur le trône; peu de temps après, il fut de nouveau fait prisonnier. Enfin, la fortune lui sourit et il mourut sur le trône en 840.

II. Son fils Charles le Chauve fut fait prisonnier par les nobles révoltés en 840. En 875, le Pape le sacra Empereur à Rome, et il mourut dans le mois d'août suivant.

III. A la bataille de Poitiers, en 1356, Jean le Bon fut pris par les Anglais.

IV. Charles le Hardi fit Louis XI prisonnier, à Péronne.

V. Après la défaite de Pavie en 1525, François I fut forcé de se rendre à Launoy, vice-roi de Naples, et devint ainsi prisonnier de Charles-Quint.

Napoléon I se rendit deux fois, en 1814 et en 1815, Napoléon III, clot la liste des souverains français que le hasard des batailles a rendus prisonniers.

MESSIEURS, JANVIER, FEVRIER, etc.



On a vu les noms de mois portés par des hommes. M. Janvier, huissier, se rencontra à Paris, en 1825, chez M. Février, notaire, avec M. Mars, procureur du roi, qui venait de commander un surtout de table à M. Avril, et qui allait répondre à une lettre du savant abbé Mai, à Rome.

CAUTIONNEMENT D'UN GENRE SINGULIER

L'assassinat d'Edouard, le martyr, a donné lieu au cautionnement dont nous allons parler. Lorsque les Danois étaient tout-puissants en Angieterre, si un natif buvait, souvent ils le poignardaient avec une dague ou un couteau; et c'est pour cette raison qu'aucun des natifs ne voulait boire là où il se trouvait plusieurs personnes réunies, à moins qu'un de ceux qui étaient présents ne se portât sa sûreté, sa caution, ne répondit enfin qu'il ne lui arriverait aucun mal pendant qu'il prendrait son verre de boisson.

Lorsqu'une personne voulait boire, elle demandait à un de ses voisins de vouloir bien être sa caution; ce voisin répondait qu'il y consentait et il tenait son couteau ou son épée dans sa main afin de défendre son confrère pendant que celui-ci buvait.

L'HORLOGE DE FLORE



GRÂCE à elle on peut se passer de pendule, de montre et même de cadran solaire; mais... il faut connaître la botanique.

Le liseron des haies s'éveille le premier... avant vous et nous, ami lecteur: à 3 heures du matin.

La matricaire odorante à 4 heures.

Le pavot à 5 heures.

Le liseron grimpant bleu ou rose à 6 heures.

Les laitrons à 7 heures.

Les némophars, à 7 heures aussi, s'ouvrent sur les eaux dormantes.

Le miroir de Vénus à 8 heures.

La nolane à 9 heures.

Le souci à 10 heures.

Le pourpier à 11 heures comme le tri-glia appelé pour cela "Dame de onze heures".

Les ficoïdes à midi.

Le silène à 5 heures du soir.

La belle-de-nuit à 6 heures.

Le liseron pourpre à 10 heures du soir.

Les lins aux fleurs d'azur et les chistes, épanouis à 6 heures du matin se ferment vers midi.

L'ombelle s'ouvre à 11 heures du matin pour se fermer à 3 heures du soir.

La ficoïde, épanouie à 8 heures du soir, se referme à 6 heures du matin.

— o —

DISTRACTIONS

Tout le monde sait qu'une foule de savants ont été les gens les plus distraits qu'on put voir. Les Anglais et les Américains aiment à citer cet homme qui, après son mariage, ne reconnaissait plus sa femme, et ce professeur éminent qui, un jour, ne se rappelait plus de son nom. Les Allemands, eux, c'est Meader, le célèbre historien de l'église chrétienne qui les amuse.

Voici quelques-unes des distractions que l'on attribue à cet historien: un jour, il mit sa brosse à soulier dans sa poche au lieu d'y mettre son livre; un autre jour, il sortit dans la rue avec un balai sous le bras en guise de parapluie, une autre fois, il parcourut une grande partie des rues de Berlin, un pied sur le trottoir et l'autre à côté, quoiqu'il y ait près de deux pieds de différence de niveau, il paraît que cette promenade le fatigua, et cela se comprend, une autre circonstance, il sortit sans met-

tre... l'infiniment indispensable et ne s'en aperçut que lorsqu'il fut averti par un ami. On cite encore ce trait de lui: il prit un livre dans une bibliothèque, jeta tous ses autres livres à terre et se mit dans cette bibliothèque où on le trouva longtemps après. Sur la fin de sa vie, quoique sa demeure fut à un arpent de l'Université, par distraction, il faisait toujours la même route qu'il faisait auparavant, c'est-à-dire, lorsqu'on était éloigné et il se plaignait beaucoup de la longueur du chemin.

— o —

NAINS REMARQUABLES

AELIAN rapporte que du temps de Philippe de Macédoine, vivait un nommé Philetas Cous, qui était si petit et si léger, qu'on lui garnissait de plomb ses souliers, afin qu'il ne fût pas emporté par le vent.

— o —

SIGNES DE L'APPROCHE DE LA PLUIE

Le chat tourne le dos au feu et se frotte la tête; le coq chante souvent et bat des ailes; les bêtes à cornes reniflent et se blottissent dans les coins; l'âne secoue les oreilles; les canards, les oies, les dindons, font un grand vacarme; les hirondelles rasent la terre et l'eau; les oiseaux se réfugient dans les haies; les fourmis redoublent d'activité; les vers sortent de terre; la corneille noire croasse; les porcs se roulent dans la litière; les abeilles ne s'aventurent pas loin de la ruche.

— o —

Vol. II, No 7

LA REVUE POPULAIRE

Montréal, Juillet 1918

PÊCHEUSES DE PERLES

LOUIS XVI SERRURIER

Au Japon, où la pêche aux perles constitue une importante industrie, les neuf dixièmes des plongeurs sont des femmes. Celles-ci appartiennent presque toujours à des familles où ce métier a été exercé de mère en fille. Alors qu'elles sont encore toute petites, leurs mères leur apprennent à nager et ensuite à plonger.

Lorsqu'elles quittent l'école, vers quatorze ou quinze ans, elles sont déjà des "plongeuces" accomplies et capables de commencer à gagner leur vie.

Pourtant, ce n'est guère avant l'âge de vingt-cinq ans qu'une pêcheuse de perles atteint la plénitude de ses facultés et de son art, le maximum de sa force de résistance à ce très dur et épuisant exercice.

Alors seulement elle peut travailler de huit à dix heures par jour, plongeant parfois jusqu'à quatorze ou quinze verges de profondeur.

Pendant deux mois d'hiver, l'eau est trop froide pour permettre une journée entière de travail; les pêcheuses ne travaillent alors que quatre ou cinq heures par jour.

Habillées de petits costumes de coton blanc, les cheveux noués et serrés dans un morceau d'étoffe, les yeux protégés contre l'eau salée par des lunettes spéciales, les pêcheuses portent, fixé à leur taille, un petit récipient dans lequel elles mettent les huîtres qu'elles ramassent.

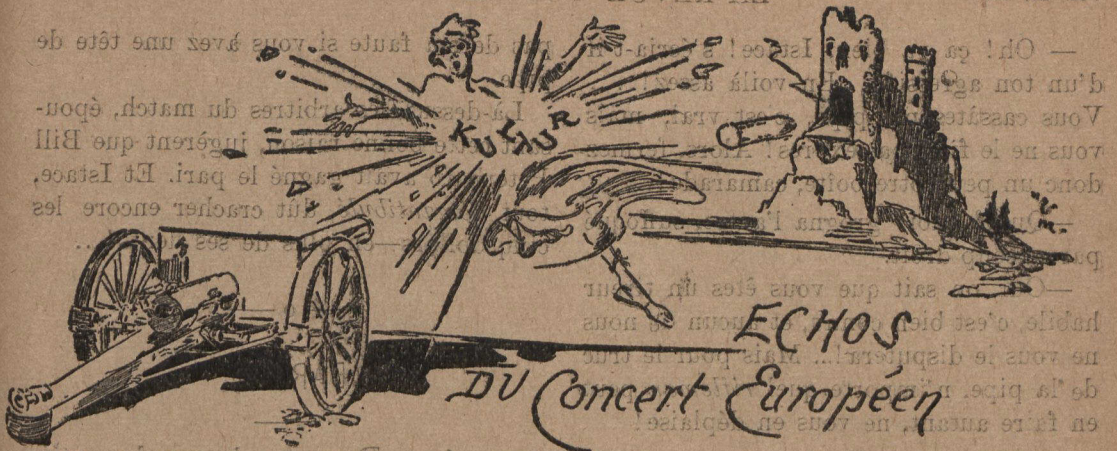
Elles peuvent gagner, suivant leur habileté, de 20 cts à \$1.00 par jour. Sur cette faible somme, elles savent économiser, au bout de plusieurs années de travail, une dot qui leur permet plus tard de s'établir.

LOUIS XVI se plaisait à faire de la serrurerie; M. le duc de Luynes avait dans son château un atelier de coutellerie. Rien ne lui plaisait plus que de faire des couteaux. Se levant au chant du coq, il forgeait, cognait, limait, repassait avec une ardeur sans pareille. Un jour, après six mois d'un travail assidu, il était arrivé à achever une paire de rasoirs qui, en comptant tout, lui avaient bien coûté \$40.00 à confectonner et qui ne valaient pas quarante sous. Mais que vous dire? Il avait pour eux l'oeil d'un père.

—La belle pièce, disait-il. Décidément si je n'étais pas duc et pair de France, je pourrais être un bon compagnon coutelier!

Dans son contentement, il s'habilla en marchand forain, mit soigneusement ses rasoirs dans son étui et s'en alla à deux lieues de Chevreuse proposer "sa belle pièce" aux passants. Un médecin des environs fit semblant de ne pas le reconnaître; puis, sans marchander, acheta les rasoirs trente-cinq sous. — Trente-cinq sous vite empochés! — Le soir, à table, le vieux duc, ne se tenant plus de joie, raconta à sa famille qu'il était décidément un ouvrier accompli et qu'il avait vendu pour du véritable argent des rasoirs faits par lui.

Jusqu'en 1632 la proclamation royale défendant à une personne de la campagne de se fixer à Londres a été mise en vigueur dans le cas d'un "gentleman" de Sussex. Ce dernier fut condamné à \$5,000 d'amende pour être resté trop longtemps à Londres.



Pourquoi le monde entier éprouve-t-il de la haine pour les AL-
LE COUP DE LA PIPE
 (RÉCIT CANADIEN)



était au bon vieux temps où les Canadiens étaient dans le Canada, et non dans le département du Pas-de-Calais. Les trappeurs de la baie d'Hudson chassaient joyeusement le renard bleu, la belette et le rat musqué pour en vendre la fourrure aux grandes pelletteries du Saint-Laurent. C'était plus gai et plus lucratif que de chasser le Boche, qui est un gibier très inférieur dont la fourrure ne fait envie à aucune dame.

Or, à propos de Bôches, il y avait à la nouvelle lune d'avril une forte compagnie qui redescendait vers l'Ontario après avoir fait dans le Manitoba une magnifique raffe de castors; et parmi les trappeurs purement Canadiens de cette troupe, commandée par le vieux Derrick Ogden, figurait un satané Poméranien nommé Istace Crefeld. C'est bien le plus insupportable qui eût jamais foulé de territoire du Domi-

nion. Comme intelligence et savoir-vivre, il avait tout du bison. Avec cela, boursoufflé d'ontrecuidance, non seulement il se croyait, mais encore il se proclamait hautement le meilleur tireur de la compagnie, depuis le jour où, à cinquante pas, il avait fracassé d'une balle de carabine, le culot de la pipe que son camarade Bill Peterboro tenait entre ses dents.

Assurément, ce tour d'adresse n'était pas méprisable, mais ce n'était pas une raison pour humilier sottement ses compagnons, et pour piquer leur point d'honneur à l'endroit le plus sensible: car chez les trappeurs, la question du tir est une gloriole à laquelle il ne faut pas toucher, sous peine de conflit. Et Bill Peterboro, spécialement visé par les fanfaronnades du Poméranien, avait juré de lui avoir le poil, tôt ou tard.

Un soir que la troupe de Derrick Ogden campait sur les bords du lac Nipigon, et que Crefeld, excité par trois pintes de gin au gingembre, recommençait pour la centième fois à chanter ses propres louanges, Bill Peterboro (agacé et peut-être un peu *à l'air* lui aussi), se mit en devoir de lui river son clou:

— Oh! ça va bien, Istace! s'écria-t-il d'un ton agressif... En voilà assez!... Vous cassâtes ma pipe, c'est vrai, mais vous ne le fîtes pas exprès! Alors, fermez donc un peu votre boîte, camarade!...

—Quoi? quoi? grogna l'autre, suffoqué par ce coup droit.

—Oui, on sait que vous êtes un tireur habile, c'est bien connu, et aucun de nous ne vous le disputera!... Mais pour le truc de la pipe, n'importe quel *rifleman* peut en faire autant, ne vous en déplaît!

—Pas vous, toujours! ricana dédaigneusement le Teuton.

—Moi, si je veux, Istace Crefeld.

—Je vous en défie bien, Bill Peterboro!

—Bon! Qu'est-ce que vous pariez?

—Cinq dollars que vous ne me briserez pas entre les dents cette pipe en terre!...

Et Istace Crefeld, pourpre d'indignation, brandit furieusement un vaste calumet qui représentait une très vilaine tête de *pécart* (cochon sauvage).

—Je tiens la somme, répliqua Bill Peterboro.

Il fallait liquider l'affaire séance tenante. Istace Crefeld compta cinquante pas, et se campa de profil, la bouffarde en batterie. Bill empoigna son vieux *rifle*, y logea une cartouche et... pan!

On entendit là-bas un énorme beuglement. Le Boche avait reçu la balle en plein dans la joue!

Et déjà il crachait ses dents, en veux-tu en voilà—c'était à mourir de rire.

Fou de rage, il s'élança aussitôt vers son adversaire pour lui mettre les tripes au soleil; mais on sut l'en empêcher. Alors Bill Peterboro lui dit très poliment:

—Excusez-moi, monsieur, j'ai confondu votre profil avec celui du cochon sauvage: voilà pourquoi j'ai tiré dedans... Ce n'est

pas de ma faute si vous avez une tête de pipe.

Là-dessus, les arbitres du match, épousant cette bonne raison, jugèrent que Bill Peterboro avait gagné le pari. Et Istace, tout *démantibulé*, dût cracher encore les cinq dollars—en plus de ses dents!...

— o —

BARUM?



Pourquoi le monde entier éprouve-t-il de la haine pour l'Allemagne et pour les Allemands? *Ia, warum?* Nous avons voulu le savoir, et, pour cela, nous avons adressé la question ci-dessus à diverses personnalités germaniques...

Voici leurs réponses:

Bethmann-Hollweg:

“On nous déteste parce que nous sommes honnêtes, que nous avons le respect des traités et que nous restons fidèles à la parole donnée, toutes choses contraires à la politique anglaise.”

Maréchal Hindenburg:

“Le monde entier déteste l'Allemagne, parce qu'elle possède les plus grands hommes parmi les contemporains; des diplomates comme Bulow et Bernstorff, des généraux comme... Mais je m'arrête, car on nous hait aussi parce que nous sommes les plus modestes.”

Doctor Von Harnack:

“On nous envie parce que nous avons les boyaux plus longs que les autres.”

S. M. Wilhelm II:

“Le monde nous exècre parce que nous sommes un peuple pacifique, ennemi des

palabres et des cabotinages; un peuple bien équilibré, enfin."

Kronprinz Friedrich-Wilhelm:

"Comme j'ai pu le remarquer dans les pays envahis, ce sont surtout les femmes que nous semblons dégoûter. Warum? Nous sommes pourtant beaux, gracieux, élégants, bien proportionnés et victorieux."

Fritz Kapout, conseiller intime:


"Si le monde nous hait, c'est parce qu'il ne nous comprend pas; s'il ne nous comprend pas, c'est parce que nous vivons trop renfermés. Après la guerre, il faudra que nous exportions beaucoup, que nous fondions des succursales à l'étranger, que nous nous fassions naturaliser énormément, choses que nous ne faisons pas avant la guerre. C'est en se faisant connaître qu'on se fait aimer."

Enfin, pour terminer, voici l'opinion du député socialiste *Liebknecht*. Inutile de dire que nous ne la reproduisons que pour la curiosité, le dit *Liebknecht* ayant, depuis sa captivité, perdu la notion des choses, ainsi que le prouve son incohérente réponse:

"Chiffon de papier + déportation belge x vols x massacres x incendies x torpillages + destructions systématiques x Edith Cavel x Lusitania = exécution universelle."

— o —

BILAN DE LA GUERRE

 VERS 1880, on publiait de curieuses statistiques, montrant les pertes en morts et en blessés dans les diverses batailles de 1813 et 1814. Bien que ces chiffres soient considérables, peuvent-ils souffrir comparaison avec les

pertes des armées, depuis le commencement du présent conflit?

A la bataille de Lutzen, mai 2, 1813, dans laquelle 96,000 Russes et Prussiens, avec 524 canons, étaient engagés contre 120,000 Français et 250 canons, les alliés de l'époque (Russes et Prussiens) perdirent 10,000 hommes et les Français 15,000.

A la bataille de Bautzen, mai 20, 1813, 96,000 Russes et Prussiens se battirent contre 130,000 Français; les pertes furent 18,000 hommes, y compris 6,000 tués du côté des alliés, et 8,000 morts et 17,000 blessés du côté de la France victorieuse.

A l'engagement de Dresde, août 26 et 27, 1813, les forces étaient de 200,000 Autrichiens, Russes et Prussiens, contre 100,000 Français. Les alliés perdirent en cette occasion 15,000 tués et blessés et 23,000 prisonniers.

Dans la grande bataille de Leipzig, Napoléon se battit avec 171,000 hommes et 700 canons contre 300,000 alliés et 1,384 canons. Le premier jour, les régiments engagés perdirent au-delà de la moitié de leurs soldats. Le 7ème Landwehr de Silésie fut réduit de 1,800 à 160 hommes. Les trois jours suivants les alliés perdirent 45,000 de leurs troupes. Les pertes des Français furent de 15,000 tués et 15,000 blessés. Additionnant les pertes de cette campagne, nous trouvons que Napoléon perdit en Russie 500,000 hommes, en Allemagne jusqu'au temps de l'armistice du 4 juin 1813, environ 40,000, dans les batailles précédentes à celle de Leipzig 150,000 et 100,000 dans la campagne de 1814, laquelle avec les pertes de 1815 fait un total d'un million de pertes de vie avant la chute de Napoléon. Les pertes des alliés pour le même temps n'étant que de 100,000 hommes de moins.

— o —

HISTOIRE D'UN CADAVRE QUI N'EST PAS MORT



Jadis c'était un dragon à fière allure. Comme tel il avait fait la bataille de la Marne et avait chargé un régiment allemand en déroute.

Un soir que son cheval l'avait emporté au cours d'une charge folle, il s'était retrouvé en pleines lignes allemandes. Et naturellement, comme il était blessé assez grièvement, des patrouilleurs westphaliens eurent tôt fait de le faire prisonnier.

Pendant ce temps, à son escadron, on l'avait porté comme mort. Huit jours se passèrent et nos soldats victorieux ayant reconquis le terrain abandonné, on avait retrouvé le dragon soigné dans une ambulance allemande.

Soigné, puis guéri, le dragon avait été versé dans un régiment d'infanterie coloniale, un régiment de lascars, avec lequel il prit part à l'offensive du 25 septembre 1915 en Champagne. Ce fut d'ailleurs la fin de sa carrière militaire car, pour la seconde fois, blessé très sérieusement, il fallut lui amputer le bras droit.

Manchot, l'ex-dragon, ne pouvait rester sous les drapeaux. Aussi le proposa-t-on pour la réforme!

Seulement, le médecin-major qui fit cette proposition eut tort de supposer que pour qu'un homme fut réformé, il lui suffisait d'avoir un bras de moins, alors qu'il fallait surtout qu'il prouvât qu'il n'était pas mort!

Or, notre soldat amputé était considéré comme mort depuis un an par son bureau de recrutement, et sa fiche indiquait même qu'il avait été enterré à Crouy. Alors, comme on ne réforme pas un mort, on lui avait notifié d'avoir à prouver qu'il était

bien... lui-même. Malheureusement, c'était là le plus difficile, car les Allemands détenant encore Crouy, il lui était impossible de prouver qu'il n'était pas enterré là-bas!

L'affaire en est là et le vivant qui n'est pas mort attend dans un palais des Champs-Élysées l'heure où il pourra faire la preuve exigée.

DEUX SORTES DE "SAMMIES"



UN journal américain constatait récemment qu'il était assez amusant de voir avec quel enthousiasme on avait, dans les pays alliés adopté le mot *Sammy* pour désigner le soldat des États-Unis.

Et le plus curieux de l'affaire, ajoutait notre confrère, c'est que cette touchante unanimité a fini par convaincre les Américains eux-mêmes qui, à leur tour, surnommèrent ainsi leurs troupiers.

Le mot *Sammy*, avant l'arrivée du premier contingent américain en Europe, n'avait jamais été l'équivalent des mots français et anglais "poilu" et "Tommy", mais il existait quand même dans l'argot spécial de l'école militaire des cadets de West-Point, qui correspond au Saint-Cyr Français.

Pour les cadets de West-Point, un *Sammy* signifie une tranche de pain garnie de *treacle* (sorte de mélasse dont la consommation sur des tartines est très répandue en Amérique et en Angleterre). Un *sammy*, c'est donc une tartine.

Ajoutons maintenant ce petit détail qui rappelle assez les brimades et les plaisanteries en usage dans nos grandes écoles.

A West-Point, au "bleu", on n'a pas le droit — ainsi en ont décidé les "anciens" — d'appeler un sammy par son nom tout court. S'il veut manger une tartine à la mélasse, il doit demander au domestique qu'on lui apporte "une assiettée du révérend et honorable Samuel Mackintosh Mills".

Cette requête, prononcée toujours sur un ton respectueux, ne manque jamais de provoquer les éclats de rire de tous les anciens, au grand dépit du novice qui se sent brimé.

C'est seulement lorsque le "bleu" a réussi le tour de force de manger six énormes tartines, en un temps réglé d'avance et sans boire, qu'il acquiert le privilège envié d'employer l'abréviation de *sammy*.

Cette singulière coutume date de 1870, lorsque le lieutenant S. M. Mills, président du mess des cadets, prit l'initiative applaudie des élèves d'ajouter les tartines à la mélasse à l'ordinaire un peu frugal de l'école.

Mills, de ce jour, connut la popularité et presque l'immortalité: dans le dictionnaire d'argot américain, le "Dictionary of Slang", son nom figure en face de *sammy* pour donner l'explication qu'on a lue.

FEMMES VÉTÉRINAIRES



Sous la pression des circonstances, à cause de la guerre et de la mobilisation des hommes, le sexe faible a été admis aux fonctions de vétérinaire en France, sans susciter autant de tapage qu'on en fit, jadis, à l'occasion de la première femme reçue docteur en médecine.

C'est en Angleterre que les femmes paraissent avoir été des devancières dans

cette nouvelle profession qu'elles ont récemment adoptée.

Dans un district du nord de Londres fonctionne, depuis quelque temps, un "Horse's Hospital", une infirmerie pour chevaux, dont le personnel, depuis le directeur — ou la directrice — jusqu'aux valets d'écurie, en mentionnant vétérinaires et aides, est entièrement féminin.

Il paraît que les chevaux n'en souffrent pas plus mal, et nous le croyons volontiers. Quaranté de ces bêtes sont actuellement en traitement dans cette infirmerie.

Chaque femme vétérinaire est pourvue d'une instruction équivalente à celle des hommes de la même profession. Chacune peut faire toutes les opérations et interventions chirurgicales habituellement faites par les hommes; arracher et limer les dents des chevaux, soigner les bêtes "couronnées", poser des cataplasmes sur les abcès, soigner les pneumonies chevalines et, même, dresser les jeunes chevaux réputés indomptables.

Car toutes ces infirmières ont tenu, par coquetterie, à devenir d'habiles écuyères et de vraies *sportswomen*.

LA BRABANÇONNE

On ne parle guère souvent, depuis 1914, de la marine marchande belge, malgré que son pavillon, courageusement, continue à flotter sur les mers.

Les cargo-boats de la nation amie, de même que ses bateaux de pêche, parvinrent en grande partie à quitter leurs ports d'attache habituels, avant l'arrivée des envahisseurs et cherchèrent refuge dans les bassins anglais ou français de la Manche. Depuis, ils ont repris leurs occupations coutumières.

Naturellement, les Boches mettent un

acharnement particulier et rageur à vouloir détruire les bateaux belges; et ils y parviennent parfois. Mais voici une anecdote qui prouve que, du moins, ils n'ont pas souvent raison de l'indomptable courage de leurs victimes.

Tout récemment, un gros steamer belge fut torpillé par un sous-marin. Sans rien perdre de leur sang-froid, passagers et matelots prirent place, en bon ordre, dans les chaloupes. Peu après, le navire torpillé disparut sous les flots.

A cet instant précis, le sous-marin allemand, qu'on n'avait pas encore vu, émergea en surface. Le commandant et les officiers apparurent sur le pont.

Une voix rauque, impérieuse, interpella alors les naufragés, demandant des informations concernant le navire "envoyé par le fond".

Mais, sans prendre la peine de répondre, un des Belges, produisant uneocarina, se mit à jouer la Brabançonne, que tous ses compagnons, et les survivants des autres chaloupes entonnèrent aussitôt.

Ce fut un beau moment!... L'officier boche en fut si "estomaqué" qu'il en perdit la parole et le geste, et dut attendre patiemment la fin du chant national belge.

Il répéta alors sa question, à laquelle on répondit enfin. Cela fait, les Belges reprurent encore la Brabançonne et le sous-marin, qui n'avait plus rien à attendre de ses victimes, plongea lentement et disparut dans l'eau.

— o —

LE GRENADIER MANQUE

LA haine féroce que les Barbares ont vouée à tout ce qui est noble, grand et courageux et en particulier à la France et à ses fils, ne date pas d'hier, on le sait, et

nombreux sont les exemples qu'on pourrait rappeler à ce sujet.

Cette haine—la haine du sauvage pour le civilisé—s'est exprimée de temps immémorial sous des formes diverses: tantôt par l'abjection et la cruauté, lorsque les hordes germaniques étaient lâchées sur la France, tantôt par la goujaterie ou le mépris, quand une paix, toujours illusoire, mettait un terme de quelque durée à leurs excès et à leurs crimes.

Nous trouvons un de ces exemples dans les *Mémoires* fameux du général baron de Marbot, qui admirait et vantait à l'occasion les adversaires vaincus de la France, à l'exception toutefois des Prussiens qu'il considérait comme des ennemis à part, et dont l'arrogance dans le succès, la servilité en cas de revers, l'obséquiosité, la fourberie, répugnaient à toute l'Europe. Marbot, qui fut aide-de-camp d'Augereau, raconte sur ce dernier l'anecdote que voici:

Après une jeunesse mouvementée, au cours de laquelle il prit successivement du service dans l'armée française puis dans l'armée russe, Augereau vint en Prusse s'engager dans le régiment du prince Henri. Comme il était grand, bien fait et robuste, on le fit passer dans les gardes de Frédéric dit le Grand.

Un jour de revue le monarque l'aperçut et Augereau l'entendit demander à un de ses officiers:

—Voilà un beau grenadier! De quel pays est-il?

—Il est Français, Sire, répondit l'officier.

Frédéric fit alors une moue de dépit:

—Tant pis, dit-il, car s'il eût été Suisse ou Allemand, nous en aurions fait quelque chose.

Augereau, qui n'était pas un sot, et auquel cette parole n'avait pas échappé, se

le tint pour dit. Quelques jours plus tard, en compagnie de nombreux camarades, il plantait là le service de l'ancêtre de Guillaume. Il s'en allait vers d'autres destinées.

Il eut d'ailleurs sa revanche. Quinze ans plus tard, il faisait prisonnier à la bataille d'Iéna le régiment dont il avait fait partie en Prusse. Son ancien capitaine était toujours capitaine, son ancien sergent-major toujours sergent-major. Quant à lui, dont Frédéric eût pu "faire quelque chose" s'il avait été Suisse ou Allemand, il était tout simplement devenu maréchal de France!...

— o —

GUILLAUME ET LA SUISSE



C'EST un fait connu de beaucoup de gens que le terrible sort de la Belgique faillit aussi être celui de la Suisse. A la veille de la guerre, en effet, le grand état-major allemand se demandait encore s'il n'allait pas envahir la Suisse pour entrer ensuite dans notre pays.

Naturellement, les Suisses avaient depuis longtemps prévu une invasion possible et s'étaient fortement armés contre elle. Pour petite qu'elle soit, leur armée est fort bien équipée et soigneusement instruite.

On rappelle, à cet égard, une amusante anecdote.

Quelques mois avant le commencement de la guerre, le kaiser assista à des manœuvres de l'armée helvétique. Il fut particulièrement impressionné par l'adresse au tir des compatriotes de Guillaume Tell.

— Vos hommes sont d'admirables tireurs, dit l'empereur à un officier suisse.

— Votre éloge est parfaitement juste,

Majesté, répondit l'officier. J'ajoute que nous avons 100,000 tireurs de cette espèce sous les drapeaux.

Alors, le kaiser, reprenant cette attitude fanfaronne qui lui est si commune, répliqua, en matière de plaisanterie :

— Tout de même, que feriez-vous si j'envahissais votre pays avec une armée de 200,000 hommes? ...

Il espérait que l'officier allait répondre que l'armée suisse ne pourrait pas tenir deux minutes contre ses hordes de vandales. Mais une riposte du tac au tac vint en place du compliment attendu, car le Suisse lui déclara froidement :

— En ce cas, sire, nos cent mille hommes auraient à tirer deux coups de feu chacun.

— o —

LA PLUS ANCIENNE ROYAUTE D'EUROPE

Quoique l'Empereur François-Joseph était le plus vieux souverain régnant en Europe, il n'était pas le plus vieux membre de la Royauté.

L'Impératrice Eugénie est quatre ans plus âgée, et la Grande Duchesse douairière de Mecklemburg Strelitz, la grand-mère du Grand Duc, avait huit ans de plus que lui. Cependant, le dernier petit-fils de Georges III était le plus ancien membre de la Royauté en Europe.

La soeur aînée du Duc de Cambridge, et par conséquent la tante de la Reine Mary d'Angleterre, se maria le 28 juin 1843 au Palais de Buckingham. Il lui fut accordé une annuité de \$15,000 qui, payée pour une période de 73 ans, représenterait la somme de \$1,095,000. Mais lorsque la guerre fut déclarée elle se trouvait en Allemagne et par ce fait on a cessé de lui verser ses annuités.

BAÏONNETTE ET BISCAÏEN



La baïonnette, l'arme favorite du fantassin français, est-elle d'origine française?

On croit généralement que la baïonnette vient de Bayonne, et l'on précise même que ce sont des femmes qui, luttant contre les Anglais, en 1523, défendirent les remparts avec des broches adaptées à des bâtons.

Il est, en tout cas, certain qu'au milieu du dix-septième siècle, il y eut à Bayonne une fabrique de baïonnettes. C'est sous le règne de Louis XIV que tout un régiment fut pour la première fois pourvu de baïonnettes. jusqu'alors, quelques compagnies seulement en étaient armées.

LA PLUS ANCIENNE ROYAUTÉ D'EUROPE

UN PEU EXAGÉRÉ

On a souvent exagéré la rapidité de production des Allemands en ce qui concerne leurs sous-marins et leurs dirigeables. A en croire certains informateurs, ils sortiraient leurs zeppelins des fabriques comme les petits pains sortent tout chauds du four. On a été jusqu'à dire que les Alle-

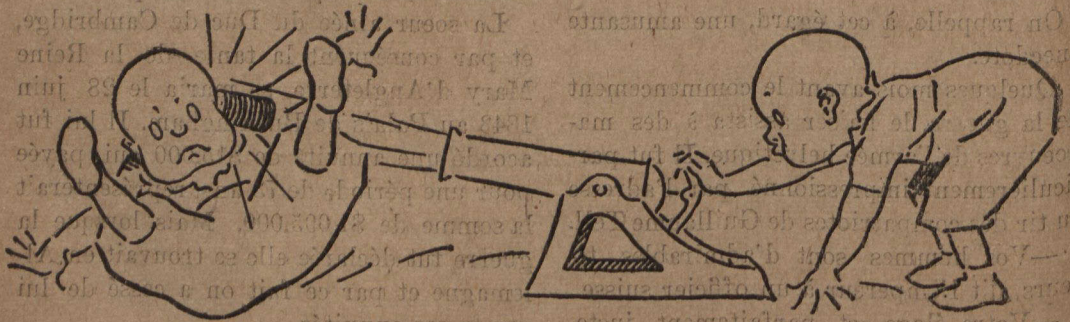
mands seraient capables de monter un dirigeable en dix jours. En réalité, il leur faut quarante jours pour cet achèvement. Ce qui a pu créer leur illusion, c'est que les Allemands fabriquent leurs ballons en séries. Ils peuvent ainsi en produire simultanément cinq tous les deux mois.

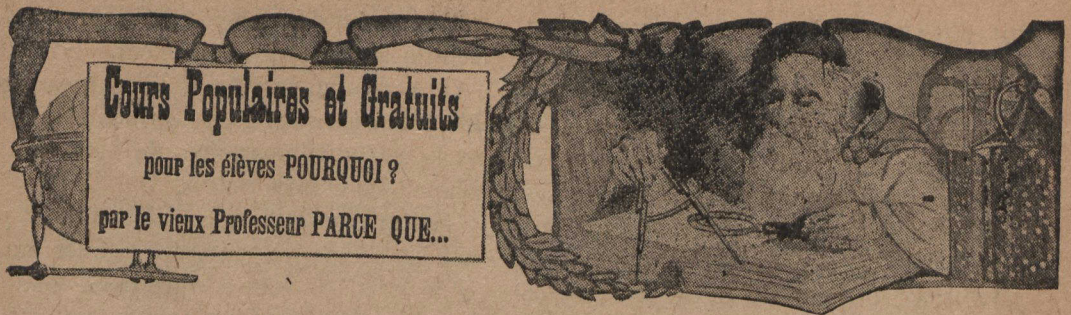
EN BOCHIE
Le d'Éna le régiment dont il avait fait partie en Prusse. Son ancien capitaine était toujours ce sergent-major. Quant à lui dont Frédéric eût pu faire quelque

EN Allemagne, le manque de tissus et d'articles de bonneterie a forcé de restreindre encore le petit nombre des vêtements et des étoffes dont la vente était restée libre. Il faut, désormais, des permis pour acheter des bas de coton, des couvertures, des cols, des manchettes, des fourrures imitation, les velours de coton, du linge de table, des matelas, des tissus d'ameublement. Les articles en soie pure ou mélangée restent libres.



L'un des détails les plus curieux qui frappent l'attention quand on arrive à Moscou, c'est l'absence complète de fouet parmi les cochers, les charretiers, les camionneurs, etc. Une loi défend l'usage du fouet.





L'AUTRUCHE

Il n'est peut-être pas d'animal sur lequel, comme le fait observer Buffon, on ait débité plus d'absurdités. L'autruche, qu'on rencontre en Afrique et en Amérique, est le plus grand de tous les oiseaux ; celle d'Afrique atteint jusqu'à sept et huit pieds de hauteur.

Elle est portée sur des jambes nues, de trois à quatre pieds de longueur. Son cou, long de trois à quatre pieds, est flexible et sans grâce, et supporte une tête petite en proportion de la grosseur du corps.

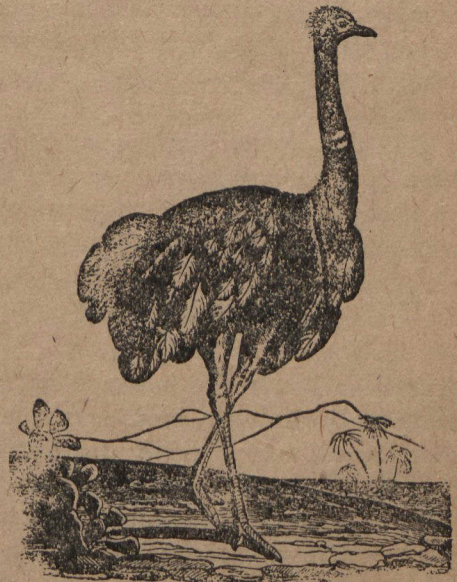
Son bec déprimé et ses yeux grands et ouverts contribuent à lui donner un air d'étonnement et de stupidité qui lui a valu de tout temps, sous ce rapport, la réputation la mieux établie. "Dieu l'a privée de sagesse et l'intelligence lui a été refusée", dit le Livre de Job.

On en a fait une mère imprévoyante, qui abandonne ses oeufs à la merci du ciel ; enfin on a dit que, lorsqu'elle était poursuivie, elle croyait se soustraire au danger en cachant sa tête derrière le plus petit buisson, laissant le reste du corps à découvert.

Les autruches n'ont des organes du vol que le simulacre ; leurs ailes sont revêtues de plumes lâches et flexibles, à tiges minces, et dont les barbes, quoique garnies de barbules, ne s'accrochent point ensemble comme celles de la plupart des oiseaux.

Aussi sont-elles incapables de les soutenir dans les airs et ces oiseaux sont condamnés à courir comme les quadrupèdes, ce dont ils s'acquittent à merveille, car ils surpassent à la course les animaux les plus agiles et quoique pesamment chargés, ils peuvent fatiguer le coursier le plus vigoureux.

Leurs cuisses, plus grosses que celles



L'autruche est l'objet d'un commerce considérable.

d'un homme, et musclées, leur donnent une très grande force. D'un coup de pied elles tuent un chien et peuvent casser la jambe à un homme.

En fuyant devant l'ennemi qui les pour-

suit, elles savent lancer des pierres en arrière avec beaucoup de vigueur. Elles ont un énorme jabot, un ventricule considérable entre le jabot et le gésier, des intestins volumineux, de longs coecums et un vaste réceptacle qui fait pour ainsi dire, l'office de la vessie des mammifères; aussi sont-elles les seuls oiseaux qui urinent.

La chair des autruches est dure et coriace et on l'a longtemps regardée comme impropre à servir de nourriture; cependant celle des jeunes est bonne à manger, et il existe dans l'intérieur de l'Afrique des peuplades nommées "Struthiophages", qui s'en nourrissent presque exclusivement.

Dans quelques localités on les élève en domesticité, et l'on tire un grand parti de leur cuir épais, employé pour faire des cuirasses, et particulièrement des plumes de leur queue et de leurs ailes, si recherchées à cause de leur mollesse et de leur élégance.

Elles font l'objet d'un commerce considérable, et pour se les procurer on fait à ces oiseaux une chasse qui exige une adresse et une activité à toute épreuve.

LE SECRETAIRE

GENRE de l'ordre des oiseaux de proie diurnes. Bec robuste, crochu, très fendu; sourcils saillants; jambes démesurément longues, comme celles des échassiers.

Cet oiseau doit être rangé parmi les accipitres avec le vautour et le faucon: son cri est celui de l'aigle.

La seule espèce que l'on en connaisse habite les lieux arides et découverts voisins du cap de Bonne Espérance, particulièrement le Swartland et le pays des Cafres.

Il se repait de reptiles, lézards, saute-

relles, scarabées, serpents, tortues; mais il rejette les os et les carapaces.

Il a le cou, la tête et le manteau gris bleuâtre; les ailes d'un noir-roux; la gorge et la poitrine nuancées de brun et de blanc; les cuisses noires.

Au milieu de la queue il y a deux penes beaucoup plus longues que les autres, d'un gris bleuâtre et terminées par des bandes transversales blanches et noires. Sa longueur est d'environ trois pieds.



Le secrétaire ou mangeur de serpents.

Monté sur ses longues jambes, il voit de très loin; il est par conséquent très difficile de le surprendre et de le chasser dans le pays plat où il demeure.

Plusieurs mâles se disputent une femelle, qui appartient au vainqueur. Ils placent leur nid dans le buisson le plus élevé qu'ils puissent trouver, ou, à défaut, sur un grand arbre.

Ils ne sont ni méchants, ni dangereux; ils fuient plutôt qu'ils n'attaquent, et, quand ils sont poursuivis, ils cherchent leur salut moins dans le vol que dans la course.

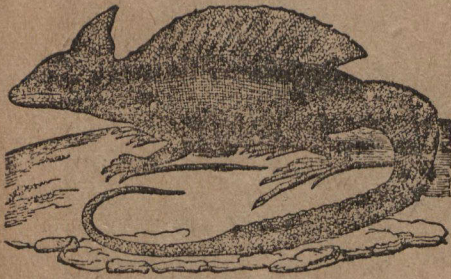
De quelques-unes de leurs habitudes, ils portent, selon les lieux, le nom de sagitt-

taires, de messagers ou de mangeurs de serpents.

LE BASILIC

GENRE de la famille des iguaniens. Les basilics, suivant Cuvier, manquent de pores, ont des dents au palais comme les orphyrsses. Leur corps est couvert de petites écailles.

Il y a sur leur dos une crête continue et élevée que soutiennent les apophyses épineuses des vertèbres, comme celle de la peau des istiures.



L'espèce de basilic connue.

L'espèce connue se reconnaît aux caractères suivants: corps très allongé ; peau couverte d'écailles rhomboïdales imbriquées, couronnant la tête d'un repli en forme de capuchon, que soutient un cartilage; lâche au devant de la gorge, mais n'y formant point de fanon.

— o —

L'industrie des homards, telle que maintenant conduite, n'utilise que 20 pour cent des matières brutes, au dire d'une autorité de la Nouvelle-Ecosse. Pour remplir 160,000 caisses, il faut en moyenne 25,500,000 livres de homards, dont 6,500,000 seulement entrent en boîtes, le reste est mis de côté, bien qu'il contienne de précieux sous-produits.

JAMAIS DE NUIT

RIEN ne frappe plus l'étranger qui visite la Suède, dans la saison où les jours sont les plus longs, que l'absence de la nuit.

Un voyageur raconte des faits très intéressants à ce sujet.

Lorsqu'il était à Stocklohm, il revenait vers minuit de visiter quelques amis, et il faisait aussi jour qu'ici une demi-heure avant le coucher du soleil.

En juin, Stockholm voit le soleil se coucher à 10 heures et se lever à 2 heures du matin. On peut dire que c'est une grande illumination toute la nuit, due à ce que le pôle Nord se trouve le plus près du soleil, et dont la réfraction des rayons est assez forte à minuit pour permettre de lire sans lumière artificielle.

Il y a une montagne à l'entrée du golfe de Bosme, où le 21 juin le soleil ne paraît ni se coucher ni se lever. Un steamer frété exprès pour porter les personnes qui désirent voir cet important spectacle, part de Stockholm. Ce phénomène n'a lieu que le 21 juin de chaque année. Le soleil atteint l'horizon; on aperçoit encore entièrement son disque, et, cinq minutes après, l'astre commence à se lever de nouveau.

Au cap Nord, à 72° de latitude, le soleil ne se couche jamais durant plusieurs semaines. En juin, il est à 26° au-dessus de l'horizon à minuit.

D'un autre côté, en hiver, le soleil n'est pas vu du tout pendant plusieurs semaines, ensuite il n'est vu que pendant dix quinze ou vingt minutes, et finalement, on n'aperçoit qu'une clarté crépusculaire.

Malgré ce phénomène, les animaux prennent leur repos habituel aux heures de coutume, qu'il y ait soleil ou qu'il n'y en ait point.

— o —

LE TOURNIQUET - AEROPLANE

CECI n'est qu'une amusette, mais elle remporte actuellement un succès fou en Allemagne et nous nous en voudrions de ne pas lui consacrer quelques mots.

A Paris, dans les fêtes foraines, l'aéroplane a déjà fait son apparition sous diverses formes, mais qui ne nous ont pas semblé très heureuses. La passion du jour pour l'aviation n'avait été qu'un prétexte à transformer, en appareils soi-disant volants, les plates-formes des vieux chevaux de bois. Ou bien, on avait muni d'ailes les anciens ballons en fer battu dans la nacelle desquels on prend place, et qui font quelques tours en l'air.

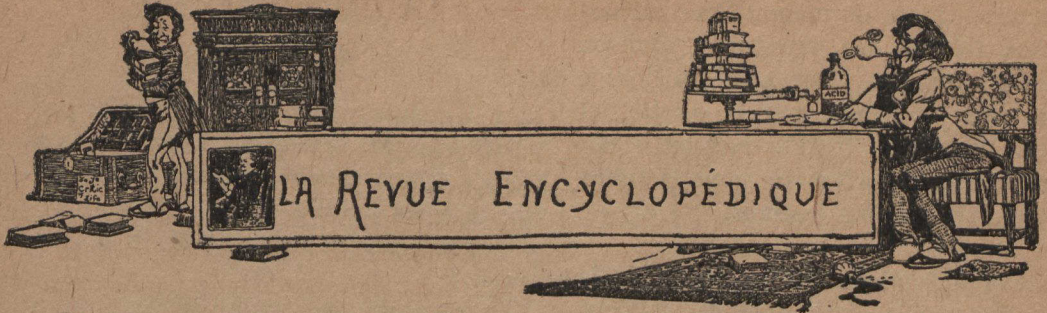
L'appareil récemment lancé sur les foires berlinoises se compose d'une minuscule petite plate-forme de bois, montée au sommet d'un mât et où elle se tient en équilibre à une certaine hauteur.

Les passagers, qui sont au nombre de quatre, sont munis chacun d'une aile ou, si vous aimez mieux, d'une sorte d'écran constitué par une frêle armature métallique sur laquelle est tendue une toile.



Avec ces palettes, les "aviateurs" amateurs ont à faire preuve d'une certaine adresse pour mettre l'appareil en mouvement. Le départ est toujours incertain et provoque les rires de la foule. Mais si les passagers sont quelque peu habiles et s'ils exécutent leurs mouvements avec ensemble, le "démarrage", d'abord lent, se transforme bientôt en un mouvement de rotation de plus en plus rapide, comparable à celui d'une toupie.

La vitesse devient alors si grande que, souvent, les passagers étourdis sont obligés de se maintenir à deux mains sur leurs sièges et ainsi l'aéroplane-tournequin finit par s'arrêter de lui-même



CHLOROFORME:—Corps oléagineux et aromatique découvert simultanément par Soubeirau et Guthrie, en 1831, et qui, depuis 1847, remplace avantageusement l'éther comme anesthésique.

CHOCOLAT:—Aliment composé d'amandes de cacao et de sucre broyés ensemble et réduits en une pâte qui se solidifie. Le chocolat a été importé en Europe par les Espagnols. La cacagyer, qui produit l'amande avec laquelle se fabrique le chocolat est originaire du Mexique.

CHOW-CHOW:—Nom chinois de confitures ou de cornichons mélangés.

CHROME:—Corps simple découvert en 1797, par Vauquelin, dans le plomb rouge de Sibérie. Le chrome pur est un métal plus réfractaire que la platine et qui ne reçoit aucune application pratique; il fournit, par contre, de nombreux composés, que l'industrie chimique utilise dans les branches les plus diverses.

CINCHONA:—Nom scientifique du genre quinquina.

CINNAMONE:—Genre de lamacées, renfermant des arbres ou des arbrisseaux toujours verts, aromatiques, originaires des régions chaudes de l'Asie.

CHARBON:—Substance particulière, de couleur noire, qui compose presque en totalité la matière du bois et dans laquelle les chimistes ont reconnu du carbone presque pur. Les Etats-Unis sont les plus grands producteurs de charbon au monde, en ayant exploité 570,048,125 tonnes. Le Canada vient en 12ème avec une production de 15,115,089 tonnes. En 1914, notre pays a importé pour une valeur de \$49,035,838, tandis que nos exportations ont été de \$4,131,267.

CITRON:—Fruit de forme ovoïde, de couleur jaune pâle, d'une saveur généralement acide, qui est produit par le limonier, vulgairement citronnier. Il est cultivé en Italie et en Grèce, et très utile en médecine et dans l'industrie.

COCO:—Fruit de la Iodoicée, genre de palmiers, très cultivé dans les pays tropicaux à cause de ses racines comestibles.

COCOA:—Le fruit de l'arbre qui grandit principalement dans les parties tropicales de l'Amérique. Cet arbre atteint 40 pieds de hauteur et produit son premier fruit après 4 ans de sa plantation. Les chiffres de l'importation pour le Canada furent de \$2,732,046, en 1914.

CIVETTE:—Genre de mammifères carnassiers, famille des viverridés, division des ailuropodes. C'est aussi un liquide onctueux et sécrété par la civette, et dont l'odeur pénétrante de musc le fait employer en parfumerie pour la fabrication de diverses essences.

COALTAR:—Goudron que l'on tire de la houille, par la distillation de cette matière. C'est un liquide d'un noir brillant, d'une consistance sirupeuse et d'une composition assez complexe. On en extrait l'aniline, l'alizarine, le benzol, la créosote et la naphthaline.

COCA:—Nom vulgaire du genre érythroxylyle, de la famille des linacées, tribu des erythroxylylées et qui est un arbrisseau du Pérou. Les Indiens l'emploient comme stimulant. En Europe on le mélange avec du vin. La cocaïne alcaloïde est un anesthétique puissant.

COBALT:—Métal blanc, voisin du fer et du nickel. Il n'existe pas à l'état pur dans la nature. On trouve, par contre, quelques espèces dans la combinaison desquelles il figure. Le nord de l'Ontario est riche de ce matériel.

— o —

L'Eglise Catholique des Etats-Unis compte 14 archevêques, 96 évêques, 19,983 ecclésiastiques, 10,190 paroisses, 5,330 missions, 15,520 temples, 102 séminaires, 6,898 étudiants en théologie, 216 collèges pour garçons, 676 académies pour filles, 5,687 écoles de paroisse, 293 orphelinats fréquentés par 45,059,106 établissements pour les vieillards. Ses écoles sont fréquentées par 1,537,644 enfants.

LA CARTE POSTALE

ET SON INVENTION

IL Y A quarante-cinq ans que, sur la proposition de M. Wolowski, l'assemblée nationale donna comme étrennes aux Français la carte postale.

Qui se souvient aujourd'hui de M. Wolowski?

En revanche, qui ignore la carte postale?

Toutefois, il ne faudrait pas croire que la correspondance ouverte fût auparavant chose inconnue; avant sa naissance officielle, la carte postale avait été découverte par deux amoureux.

C'était au temps où, le timbre-poste n'existant pas encore, le destinataire d'une lettre en devait payer le port.

Dans un lointain village, une fille de ferme recevait de temps en temps une lettre; mais, trop pauvre pour acquitter la taxe; elle la rendait au facteur, non sans avoir attentivement examiné l'enveloppe sur laquelle de petits dessins bizarres accompagnaient la suscription.

Certain jours, un voisin généreux s'offrit à payer le port, la jeune fille s'y opposa vivement, mais il passa outre.

En possession de la lettre, la jeune fille ne se hâtait point de l'ouvrir. Etonné, il l'interrogea sur cette apparente indifférence.

— Il n'y a rien d'écrit à l'intérieur, répondit-elle. Nous ne sommes pas assez riches, mon fiancé et moi, pour payer la taxe; aussi avant qu'il aille au régiment, avons-nous convenu d'un langage spécial; ce sont ces signes tracés sur l'enveloppe.

La carte postale était trouvée, — avec des perfectionnements qu'elle n'atteindra jamais, — puisque pour ces amoureux du village, elle était discrète et gratuite.

— o —

CE QUE C'EST QU'UN "DOCK" FLOTTANT

LORSQUE la coque d'une barque nécessite des réparations, on met cette barque à sec sur le rivage et le charpentier opère en toute commodité. Cette mise à sec est moins facile quand il s'agit de gros bateaux. On construit alors d'énormes bassins, en communication avec la mer, qu'on isole ensuite en fermant des portes, et dont on épuise l'eau peu à peu.

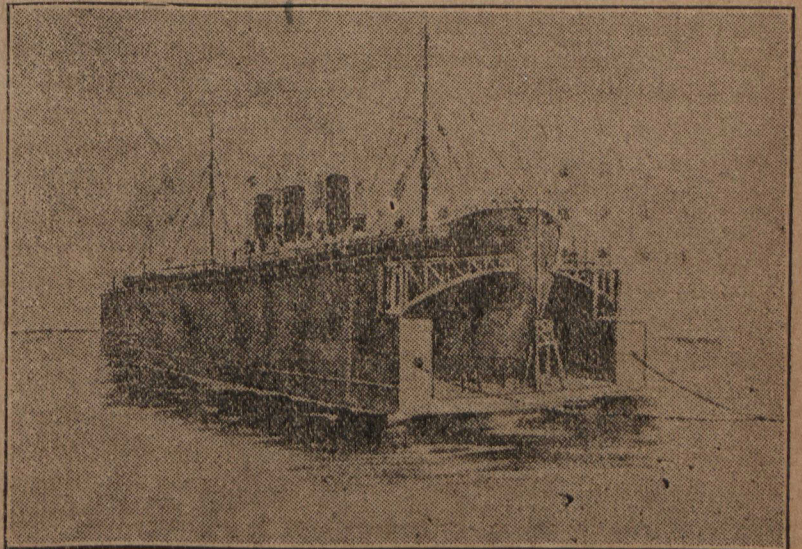
Or, ces bassins ou *cales sèches*, extrêmement coûteux, ne peuvent être construits partout. Nos grands ports en sont seulement pourvus. Mais il peut être intéressant, en cas de guerre, de posséder ailleurs, en quelque point stratégique, des cales sèches, et le terrain ne se prête pas toujours à leur construction. C'est ce qui a donné lieu à la création des *docks flottants*, qui sont pour les bateaux, des manières d'hôpitaux ambulants.

Rien de plus hardi que cette entreprise qui consiste à mettre à sec, en pleine mer, les plus grands bateaux qu'on ait jamais construits.

Rien de plus simple, non plus, qu'un dock flottant. Il consiste sommairement

en un long caisson métallique qui, vu de profil, offre grossièrement, la forme d'un U majuscule. Les deux jambages et le bas de la lettre ne sont, à proprement parler, qu'un vaste réservoir dans lequel on fait entrer de l'eau à volonté, ou dont on épuise l'eau au moyen de pompes.

Supposons donc que l'on fasse entrer l'eau, le réservoir s'enfonce peu à peu et coule jusqu'à profondeur voulue. Le navire à mettre en réparation vient alors se placer entre les deux jambages de la lettre dont le sommet affleure légèrement au niveau de l'eau. Alors, au moyen de pompes, on épuise l'eau que l'on avait fait entrer dans le réservoir, le vide se



Un dock flottant moderne.

fait, et comme le dock devient, malgré la surcharge du bateau, plus léger que l'eau qu'il déplace, il remonte peu à peu jusqu'au niveau de l'eau. L'eau s'écoule de partout et le bateau demeure à sec sur le parquet du dock.

Ainsi, le navire semble reposer sur un radeau. C'est bien cela, en effet. Mais ce radeau, atelier flottant, est muni de tous les perfectionnements que l'on trouve dans les cales sèches. Le navire est maintenu, au moyen de câbles, dans une position stable; on installe des échafaudages sur lesquels prennent place les ouvriers qui vont soigner le malade. Il y a çà et là des grues, des forges, tout se met au travail et on a l'impression surprenante d'un vaste arsenal installé en un clin d'oeil au milieu des flots.

Comme nous le disions précédemment, le gros avantage des docks flottants est dans leur mobilité. Un remorqueur peut les traîner à l'autre bout du globe. Dernièrement, un dock, construit en Europe, fut envoyé ainsi aux Bermudes; un autre, à plus de 8,000 mille. Enfin, les docks n'étant fermés à leur extrémité que par deux portes mobiles, des bateaux d'une taille beaucoup plus considérable qu'eux-mêmes peuvent y prendre place. Des bateaux de plus de quinze mille tonnes sont enlevés aussi aisément que des petits voiliers. Supposez maintenant, qu'en cas de guerre, un cuirassé soit immobilisé par des avaries aux alentours du Mont Saint-Michel. Une flotte ennemie, disposée autour des îles de la Manche, empêche que l'on remorque le bateau jusqu'à Cherbourg. Un dock flottant peut être expédié de Brest ou d'ailleurs et l'on procède aux réparations d'une unité de notre flotte qui, sans ce secours, aurait dû rester hors de combat.

C'EST UN VENDREDI

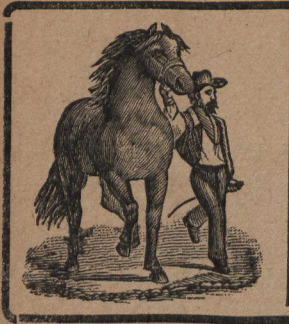
C'EST un vendredi, le 3 août 1492, que Christophe Colomb a fait voile du port de Polos pour le Nouveau-Monde. C'est un vendredi, le 12 octobre 1492, qu'il aperçut la terre après 65 jours de navigation. C'est un vendredi, le 1er Janvier 1493, qu'il repartit pour l'Espagne, afin d'annoncer aux rois catholiques sa glorieuse découverte. Il débarqua en Andalousie un vendredi, le 15 mars 1493. Le vendredi, 13 juin 1484, il découvrit le continent américain.

Le vendredi, 5 mars 1491, Henri VII, roi d'Angleterre, donna à Jean Cabot la mission qui amena la découverte de l'Amérique du Nord. C'est un vendredi, le 7 septembre 1565, que Méléndez fondait Sainte-Augustine, la ville la plus ancienne des Etats-Unis. C'est un vendredi, le 6 novembre 1620, que le *Mayflower* débarquait les émigrés dans le port de Princetown. C'est un vendredi, le 22 décembre 1625 que les derniers émigrés arrivaient à Plymouth Rock.

C'est un vendredi, le 22 février 1732, que naquit George Washington. C'est un vendredi, le 16 juin, que fut pris Bunker Hill. C'est un vendredi, le 7 octobre 1777, qu'eut lieu la reddition de Saratoga; cet événement contribua beaucoup à procurer aux Etats-Unis l'appui de la France. La trahison d'Arnald fut découverte un vendredi, le 22 septembre 1780. Yorktown se rendait un vendredi d'octobre 1781. Enfin, le 7 juin 1776, Richard-Henry Lee lisait au Congrès la déclaration d'indépendance des Etats-Unis.

— o —

Dans la langue anglaise on estime qu'il existe six cents proverbes qui ont trait aux chiens.



TRAITÉ SUR

LE CHEVAL

ET SES MALADIES

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES

No 7

"Suite"



1. Sueros près du genou.
2. Sueros bas.
3. Petite excroissance osseuse sur le devant de la jambe, qu'on appelle aussi sueros.

SUROS. C'est une petite tumeur osseuse située en-dedans de la jambe de devant, à environ trois ou quatre pouces au-dessous de la jointure du genou, et qui se voit fréquemment chez les jeunes chevaux qui travaillent trop fort.

ENTORSE. Nous entendons par là le soudain déplacement d'une articulation, mais non pas une dislocation. Chaque jointure est sujette aux entorses, qui peuvent être causées par une chute, un trébuchement ou un excès de travail. Les entorses ont de grands inconvénients, causant souvent la boiterie, la douleur, l'enflure, la sensibilité et une température anormale dans la partie affectée.

Traitement. Le cheval devrait jouir d'un repos complet; et, si la partie est chaude, comme c'est ordinairement le cas, appliquez des compresses à l'eau froide souvent renouvelées, de un à trois jours, jusqu'à apaisement de la chaleur.

Si la fièvre est considérable, il est bon de donner quinze gouttes de teinture d'a-

conit, trois fois par jour, pendant une couple de jours, en même temps que l'application de compresses d'eau froide. Accordez au cheval un repos de plusieurs semaines, surtout dans un cas grave, vu que quelques-uns de ces cas sont très difficiles à guérir, si le cheval n'est pas en repos.

VERTIGE. Cette maladie provient de quelque lésion du cerveau, qui ôte au cheval le contrôle du mouvement. Comme elle se manifeste ordinairement chez les chevaux gras, ceux qui y sont sujets ne doivent pas être trop alimentés. Cet étourdissement est causé par l'afflux du sang au cerveau.

Traitement. Le but du traitement doit être de faire disparaître la cause. Dans les cas ordinaires, donnez une demi-livre de sel anglais, et répétez, si cette première dose n'opère pas. Ayez soin de ne pas trop alimenter.

Dans le vertige-fou, il serait bon de saigner au cou, tout en donnant le sel d'Ep-som.

EFFORT DE LA ROTULE. Cette affection bien qu'assez rare, se rencontre parfois chez les poulains qui paissent sur un terrain inégal et propre à occasionner la luxation de la rotule, qui s'échappe de la tête arrondie des os à chaque pas que fait le cheval.

Commencé dans le No de Janvier 1918.

On le trouve aussi chez les chevaux mal nourris ou faibles de constitution.

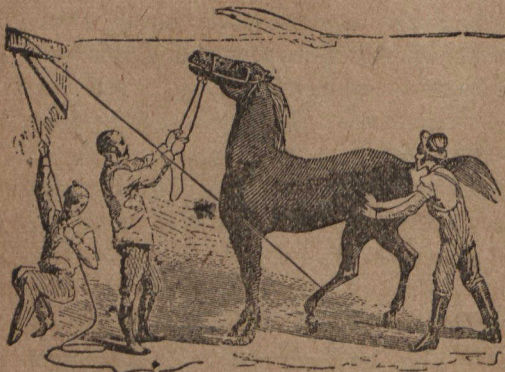
Symptômes. Le cheval s'arrête brusquement et tend une des jambes de derrière.



Rotule déplacée.

Le paturon est fléchi et la tête levée, comme on le voit dans la gravure, et il y a une enflure douloureuse sur le côté extérieur du paturon. La moindre cause peut quelquefois produire ce dérangement chez le poulain.

Traitement. Le moindre ébat chez le poulain peut remettre l'os à sa place. Dans les cas où elle ne se replace pas ainsi d'elle-même chez le poulain ou le cheval, mettez-le dans une remise et attachez l'un des bouts d'une corde au paturon, comme dans la gravure, et passez l'autre par



Manière de remettre la rotule.

dessus une solive. Puis, pendant qu'une personne tire la jambe en haut et en avant, une autre se tiendra près de la cuisse, en

arrière, et poussera la rotule en avant de ses deux mains. Donnez au cheval une bonne alimentation et un repos de quatre ou cinq semaines; ou bien mettez-le dans un pré uni, et faites-lui poser des fers avec un morceau dépassant la pointe du pied, surtout si le sabot est usé.

VESSIGON-TORSION. Affection qui accompagne le vessigon et occasionnée par un travail excessif.

Symptômes. Une tumeur arrondie passant à travers la jambe et apparaissant au dehors en avant de la jointure du jarret. Le vessigon-torsion est la même maladie que le vessigon, mais sur une plus grande échelle, le renflement s'étend d'un côté à l'autre de l'articulation.

FARCIN. Cette maladie est causée par la faiblesse chez les vieux chevaux et par l'action inflammatoire chez les jeunes. Un travail continu de douze à seize heures par jour suffit pour prédisposer au farcin un cheval déjà affaibli.

Certaines personnes ont la coutume d'alimenter le cheval copieusement le samedi soir et de ne pas le visiter avant le lundi matin. Il leur arrive alors parfois de trouver le cheval ainsi soigné dans un triste état: il a une jambe enflée, qu'il tient en l'air, comme dans la gravure, et qui le rend boiteux. Il souffre trop et il est trop fatigué pour manger; mais les souffrances qu'il endure lui font éprouver une soif ardente.

Quand le farcin se manifeste, on peut être certain que la cause en est au travail trop long et trop dur, et que les mauvais soins amèneront le farcin.

Traitement. Que le travail soit moins dur, l'alimentation suffisante et de bonne qualité, l'étable propre et bien aérée. Fai-

tes sortir le cheval deux ou trois fois par jour pour lui faire prendre un peu d'exercice. Dès que la jambe peut endurer la



La première visite le lundi matin.

friction, frottez-la bien avec les mains et souvent. Lotion d'eau froide et friction sèche.

VERS INTESTINAUX. Le cheval est infesté par plusieurs sortes de vers, dont plusieurs sont très malfaisants.

TÆNIA (ver solitaire). Ce ver intestinal se trouve surtout chez le poulain, étant ordinairement occasionné par le défaut de nourriture de la mère durant la gestation ou la reproduction de vieux animaux. Pour avoir un poulain sain, il faut que le père et la mère soient en parfaite santé. Un travail léger pour la jument vaut mieux qu'un repos absolu.

Symptômes. Les effets du ver solitaire sont: retardement de croissance, gros ventre, grosse tête, longues jambes, appétit vorace, vilain poil, corps mince, haleine fétide. Le poulain s'arrache et se mord le poil, se frotte le nez contre le mur ou le lève en l'air avec violence.

Traitement. Donnez de l'huile de térébenthine; à un poulain de trois mois, d'un quart d'once à une demi-once; de six mois, d'une demi-once à une once; d'une année, d'une once à une once et demie; de deux ans, d'une once et demie à deux onces; quatre ans, de trois à quatre onces. Prenez aussi une livre de copeaux de

quassie, sur lesquels vous verserez trois pintes d'eau bouillante, mettez une certaine proportion de cette infusion dans la térébenthine, les mélangeant bien ensemble avec quelques jaunes d'œufs; ajoutez-y vingt grains de camphre en poudre, et donnez la dose au poulain le matin à jeun.

Donnez une bonne alimentation, et tous les matins, jusqu'à ce que le poil devienne luisant, de la teinture de fer muriatée, d'une à dix drachmes, suivant l'âge, ainsi que de trois quarts à trois drachmes de solution Fowler.

LOMBRIC. Ver rond et long quelquefois de dix-huit pouces. Les chevaux faibles, jeunes ou vieux, en sont ordinairement la proie.

Traitement. Donnez une drachme de tartre émétique dans une boulette de farine de graine de lin et de farine de blé, tous les matins, jusqu'à ce que vous ayez obtenu l'effet désiré: ou bien trois drachmes de calomel et une drachme de tartre éméti-



Le cheval se frotte le nez violemment contre le mur quand il est tourmenté par les vers.

que, pétries en trois boulettes, dont vous donnerez une au cheval trois soirs de suite, faisant suivre la dernière, à un jour d'intervalle, d'une bonne boulette purgative.

LE VER EPINGLE. Ce ver habite le rectum et y cause de telles démangeaisons, que le cheval se frotte à s'enlever le poil contre le mur ou autre objet quelconque.

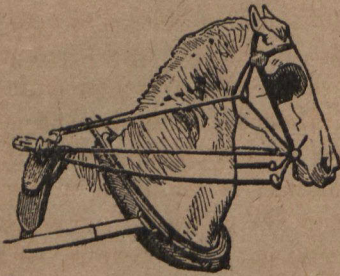
Traitement. La plupart des remèdes perdent leur effet pour la raison qu'ils

n'atteignent pas le rectum; c'est pourquoi il vaut mieux employer les injections, qui viennent directement en contact avec le parasite. Donnez tous les matins, sept jours de suite, une injection d'une once de cachou dissoute dans une pinte d'eau. Au huitième jour donnez une eau blanche (son ou gruau trempé). Le soir administrez une demi-once d'aloès et une drachme de calomel. Répétez, s'il le faut. Des injections de fumée de tabac ont un bon effet.

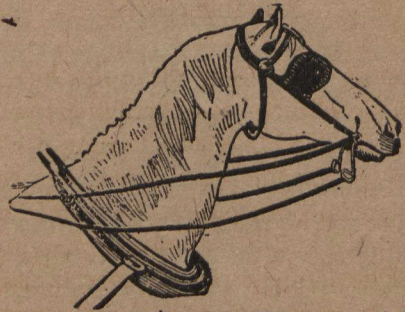
EAU JAUNE (ou jaunisse). Cette affection est occasionnée par la maladie de foie, et doit son nom *d'eau jaune* qu'on lui donne en termes vulgaires à la couleur caractéristique des membranes de l'oeil, du nez et de la bouche, qui sont d'un jau-

ne particulier, causé par un dérangement du foie qui, empêché dans ses fonctions normales, rejette dans le sang une grande quantité de bile, partiellement élaborée dans les reins, au lieu de la faire écouler par les voies ordinaires de la digestion. Cette maladie se voit le plus souvent chez les chevaux qui ont trop de nourriture et pas assez de travail.

Traitement. Donnez en une seule dose le mélange suivant: deux drachmes de gingembre, une drachme de mandragore en poudre, quatre drachmes d'aloès pulvérisé. Répétez cette dose autant de fois et aussi souvent qu'il en sera besoin, c'est-à-dire, une fois tous les deux jours dans la plupart des cas. Donnez de la nourriture trempée pour relâcher les intestins.



Manière insensée de torturer un cheval.



Méthode plus humaine de traiter un ami fidèle.



Ecole de garçons en France sous le règne de Louis XIII

UNE ECOLE DE GARÇONS AU XVII^E SIECLE

CE serait une erreur de croire que sous l'ancien régime et particulièrement à partir du XVII^e siècle, l'ignorance était une règle absolue en France. Les écoles, en quantité beaucoup moins considérable qu'aujourd'hui, il est vrai, ne manquaient pas. Elles étaient placées sous la surveillance du clergé qui avait entre ses mains tout l'enseignement.

Comme les enfants étaient peu nombreux dans les classes, le maître avait le temps de s'occuper d'eux d'une façon particulière; il suivait de très près chacun de ses élèves et ceux qui voulaient travailler faisaient de rapides progrès.

D'ailleurs, ils n'emportaient de l'école qu'un bagage assez rudimentaire, comparé à celui que possède un élève des écoles

primaires françaises, quand il est arrivé au terme de sa scolarité.

Aujourd'hui les écoles sont très confortablement installées; quelques-unes sont de vrais petits palais. Il n'en était pas de même autrefois. Généralement la classe avait lieu dans la chambre du maître.

Le matériel se réduisait à des tables posées sur des tréteaux; les enfants, debout, écrivaient leurs devoirs sur des cahiers de papier, avec des plumes de cygne, de corbeau ou d'oie alors en usage.

A partir du XVI^e siècle, l'écriture devint une *cursive*, c'est-à-dire une écriture courante, tracée au gré de chaque individu; au XVII^e siècle on préféra en général une grande écriture, à jambages aigus.

La gravure dont nous donnons une reproduction, nous donne bien l'idée de ce qu'était une école en France, sous le règne de Louis XIII.

UN ARBRE MERVEILLEUX

ON mentionne comme l'un des arbres le plus utiles et dont l'acquisition serait une source de richesses pour le pays où il pourrait prospérer, le carouba, sorte de palmier (*Copernicia cerifera*). Cet arbre croît, sans aucune culture, à Céara, à Rio Grande de Norte, à Bahia.

Il résiste à la sécheresse la plus longue et reste toujours vert et luxuriant. Ses racines jouissent des mêmes propriétés que la salsepareille. La tige fournit des fibres très fortes qui acquièrent le magnifique éclat des pièces de bois équarries et d'excellentes palissades pour les clôtures.

Lorsque le palmier est jeune, il fournit une nourriture abondante et saine. On en extrait du vin, du vinaigre, une matière saccharine et une sorte de gomme qui rappelle le sagou par son goût et ses propriétés.

Pendant les sécheresses excessives, le carouba a rendu d'immenses services aux populations de Céara et de Rio Grande de Norte. On fabrique des instruments de musique avec le bois de carouba, ainsi que des tubes et des tuyaux de conduite pour les eaux.

La pulpe du fruit a un goût excellent, et la noix huileuse et émulsive, rôtie et réduite en poudre, tient lieu de café. On extrait du tronc une farine semblable au maïzena, et un liquide ressemblant à celui du cocotier de Bahia.

Avec sa paille on fabrique des nattes, des chapeaux, des paniers, des balais! On exporte chaque année, en Europe, de grandes quantités de cette paille pour la fabrication de superbes chapeaux. La valeur de la paille de carouba exportée, ainsi que des chapeaux et autres articles fabriqués sur le lieu même de la production, est très considérable.

On retire des feuilles du carouba une cire utilisée dans la fabrication des chandelles. L'exportation de cette cire atteint annuellement la somme de plusieurs centaines de mille dollars.

— o —

UNE ECLIPSE EN CHINE

L'EMPEREUR de la Chine étant l'image du soleil, toutes les fois qu'une éclipse de cet astre doit se produire, les astronomes doivent l'annoncer longtemps à l'avance à la cour et au peuple, afin que des mesures soient prises à la cour et à la ville dans le but d'effrayer le dragon noir qui ose s'attaquer à l'astre sacré.

Ces mesures de précaution consistent en coups frappés sur des gonds, vases d'airain, etc., qui font une peur énorme au dragon noir.

Sous le règne de Tchong-Kang, 2115 ans avant notre ère, deux astronomes, Hi et Ho, furent mis à mort pour ne pas avoir prévu une éclipse de soleil.

Or, en 1879, les astronomes mirent tant d'empressement à faire leur devoir, bien qu'il ne s'agissait que d'une éclipse de lune, qu'ils l'ont prévue trois quarts d'heure trop tôt.

Le 17 février 1879, à l'heure indiquée, cinq heures du soir, le phénomène ne se produisant pas, tout le Céleste-Empire fut en émoi. On crut à une calamité publique à Pékin.

On ne fut rassuré que lorsque, trois quarts d'heure plus tard, l'éclipse se produisit enfin.

Mais c'est égal, l'empereur n'était pas content, et il a fait savoir aux astronomes que, si pareille erreur se produisait encore, il les enverrait en exil et supprimerait leurs appointements.

— o —

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO
IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYÉ DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUÉ

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des branches — partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force — Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu —

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour —

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force —

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration —

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

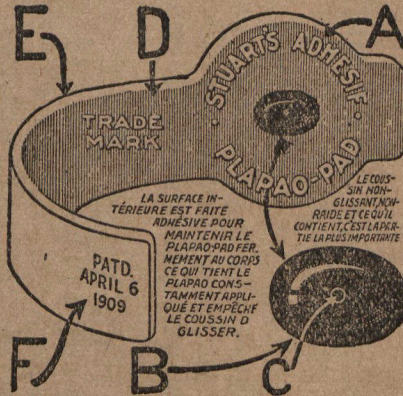
ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Écrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
Block 2140, St-Louis, Missouri, U.S.A.
Pour un essai gratuit du Plapao et le livre de
Mr. Stuart pour la hernie.

Nom
Adresse
Le retour de la maille apportera l'essai gratuit
de Plapao.



AVEC LE PRESENT NUMERO

“ LA REVUE POPULAIRE ”

**SUBIT LES CHANGEMENTS ANNONCES DEPUIS QUELQUES MOIS.
LE PRIX DE VENTE EN EST DONC DE 15 CENTS.**

Comme nous le disions précédemment, cette augmentation que nous avons différée le plus longtemps possible nous a été absolument imposée par les circonstances.

Le coût très élevé du papier, les frais de la main-d'oeuvre considérablement augmentés, nous ont mis dans l'alternative d'élever notre prix de vente ou de discontinuer la publication de notre Magazine mensuel.

Cette dernière mesure eût été profondément regrettable car la **Revue Populaire** jouit d'une faveur sans cesse croissante dans les familles Canadiennes et, d'autre part, il importe de maintenir énergiquement les publications honnêtes, intéressantes et instructives, celles en un mot dont la lecture est profitable à tous les points de vue.

Toutefois, comme nous avons toujours l'ambition de satisfaire notre clientèle, nous n'avons pas voulu lui demander un léger sacrifice sans apporter en retour une nouvelle et importante amélioration à son magazine favori.

De cent pages seulement que la **Revue Populaire** avait au début, elle a été portée à 116 pages, puis à 132, à 148 et enfin à 164, toujours au même prix de 10 cents.

Aujourd'hui que les circonstances nous obligent à majorer ce prix, nous avons décidé d'améliorer encore la Revue en publiant des romans plus longs que par le passé et d'ajouter 32 pages de plus à notre magazine qui aura dorénavant

196 PAGES 196

Tous les journaux sont atteints par la crise actuelle et certains d'entre eux se sont vus dans l'obligation, non seulement d'augmenter leurs prix, mais également de réduire leur format.

Grâce à notre organisation, bien que nous ressentions durement, nous aussi, les effets de la présente crise, il nous a été possible de ne majorer que très raisonnablement le prix de la **Revue Populaire** et, non seulement de la maintenir à son format normal, mais d'y ajouter (32) **trente-deux pages** de texte.

Cette innovation que nous nous imposons sera certainement appréciée de nos lecteurs et nous leur demandons de nous continuer généreusement la faveur qu'ils nous ont toujours témoignée jusqu'ici.

De notre côté, nous ferons tout ce que nous pourrons pour améliorer l'importance de la **Revue Populaire** en la rendant de plus en plus instructive et intéressante.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

129 - 131 - 133 rue Cadieux,

Montréal, P. Q.

POUR NAGER PLUS VITE

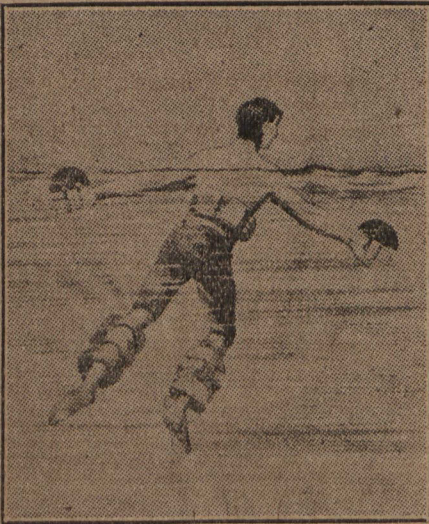
LA natation est furieusement à la mode, et, dans l'eau, il s'agit de nager aussi vite que possible.

C'est pour y parvenir qu'on a inventé ces diverses nages difficiles et compliquées: l'*over side*, le *trudgeon*, l'*over arm stroke*, etc. Mais malgré la science des nageurs, l'anatomie de l'homme reste la même et il lui manque les nageoires du poisson, ces larges palettes qui prennent

principe bien mieux que toute longue explication. Pour les mains, vous voyez qu'elles sont revêtues d'une sorte de gantelet de cuir, qui maintient sur un côté une charnière à laquelle est vissée une palette métallique.

Lancez les bras en avant, les charnières se retournent du côté de la paume de la main et n'offrent aucune résistance à l'eau. Au contraire, ramenez les bras vers le corps en décrivant un arc, le cercle comme cela a lieu dans la *brasse*, les palettes s'ouvrent, prennent appui sur l'eau en se plaçant sur le prolongement de la paume et le nageur obtient une poussée étonnamment vigoureuse et qui le fait littéralement glisser sur l'eau.

Un système assez analogue de palettes qui s'adaptent à chacune des jambes, auxquelles elles sont maintenues par des courroies, permet aux pieds du nageur de collaborer à l'effort général.



Pour nager vite.

appui sur l'eau et permettent de puissantes foulées avec un minimum d'effort.

Un chercheur américain s'est ingénié à suppléer à ces nageoires absentes par un système de palettes s'adaptant aux bras et aux jambes.

Notre gravure vous en montrera le

LA VIE HUMAINE

La durée moyenne de la vie humaine est d'environ 33 ans. Un quart de la population du globe meurt avant l'âge de 6 ans, la moitié avant seize ans, et il n'y a environ qu'une personne sur cent qui atteint l'âge de 65 ans. On calcule qu'il y a 67 décès par minute, 97,790 par jour, 85,639,825 par an; et 70 naissances par minute, 100,800 par jour, 86,972,000 par an.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

CHEMINS DE FER POUR CYCLES

Le prix relativement élevé de la construction des pistes cyclistes aériennes a nuï à cette idée. Elle a été reprise d'une autre façon dans le *chemin de fer pour cycles*.

La voie en est formée par un rail qui court sur une série de poteaux de la hauteur d'une verge environ. C'est sur cette voie qu'il s'agissait de placer un vélocipède, en écartant toute possibilité de chute.

Le problème a été résolu par l'adoption d'une bicyclette tout à fait spéciale. Ailleurs que pour le chemin de fer en question, elle ne serait d'aucune utilité. Munie de deux roues inégales, son cadre s'emboîte sur la charpente porte-rail.

Les jantes des roues non caoutchoutées sont constituées par une bande de fer demi-ronde à gorge, s'emboîtant sur le rail et suffisamment creuse pour éviter les déraillements.

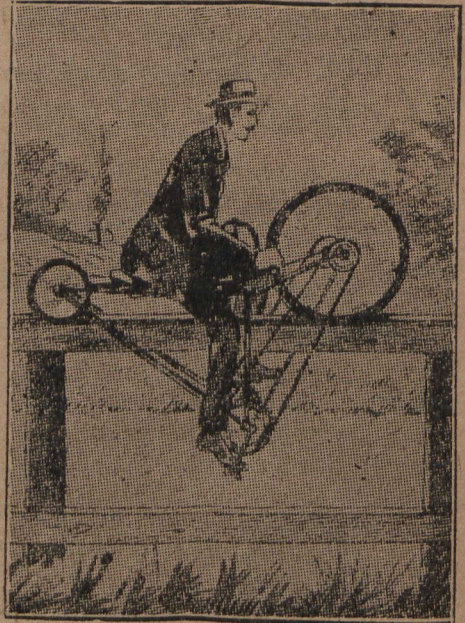
La plus curieuse caractéristique de cette machine est qu'elle est munie de deux chaînes, une pour chaque pédale. Les poteaux de bois soutenant d'espace en espace la voie aérienne interdisant le pédalier unique des bicyclettes ordinaires, on a adopté deux pédales indépendants, un pour la jambe droite, l'autre pour la gauche.

Ces pédales s'enfourchent donc à droite et à gauche de la charpente. Ils communiquent chacun par leur chaîne à la roue d'avant qui est motrice. En réglant les deux pignons d'avant, on a seulement disposé le mécanisme de manière à synchroniser les mouvements du cycliste de la façon normale, c'est-à-dire que, tandis qu'une pédale est en haut, l'autre est en bas.

La direction est en quelque sorte inuti-

le, la roue directrice n'a qu'un jeu limité.

Parallèlement à la voie est construite une autre voie de manière à constituer deux pistes, l'une pour aller, l'autre pour le retour. Ce système répond à un besoin indéniable dans les régions dépourvues de routes carrossables. Le trafic, peu important, ne suffisant pas à permettre d'établir un tramway, on a donc recours, dans l'Etat de New-Jersey, en Amérique, entre Mount Molly et Smithfield, à ce chemin



Pour les cycles.

de fer à pédales. Toute personne peut l'emprunter, moyennant un léger droit qui constitue la location de la bicyclette. Le parcours est divisé en section. C'est dans ces sections que l'on trouve le vélocipède, pour l'abandonner quand on s'est rendu à destination. Les agents de la compagnie suffisent à ramener les cycles à leur point de départ.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre berdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



LES LARMES

A quoi servent les larmes? demandait un jour un petit garçon qui rougissait de pleurer trop facilement.

Les larmes ont une très grosse utilité. Sans elles, l'œil serait rapidement desséché et sali par la poussière. Il faut donc une liqueur limpide pour le laver, pour le rincer constamment. Cette eau coule d'une petite source, la glande lacrymale, qui est située dans le haut de l'orbite, au-dessus de la paupière supérieure, à côté de la tempe.



Larme desséchée vue au microscope.

Des petits canaux amènent les larmes dans l'œil, et non pas seulement quand vous avez du chagrin, mais constamment. Les paupières, en s'abaissant, étalent uniformément les larmes sur l'œil, le maintenant ainsi humide.

Cet arrosage continu est absolument

indispensable. Vous en aurez la preuve en examinant l'œil d'un animal mort, un lapin, par exemple. Une fois décédé, "Jean Lapin" ne pleure plus et son œil a perdu son poli et son brillant. Il devient flasque, la cornée perd sa transparence.

Les larmes, quand elles ont rempli leur office, partent par des canaux et débouchent dans le nez. C'est seulement dans des occasions exceptionnelles qu'elles débordent des paupières et roulent sur les joues. Cela arrive encore à la suite d'autres circonstances, assez communes dans la vie des écoliers comme dans celle des grandes personnes et alors on appelle ça pleurer pour de bon.

Si quelques larmes viennent à effleurer vos lèvres, vous leur remarquez un goût salé. L'eau forme leur élément principal, mais elles contiennent aussi une petite solution de sel marin et de soude. Examinons ensemble une larme desséchée et vue au microscope. Il ne reste plus que les sels qu'elle contient et qui, privés de leur dissolvant, se rangent en lignes tout à fait caractéristiques de cristaux.

Les météores qui tombent sur la terre en grand nombre chaque année ajoutent leur poids à celui de celle-ci. Inutile d'ajouter que, cependant, l'augmentation du poids n'est pas perceptible en des milliers d'années.

: Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuilletons au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais, mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

AVILISSEMENT DE L'OR

ON A souvent montré dans l'avilissement progressif et continu de l'or une des causes de la vie chère. Comme les gisements exploités en diverses parties du monde fournissent chaque année pour deux milliards et demi du précieux métal, la valeur de celui qui circulait déjà diminue.

On prévoit maintenant la fabrication industrielle de l'or. La pierre philosophale, qui affolait les alchimistes du moyen âge, ne serait plus un mythe; on opérerait déjà dans les laboratoires et bientôt on opérera dans les usines la transmutation des métaux.

A cette nouvelle, les économistes sont dans le désarroi; ils demandent ce que deviendra le monde sans l'or et leur question est très mal posée puisque le monde aura de l'or autant qu'il en voudra.

Il faut demander ce que deviendra le monde quand l'or n'aura qu'une valeur insignifiante. Est-ce la misère, le bouleversement, le krach universel?

Mais non, ce n'est rien du tout. Les propriétaires des mines d'or, les avarés qui amassent leur fortune en pièces ou en lingots d'or seront ruinés, évidemment. Ces deux catégories ensemble ne comprennent pas beaucoup de gens. Les autres n'ont rien à redouter; l'or sera remplacé par un métal plus rare, comme le platine. Il cédera la place comme l'argent la lui avait cédée antérieurement.

Un certain nombre de peuples anciens se sont très bien passés de l'or. Les Etats pourront adopter une monnaie fiduciaire universelle. Déjà l'immense majorité des comptes commerciaux se règle sans mouvement métallique, par compensation dans les écritures; le même procédé s'introduira

dans la vie privée et nous pourrons avoir de la vaisselle d'or sans en être ni plus riches ni plus pauvres.

GEANTS

DANS un mémoire lu par M. le Cat devant l'Académie des Sciences de Rouen, sur les découvertes de géants des siècles passés, nous empruntons les renseignements suivants qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

Un géant, mesurant plus de 8 pieds, fut montré à Rouen, en 1735; l'empereur Maximin était de cette taille.

Le corps d'Oreste, d'après les Grecs, avait 11½ pieds de hauteur.

Le géant Farragus, tué par Orlando, neveu de Charlemagne, mesurait 18 pieds.

En 1509, à Rouen, en creusant le sol, on trouva, dans une fosse, un crâne qui contenait un minot de blé d'Inde; et sur la tombe il y avait une plaque de cuivre où étaient inscrits ces mots: "Dans cette tombe reposent les restes du noble et puissant seigneur, le chevalier de Ricou-de-Vallemont."

Le 11 janvier 1613, en Dauphiné, en creusant sur les ruines d'un château, dans un endroit appelé le champ du géant, des maçons découvrirent, à la profondeur de 18 pieds, une tombe qui avait 30 pieds de longueur, 12 pieds de largeur, et 8 pieds de hauteur, sur laquelle était une pierre grise avec ces mots gravés: "Thentolochus Rex." A l'intérieur de la tombe, ils trouvèrent un squelette humain, intact, mesurant 25½ pieds de long, 10 pieds entre les deux épaules et 5 pieds de l'estomac au dos.



MESDAMES...

LA MARQUE

GANTERIE ROYALE

SUR UNE MARCHANDISE, EST UN

CACHET SPECIAL

DE

L'EXCELLENCE et du CHIC

DE CETTE MARCHANDISE.

483 Ste-Catherine E. Tel. Est 3341

CRAVATES DE FANTAISIE REÇUES
CHAQUE SEMAINE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawnsk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer le creux des
épaules et d'effacer
les angles disgracieux
qui déparent une jeu-

ne fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

A VENDRE

UNE PRESSE "CAMPBELL"

UNE PRESSE "CENTURY"

à deux révolutions, 4 rouleaux de
forme, lit de 30 x 44, débit à l'a-
vant. En bon état.

Informations et prix vous se-
ront fournis en vous adressant à

POIRIER, BESSETTE & CIE.,
131 RUE CADIEUX, MONTRÉAL.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme
de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six
mois, (excepté Montréal et banlieue)
d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre
qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier,
Bessette et Cie, 129-131-133 rue Ca-
dieux, (près Vitré), Montréal.

POUR ATTAQUER LES MONTAGNES

LORSQU'IL s'agit de créer une route aux flancs d'une montagne, le travail qui consiste à tailler la partie rocheuse est toujours considérable.

Après avoir "déblayé" le terrain à coups de mines, il faut ronger la partie montagneuse qui sera, sur un côté, en bordure, face au précipice. Souvent, ce travail prend la forme d'une demi-voûte qui surplombe une partie de la route. Et c'est ce qui donne à certaines voies des régions

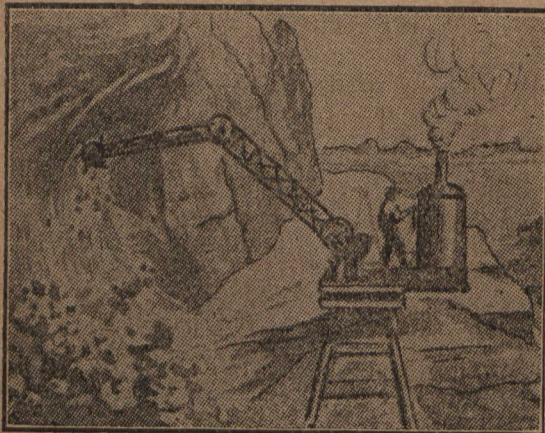
lés de terre menaçant à chaque instant de retomber sur les ouvriers.

On emploie aujourd'hui une machine dont notre dessin vous donne une idée exacte. Si vous permettez la comparaison, elle ronge la montagne à la façon de ces instruments, actionnés par une pédale, et avec lesquelles les dentistes "préparent" les dents à boucher.

C'est là le principe de l'excavateur mécanique. Il se compose d'une poutre articulée dont l'extrémité est munie d'un tambour armé de griffes d'acier. Un système de chaînes, mises en mouvement par la vapeur, actionne ce tambour.

Monté sur une plate-forme roulant sur rails, l'excavateur est mis en posture devant la partie à ronger : ses griffes terribles l'attaquent, l'affouillent, la grattent avec une rapidité surprenante. Il n'y a qu'à ramasser les parties de terre et de roches éboulées. L'excavateur, alors, va continuer sa besogne quelques verges plus loin.

On a inventé des nombreuses machines pour creuser le sous-sol, y pratiquer des tunnels, tailler dans les montagnes comme dans un morceau de beurre : c'est assurément là une des plus simples et des plus curieuses d'entre elles.



L'excavateur mécanique.

montagneuses, comme dans les Pyrénées, comme dans les Alpes, ou encore çà et là en Auvergne, un aspect si particulier.

Ces travaux s'exécutaient jadis avec le pic. Mais ils n'étaient pas sans danger parce que les quartiers de roches emmê-

Ne contient pas d'Alun



NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

Fabriquée à

Montréal par

W. D. McLAREN, LIMITEE

DEPUIS L'AN 1862

POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER
**CELEBRE POUDRE
A PATE**

**COOK'S
FRIEND**

Vendue maintenant en Boîtes de
Fer-blanc de forme oblongue.

Absolument Pure

Ne contient pas
de substances
nuisibles à
l'estomac.

—
**LEVE LA PATE
ET LA REND
POREUSE,
LEGERE,
DIGESTIVE
ET DELICIEUSE**

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

**LA REVUE POPULAIRE MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE DE 196 PAGES**

Pour \$1.75 par an, ou 90 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette et Cie, Editeurs-Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étrangers, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques, choisies avec soin.

A chaque mois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-contre.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.75 pour 1 an, ou 90c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom
(M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité))

Rue

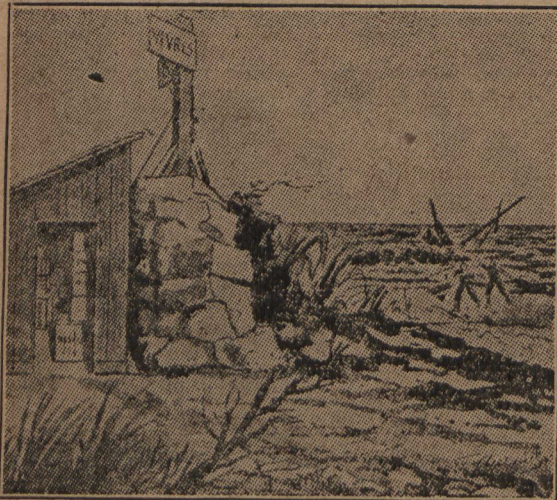
Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

POUR NOURRIR les NAUFRAGÉS

Ce serait une erreur de croire qu'on ne rencontre de Robinson Crusôé que dans les romans d'aventures. Il y a encore quantité d'îles désertes et les naufrages sont toujours très fréquents.

Mais le héros de Daniel de Foë eut la chance de tomber sur une île où il pouvait tuer du gibier et se nourrir de fruits. Les îlots actuellement inhabités sont pour la plupart des rochers arides. Y mettre le pied signifie presque toujours être condamné à y mourir de faim.



Un dépôt sur les cotes de la Tasmanie.

Voilà pourquoi, certains navigateurs, lorsque le hasard les conduit sur ces terres inhospitalières, ont toujours la charité d'y laisser des provisions. Elles pourront quelque jour être très utiles à des naufragés.

Ainsi, il y a, en maints endroits, des terres absolument désertes où l'on a créé des dépôts d'approvisionnement. Ils sont indiqués dans tous les manuels de navigation fournis aux capitaines des vaisseaux de la marine anglaise.

On s'arrange de façon que l'emplacement où sont abrités les vivres soit visible de très loin. On construit une sorte de monticule que l'on surmonte d'un mât avec un écriteau ou un pavillon. Les naufragés savent ce que cela veut dire.

C'est ainsi qu'en 1893, le navire français l'*Eure*, laissa dans l'île Kerguelen 2,000 livres de viande et de biscuits, des vêtements et des allumettes. Huit ans plus tard, un baleinier se perdit sur les rocs de l'îlot. Le capitaine se mit tout de suite à la recherche du dépôt. "Je l'aperçus de très loin, a-t-il raconté ensuite. Il était aussi visible que l'enseigne d'un restaurant."

C'est dans l'Océan Pacifique que l'on a créé le plus de dépôts de ce genre. Il y en a de nombreux sur les côtes désertes de Tasmanie, d'Australie, de la Terre de Feu et sur les rochers avoisinant les régions glaciales du Pôle.

— o —

ON NE CONNAIT généralement pas que soixante pour cent du bois peut être converti en matière liquide.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres **Toric**, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le Meilleur de Montréal. **Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144 rue Sainte - Catherine Est

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



QUAND VOUS DEMENAGEREZ!



Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 *au plus tard, du mois précédent*, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

NOUVELLE ADRESSE

Nom

Rue

Localité

ANCIENNE ADRESSE

Nom

Rue

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 131 rue Cadieux, Montréal

MORT DE NAPOLEON 1er RACONTEE PAR UN BONAPARTISTE

LE 5 MAI 1821, c'était déjà le troisième jour d'une lente agonie; le docteur Antommarchi, médecin de l'empereur, annonça que l'heure suprême était proche.

L'empereur passa la journée dans une sorte de léthargie, que troublait de temps à autre quelque vague parole.

Sur le soir, il parut un instant se réveiller, fit un effort pour soulever la tête, et l'on entendit sortir de sa bouche ces mots: "France!... Armée..."

C'était le dernier adieu à la patrie et à la gloire.

Vers sept heures, au moment où le canon des forts annonçait le coucher du soleil, Napoléon acheva de mourir.

La nouvelle en fut aussitôt portée sur tous les points du continent.

Les puissants d'alors, qui, depuis six années, malgré l'exil lointain où ils avaient relégué leur grande victime, malgré la jalouse surveillance dont ils l'avaient entourée, s'éveillaient chaque matin inquiets et regardaient sur la mer s'il ne venait point "redemander le monde", respirèrent enfin, et seulement alors cessèrent de sentir leurs fronts chanceler sous leurs couronnes.

Les vieux soldats de Napoléon, qui, eux aussi, l'attendaient et ne doutaient pas qu'il ne revint de Sainte-Hélène comme il était revenu de l'île d'Elbe, eurent au coeur une vive secousse; mais ils s'interrogèrent entre eux et répondirent que cela n'était pas vrai, que l'empereur n'était pas mort. Quelques-uns demeurèrent foudroyés à la fatale nouvelle et allèrent rejoindre dans l'éternel repos celui qu'ils avaient suivi sur tant de champs de batailles; les autres se rassurèrent et continuèrent de l'attendre.

La masse du peuple fit de même. Elle n'admettait pas que Napoléon ne fût pas immortel.

Et plus tard, bien plus tard encore, quand le doute n'est plus permis, la grand'mère villageoise qui a conservé le verre dans lequel avait bu l'empereur, dit à ses enfants, dans les "*Souvenirs du Peuple*:"

Le héros...

Est mort dans une île déserte!

Longtemps aucun ne l'a cru!

— o —

NE PAS SE REGARDER DANS UNE GLACE N'EMPECHE PAS DE VIVRE LONGTEMPS

PARMI les Ursulines d'Amiens qui furent, il y a une quinzaine d'années, contraintes de se réfugier en Belgique à la suite de la loi sur les Associations, il y en avait une, la Mère du Saint-Nom de Marie, qui avait, peu de temps auparavant, célébré ses noces de diamant. En arrivant dans la maison qui allait désormais servir de couvent à ses compagnes et à elle-même, elle aperçut soudain, dans la pièce où elle se trouvait et qu'elle croyait vide, une autre religieuse, vieille, ridée, cassée. Elle demanda à la soeur qui l'accompagnait:

"Cette vieille religieuse, qui est-ce donc?"

—Mais, lui répond la soeur, c'est vous-même: vous ne voyez donc pas qu'il y a là une glace?

—Ah! répliqua simplement la Mère du Saint-Nom de Marie, je ne me serais pas reconnue.'

Il y avait plus de 60 ans qu'elle ne s'était pas regardée dans un miroir!...

— o —

NOUS AVONS TOUJOURS LES DERNIERS MODELES

Profitez-en pour vos achats du Printemps.

Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter à des

**PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS
EN DEMANDONS ;**

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*

Une visite vous intéressera
et sera de nature à vous
convaincre que notre devise
n'est pas un vain mot, que
réellement nous vendons à
des

**PRIX PLUS BAS
QUE
PARTOUT AILLEURS**



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Et De plus nous vous offrons
une ligne complète de Pho-
nolas, cette machine parlante
si connue.

Nous avons en main plus
de 5,000 records comprenant
ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BOULEVARD SAINT - LAURENT, — TEL. EST 209

BEAUTÉ ET FERMETÉ DE LA POITRINE

Disparition des creux des épaules et de la gorge
par l'emploi du

Traitement DENISE ROY en 30 jours

LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *Poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une

ACTION RECONSTITUANTE, CERTAINE ET DURABLE
SUR LE BUSTE,

sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *Santé*, facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

**Prix du Traitement Denise Roy
de 30 jours au Complet, \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3c en timbres.
Toutes correspondances strictement confidentielles.

Mme DENISE ROY, Dept. 8, Montréal, Qué.
BOITE POSTALE 2740



LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.75 pour un an, 90 cents pour six mois (*excepté Montréal et banlieue*) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue

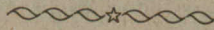
Localité

Adressez comme suit:— MM. Poirier, Bessette & Cie.,
129-131-133 rue Cadieux (près Vitré) Montréal.

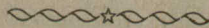


PERMETTEZ - NOUS DE NETTOYER VOS TAPIS.

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un procédé chimique qui les désinfecte et leur donne une apparence neuve. Les couleurs sont ressorties avec leur splendeur et leur lustre primitifs tandis que vous êtes assuré d'un service prompt et digne de confiance.



Téléphonez aujourd'hui.



DECHAUX FRERES

Nettoyeurs-Teinturiers

TEL., EST

301,

51,

52.



Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"
Gail Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal